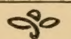

U d'/of OTTAWA
39003002543386



LETTRES INÉDITES

Il a été tiré de cet ouvrage vingt exemplaires numérotés :

cinq sur papier de la Manufacture impériale
du Japon
et quinze sur papier vergé de Hollande.





Héliog. et Imp. Fillon

Marceline DESBORDES-VALMORE



LETTRES INÉDITES

(1812-1857)

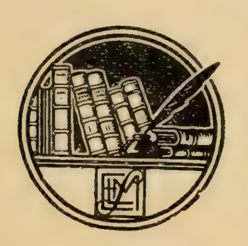
Recueillies et annotées par son fils HIPPOLYTE VALMORE

Préface de BOYER D'AGEN

(Notes d'Arthur POUGIN)

Un portrait en héliogravure de Mme Desbordes-Valmore

par son oncle Constant Desbordes



Société des Editions

LOUIS-MICHAUD

168, Boulevard Saint-Germain, 168

PARIS

NOTICE BIOGRAPHIQUE

SUR LA

Correspondance de Mme DESBORDES-VALMORE

LES manuscrits des lettres de Marceline Desbordes et de ses correspondants qu'Hippolyte Valmore, fils de la célèbre poétesse, a consacré sa vie pieuse à rassembler de partout en un hommage posthume que sa propre mort ne lui a pas permis de publier dans une édition intégrale, forment six volumes in-8°, entièrement écrits et annotés de sa main. Ils furent communiqués à Sainte-Beuve qui y puisa quelques-unes des citations trop rares, parsemées dans son volume trop restreint, *Madame Desbordes-Valmore, sa Vie et sa Correspondance* (1).

Moins avare d'un si riche trésor épistolaire qui nous révèle la part la plus « divine » de cette femme étonnante à qui ses seules poésies auront valu ce titre, M. Benjamin Rivière, profitant des Archives de la Ville de Douai dont il est l'érudit bibliothécaire, a publié, avec les pièces autographes que lui ont fournies ses recherches et celles de M. Félix Delhasse dans la ville natale de la poétesse, deux volumes autrement précieux, encore qu'incomplets, de la *Correspondance intime de Marceline Desbordes-Valmore* (2). De cette publication importante, les admirateurs de la maî-

(1) Paris, Michel Lévy, 1869.
(2) Paris, Alphonse Lemerre, 1896.

tresse épistolière doivent une bien juste reconnaissance à son premier révélateur.

A son tour, mis par M. Delhasse sur la trace d'un tel trésor littéraire, M. Arthur Pougin eut la fortune meilleure d'entrer en rapports avec Hippolyte Valmore lui-même, dont la plume moins habile confia à celle du distingué historiographe de *Marie Malibran* et de tant d'autres figures célèbres, le soin de publier ces pages de *La Jeunesse de Mme Desbordes-Valmore* (1), que l'heureux fils d'une telle mère eut le bonheur de pouvoir lire à la *Nouvelle Revue*, avant d'aller rejoindre, dans la même tombe du cimetière Montmartre, celle à qui il allait apprendre que la plus belle part de sa gloire littéraire, loin d'être morte avec la poétesse un peu vieillie, ne faisait que de naître avec la prosatrice supérieure peut-être à sa fortune passée. Cent quatre lettres de Marceline Desbordes, choisies par M. Arthur Pougin parmi les plus belles du surabondant recueil d'Hippolyte Valmore, complètent ce volume et font, du monument littéraire qu'il élève à la gloire de cette femme sans pareille, le vestibule le plus noble et comme les *Trois Marches* d'un autre marbre rose où celui d'Alfred de Musset n'aura trouvé ni moins de sang d'un cœur qui s'oubliait, ni plus d'éclat d'un esprit qui s'ignorait et d'un génie que ces lettres enfin nous révèlent.

A cette source documentaire, il faut rattacher, sans les y confondre, vingt-cinq lettres écrites par Marceline Desbordes à Sainte-Beuve et publiées par M. Spœlberg de Lovenjoul dans un volume récent sur *Sainte-Beuve intime* (2). Là, vinrent puiser aussi pour d'autres livres sur *Marceline Desbordes-Valmore d'après des papiers inédits* (3), et sur

(1) Paris, Calmann-Lévy, 1898.
(2) Paris, Calmann-Lévy, 1909.
(3) Paris, Arthème Fayard, 1910.

la *Vie douloureuse de Marceline Desbordes-Valmore* (1), MM. Jacques Boulenger et Lucien Descaves. Mais, soit que la clef du puits où puiser abondamment encore en fût jalousement retirée, soit que les distingués historiographes ignorassent l'adresse posthume de cette inépuisable source, ces derniers n'eurent, pour venger de l'oubli leur patiente héroïne par un genre d'argumentation assez contradictoire, à peu près d'autres documents que ceux qu'avaient déjà publiés leurs prédécesseurs plus fortunés.

Nous en étions, pour notre compte, à l'épreuve des mêmes regrets, quand deux occasions se présentèrent, qui nous permirent d'élargir le cercle des investigations autour de cette attachante mémoire ou, pour mieux dire, de nous rapprocher davantage du puits mystérieux où restait encore enfermée, avec tant de lettres encore inédites, la vérité qui ne demandait qu'à en sortir toute simple et toute lumineuse, pour rendre à cette femme tout son honneur intact de sainte fille de la charité toujours donnante, — jusqu'à l'apparence de sa réputation d'épouse incriminée et pourtant sans reproche. Et voici que, de cette revanche inespérée, sortirait, en outre, éclatante, une réputation de styliste qui n'y prit jamais garde et d'épistolière qui sema, tout le long de sa vie douloureuse, des chefs-d'œuvre de lettres inconscientes qui vieilliraient, tout à coup, de trois siècles, celles d'une trop soucieuse Mme de Sévigné, et des sublimités de sentiments auxquels ne sembleraient avoir atteint, jusque-là, qu'une sainte Thérèse en ses extases divines de souffrance et d'amour.

La première de ces fortunes heureuses nous est venue de Rome, sous la forme d'un paquet de copies reproduisant une bonne part de la correspondance que Marceline Des-

(1) Paris, Nilsson, 1911.

bordes échangea, de 1823 à 1852, avec l'avocat Jean-Baptiste Gergerès, qu'elle avait connu pendant son séjour à Bordeaux, et dont elle avait fait, pour la vie durant, un de ses amis les plus fidèles. Cette correspondance, divisée en deux lots par les héritiers de l'avocat bordelais, avait pu être copiée en partie par un autre Bordelais de valeur très littéraire, M. l'abbé J. K. Fraikin dont les découvertes érudites dans les bibliothèques de Rome font l'ornement de maints recueils qui les publient périodiquement. Ces lettres étant d'un genre particulier et attendant leur complément de Paris où les manuscrits d'Hippolyte Valmore pourraient suppléer, tôt ou tard, à de nombreuses lacunes, M. Fraikin se plut à nous les envoyer avec la note biographique qu'on va lire, sur Gergerès, et qu'on ne trouverait qu'à grand'peine chez les contemporains déjà vieux, que cette pure mémoire d'honnête homme et d'écrivain autorisé, à ses heures, a laissée dans sa ville natale.

Cet ensemble de documents nous a été gracieusement communiqué par Mme Descrambes, de Targon (Gironde), l'une des héritières de Gergerès à qui toutes ces lettres furent adressées par la célèbre et infortunée poétesse Marceline Desbordes-Valmore.

Jean-Baptiste Gergerès, dont le nom est encore bien connu des vieux Bordelais, naquit à Cenon-la-Bastide près Bordeaux, en 1791. Il fut successivement avocat au barreau qu'avait illustré Montesquieu, magistrat et bibliothécaire de cette ville. Ardent légitimiste, il défendit en 1833, devant la Cour de Poitiers, plusieurs Vendéens compromis dans l'échauffourée de la duchesse de Berry, et alla ensuite rendre visite à l'ancien ministre de Louis-Philippe, M. de Peyronnet, alors détenu au château de Ham et dont il était resté l'ami dévoué. Il fut le bienfaiteur aussi délicat que désintéressé de Marceline qui, à cause de l'affection de l'avocat et des sœurs de celui-ci, conserva une véritable nostalgie de Bordeaux après un premier séjour qu'elle y fit en 1823.

Gergerès publia un certain nombre de poésies et d'ouvrages dont le seul qui mérite encore d'être lu est une *Histoire et description de la Bibliothèque publique de la Ville de Bordeaux*, in-8°, 1864. Il mourut à Bordeaux le 6 juillet 1869, laissant une riche collection d'autographes, qui a été partagée entre Mme Descrambes et Mlle Claverie, de Bordeaux. Nous en avons extrait une lettre de Louis XIII publiée dans les *Archives historiques de la Gironde*, 1897, t. XXXII, pp. 225-226, et diverses *Lettres relatives*

a l'armée de Condé pendant la Révolution, publiées dans les *Annales de Saint-Louis-des-Français,* avril 1892. (Tirage à part, chez Cuziani, Rome.)

Les lettres de Marceline, contenues dans la collection Descrambes, sont toutes des originaux olographes et y ont été réunies en deux cahiers. Plusieurs ont été déjà publiées par MM. Benjamin Rivière et Arthur Pougin. Nous donnons ici celles qui sont demeurées inédites, en en respectant scrupuleusement le texte et l'orthographe, mais en nous permettant d'en compléter la ponctuation souvent insuffisante.

Il semble pourtant que les préférences de Marceline Desbordes furent pour un autre ami que ses malheurs lui avaient gagné à Marseille. Au tome IIIe des manuscrits d'Hippolyte Valmore commencent, à la date de 1829, les lettres de sa mère à Frédéric Lepeytre, pour finir seulement en 1859, à la mort de la correspondante toujours fidèle. Cent lettres qu'on oserait appeler supérieures, si tant d'autres n'étaient sorties de cette plume inaltérablement plaintive, forment le plus beau lot de ce recueil et ne présentent, dans le manuscrit, d'autre indication biographique sur un correspondant si privilégié, que cette dédicace préliminaire : *A Frédéric Lepeytre, Secrétaire général de la Mairie de Marseille.* Quelle intelligence et quel cœur restaient cachés sous le marbre impénétrable de cette seule ligne, froide et muette, à l'égal d'une inscription posthume?

Le hasard des relations littéraires nous a enfin permis de retrouver à Marseille, non seulement les lettres originales de Marceline à celui qu'elle appelait si cordialement Frédéric, mais encore un fils de celui-ci en la personne de M. Théodore Lepeytre, conservateur avisé des précieuses archives de sa famille. Et voici la lettre, documentée à souhait, que ce fils pieux nous a écrite sur le meilleur et le plus discret ami de cette passionnée des humbles de la vie, qui refusa toujours la plus petite ligne d'écriture à la plus grande de ses admiratrices, George Sand, et qui

envoyait sans compter les plus admirables de ses lettres à un simple modeste fonctionnaire d'une municipalité de France.

Marseille, le 7 juin 1911.

Monsieur et très honoré confrère,

Vous voulez bien me demander des notes sur mon père vénéré, Frédéric Lepeytre qui fut, pendant trente ans, le correspondant assidu de Mme Desbordes-Valmore. Répondre à ce désir est pour moi un devoir filial, auquel je ne puis me soustraire. Mais le public y trouvera-t-il grand intérêt? Tout d'abord, que les curieux de scandales ne s'affriolent pas. Il ne s'agit ici que d'une amitié pure, entre une mère de famille, déjà grisonnante, et un jeune homme alors fiancé, bientôt marié et père. Et puis, ce modeste n'eut pas d'histoire. Le plus intéressant, à mon avis, est de savoir comment s'établirent les relations épistolaires entre Marceline Valmore et Frédéric Lepeytre.

N'y a-t-il pas, en effet, quelque chose d'étonnant dans cette intimité d'âmes, entre deux êtres, nés aux deux pôles de la France, dans des conditions sans analogie et qui s'écrivirent, neuf ans de suite, avant de se voir pour la première fois? Marceline Desbordes, née à Douai en 1786, avait quinze ans lorsque Frédéric Lepeytre voyait le jour, le 9 mars 1801, à Villefranche-de-Conflant (Pyrénées-Orientales). Comment le petit Pyrénéen qui, pendant ses premières années, ne parlait que le catalan, devint-il le confident intime de la jeune fille, née d'un peintre en blason, elle-même déjà artiste et lettrée qui, à l'autre bout de la France, achevait de croître en intelligence et en talents? Il y a, là, un de ces mystères par lesquels la Providence semble se jouer de tous les calculs humains et de toutes les prévisions.

Issu d'une famille de quatorze enfants, originaire du Massif-Central, mon grand-père, Barthélemy Lepeytre, entré jeune dans les douanes, fut amené par les vicissitudes administratives à Villefranche-de-Conflant. Il y épousa Françoise Delfau, qui lui apporta une petite dot. Ils eurent deux fils, Émile et Frédéric, à l'éducation desquels leur père consacra tous ses efforts. Le collège de Lunel, puis le lycée de Marseille, trouvèrent en ces deux frères, deux brillants élèves. A Marseille, Émile eut pour condisciple le petit et pétulant Adolphe Thiers, qui devait rester son ami, toujours petit et non moins pétulant. Quant à Frédéric, très lettré, amoureux de poésie latine et française (il figure en tête des prix d'honneur du lycée de Marseille pour 1818 et 1819), il se prenait parfois à regretter le temps où l'honnête homme pouvait passer ses jours à ne s'occuper que d'humanités.

Les deux frères firent leur Droit à Aix. Émile y eut pour condisciples Thiers et Mignet. Entré au Parquet de Marseille, il fut, après 1830, substitut, puis procureur du Roi. Il venait d'être nommé procureur général à Caen, lorsqu'un décret d'Adolphe Crémieux le révoqua, au lendemain du 24 février 1848. Il redevint avocat à Marseille, et n'eut pas à s'en repentir.

Frédéric était encore avocat, lorsqu'il s'éprit d'une jeune fille sans fortune, Mlle Marianne Blanc. Musicienne dans l'âme, Mlle Blanc chantait en s'accompagnant de la guitare, l'instrument que l'on préférait alors. Sans avoir appris l'harmonie, elle composait des romances pleines de charme. L'amoureux, pour faire sa cour, lui apportait des poésies à mettre en musique. Un jour, ce furent *les Hirondelles*, de Béranger :

> Captif au rivage du More,
> Un guerrier courbé sous ses fers
> . . . .

La jeune musicienne trouva dans son inspiration une mélodie sentimentale qui plut à tout le monde. Le morceau fut gravé. Frédéric en envoya un exemplaire au poète, accompagné de jolis vers qu'il signa audacieusement : « Marianne Blanc ». Le chansonnier répondit fort galamment, en prose et en vers, à son admiratrice inconnue qui n'en revenait pas de surprise. Elle n'eut l'explication du mystère que lorsque Frédéric lui eut avoué sa supercherie. Encouragé par ce succès, il en usa à peu près de même, à l'égard de Mme Desbordes-Valmore, dont Mlle Blanc avait mis en musique deux poésies. Il les lui envoya à Lyon, où Valmore était alors engagé (1829). Remerciements, nouvelle lettre du jeune avocat, nouvel envoi de poésies (l'*Oraison* et les *Cloches du soir*). Ils avaient mis le doigt dans l'engrenage, ils allaient y passer corps et âmes.

Cette correspondance devait durer trente années. Ce fut une communion des âmes, tout intellectuelle et sentimentale, où le cœur eut plus de place que l'imagination. Ces deux âmes élevées, ces deux cœurs d'élite n'eurent plus de secrets l'un pour l'autre. Marceline fit de Frédéric le confident de toutes ses peines, — et elles furent nombreuses ! — l'associé de ses rares joies. Elle trouva en lui le réconfort de paroles sympathiques, de sages conseils et, dans les jours de détresse, une aide effective dont elle lui fut à jamais reconnaissante. Il n'y eut là, de la part de Marceline, ni brillant papillotage à la Sévigné, ni passion à la manière de Julie de Lespinasse. Dans ces lettres, destinées à la plus stricte intimité, nulle trace de littérature : ce furent les épanchements de deux cœurs qui vibraient à l'unisson, à cent lieues, à deux cents lieues de distance, et cela pendant trente années.

Quand pour la première fois ils se virent, — c'était en 1838, — Frédéric avait 37 ans et Marceline Valmore 52. Elle commençait à blanchir. Introduit chez la poétesse, dans son petit appartement parisien, le jeune provincial ne s'était pas fait annoncer. La perspicacité du cœur le devina : — « C'est Frédéric ! » s'écria-t-elle en lui ouvrant les bras.

« Vous me connaissez tout entière », lui écrivait-elle, après cette première entrevue. Depuis lors, pas une émotion qui ne fût commune à l'un et à l'autre. De Paris, on s'intéressait à la précoce intelligence du petit Frédéric (alors âgé de 8 ans); on saluait en jolis vers la naissance de la petite Blanche, à qui ce prénom venait d'Inès-Blanche Valmore; on lui envoyait ses premiers souliers, on suivait ses progrès, on fêtait ses anniversaires et, pour le Jour de l'An, on gratifiait Frédéric et Blanche de petits livres avec dédicaces à leurs noms. De Marseille, on s'associait

aux rêves d'avenir du jeune peintre Hippolyte Valmore, élève de Delaroche; on applaudissait aux succès scolaires d'Ondine; on sympathisait au goût musical d'Inès-Blanche. Hélas ! rien de tout cela ne devait durer. Hippolyte, obligé de renoncer à la peinture, se résigna à la vie de rond-de-cuir et entra au Ministère de l'Instruction Publique, où il acquit, à la longue, une situation honorable. Inès-Blanche, longtemps maladive, mourut prématurément. Ondine se maria, mais ce bonheur inespéré ne devait pas aboutir; elle succomba, en donnant le jour à un enfant qui ne vécut pas. De son côté, Blanche Lepeytre, dans sa onzième année, fut fauchée comme une fleur. Un double voile de crêpe s'étendit sur les deux familles.

C'est dans ce milieu que naquit — un peu tardivement — celui qui survit seul à tout ce monde. Le matin, j'ouvrais mes yeux d'enfant sur le portrait de Marceline Valmore qui ornait la chambre de mes parents, au-dessous d'une gravure fameuse du tableau de Girard, « *Corinne au cap Misène* ». Je fis mes premières lectures dans le *Livre des Petits Enfants* et les *Anges de la Famille*. Je n'ai pas connu Marceline Valmore qui ne put jamais venir à Marseille, à son grand regret; mais quand elle mourut, en 1859, nous éprouvâmes tous une grande douleur.

Le petit avocat de 1829 avait été, après 1830, nommé Secrétaire général de la Mairie de Marseille. Il occupa ces fonctions près de quarante ans (sauf une interruption de quelques mois en 1848). A ce titre, il prit part aux grands travaux des règnes de Louis-Philippe et de Napoléon III. Ami fanatique de l'illustre ingénieur Franz de Montricher et dévoué à sa grande œuvre, — la création du canal de la Durance à Marseille, — il en réalisa presque toute la partie administrative et mérita ainsi l'honneur qu'on lui fit d'inscrire son nom, avec ceux des autorités de l'époque, sur la pierre commémorative de l'aqueduc de Roquefavour. Chevalier de la Légion d'honneur en 1847, il reçut, sous l'Empire, une médaille d'argent pour l'organisation des bureaux de secours, lors du choléra de 1865, ainsi que les grandes médailles frappées lors du percement de la rue Impériale, de l'élargissement de la rue Noailles et de la construction du palais de Longchamp.

Fidèle à ses goûts littéraires, il fut encore en correspondance avec Armand Carrel, Brizeux, les frères Méry, Autran, Louis Reybaud, Gozlan, Castil Blaze, Mme Volnys, Mme Dorval, etc.

Comme administrateur, il présida à des opérations qui mirent en mouvement des millions, sans que personne eût seulement l'idée de lui proposer un intérêt dans une des nombreuses affaires qui passaient par ses mains. Le culte de l'honneur était alors une religion toute naturelle et n'avait pas besoin de récompense. Ses seuls plaisirs étaient la lecture, — il était un des assidus de la riche bibliothèque du Cercle de l'Athénée, — le théâtre, dont il fut passionné spectateur, et enfin le jeu de boules, auquel il attribuait la belle santé dont il jouit jusqu'à sa fin (83 ans). Président, pendant 30 ans, du Cercle des « Boulomanes », il eut la joie de voir ses exploits racontés dans *Bouliana*, par son spirituel ami M. Justin Cauvière. Laborieux et sobre, simple dans ses goûts, ce fut un modeste et un sage. Son unique fils survivant lui doit l'amour des lettres et des arts qui font encore la joie et la consolation de sa vie.

Les quatre volumes in-8° où Hippolyte Valmore a consigné les lettres de sa mère, ne présentent pas moins de 2,200 pages d'écriture compacte. Le scribe filial devait en composer une publication des proses de Marceline qui, pour si inattendues qu'elles fussent de celle qui semblait n'avoir droit à la célébrité que par ses poésies, n'en seraient que plus curieusement accueillies. Mais la mort qui vint frapper, le 9 janvier 1892, au petit logement de la rue d'Alésia, n° 88, n'entendit pas l'injonction du moribond dressé contre sa porte, pour défendre à la sourde visiteuse d'entrer; et ce projet, auquel une vie entière de recherches si heureuses avait à peine suffi, ne fut pas réalisé. Il ne le sera pas encore pleinement aujourd'hui, avec la publication des seules lettres inédites que présente ce nouveau livre. Du moins, elle permettra d'attendre celle que des mains plus libres pourront entreprendre, plus tard, avec l'ensemble, aussi émotionnant que documentaire, des longues et attachantes lettres de cette admirable pauvre Marceline qui n'eut une âme si grande et si riche que pour en mieux donner à tous ceux qu'elle aima. Ce sera le monument tardif et d'autant plus magnifique dont les vrais amateurs des gloires vraiment françaises se plairont à honorer cette pure mémoire, au seuil de l'immortalité qui en a déjà consacré tant de pages impérissables parce qu'un cœur de femme saignant d'amour, jusqu'à la dernière goutte et jusqu'au sacrifice suprême, s'y sera épuisé pour autrui, tout entier. Chapelle expiatoire de tant d'injustes calomnies, les marbres blancs de l'innocence s'y mêleront aux marbres noirs du repentir, avec un génie familier au carquois vide pour en garder le vestibule; tandis que tout autour, tombera, des toits si connus de cette locataire obstinée des cinquièmes, une avalanche de plumes qu'aura laissé s'en aller de ses grandes ailes toujours essorantes vers

le ciel, et de ses longues lettres perpétuellement vouées à consoler la terrestre misère, cette colombe des mansardes dont, païenne divine christianisée par la douleur, Marceline Desbordes-Valmore aurait fait tour à tour son Capitole de gloire et son Calvaire d'agonie.

BOYER D'AGEN.

P. S. — Au moment de mettre ce volume sous presse, nous apprenons que les héritiers de feu M. Eugène Fabre, avoué à Douai, ont mis en vente à Paris, Hôtel Drouot, les 19, 20 et 21 décembre 1911, la riche bibliothèque du défunt. Au n° 108 du catalogue de cette vente, on lit : « *Desbordes-Valmore* (*Marceline*). Lettres adressées à Théophile Bra, statuaire; 17 lettres autographes signées, 1825-1838. Correspondance touchante et douloureuse avec son cousin. » C'est tout l'état d'âme de la malheureuse femme : « *Je suis sous l'accablement d'une si grande tristesse, ma chère Rosine, qu'il m'est difficile de soulever une plume pour vous le dire* », écrit-elle de Milan, le 25 juillet 1838, à sa cousine Mme Bra. »

Cet exemple nous prouve qu'il court encore, par le monde, bon nombre de lettres de la « divine » et inlassable épistolière et que l'appel fait, par nous, aux détenteurs de ces rayons épars de la gloire posthume de Marceline, finira par être entendu de tous. On nous permettra de réaliser ainsi, tôt ou tard, le projet d'une édition complète, — l'auréole entière de cette Correspondance de Mme Desbordes-Valmore, — tel que nous l'avons formulé aux premières pages de ce présent volume qui ne doit admettre, pour sa part, que des lettres inédites.

B. d'A.

21 décembre 1911.

A FÉLIX DESBORDES[1]

Paris, le 8 Août 1812.

Mon cher Félix,

Je t'aurais écrit bien plus tôt si j'avais pu joindre à ma lettre un peu d'argent, que je juge être très nécessaire dans ta position. Je ne l'ai pas pu, mon cher Félix. Crois-le bien, car c'est un si grand plaisir pour moi, que je ne m'en serais sûrement pas volontairement privée. Je sais bien qu'une simple lettre aurait été de même bien accueillie par toi, mais j'attendais toujours. Enfin, ce malheureux argent semble fuir ceux qui l'appellent et qui voudraient en faire un bon usage. Je suis obligée de remettre ce plaisir à quelque temps d'ici, et je te fais passer une lettre de mon oncle, qu'il m'a remise avec vingt francs qu'il t'envoie.

(1) Félix Desbordes, pour qui sa sœur Marceline fut toujours d'une tendresse pleine d'indulgence, était de quatre ans plus âgé qu'elle. Etre un peu énigmatique, sans caractère et sans force morale, il s'était engagé de bonne heure et avait fait les guerres des premières années de l'Empire. Je trouve sur lui, dans les papiers de la famille Valmore, cette note qui n'est point de Marceline : « Félix Desbordes, frère de Mme Desbordes-Valmore, ancien soldat, prisonnier des Espagnols et relégué dans l'île d'Iviça (Baléares); fait prisonnier par les Anglais en 18..., jeté sur les pontons d'Écosse, revenu de là infirme, indigent, vieilli avant l'âge, toujours amoureux, poète à sa mesure, bon, tendre, indisciplinable et boitant, jusqu'à la fin de sa carrière, entre l'indulgence méritée et le mépris presque également mérité. » Pendant longtemps sa famille ignora son sort, et ce n'est qu'à force de recherches et de démarches que Marceline apprit enfin qu'il était prisonnier et connut le lieu de son internement. Cette lettre, la première qu'elle put lui faire parvenir, portait cette suscription :

Je suis, tu le vois, à Paris, où j'espère me fixer. Papa y est aussi, très bien portant et surtout bien content d'avoir de tes nouvelles. J'y vais jouer la comédie (1). Tu vois que je m'explique plus simplement que toi, qui ne parles que par Apollon et ses sœurs que j'aime pourtant et que je cultive toujours. Mais je ne chante pas; mon genre est plus sérieux. Je tâcherai pourtant qu'il ne soit pas trop triste, car tu sais que mon caractère m'y porte, malgré moi.

Prie le ciel, mon pauvre prisonnier, qu'il m'accorde de la santé. J'en ai besoin pour assurer mon existence et celle de papa. Moi, je le prie et je le prierai pour qu'il te délivre, et te rende les moyens de t'avancer dans ton état, bien plus noble et plus honorable que le mien. Fais-toi aimer de tes camarades et distinguer de tes chefs; c'est là une doctrine, et je la suis pour moi le plus que je peux. Sois bon, brave et gai : un militaire, avec cela, est bien plus qu'un autre homme. Je ne suis qu'une femme, et sûrement une femme bien faible : eh bien ! mon ami, je n'entends jamais le tambour sans me sentir plus courageuse et moins triste. Juge, si j'avais l'honneur d'être sergent !

Mon oncle a reçu ta lettre et doit y répondre, dans quelques jours. Je te dirai, mon ami, que je ne vois pas dans la rue un soldat sans penser à toi, et sans avoir l'envie de lui demander s'il te connaît. Je leur trouve, à tous, des physionomies qui me plaisent, et je me retourne pour voir leur habit et leur démarche. Je repense aussi quelquefois

« Monsieur F. Desbordes, 119e régiment, prisonnier de guerre, prison de Falleyfield, à Pennycnick, près Édimbourg. » Félix Desbordes, né à Lyon le 8 juillet 1782, mourut à l'hospice général de Douai le 26 juin, 1861. (Arthur Pougin, *op. cit.*, p. 135). Pour compléter cette note, il convient d'ajouter que Marceline Desbordes écrivant à Gergerès, le 8 juin 1826, dit : « Je crois que mon frère a 42 ans. » D'après sa sœur, Félix Desbordes serait donc né vers 1784, et à Douai. (Voir cette lettre, p. 21.)

(1) Elle allait entrer prochainement à l'Odéon.

au temps où tu jouais avec tes camarades, dans la rue Notre-Dame, un grand casque de papier d'or sur la tête, un baudrier, un sabre de bois; tu étais avec cela fier comme un Écossais, et toujours capitaine. Fais-toi donc faire un jour capitaine, mon ami, que je te revoie avec ce grade. C'est un beau titre pour un Français ! Je te le répète : sois bon, brave et gai. Je ne t'en demande pas davantage.

MARCELINE DESBORDES

A JEAN-BAPTISTE GERGERÈS [1]

Bordeaux, le 28 (?) Novembre 1824.

Je vous renouvelle ma prière d'accueillir la bonne demoiselle dont je vous ai parlé, l'autre soir. J'ai tant de confiance dans votre nature bienveillante et bienfaisante que je laisse de côté toutes les phrases qui humanisent les protecteurs qui le sont par ostentation. Je vous dirai seulement que cette personne est très pieuse, excellente fille, mais fille et alors bavarde dans sa dévotion. Elle a vécu soixante-quatorze ans. C'est dire qu'elle a beaucoup souffert. Si je vais à cet âge, il me semble que j'aurai moins peur de l'enfer et que mes péchés seront tout noyés dans mes pleurs. J'aimerais mieux mourir jeune. Mais qui a dit : « On ne meurt jamais à propos »? Je crois que c'est Mme de Staël. Je suis très vacillante sur les auteurs; aussi je cite peu. « On ne meurt jamais à propos. » Que c'est vrai !

Vivez donc longtemps, vous qui n'êtes là que pour faire du bien, et n'y trouvez que du plaisir...

(Sans signature.)

(1) L'in-extenso des lettres de Marceline Desbordes-Valmore à Jean-Baptiste Gergerès comprend 202 pages, dans un des 4 volumes in-8° manuscrits où Hippolyte Valmore a fidèlement transcrit les lettres de sa mère. (T. II, p. 337-539.)

Bordeaux, le 7 Avril 1825.

On a dit à Valmore que MM. de Mérigon, Sagot avocat et Sagot médecin pouvaient tout sur M. le Préfet; et nul doute qu'à son tour M. le Préfet ne puisse tout sur l'inabordable M. Prat (1), qui n'est pas vrai en disant que sa troupe est complète; il est par cette épargne maladroite dans l'impossibilité de jouer la plupart des tragédies que le retour de Mme Cosson doit faire attendre. Du reste, cher Gergerès, sans me mêler dans ce dédale, essayons le dernier moyen d'être utile à un homme (2) que quelque talent (assez pour jouer des tyrans), un caractère honnête et une position affreuse rendent intéressant pour ceux qui pensent *to their fellow sufferers*.

Pour moi, je ne pense à vous que pour vous estimer et vous aimer, de plus en plus, et pour me dire

Votre affectionnée amie,
Marceline DESBORDES-VALMORE.

Bordeaux, le 12 Mai 1825.

On tient à me faire laisser mon humble hommage à votre bonne ville de Bordeaux, cher Gergerès, et c'est de bien bon cœur, attendu *que j'y suis forcée*. On vient me saisir, et je paye. Je souhaite que cet argent passe par vos mains, afin que vous ayez l'extrême bonté de m'éviter de courir à un bureau que je ne sais où prendre. On m'a dit, en me remettant ce madrigal, ce matin, qu'il fallait payer dans le jour, ou être saisie dans mes meubles,

(1) Directeur du Grand-Théâtre de Bordeaux.
(2) Son mari.

qui ne sont pas à moi. Faites donc, je vous en supplie, porter bien vite cette petite somme de 10 francs, car je ne sais où les adresser. Je vous aime, je vous embrasse et je vous *espère* quand vous passerez, pour que je vous demande pardon de me croire tant votre amie.

Bordeaux (sans date).

Je vous rends *Edouard*, frère déshérité d'*Ourilla* (1). Peut-être je suis trop faible pour lire en ce moment, mais je n'ai vu ni les grâces tristes ni le désespoir vrai de la noble et pauvre négresse. Je m'y connais, moi, Ourilla aux mains blanches.

Il y a une scène agréable, qui finit mal. J'entends agréable de talent, mais on ne conçoit pas comment le jeune avocat n'étrangle pas le lâche qui refuse de se battre avec lui, parce qu'il n'est pas gentilhomme. Si c'est un préjugé reçu, il est horrible, il arrache les dents; je doute qu'on le fasse avaler aussi doucement à un être aussi bouillant, aussi passionné, aussi frénétique de douleur et de rage que doit l'être Édouard.

Mais voilà ma bourse et voilà une dette qui me pèse. Et si j'allais être riche, demain, que ferais-je? J'achèterais un mouton énorme que je ne ferais jamais tondre, et des poules que je ne ferais jamais tuer...

Bordeaux, le 29 Janvier 1826.

Vous m'avez rendue hardie, *very dear brother*. Je ne vous demande plus pardon quand je veux de vous une grâce,

(1) Roman de Mme de Duras.

un service ou un bienfait; vous en avez pour moi plein vos poches, et plus encore pour les malheureux. Ah ! Gergerès, tout le monde ne donne pas dans le carnaval. Enfin vous savez, cette grande, grande femme? Elle est au lit, étouffant sous ses soixante-quinze années. J'envoie ce que je peux,... je ne puis guère ! On dit qu'il faudrait qu'elle obtînt une carte; je ne sais ce que c'est, mais il me paraît que ce serait bien bon pour elle. Au secours donc ! C'est moi que vous servirez, et j'irai au ciel avant vous, pour le dire. D'ailleurs, il y a un grand livre pour attraper les ingrats. Si j'étais de ce nombre, je ne me souviendrais pas si bien que c'est à vous seul que je peux recourir, quand je vois un être souffrant à protéger. Vous êtes le bon ermite Aubry, et moi je suis le chien.

Bordeaux, le 8 Juin 1826.

Je ne sais comment j'ai le courage de vous transcrire la note relative à mon frère, car je n'ai aucun espoir qu'elle vous serve à m'obliger, et c'est une importunité de plus dont j'accable votre amitié. Enfin, puisque vous êtes de cette trempe bonne et rare qui ne se fatigue pas d'être utile et accessible au malheur, en voici un beau à tâcher de consoler. Le réparer en entier, n'est plus au pouvoir de personne.

Je crois que mon frère a quarante-deux ans, ou à peu près. Il est né à Douai (Nord). La première action de sa vie a été bonne et belle; car, à l'âge de quatorze ans, il s'est vendu comme remplaçant pour secourir mon père, qui était tombé dans une extrême indigence. Mon père était peintre d'équipages et d'armoiries, d'ornements d'église, et son

état fut perdu à une époque qui en a perdu tant d'autres.

Depuis ce temps, Félix Desbordes, mon frère, a servi dans l'armée d'Italie. Il obtint son congé, quatre ou cinq ans après, ayant reçu un coup de feu dans la poitrine, qui l'avait affaibli. Il reprit du service bientôt après, car son éducation avait été toute troublée et la vie militaire ne le rendait déjà plus propre à la vie civile, surtout n'ayant ni appui ni autres moyens d'existence que ce que je pouvais faire, tout enfant que j'étais, avec les petits appointements que je gagnais au théâtre, où la même infortune venait de me jeter. Réengagé comme simple soldat et s'étant bien battu, peu après on le nomma sergent, mais il fut fait prisonnier en Espagne et passa sept années de son histoire dans les prisons d'Angleterre et enfin dans celles d'Ecosse, où il a trouvé le type de mal affreux qui l'afflige, aujourd'hui. Ce mal est à la jambe, déclaré incurable et le rend inhabile à aucune sérieuse fatigue. Cet infortuné passe une grande partie de sa vie dans les hospices militaires, où la pension modique que lui fait mon mari lui fait trouver une admission momentanée. Une pareille existence pour un homme encore jeune est ce que l'on peut se figurer de plus triste, et vous savez si j'en suis malade de chagrin. Ce que je souhaiterais absolument, c'est une petite place où ce pauvre frère utiliserait ce qu'il lui reste de force et de talent. Il écrit très bien, et ses premières études dans un bon collège n'ont pas été toutes perdues.

Si c'est trop que de prétendre à la retraite des militaires aux Invalides où il serait heureux d'entrer, croyez-vous que son admission aux Vétérans sous-officiers fût tout à fait impossible? Du moins il cesserait d'errer, il aurait un asile, et ce que je lui envoie deviendrait une douceur. Etant à Paris, je pourrais l'y voir un jour ou l'autre; il

serait près de mon oncle, à peu près malheureux comme nous, qu'il aime de tout son bon cœur de soldat, et je prendrais ma vie errante plus en patience. Voilà un bienfait, cher Gergerès, et cela vaudrait mieux pour mon bonheur que de m'offrir une pension que je ne mérite pas du tout, tandis que mon pauvre infirme mérite quelque chose. Vous savez qu'il sortit de prison, à l'époque du retour du roi. Il a servi dans la Garde, il a ses papiers plus en règle que sa pauvre tête fatiguée, de malheur et de misère. Votre inaltérable bonté fait que je vous en fatigue aussi; mais, Gergerès, il y a si peu de personnes à qui j'oserais demander un service si grand.

Adieu ! Je me souviendrai toujours de vous, car vous m'avez fait assez de bien et inspiré assez de confiance pour vous initier dans les peines les plus profondes de ma vie. Je pleure pour mon frère, depuis l'âge de dix ans.

Quand vous verrai-je? Quand verrez-vous la personne qui vous est affectionnée pour la vie? Vous savez que c'est moi, et que je m'envolerai bientôt de vos beaux rivages un peu dédaigneux.

Bordeaux, le 16 Septembre 1826.

Votre lettre, comme la visite inattendue d'un ami, m'a fait un vif plaisir. Elle m'a fait aussi respirer un moment l'air pur de Bagnères. Vous avez la bonté de m'y souhaiter, et j'y serais en effet mieux qu'ailleurs. Mais ne me faites pas rêver trop longtemps à ce projet, qui m'avait charmé en venant à Bordeaux. Je me faisais une grande joie de retourner dans ces belles montagnes dont j'ai gardé le souvenir. Si vous y rencontrez une petite fille aux

longs cheveux blonds flottants, couverte de bouquets et baisant tous les moutons qu'elle approche, appelez-la Marceline.

Se peut-il que les Espagnols en soient à ce point? Quel contraste avec nos campagnes Flamandes? Vous n'en pouvez concevoir la richesse. Les maisons étincellent au loin, car elles sont toutes couvertes en tuiles vernissées. Au dedans, c'est l'étain qui brille comme de l'argent, et des figures sanguines, larges et riantes, comme on n'en voit pas une dans le Midi. Ah ! Gergerès, pardonnez ce retour vers mes tableaux de Téniers. Ils ont égayé mon enfance, et rien, plus rien ne m'égaye errante et arrachée de partout où je voudrais me reposer.

J'ai lu des vers de Sigoyer qui sont, en vérité, bien beaux, bien harmonieux. Il les adresse à M. de Lamartine qui n'en a pas fait de plus purs; mais il veut toujours croire qu'il meurt de mélancolie, et je me réjouis de l'idée qu'il se porte à merveille. J'éprouve de l'étonnement partout où je lis (et je lis dans vingt poètes) :

« ... douce mélancolie »

Douce !... Qu'ils sont heureux de trouver un si bon goût au poison !

Je me hâte de vous écrire, car il me semble que vous allez revenir. Tant mieux, Gergerès, je me sentirai un ami dans Bordeaux; vous m'avez entourée de mille preuves de votre obligeance, et ne croyez pas que j'oublie sur les grands chemins. J'ai eu de mauvais jours, depuis votre absence. Mon troisième enfant a été malade. C'est vous dire que je le suis devenue moi-même. Je ne veux rien pour la vie; j'aime trop ce que Dieu m'y donne...

Mes enfants voulaient à toute force vous porter ma

lettre. S'ils ne vous aimaient pas, ils auraient de bonnes dispositions à l'ingratitude.

Apportez-moi une fleur de Bagnères.

Lyon, le 30 Août 1827.

Que M. Williams devienne nègre (1) ou dogue, comme son cousin qu'il traîne à la corde sous la figure d'Azor (au moins il le prend pour son cousin transfiguré), qu'il devienne tout au monde et coupable de toutes les atrocités dont les bons Anglais sont susceptibles, il n'en sera pas moins béni par moi pour m'avoir fait rire aux larmes, en lisant à la séance de littérature et de gaîté... Je ne sais si c'est lui ou vous, qui avez donné à cette scène une couleur naïve et charmante. Je crois que c'est vous, car, en nature, la table de nuit, le pot à la graisse et aux fleurs ne m'auraient pas semblé d'aussi bon goût. Enfin, soyez toujours pour ce gros *Parisien*, le plus indulgent des hommes; et ne perdez jamais une occasion de m'apprendre une de ses inventions, comme aussi de l'assurer que je l'aime bien. C'est que c'est vrai : c'est une sorte d'affection, d'une couleur à part. Je ne pourrais y trouver ni une élégie, ni une romance; mais je souhaite, de bon cœur, du rhum de première qualité, du piment et des bœufs tendres à M. Williams qui est peut-être mon prochain et le vôtre.

Bon Gergères, la vie est amère, et ne me plaignez jamais

(1) V. lettre à M. Lepeytre, 25 novembre 1830, sur M. Williams, professeur d'anglais de ma mère, à Bordeaux. M. Williams croyait l'âme d'un sien cousin transmigrée dans le corps de son chien Azor. Il le disait le plus gravement du monde. Plein d'excentricité, de naïveté, de ridicule et de bon sens, il allait jusqu'à croire que, pendant un voyage du Hâvre à Bordeaux, *partout on le havé pris pour un francé*, etc. Il faisait admirablement les puddings (H. V.).

trop pourtant : j'en ai passé quelques instants dans le ciel. Je bénis Dieu comme je l'aime. M. Williams le prie maintenant à Toulouse ou ne le prie pas, je ne sais trop. Ce pauvre Anglais m'écrit toutes ses traverses. Il y en a pour dix. Etre si gros et si malheureux ! Cela me passe. Il est vrai que ses tortures à lui sont à fleur de peau, mais le physique aussi veut le bonheur.

Je vous avoue que j'ai eu, l'autre jour, le cœur navré et une grosse migraine pour Montano. J'ai vu entrer chez moi son cicerone. — Ce sera tout à l'heure la misère errante. Elle est à Grenoble, en gage, à l'hôtel *des Trois Rois*. Tous les comédiens ont l'enrouement de janvier, et elle attend peut-être en vain pour gagner de quoi joindre une nouvelle station stérile. Oh ! Gergères, « pourquoi ces choses et non pas d'autres? »(1). Là, les épreuves du corps; là, celles de l'âme, et souvent toutes réunies sur de frêles créatures. Oh ! je crois à l'autre vie pour nous tous, pour ceux aussi qui nous déchirent le cœur dans celle-ci, car ils ne savent ce qu'ils font, et ils seront bien étonnés. Je sais un vers très beau :

> Je veux que tous les cœurs soient heureux de ma joie (2).

Je veux de même que ceux qui nous trompent et qui se trompent, entrent aussi dans mon paradis où je les verrai avec plaisir passer heureux... de loin.

Lyon, le 5 Décembre 1827.

Vous grondez, n'est-ce pas, Gergerès? Eh bien, pardon ! car, de tous les coupables que vous traitez avec tant

(1) Paroles de Figaro dans le *Mariage de Figaro* (H. V.).
(2) D'Orosmane, dans *Zaïre* (H. V.).

d'indulgence, pas un ne mérite plus que moi de trouver en vous un juge sans colère. Et d'abord vous y êtes obligé, par tout le bien que vous m'avez fait; c'est le bien qui unit si étroitement Dieu avec ses créatures. J'ai reçu votre lettre par un rossignol avec une joie si vive, elle a jeté dans ma solitude un rayon si consolant, que ce mouvement intime du cœur vaut dix lettres de convenance dont je ne me soucie guère. Ni vous non plus, je pense. Le rossignol était tout brisé, en reposant ses ailes sous mon toit (1). Je n'ai rien compris à votre colère contre moi, pour je ne sais quelle froideur supposée, qu'en vérité je n'ai jamais sentie. Vous savez combien je l'aime et quel sort je lui souhaite ! Tout a fini, comme en amitié; nous nous sommes embrassées vingt fois et je l'ai vue, encore une fois, partir avec les larmes aux yeux. Absence ! j'ai cruellement goûté ton amertume. Nous avons parlé de vous, comme d'un frère. A présent, j'y pense et seule je vous le prouve.

Vous devinez bien que ces lignes inespérées dans votre lettre m'ont ravie et charmée; et toutes ces choses bienveillantes m'ont donné quinze jours d'enchantement, à travers les brouillards qui couvrent le Rhône et les vastes prairies qui sont là, mais que je ne vois plus.

Du tout, je n'ai pas ri de vos visites chez notre bon ami Matis. Pourquoi donc n'auriez-vous pas pour d'autres cette pure bienveillance dont nous nous tenons honorés et contents? Je n'ai ri que dans le temps, de la relation sur M. Williams : me voilà obligée à l'aimer un peu, pour le non-sens qu'il m'a fait faire. Vous dites que j'ai de la candeur, mais il en a plus, et je me trouve un prodige de

(1) Il s'agit d'une femme, d'une chanteuse. (*Note d'Hippolyte Valmore*).

finesse quand je pense à toutes ses histoires anglo-folâtres qui n'ont pu éclore que de ce front penseur. Pauvre homme ! Saviez-vous qu'il dansait? Oui, il danse; et faites-lui bien mes compliments, s'il va vous demander quelque service contre les petits polissons des rues.

Vous avez bien jugé la parenté entre Maillia Garat (1) et La Fontaine. Seulement les distractions de Garat vont en zigzag, et La Fontaine allait droit son chemin. Hélas ! je lui voudrais une Mme de la Sablière.

Adieu ! Car, bien que je vous aime, vous n'êtes pas le seul qui m'attiriez par la pensée à ce charmant Bordeaux où il ne manque que des bancs hospitaliers dans les promenades, des Savoyards ramoneurs surveillés par la ville, et de l'eau ! de l'eau ! de l'eau !... autre part que dans la rivière. Attendez, je vois cela, je crois, en latin : *Onda! Onda! Onda! Onda! Onda! Onda!*... plus ou moins. Vous les arrangerez. Mais vos incendies glacent de terreur et d'étonnement, par le peu d'eau qui coule. Vous souvenez-vous de ce tapage d'artiste que nous fîmes, un soir, à vos oreilles, en criant : « Des bancs ! des Savoyards ! des pompes ! » Je mourais de fatigue.

Valmore, son père, les petits, tous vous crient : « Bonjour » ! Soyez content, soyez-nous toujours excellent.

Lyon, le 6 Février 1828.

...J'ai eu du chagrin, de vives inquiétudes d'argent; vous en serez surpris, mais touché, j'en suis sûre, quand

(1) Maillia Garat, le merveilleux chanteur dont Grétry disait : « C'est la musique elle-même » (H. V.).

vous saurez que j'ai pleuré à chaudes larmes pour ce vil métal. Les bras vous tomberont, c'est pourtant vrai; mais c'est qu'il s'agissait d'une confiance trompée, et je n'avais vu cela que dans les comédies ou dans les livres, et j'étais consternée d'en voir la réalité. Il était question d'un petit manuscrit remis aux mains d'un homme qui paraissait y mettre un soin extrême. Il me faisait, au nom d'un libraire de Paris, des offres charmantes. Moi, je crois, je remercie et j'envoie, persuadée que c'est la Providence qui, du coin de l'œil, a vu mes embarras intimes; et, pour la première fois de ma vie, je me sens contente d'avoir fait des vers. Du tout, ce n'était pas la Providence, mais quelqu'un d'assez abandonné par elle pour avoir un grand besoin d'argent. Le manuscrit est vendu *pour toujours*, à vil prix. Ce prix disparaît avec l'infortuné, car il faut l'être pour en tromper d'autres. Enfin, j'attends. Je ne vois, après deux mois d'un silence accablant, qu'un libraire voyageur qui vient, en passant, me demander si j'ai reçu le prix..... de ce traité, et il me montre cette triste conviction de ma douloureuse aventure. Nous sommes restés aussi confondus l'un que l'autre. Mais, comme c'est un homme d'honneur, il a rayé d'abord l'article *pour toujours* au prix de cent francs et, de retour à Paris, il a dirigé la chose tout droit au Procureur du Roi. La famille du fugitif, alarmée de ses démarches dont les conséquences pouvaient être si graves pour un homme qui lui est cher, s'est jetée en avant du libraire allumé et a rendu l'argent. On a excusé (ce que j'accepte de tout mon cœur) cet imprudent, en parlant de distraction, de défaut d'ordre en affaires, et tout va à merveille présentement. Voilà d'où vient le retard de ma lettre, car ce petit château en Espagne étant l'unique que je possède au monde, je l'avais vu s'écrouler avec un chagrin d'enfant..., de mère; et voilà la vraie

source des larmes que j'ai enfin connues pour une chose, en elle, qui m'occupe si peu.

Elle m'a écrit de Naples, cette sirène (1). Si vous les ignorez, je me dépêche de vous apprendre ses succès. Comment ne l'aimerais-je pas toujours? Je vous ai connu par elle, et ce beau talent a subi les chances les plus touchantes du malheur. Je voudrais aller l'entendre, puisque notre étoile errante lance toujours ses rayons sur nous. Ce sera dans un an, je crois, de nouveaux apprêts de voyage. Notre bon directeur (2) se retire à Paris, et sans lui nous ne courrons pas les risques d'une administration nouvelle, dans une ville que nous aimons si peu. Hippolyte grandit beaucoup. Il danse avec ses sœurs et les fait tourner. S'il pouvait les empêcher de penser !

Hélas ! « pourquoi ces choses et non pas d'autres? » Pourquoi pas une petite maison, dans les arbres du village (3) que j'aime? Heureux habitants de Belle-Allée, que le même ombrage vous protège toujours et que la petite Elodie (4) n'en connaisse pas d'autre !

Lyon, le 3 Août 1828.

Vous serez bien surpris quand vous saurez que ce n'est pas pour moi seule que je vous écris, après un si long retard. Voyez-vous comme je me hâte de faire entrer une société dans ma lettre, afin de désarmer votre accueil

(1) M[lle] Montaux, cantatrice de talent, liée avec la famille Gergerès. Elle était partie pour l'Italie à la fin de 1827, afin de chanter à Naples.

(2) Singier, le premier fondateur de la Caisse des Artistes Dramatiques (H. V.).

(3) Sin, près Douai (H. V.).

(4) Elodie Géraud, la grâce de Lormont (H. V.).

peut-être un peu terrible. Voilà Montano, tout près de moi. Qu'avez-vous de mieux à faire, que de bien la recevoir et moi par-dessus le marché? Je vous en aurai d'autant plus d'obligation, que je ne peux me justifier que par les explications les plus tristes du monde (1) et que ce n'est pas pour pleurer que je vous écris. Un coup d'œil sur ma ceinture noire, sur une figure encore moins colorée, vous dira qu'une peine profonde m'a frappée; mais, comme vous n'avez jamais connu ce que j'ai tant de droits de regretter, n'en parlons pas...

Un engagement nouveau, que nous allons contracter, fait finir les doux rêves de mon retour à Bordeaux. Pourquoi s'obstine-t-on à vouloir du bonheur, Gergerès? C'est une passion malheureuse qui ne s'éteint qu'avec la vie, ou plutôt c'est alors qu'elle est satisfaite; car ce besoin, qui renaît toujours, renferme un grand mystère. Ne le croyez-vous pas?

Toute satanique que soit la transition, selon les idées reprises, je passe à Mlle Mars et au bonheur de l'admirer encore, en attendant ce but immortel où elle s'en va, comme nous. Elle est ici. Il n'y a pas de solitude qui tienne; aujourd'hui, j'irai l'entendre...

Lyon, le 14 Décembre 1828.

...Je vis dans ma situation si retirée, si loin du bruit de ce monde, qu'elle ressemble à un sommeil plein de rêves.

(1) Il s'agit, évidemment, de la mort de l'oncle chéri de Marceline, Constant Desbordes, survenue, le 30 avril 1828. C'était un peintre de valeur, élève de Gros. Voir, dans la *Jeunesse de Mme Desbordes-Valmore*, par M. Arthur Pougin (p. 167), une lettre touchante, écrite par Marceline sur son oncle dont elle venait d'apprendre la mort.

Si mes enfants n'aimaient pas cette solitude absolue, elle serait mortelle pour ma santé; car elle me jette souvent dans une profonde tristesse. Vous savez que Lyon est tout à fait contraire à mes goûts. Il ne m'a pas même reçue entièrement dans son sein; je suis à la barrière, comme sur un rocher. C'est très bizarre.

Vous seriez content d'Hippolyte, je crois. Son intelligence s'ouvre et reçoit toutes les instructions de son âge avec une sorte d'amour, et il est bon comme vous l'avez connu. Ces anges me font une petite cour d'amour où la poésie se glisse, quelquefois. Ils composent des vers à mourir de rire, et Valmore n'y tient pas. D'après tout ceci, vous jugez qu'il y a mille moments heureux pour moi, dans cette retraite mélancolique...

Que vous dirai-je de Montano? Son dernier voyage à Lyon a été tout de travers. Mille entraves l'ont empêchée de s'y faire entendre. Je ne sais, mais je crains pour elle un sort déplorable. Elle n'a plus de santé, pas d'engagement, pas d'appui. Pauvre rossignol! Je l'ai vue triste, et je sentais qu'elle en avait toutes les raisons du monde. Aussi je l'étais moi-même.

Soyez tout le contraire, je vous prie. Que votre vie ait des fleurs et des fruits, de l'ombre et du soleil. Ce sont mes vœux et ceux de mes enfants. Vous voyez qu'ils se rappellent que vous les avez aimés et qu'ils savent que nous vous aimerons toujours. Parlez-moi beaucoup de vous. Et Garat (1), et Matis (2), et le poète Williams (3)?...

(1) Sans doute Jean Dominique, chanteur de talent, né en 1774, neveu du grand chanteur Dominique Garat (1762-1823), qu'on a surnommé l'Orphée moderne, et qui était neveu lui-même du ministre de la Convention.

(2) Matis, comédien et miniaturiste.

(3) Williams, son maître d'anglais, mort depuis à l'hospice d'Alger.

J'oublie de vous parler vers et poésie. On ne l'aime pas, de ce temps. Si vous saviez que de dédains ! Le livre de la *Contemporaine* et celui de Vidoc ont tout tué.

Lyon, le 11 Février 1829.

Si l'hiver est aussi tranchant pour vous qu'il l'est à notre égard, je vous plains et je mets au rang de mes félicités présentes des cheminées étincelantes de feu, sans fumée. Je suis si engourdie, si mélancolique, sous cette froide neige, qu'il ne faut pas m'en vouloir, Gergerès, si je réponds avec tant de lenteur à votre bonne amitié. J'ai été très malade : six mois de fièvre, une insomnie dévorante. Ce semblant d'existence qui était encore en moi, me suffisait tout juste pour dire bonjour et bonsoir à ceux que j'aime, et fréquemment : « Mon Dieu ! » en lui tendant mes mains.

Me voilà. Je ne suis pas précisément un Hercule, mais je tiens un rang dans la vie ; et comme la mienne se passe à l'écart, sans bruit, partant sans grand trouble, je trouve tout selon mes forces, et j'ose dire souvent : « J'existe. » Et Mlle Mars le dit bien (1). S'il y avait moyen, on prierait le ciel qu'elle le dise toujours ; mais on en meurt, et c'est dommage. Il est vrai que l'éternité accommodera tout.

Les vers que vous m'avez envoyés sont bien tristes. Ils sont d'un *vrai* qui déchire. Si vous avez envie de gronder ceux que je vous envoie, arrêtez-vous ; car je les ai écrits, sans les avoir composés. Ils sont venus comme cela,

Ses dernières pensées ont été pour ma mère, si filiale pour lui et pour tous les vieillards (H. V.).

(1) On sait que Marceline était liée d'amitié avec Mlle Mars (H. V.).

dans un de ces moments d'amour triste dont on mourrait peut-être, si l'on ne fondait en larmes, en poésie. Que la poésie y manque, c'est possible; mais pour les larmes, non.

Je ne vous dirai qu'un mot, sur Montano; c'est que je ne sais où elle a passé. Inconcevable fille... Je vous en dirai davantage sur mon cher Hippolyte. Il devient si raisonnable, excepté quand il se traîne en chien et déchire son habit de drap de zéphir; mais, quand il se tient droit, j'éprouve un grand bonheur à voir comme il grandit et comme il embellit. Robinson dans son île n'aura pas eu des enfants plus naïfs; car, que les miens vivent en l'air ou dans une tour de cartes de fées, ils ne voient les hommes qu'au loin, traversant les ponts et la chaussée. Je ne les sors jamais, ou je les accompagne pour les aider à ramasser des cailloux, au bord du Rhône. Cette solitude presque entière, au haut d'une maison, me fait souhaiter vivement la liberté de la campagne. Je ne comprends pas la ville de Lyon. C'est une ruche noire; et pourtant la nécessité, l'intérêt de notre petite famille, ont encore fait signer un engagement d'une année avec le nouveau directeur. Votre Bordeaux m'a gâté toutes les autres villes. J'ai appris avec bien de la joie le mariage heureux de M. Edouard Delprat. Le bonheur des autres repose le cœur, et franchement Mme Delprat a payé d'audace. La perte de sa chère fille recevra-t-elle jamais une consolation dans ce monde? Les mères savent bien que non...

Lyon, le 16 Mai 1829.

C'est vrai, j'ai été malade, Gergerès, et vous êtes bien bon de vous y être intéressé. Je l'étais beaucoup déjà en

vous écrivant, à travers la fièvre et un abattement profond. Je ne vous en ai guère entretenu, j'en suis si lasse moi-même, que je pense bien volontiers à autre chose. La chaleur des beaux jours me fait du bien. Soyez encore tranquille sur ce roseau si souvent prosterné.

> Dieu n'a pas dit : « Brisez son facile courage »,
> Dieu fit le roseau faible, et l'air est son appui ;
> L'espérance c'est Dieu, même au sein de l'orage.

Voilà mon portrait. Celui que vous avez se porte trop bien. Ce pauvre M. Williams, qui n'est pas un roseau, veut pourtant aller se prosterner aussi *before the Virgin Mary*, en Espagne. Il m'annonce son pèlerinage après une terrible maladie qu'il vient de faire à Bordeaux, et cela dans des termes comiques, à lui. Le tremblement de terre de Murcie le remplit d'espérance d'y trouver un petit terrain à bon marché, pour sa salade ; et il me demande, à moi, pauvre pèlerine aussi, de lui donner des lettres de recommandation pour ce beau jardin de la terre qu'il va parcourir. Si sa lettre n'est pas grosse comme sa tête, je vous l'enverrai. Vous n'avez rien vu de pareil.

Ainsi, tout est bouleversé au théâtre de Bordeaux. Celui de Lyon est aussi plein de trouble et de confusion. On n'a pas encore de craintes sérieuses, mais ce n'est pas gai. Je l'entends dire par mon mari et mon père (1) ; car, pour moi, je n'y vais pas. Je suis fort loin et ses sifflets n'appellent pas.

Vous avez besoin de croire que tout Bordeaux me contentait. La propreté, l'élégance, le goût, toutes vos façons vives et bienveillantes, le peu d'amis que j'y ai laissés, tout cela me tient à la mémoire et forme un grand

(1) Son beau-père Valmore (H. V.).

contraste avec ma vie actuelle. Il faut tout accepter, et ce n'est pas surtout l'idée que je mérite mieux, qui me rend difficile. Ah ! vraiment, Gergerès, je trouve que Dieu me traite encore avec une grande bonté ; car, au fond de mes tristesses, et tout au bout de cet avenir mélancolique où il faudra passer, il y a quelque chose... Il me semble que je ne peux trop l'acheter.

Dites à vos aimables sœurs que je n'ai pu découvrir à Bordeaux que Caula (ou Colat), rue Sainte-Catherine, qui tient des soies et cordonnets passables pour le travail des perles. Il ne faut pas les employer trop gros, et avoir soin de les cirer avec de la cire blanche. Les *trois bouts* sont les meilleurs et les plus unis ; mais ces jolis petits ouvrages ressemblent à toutes les petites joies de la vie. Les fils cassent, les perles roulent : adieu !

Pourquoi parlez-vous de notre retour à Bordeaux? Comme aux enfants, n'est-ce pas, à qui l'on dit : « Ne pleurez pas, vous aurez une belle robe d'or ou un beau palais de cristal. » Je ne veux plus rien désirer. J'ai été trop navrée de quitter Bordeaux, pour la ville que je craignais le plus d'habiter, et où me voilà, pour la troisième année, à la barrière encore, — n'ayant pu, à la lettre, trouver place dans la ville, dans la ruche où l'on regarde en frelons ceux qu'une destinée errante y fait aborder. Je ne peux pas vous dire ce qu'est Lyon, pour moi. Si ce bon Master Williams y était, alors il pourrait dire qu'il trouve les Français tristes, comme des fantômes. C'est son arrêt sur ou contre les Parisiens ; il les a vus, comme cela.

Lyon, le 12 Septembre 1829.

Je tiens l'alouette par les ailes, mon bon Gergerès, je vais lui donner la volée par la poste. Ce vol est un peu lourd pour une si frêle petite chose, mais vous m'avez permis d'user de cette occasion, n'en ayant pas d'autre. Vous aurez plus tard la chanson dialoguée. Vous me trouverez bien lente à remplir le peu que vous attendez de mon amitié; mais comme cette amitié ne bougera pas de mon cœur, vous êtes sûr que, tôt ou tard, chaque preuve permise vous arrivera.

Voilà septembre aux yeux gris, comme disent ou diraient les romantiques. (Ah! mon Dieu! je crois que j'en suis, si je suis quelque chose.) Mais, de quelque compagnie que l'on soit, on ne peut s'empêcher de lui trouver une physionomie un peu grise et triste. Chez nous, les vendanges se colorent. Ici, c'est septembre tout nu, dans ses nuages.

Il est temps que je vous demande pardon d'avoir tardé à répondre à la meilleure de vos lettres. Voilà mes enfants que je vous présente, trois petits avocats en chemise qui sortent du bain et qui peuvent attester que je n'ai pas beaucoup de temps à prendre sur mes soins pour eux. Un jour, peut-être, vous m'en présenterez de tout pareils, pour vous justifier de m'avoir fait attendre. Je ne demande pas mieux que d'écouter leurs raisons.

On a joué ici *Marino* que vous allez voir, sans doute, aussi à Bordeaux (1). Je suis un peu soulevée contre M. Casimir de Lavigne *(sic)* qui met, sans se gêner, mille

(1) *Marino Faliero* avait été représenté pour la première fois au théâtre de la Porte-Saint-Martin, le 30 mai 1829 (H. V.).

vers tragiques dans la bouche d'un vieillard en colère. Si l'on avait dans le monde de pareils accès de fureur, tous les colériques en mourraient, et c'est peu connaître la mesure des forces humaines. J'en médis par tendresse; car Valmore, qui vous salue pourtant dans un intervalle de repos, n'en peut plus de cette tâche immense. Du reste, la direction nouvelle, grâce à tant de nouveautés étonnantes, marche vers une sorte de prospérité. Vous m'apprendrez, j'espère, ce que devient M. Delprat, dans la sienne. Bien qu'il soit heureux, nous l'aimons toujours, et surtout bien qu'il nous oublie. Nous ne serons jamais détachés de Bordeaux, c'est une chose arrêtée. Il faut encore que vous me disiez des nouvelles de M. Mestre. Est-ce une amitié perdue ou endormie? Le voyez-vous? Il a été si bon pour nous. Nous y tenons par la reconnaissance.

Le même bien m'attache au souvenir de M. et Mme Géraud. Voulez-vous bien leur dire, Gergerès, que je suis avare de tous ces fils qui me lient par le cœur. Ici, personne; ici, pas de poésie. Heureusement que l'on entrevoit mieux encore, en regardant le ciel. C'est Dieu partout...

Lyon, 1829.

Mon Dieu ! comme vous traitez les pauvres voyageurs ! Il semble que vous ne leur supposiez loin de vous que du plaisir, et que vous ne fassiez pas la part des fatigues inouïes, des jours perdus sur les grandes routes et de cet abattement profond qui suit le déchirement de tant de séparations tristes. On voit bien que vous êtes dorloté par de tendres sœurs, qu'un toit accoutumé vous abrite

et que vous restez au sein de vos douces habitudes. Vous ne perdez que moi, et moi je brise beaucoup de liens qui m'étaient chers...

Quoi ! Mlle Mars aussi a senti l'amertume de sa profession, elle qui l'honore et qui la ferait adorer? Cher Gergerès, combattez donc, si vous en avez la force, le découragement où je tombe et qui m'a enveloppée, toute ma vie. Je viens d'être, ici, témoin de scènes bien orageuses; la victime est une de mes amies, pleine de talent, je vous assure, de modestie et de grâce, l'idole de ce public depuis plusieurs années. Mais la découverte, qu'on vient de faire, qu'elle a trente-trois ans, semble avoir arraché à la fois toutes les couronnes qu'elle a obtenues. J'ai cru voir des tigres prêts à déchirer un agneau. Je suis rentrée, hier, malade, à une heure après minuit; et je ne pensai pas qu'il y eût d'autre exemple d'une telle barbarie. Si vos enfiévrés savaient que Mlle Mars a cinquante-quatre ans, peut-être qu'ils la tueraient. Après cela, étonnez-vous que les femmes ne disent pas leur âge? Vénus serait joliment arrangée devant de tels juges. Je vous remercie du chagrin que vous éprouvez. Eh bien ! sachez que, de toute la province, le public de Bordeaux est le plus délicat, le plus gracieux dans ses adoptions, celui dont la tenue soit la plus décente et le tact le plus fin. Ne vous étonnez pas que je l'aime et que je le regrette, du fond de mon cœur; car ce n'est pas le public de Bordeaux qui vient d'outrager ce que la scène possède de plus parfait, il l'a au contraire noblement défendue et protégée. Mais qui peut guérir une telle blessure? Non, non, la gloire ne vaut rien puisqu'elle est amère, même à Mlle Mars, et j'en suis toujours pour mes moutons et pour mes vallées tranquilles. C'est dommage qu'il faille aussi de l'argent, pour acheter des moutons. Je n'en ai plus du tout, Gergerès, et, avec

mon air étonné dans Paris, j'ai perdu ma bourse en la tenant bien serrée dans ma main (1).

Mon mari a été bien reçu. Desforges a fait grand effet dans la danse. M. Grignon a, de même, obtenu beaucoup de succès. Ils ne battent pas tous les comédiens. Il faut espérer que Dieu aura la même miséricorde, et que vous ne plaiderez pas pour moi aux portes de l'enfer. Je n'y veux point aller. J'ai besoin d'un doux repos, après tant de voyages et de mélancolie.

Je suis entrée seule à Paris, dans la maison déserte de Talma que j'ai trouvée ouverte. J'ai erré dans le jardin; j'y ai cueilli des lilas, et j'ai pleuré. Celui-là était l'ami du pauvre. Que de vieux comédiens errants lui ont dû un manteau et du pain ! Il s'en cachait, mais les manteaux parlent, et ce pain-là ne flétrit jamais. — Bon Talma !

Ah ! Gergerès, que Lyon est sale et bruyant ! On dirait l'univers qui s'agite dans la boue et dans la soie. Partout des toiles d'araignée et des rubans nouveaux; une poussière noire et grasse, sur laquelle s'étend de la gaze et des fleurs. Quel contraste étrange ! Que de peine pour trouver un asile, au milieu de tous ces ateliers en mouvement. J'ai monté six cents étages, enfin j'ai trouvé du soleil, je le paie bien cher; mais je m'y établis, avec une joie d'enfant qu'ils ne comprennent pas.

Lyon, le 14 Janvier 1830.

Me croyez-vous morte, que vous ne m'adressez pas même quelque doux reproche ou quelques mots inquiets

(1) Ma mère avait encore quelque jeunesse et quelque gaieté pour recouvrir ses douleurs. Elle avait alors 43 ans (H. V.).

sur mon silence? Hélas! Gergerès, vous savez bien qu'on meurt rarement, et jamais à propos. Je suis ici debout souvent, comme dans ce portrait (1) auquel (en cela du moins) je ressemble, les yeux souvent levés où je crois qu'on est bien heureux. Je vous souhaite, à Bordeaux, l'hiver moins intraitable qu'ici et moins de tableaux déchirants sur la neige. La glace est partout...

Hippolyte, encore tout chancelant d'une fièvre scarlatine, a voulu, comme vous verrez, faire usage de ses petits doigts pour vous dire, sans orthographe, qu'il vous aime de tout son cœur. Son style n'est pas du Chateaubriand, mais il est allé tout seul et vous rirez. Ma fille a tenu compagnie à son frère, dans sa maladie rouge; et je ne savais pas à quel lit courir, nuit et jour, durant trois semaines d'alarmes que vous pourrez comprendre, sans grand récit. Mais vous savez que les mères sont fortes, et que je n'ai pas été même indisposée à mon poste. Après leur chère convalescence, mon tour est venu. J'ai dévoré les souffrances d'un panaris, et je me revois gardant encore ma fille, tombée malade de la variole...

Lyon, le 22 Novembre 1830.

Vous ne m'avez pas écrit depuis tout ce tapage, mon cher et bon Gergerès. Tous mes amis de Bordeaux semblent frappés d'oubli dans leur affection pour moi, et la mienne ne cesse pourtant de veiller sur eux. Je n'aurais pas tant attendu à vous donner ce faible témoignage, mais je me suis rétablie lentement de cette commotion si glorieuse et

(1) Peint par Constant Desbordes, au Musée de Douai.

terrible (1). J'ai couru le danger de la vie par une affection décevante au larynx. Ma voix s'était comme brisée dans des cris de terreur, à la vue d'un pont qui s'est brisé sous mes yeux et où cinq victimes ont perdu la vie (2). Je ne sais si je me remettrai jamais entièrement de cet effroi, qui en suivait de si sombres. Mais, si je dois quitter plus tôt ce grand théâtre de toutes les passions, respirez doucement en apprenant ma délivrance. *Good master* (3) *is more living than ever.* Il est là près d'un feu, depuis quinze jours, *en poeting money for a new journey to Marseille.* C'est son deuxième pèlerinage, depuis trois mois. Il a été à Paris : en quittant cette ville d'où le voilà de retour, prêt à déployer de grosses ailes pour se glisser vers un climat plus doux, c'est-à-dire brûlant, et d'accord avec l'ardeur sourde de ses entrailles à demi-brûlées par la plus mauvaise drogue du monde, Alger est maintenant sa maîtresse... *in hope.* Hélas ! il ne vient pas dans des circonstances brillantes pour ma fortune, car j'ai perdu ce frêle roseau de pension qui m'aidait à être meilleure aux pleurs, et mon libraire, entamé par l'avalanche, rejette dans un avenir indéfini le payement de 2,000 et tant... Mais c'est assez vous arrêter sur moi.

Je voudrais savoir, bon frère, si, de votre côté, vous n'avez rien de réel à déplorer dans les événements graves qui se sont passés. Je ne les juge pas hardiment, mais je souhaite ardemment que mes amis n'aient pas à s'en plaindre, et vous serez toujours de ce nombre, n'est-ce pas? à moins que vous ne disiez vous-même : « Je ne veux pas.»

(1) Les journées des 27, 28 et 29 juillet 1830 (H. V.).
(2) Le pont de Tilsitt, sur la Saône (H. V.).
(3) Williams, son professeur d'anglais.

Lyon, le 23 Mars 1831.

Vos aimables parents vous diront, mon bon Gergerès, tout le plaisir que m'a causé leur apparition; et j'ai remercié votre frère, qui vous ressemble au point de l'avoir pris un moment pour vous.

C'était le soir,
Il faisait noir...

Je suis malade en ce moment, comme une petite bête, et je n'ai pu leur témoigner que bien languissamment combien tout ce qui me rappelle vous et Bordeaux m'émeut le cœur; mais je pense qu'ils l'ont vu, car par hasard Lyon était sans brouillard durant leur séjour, et l'on eût dit vraiment qu'une étoile bordelaise passait sur cette cité de brume et de boue.

Avenir !... Mémoire !... On dirait deux gendarmes, l'un par devant, l'autre par derrière, qui nous accompagnent et nous attristent. Je hais Lyon pour beaucoup de raisons, Gergerès, et je sens que je pousserais un cri déchirant s'il fallait le quitter. C'est que j'y ai vécu avec mon cœur et que, partout, il pousse quelque racine qui le déchire quand il faut le transplanter...

Lyon, le 3 Juin 1831.

L'événement qui vous frappe, bon Gergerès, dans votre plus intime amitié, m'a troublée de surprise et de douleur. Tous vos souvenirs se sont réveillés en moi, comme si je vous voyais vous-même; et vos larmes, votre pâleur, ce triste silence qui suit la perte irréparable de ce qu'on aime, tout m'est entré dans l'âme a vec le regret personnel

que j'éprouve de ne plus chérir, dans M. Géraud, qu'un ami pour toujours absent. Je vous assure que le serrement de cœur que j'en éprouve me rapproche bien tristement, depuis cette triste nouvelle, de vous, Gergerès, que je sens bien malheureux, et de la charmante femme qu'il avait tant de peine à quitter. Comme elle reste à plaindre ! pauvre petite mère d'Elodie ! Personne ne la regarde, dans le présent et dans l'avenir, avec plus d'attendrissement que moi ; croyez-le. J'ai déjà connu tant de chagrins, que je les devine tous. Aussi, je ne consolerais pas Mme Géraud, mais je l'entendrais, si j'étais auprès d'elle.

Je ne pourrais pas, dans ce moment, mettre assez d'ordre dans mes idées pour vous envoyer rien qui fût digne d'être jeté sur la tombe d'un poète. J'aimais M. Géraud pour quelque chose de pareil qui se trouvait dans nos âmes, une mélancolie qu'il cachait mieux que moi, et une ardeur vraie et profonde qui brûlait, qui charmait ou qui consolait sa vie, et je crois le voir devant moi qui me dit : « Oui, vous ne vous trompez pas ! » Mais il me le dit avec le calme du ciel, à présent ; et nous sommes tous, cher ami, plus troublés, plus malheureux que lui. Quel dommage, de s'en aller ainsi un à un ! Que je plains surtout sa femme, elle qui était aimée !

Vous aurez, plus tard, l'hommage bien dur de mes regrets. Il s'y mêlera toujours un doux sentiment, celui de la reconnaissance ; car il m'a conduite et menée lui-même à Belle-Allée, moi, pauvre étrangère. Croyez bien aussi que le souvenir de Bordeaux m'est ineffaçable.

A propos de moi, et de mes épreuves dont j'ose à peine vous parler dans un pareil moment, vous savez donc que j'ai eu, *comme un éclair*, le vif espoir de retourner à Bordeaux. Tout semblait y concourir et jamais désappointement n'a été plus complet et plus rapide.

Écoutez, cher; après le départ de vos aimables parents, ma position s'est encore bien enlaidie. Durant trois mois, mes enfants et moi-même nous avons été la proie convulsive de la coqueluche. Valmore en a perdu la voix, pendant six semaines : et ce fléau contagieux, qui règne encore ici sur Hippolyte, a été couronné par la faillite et la fermeture du théâtre. Nous courons le troisième mois, sans le mondre appointement. Depuis deux, je fais vivre ma famille par la vente de quelques meubles et d'un peu d'argenterie, seuls débris du passé où toutes mes économies sont toujours éparpillées en voyages et en clinquant de théâtre, indispensables ornements de l'emploi ruineux de Valmore.

Jugez de ma joie, quand j'apprends que Constant est nommé directeur, et que Colson ne reste pas. Jugez de ma crainte et de ma surprise, quand je sais que Constant est à Paris pour chercher des artistes et qu'il engage un premier rôle, quand il sait que Valmore ne tenait plus ici qu'à un fil prêt à se rompre. Jugez quel nouvel espoir se ranime enfin, quand son premier rôle, étant trop faible, n'a pas été agréé des Bordelais et que, sachant notre détresse, il nous offre une *petite place*, pour gagner tant bien que mal l'année prochaine, où il fera Comédie complète. Valmore lui répond, courrier par courrier, qu'il ne sait pas quelle il peut remplir, sinon celle du premier rôle, dont il abaissera les appointements autant que possible pour nous rapprocher d'eux, et qu'il s'explique par une prompte réponse. Cette réponse arrive, il y a huit jours. Elle est atterrante. Le pauvre Constant, loin de nous rien offrir, nous répond qu'il ne peut s'en tenir, cette année, qu'au *Légataire*, à *Crispin médecin*, et aux autres petits ouvrages sans premiers rôles, qu'il tremble lui-même pour l'avenir malgré la subvention obtenue,

et que déjà son premier mois offre le résultat effrayant de 26.000 francs de perte. Vous pouvez croire que, devant ce tableau si grave, l'amitié se tait comme l'espérance et qu'il est évident que, de ce côté, tout est dit.

Le désespoir m'a gagnée, à cette nouvelle; car bien des choses se trouvent froissées, non dans le résultat, Gergerès : il est prudent et dans l'ordre, de la part d'un honnête homme qui ne veut pas trop hasarder. Quand moi je tendais les lèvres de si bon cœur ! Il faut toujours apprendre quelques lettres de plus de l'alphabet si tendre, si riant, si clair du premier âge. N'en êtes-vous pas là ?

Nous avons encore pour dernier recours l'espoir de la Belgique, dont le directeur se trouve être aussi notre *ami intime* et qui nous écrit, le premier, de son simple élan; mais la position politique de ce pays fait frémir. N'importe, il faut vivre : et, si une lueur d'espoir que l'on vient de nous rendre, du retour inattendu de notre bon Singier, ce bon directeur perdu avec tant de regret, si ce bonheur auquel je n'ose croire n'est encore qu'un rêve, nous retournerons en Belgique, à tout danger...

Lyon, le 25 Mars 1832.

Je vous jette un adieu de cette ville que je vais quitter, bon Gergerès. Vous me retrouverez à Rouen où l'étoile nous tire après elle, comme des cerfs-volants. Puisqu'il fallait enfin remettre cette frêle barque aux vents, pourquoi pas pour nous ramener à Bordeaux? Car nous quittons la pluie, les vents, les brouillards et la boue, pour de la boue, des brouillards et de la pluie. Ce climat qui m'a consumée de fièvres, où j'ai contracté une maladie de cœur, qui le fait battre quatre fois ce qu'il devrait battre pour vivre, ce

climat est le frère du climat de Rouen. Enfin, voilà! Tout est si vague, dit-on, aux théâtres de Bordeaux, que ceux qui devaient y aller demeurent sur un pied, à regarder l'avenir. Il en est de même des théâtres de Lyon qui n'ont pas encore de directeurs. M. Singier s'en va, et, de tant d'acteurs liés à son administration presque paternelle, Valmore est, je crois, le seul qui parte avec la certitude d'un asile ailleurs. C'est fort déchirant pour ceux qui ne croient pas à l'enfer pour cette classe innocente et mobile qui danse et qui pleure souvent en même temps.

Je pars la première, comme l'hirondelle qui va chercher de la mousse pour les nids. J'emporte mes trois enfants, et je dis dans mon cœur : « Mon Dieu, vous êtes partout ! » Qu'il soit, avant tout, autour de Valmore et de ceux que vous aimez ! Adieu. Je me reporte tout à coup au moment où je vous ai quitté, il y a cinq ans. C'était triste, mais au milieu du soleil de Bordeaux.

Valmore vient de jouer avec un horrible succès *Richard d'Arlington*. Il attire la foule (1), et c'est inouï comme on se jette aux théâtres vers cette fin d'année. Personne n'est content. La terre bouge sous les pieds, et l'on veut se distraire à tout prix. Partout ce dicton de Beaumarchais : « Qui sait si le monde durera encore six semaines? »

Rouen, le 17 Août 1832.

Un oiseau de passage prend cette lettre sous son aile, mon cher ami, et la fera tomber à votre porte où j'appelle les bénédictions de Dieu. Notre ami Grignon, après avoir

(1) En réalité, Valmore reçut à Rouen, comme on dit vulgairement, un accueil plus que « frais ». Voir Boulenger, ouvrage cité, chap. XII.

recueilli de beaux et vrais succès du public rouennais et nos embrassements, retourne où l'appelle sa chère famille et le plus séduisant théâtre de France. Je vous félicite du lustre nouveau qu'il va recevoir et répandre, je crois, sur Bordeaux qui doit un peu languir sans ce plaisir profane, mais bien joli ! Ici, l'on n'en connaît pas d'autre, si ce n'est la cavalcade sur les chevaux les plus brillants du monde. Le choléra n'a pas trop dérangé ces habitudes joyeuses, et la politique même n'y attriste que par le retentissement de ses menaces. Notre vallée est profonde, et je dois vous avouer que ma santé même y est un peu moins mobile et fiévreuse qu'à Lyon. Je ne sais rien du tout de l'avenir, et j'essaye de n'y pas trop penser. Il n'y a que sur le visage de mes chers enfants que je retrouve ce mot, avec anxiété... Ils sont du reste tous trois bien portants, tâchant d'aimer l'étude, mais aimant la vie à plein cœur.

Je vous ai tant raconté de tristes pensées que je dois vous régaler un peu, bon Gergerès, sur le présent de ma vie, qui est moins sévère avec moi. Il y a deux voix de sœurs, ici, pour me répondre. Que de souvenirs d'enfance là-dedans, et puis des premers liens d'habitude et d'atmosphère doux à ressaisir, quand on a été à demi brûlé par l'inclémence du climat fiévreux de Lyon !

N'ayez point d'effroi, pour vous, du fléau qui paraît menacer Bordeaux. Il n'est vraiment dangereux que pour les intempérants et les trembleurs. Vos habitants et leurs maisons sont d'une propreté si ravissante, qu'il n'ira pas s'y fourrer ; et l'air, mobilisé sans cesse par les mouvements de la mer, balayera cette affreuse haleine. C'est là un de mes vœux bien vifs, cher Gergerès, et il s'étend sur votre famille, c'est-à-dire vos nombreux amis.

Valmore est fort heureux devant ce public tout bienveillant et judicieux, pour qui le spectacle est un *plaisir*

sérieux, une affaire après les affaires, qui sont des maisons et des rentes; et je vous assure, Gergerès, qu'il n'y a que bonheur ici, à être comédien.

Rouen, le 26 Septembre 1832.

...L'événement du bon Garat m'a bien attristée. Il n'a pas assez de son mauvais sort, de cette vieillesse isolée! Vous dites que je suis pleureuse, Gergerès; j'avoue que j'ai souvent le cœur bien gonflé pour les autres et pour moi. Je suis toute déchirée de mes affections, et je vois mes amis tomber dans les mêmes tristesses. Dieu le veut, et mon espoir est qu'il a des raisons pour cela.

Si vous pensez que je prends gaîment le choléra, détrompez-vous. Une calamité qui pèse sur tant de familles, pèse sur mon âme comme le règne bizarre de Louis-Philippe; mais je tâche d'en distraire mon imagination et celle de ceux à qui j'écris...

Paris, 4 Décembre 1833.

Ne vous demandez-vous pas si je suis dans mon bon sens? Cher Gergerès, je me le demande moi-même, car une tête si frêle et si rêveuse est bien étonnée, bien peu dans sa sphère, au milieu de ce tourbillon, de tous les bruits. J'y suis triste, stupide ou effrayée. Je fais tout le contraire de ce que je veux. En ce moment pourtant, je m'appuie un quart d'heure sur une volonté trahie depuis six semaines, et je trouve dans ma servitude de toutes sortes de chaînes l'énergie de ce voyage à Bordeaux (1).

(1) *Le Retour à Bordeaux*. Charpentier, 1852, p. 154.

Me voici devant vous : comment vous portez-vous? Ah ! qu'il est doux et utile de respirer et de dire à quelqu'un « merci » quand on étouffe de ce besoin. Pourtant, l'heure qui le renouvelle tous les jours est une des plus douces de ces heures d'agitation : celle où je prends le café qui réveille un peu de gaîté et beaucoup de reconnaissance en moi, mon bon Gergerès, qui ne peux vous le dire que si tard et de si loin ! Je l'ai reçu enfin, ce suave don (1) de votre amitié. Je le bois, je le bois seule, avare et fière d'avoir quelque chose en toute propriété. Je vous rends grâce, une bonne fois, de cette possession unique :

Comme une erreur plus tendre, elle a sa volupté.

J'ai revu Mme Nairac, qui m'a donné de vos nouvelles. Ce voyage l'a horriblement fatiguée. Avez-vous cru, en effet, que Charpentier ne m'avait pas payée? Il m'a payé ce qu'il m'avait promis au moins : 750 francs le volume des *Pleurs*, et 1.200 francs les deux de l'*Atelier d'un Peintre*.

Avez-vous ri d'en voir arriver un fragment d'épreuve, comme échantillon, jusqu'à votre porte? J'attends une occasion sûre pour vous envoyer les deux livres, où vous trouverez de quoi me gronder... de quoi m'aimer un peu aussi, peut-être. N'auriez-vous pas ici de maison où je pourrais mettre les volumes à votre adresse? Car je veux qu'ils vous arrivent. Charpentier vous prie, en mon nom, de lui en faire vendre au moins douze exemplaires par vos libraires. Il est bien marchand, M. Charpentier ! Pourtant je lui dois cette obligation de m'avoir acheté les *Pleurs*, dont personne ne voulait.

Rien ne se décide pour notre sort à Paris. Que le vôtre

(1) Un envoi de café.

soit doux à Bordeaux ! On presse Valmore de signer pour Lyon. J'avoue que ce parti me navre et m'achève.

A travers le travail accablant qui nous aide si peu, j'ai commencé ce dont vous parliez ici. Votre notice sur M. de Peyronnet m'a ouvert le cœur.

J'ai pleuré !... J'ai trouvé, de lui, un article charmant dans un journal d'éducation ; mais je ne peux ranger (*sic*) mes larmes sur un malheur si grave et si profond. Il aurait de grandes élégies autour de sa prison, si les âmes stupéfaites de sa destinée pouvaient se lire et se voir. Moi qui peux souffrir et soupirer sur les boulevards, je n'ose plus me croire à plaindre quand je regarde une prison. C'est ce que je n'ai jamais compris ; mon cœur et ma tête éclatent, quand j'y pense longtemps, et, hier encore, j'ai vu la tête du Tasse... Ah ! Dieu a donc bien fait la mort, puisque le monde est ainsi...

Paris, le 23 Décembre 1833.

J'ai besoin de vous, mon bon Gergerès, et je vous appelle. Un journal s'élève ici dans un grand but de décentralisation au milieu de Paris. Ceux à la tête de cette entreprise nous paraissent pleins d'intelligence et de zèle. Il s'y trouve un parent de Valmore qui réclame notre faible influence sur quelques talents distingués de la province à laquelle un lien éternel me retient attachée, et je vous demande pour ce journal, dont le but flatte singulièrement mes penchants et ma vie d'artiste errant de ville en ville, je vous demande un article, prose ou vers, politique ou littérature, science, art, quoi que ce soit enfin, de vous ou de vos lettrés qui ne dédaigneront pas d'élever ce monument à de vraies gloires, *hors Paris*.

A présent que j'ai satisfait à l'intérêt d'autrui, j'ai bien à vous parler de moi. En envoyant à votre illustre prisonnier (1) les tristesses de mon cœur, vous ne saurez peut-être pas que vous m'avez fait éprouver une émotion terrible de surprise et d'attendrissement. J'ai reçu un élan de l'âme de M. Peyronnet. Je vous assure, Gergerès, que j'ai senti son âme près de moi dans des vers, des lignes et des mots, dont l'impression sur la mienne est aussi ineffaçable que son malheur. Le malheur est donc sublime.

Si vous avez, comme je n'en doute pas, l'occasion de lui écrire, sachez de lui s'il a reçu ma réponse. Elle contenait ces vers (2) transcrits pour lui, et des larmes aussi qui voulaient passer à travers les grilles. Quand je vous disais, Gergerès, d'ouvrir toutes les prisons *politiques!* Allez ! j'ai de l'instinct. Dieu n'a rien fait de tout ce que les hommes fabriquent avec du fer. Je mourrai triste, car je laisserai au monde les prisons et la peine de mort. Ah ! si j'avais les clés de tout cela, Gergerès, quel pèlerinage ! Je prie Dieu en vous écrivant, car tout l'amour dont mon âme était pleine et dont on n'a pas voulu en ce monde, se change en pitié pour ceux qui souffrent comme j'ai souffert, et ma bénédiction sur M. de Peyronnet lui portera bonheur. Ah ! si la fourmi pouvait faire envoler la colombe !

(1) M. de Peyronnet, prisonnier à Ham, qui répondit aux vers de Marceline par d'autres vers dont les premiers disaient :

C'est à toi de pleurer, c'est à moi de souffrir.
Pleure et tes pleurs sacrés allégeront mes chaînes...
Et pendant que je lutte avec le malheur, toi,
Toi, Sapho, toi, Tyrtée, anime et soutiens-moi !

(2) Quoi ! c'est d'une prison que sort cette lumière !
Incline-toi, mon âme, au pied de ce flambeau.
C'est la religion qui soulève un tombeau.
C'est l'attente qui veille au fond de sa prière.
Nuls verrous entre l'homme et Dieu...

Pauvres fleurs (1839) — P. 131.

Il paraît probable, pour ne pas dire certain, car *la signature y manque,* que nous allons retourner à Lyon. Le directeur ne laisse pas respirer Valmore pour l'emmener, et l'effroi de rester ici sans moyens d'existence nous fera sortir encore une fois de ce grand gouffre de tant de misères. J'en souffre beaucoup pour mes enfants dont l'avenir eût pu s'instruire ici dans les arts, notre seule fortune. Mais, respect à la volonté de Dieu.

Valmore va partir peut-être après-demain, avec le directeur qui l'enlève pour aller créer Bertrand (1), à Lyon. Je n'ai plus de sang au cœur. Moi, je pleure Bordeaux : vous y êtes.

---

25 Janvier 1834.

...Portez-vous mieux que moi, qui suis triste et malade. Vous avez bien dit, vous, bien compris avec votre âme : « Elle mourrait peut-être, si elle ne révélait pas sa mélancolie. » Ah ! que cet article est bien !

Valmore est en ce moment à Lyon. Il a brisé sa coupe d'amertume de la Porte-Saint-Martin. Je suis sous le coup de son départ, à demi morte de son courage...

Lyon, 18 Octobre 1834.

Je n'ai pas voulu répondre sans avoir acquitté ce que je considérais comme un devoir, mon bon ami, la dette au prisonnier ! Vous savez comme il a grandi dans mon âme, depuis son exil de ce monde. Je le plains, je l'aime, je l'ho-

(1). *Bertrand et Raton,* de Scribe.

nore et, puisque vous croyez qu'une créature si humble et si malheureuse que moi puisse verser une ombre de discrétion consolante dans une si longue infortune, j'ai osé lui écrire.

Toutes les peintures imaginables de notre situation ne vous en donnent pas une juste idée. Quatre mois flottants j'ai passés dans l'incertitude du lendemain, voilà la plus juste. J'arrivais ruinée à Lyon, du passé et du présent. Maintenant c'est l'avenir qui s'écroule, car il n'est pas probable qu'il répare jamais tout ce que nous lui empruntons. Pourtant, j'ai une ferme confiance dans l'appui et la bonté de Dieu, mais non pas pour cette vie, bon Gergerès; c'est à recommencer de la mienne, comme de tant d'autres plus précieuses encore à leur auteur. Je me réfugie donc dans la mort, et c'est quand j'y pense pleinement, dans toute l'activité et la lumière de mon âme, que je me relève pour avancer courageusement mon chemin. Je ne suis pas toujours désespérée. Par malheur, ma route se brise souvent; et ce n'est qu'alors, inutile à tout ce qui m'entoure, qu'il me prend des accès bien amers de ne pouvoir sortir librement de ma prison, à moi, où je suis si souvent au cachot, les pieds liés comme dans nos geôles qui regorgent à tel point d'hommes suspects qu'on les tue pour éclaircir l'air... Ah!... tenez, je n'ai pas grande force pour les malheurs d'autrui; et ceux-là, c'est un mur qui nous en sépare. Je demeure vis-à-vis de cet enfer, un des enfers du moins comme il y en a beaucoup d'encombrés ici. J'ai entendu souvent ces malheureux chantant des chants de rage et, comme dit *the Wicar of Wakefield*, secouant leurs fers par une rude harmonie.

Par je ne sais quel cruel contraste avec mes sympathies, mon mari préfère toujours Lyon à toute autre ville. Une guerre civile, une immense faillite, une autre

guerre civile suspendue sur nos têtes, tout cela ne bouge pas son immuable aversion contre la Comédie-Française, à Paris, où il peut rentrer. Ici, il est aimé du public; il y joue un emploi brillant; il n'a pas peur enfin des parterres assez sans façon de cette cité nonchalante sur les arts; son orgueil mécontent s'accommode de ce demi-sommeil; il n'est pas heureux, mais il n'est pas humilié, et si vous saviez ce que ce nom de « paria » qu'il a adopté peint tout son caractère. Il n'était pas né pour avoir affaire au public, dont il redoute l'examen moqueur : tout est là.

Dans un état civil, qui relèverait sa position en l'éloignant de la scène où il est malheureux, Valmore serait content, plein de zèle, de courage et d'insouciance, je crois, sur les amertumes qu'il boit dans une profession dont il méconnaît les innocentes joies. Quoi qu'il en soit de toutes ces confidences, auxquelles vous ne me répondrez pas, s'il vous plaît, j'ai lieu de croire qu'il accepterait, non Paris qu'il refuse à jamais, mais Bordeaux ou Toulouse, si sa situation reste encore dans une indécision si ruineuse pour nous, à Lyon.

Une amitié sonde à cet égard les dispositions du directeur de Bordeaux. Valmore insiste pour savoir si un M. Madra, qu'on lui a dit être fort redoutable par son esprit d'intrigue, reste rarement dans cette troupe. Sa misanthropie lui fait redouter les moindres contestations avec ce genre d'homme dont le théâtre abonde. Je vous le dis, il lui faudrait ce que Dumas lui avait donné, lors de sa nomination à lui comme directeur de la Comédie-Française où il rêvait le destin de Molière, à la lettre, cher ami. Il donnait à Valmore la régie entière du théâtre, le soin de la mise en scène de toutes les nouveautés (et il en voulait tous les mois). Deux mille écus d'appointements ajoutés à cette place

pouvaient remplacer ceux de son emploi, et nous étions ainsi fixés irrévocablement à Paris. Ce rêve a duré quinze jours. Mlle Mars a eu peur de Mme Dorval; on a brouillé Dumas avec le Ministère, et la Comédie-Française est demeurée au *Mariage d'Argent.* On a vainement offert à Valmore de rentrer, comme acteur. « Plutôt périr, nous a-t-il dit, que de paraître sur un théâtre de Paris. » C'est un excès d'humilité que je ne comprends pas plus que vous, sans doute, mais je m'y soumets, et je ne lui en parle plus. On vient de lui écrire pour Toulouse; mais ces engagements ne seraient que pour Pâques et, en attendant, nous avons une position intolérable. Quatre directeurs sont, ici, sur les rangs. Le conseil municipal ne se décide pour aucun afin, dit-on, de gagner du temps et quelques mille francs de subvention qu'on accorde au théâtre.

Faites-vous une idée d'une centaine de personnes oisives, sans pain, dans la ville la plus inhospitalière de l'Europe, et vous saurez pourquoi je n'ai trouvé ni forces ni paroles pour répondre à vos tendres inquiétudes. Mon cœur vous en tient si bien compte, cher Gergerès, que j'ajouterai une consolation à ces tristes épanchements. C'est que ma sœur vient de venir à mon secours. Une sœur ! Jugez du saisissement plein de joie de devoir un grand service à une sœur ! J'ai cru que Dieu descendait par le plafond dans ma chambre, où j'étais seule et malade... Je me suis presque évanouie. Enfin, nous sommes à l'abri pour attendre la décision du Conseil, si lente qu'elle soit.

Lyon, le 17 Décembre 1834.

...Ma santé redevient un peu meilleure, depuis qu'enfin une existence nous est rendue. Le théâtre rouvert, depuis le

10 novembre, nous a fait sortir d'un étouffement bien long. Soyez-en du moins content pour moi, bon Gergerès, et pour cette chère famille dont vous avez deviné les angoisses. Dieu nous a fait l'aumône en père, car il nous a envoyé du travail. Valmore en avait une telle soif qu'il en est vraiment meilleur et qu'il a repris tout son goût pour cet art dont on l'avait sevré. Le voir content, c'est vous dire que je le suis. Il faut, en effet, cela pour que je le sois à Lyon !...

L'administration théâtrale nouvelle se conduit bien, et je ne pense pas que Valmore doive craindre de se lier encore pour un an. Au reste, puisqu'il aime Lyon et que voilà Bordeaux pris, ce parti deviendra une nécessité. Priez pour nous. Moi, je prie pour votre bonheur et pour que la clé des prisons vous tombe sous la main. O beau jour, qui me ravira de joie moi-même, à cause du prisonnier dont les barreaux me font pleurer et à cause de vous qui souffrez incessamment, je le conçois.

Lyon, le 16 Octobre 1835.

...J'accepte vos bons offices auprès de la direction de Bordeaux. Valmore vous en remercie d'avance et pencherait, de préférence à toutes les villes de France, vers celle où des liens d'amitié ont résisté à l'absence. Si vous ignorez les conditions de son engagement, les voici : 6.500 francs premiers rôles tragiques et de drames et de comédies, et chef sans partage.

Vous ne dites rien de M. de Peyronnet. Je suis consternée de le savoir malade et enfermé. Gergerès, quel courage dans cette âme ! Mes prières tombent par terre, je le vois bien ; car il est encore là, et rien ne change. Le

malheur est en plomb, Mme Géraud le sait bien. Quand je me sens étouffée je dis aussi : « Je crois en Dieu tout-puissant. » L'avenir, c'est lui, n'est-ce pas?

Obtenez, s'il est possible, une demi-représentation à bénéfice; car ce voyage serait horriblement cher pour moi et mes trois enfants, et je n'aurais peut-être pas le courage de laisser Hippolyte à Grenoble. Je voudrais vivre et l'absence tue.

Lyon, fin Décembre 1835.

Je sais ce qu'on souffre d'écrire à un ami, quand on n'a pu le servir. Je sais aussi, mon bon Gergerès, tout ce que vous aurez mis d'éloquente chaleur pour nous ramener près de vous. J'ai le doux orgueil de croire que c'eût été pour vous un bonheur égal au nôtre. Je vous plains donc plus que nous, puisque vous l'avez inutilement tenté de toutes vos forces. Nous restons à Lyon, d'où je vous écrirai toujours, où je vous aimerai comme partout, parce que ce n'est plus une chose à ôter de ma vie.

Ce que je comprends tout aussi parfaitement, c'est votre douleur sur M. de Peyronnet, et votre douleur de le sentir là-dedans. Ah ! voilà des maux immenses. Je désire du fond et de toute l'énergie de mon âme que ceux qui les causent en perdent le pouvoir. Dieu ne veut pas que la cruauté règne. C'est un temps d'épreuves et de larmes, mais où l'espoir couve.

Je n'ose me plaindre, moi qui suis si frêle, mais libre. Je ne sors jamais, mais je peux sortir, et j'oserais murmurer ! Ah ! toutes ces prisons me font horreur...

Sans date.

M. Jules de Rességuier, qui vient de traverser Lyon, a pleuré dans mon cœur du même tourment qui serre le vôtre. Il s'agite, comme vous, dans les fers de votre ami de Ham. Moi, je regarde en haut, car j'étouffe de tant de portes fermées sous une main d'homme. Nous avons passé deux soirs sombres, comme la tour du noble captif. Nos pitiés sont au-dessous de sa résignation, Gergerès, et le cri qui maudit ses fers sort de tous les partis. Le mien, vous le savez, c'est celui qui pleure. C'est une mission, je crois. Allez ! je la remplis.

Lyon, le 1er Juillet 1836.

Votre lettre m'a fait bien du mal, Gergerès, et du bien aussi. Je ne sais ce que j'ai, présentement ; mais, après les coups de cloche qui me frappent si profondément, d'une si grande tristesse, je dis : « Tant mieux ! » pour eux du moins, car ils sont délivrés. Mais les perdre si jeunes encore, sentir sa vie privée de consolations pures et charmantes qui la consolaient ; c'est un coup qui retentit longtemps, pour toujours d'ailleurs, dans cette mémoire déjà surchargée de souvenirs funèbres. J'ai pleuré sur vos larmes. Votre vie, à vous, est par là bien changée. Ah ! vos amitiés sont tristes aussi, et cette pensée me fait bien de la peine. Bordeaux et ceux qui me l'ont rendu cher repassent si souvent devant mes yeux, que j'ai appris ces morts précoces comme si j'avais vu, la veille, ceux si promptement disparus. J'ai chancelé, je vous l'avoue, sous ces adieux, et je ne les oublierai plus. Déjà, plusieurs

fois, j'avais tremblé pour vous, mon bon Gergerès, et, écoutant ce que l'on dit de l'état chancelant du *Tasse* (1), je ne pressentais pas les autres menaces. C'était bien assez de celle-là.

Vous n'avez pas attendu ma réponse pour savoir que ces événements ajoutent au besoin que j'aurais de vous revoir, bien que ce soit triste de se regarder avec des larmes dans les yeux. Cette tristesse même m'attire et m'attirera plus puissamment encore à ce Bordeaux toujours si brillant, si mélancolique, si rêveur, si chantant, et toutefois si pieux et si sombre pour moi. Qu'une vie si courte recèle d'impressions ineffaçables !

Notre mobile existence appartient tellement au hasard que je vous tends encore la main, sans renoncer à l'espoir de vous rejoindre. Valmore se retrouve libre en avril prochain. Jusqu'ici du moins il n'a pris aucun parti, et il m'a répondu, l'autre jour, qu'il retournerait à Bordeaux volontiers, si des propositions l'y appelaient. Vous voilà instruit de sa disposition. Vous verrez.

J'ai passé tristement l'hiver. Ma chère Inès, une petite Bordelaise passionnée pour son pays, a lutté un mois contre une croissance si prompte et mêlée d'une maladie si grave, que j'ai été moi-même malade de frayeur et de fatigue. Dieu me l'a laissée, Gergerès, et n'a pas voulu de moi qui m'étais offerte si ardemment en sa place. Elle est en pleine convalescence présentement et à l'unisson de santé avec mes deux autres chers enfants, qui se feraient tant de joie de vous revoir. Jugez si votre souvenir est dans celui qui leur reste de Bordeaux ! Leur éducation sérieusement simple en a fait jusqu'ici de très purs et très aimables enfants. Je les mets sous la protec-

(1) Sans doute M. de Peyronnet.

tion de Dieu et de tous les amis pleurés qui sont retournés à lui. Mon premier vœu à genoux est qu'ils soient d'honnêtes âmes.

Lyon, le 20 Octobre 1836.

Votre cœur ne vient-il pas de s'ouvrir à une grande joie (1)? Le passé laisse-t-il place à une émotion pure, Gergerès; et la liberté enfin, n'est-ce pas toujours la liberté? Après cette noble victime de tous les dévouements, après le salut de mon âme à la veille saisissante de sa délivrance, c'est à vous que j'ai pensé et c'est à vous que j'écris, afin que ce peu de lignes, en ces troubles de bonheur amer, rencontrent vos yeux humides, j'en suis sûre, du même attendrissement. Je ne doute pas de cette nouvelle. Ce serait trop affreux.

Puis-je oser vous parler de moi, à travers un intérêt pareil? Je me glisse à côté pour vous laisser vite à vos douces impressions. Pauvre Gergerès! vous les avez bien achetées, car vous avez bien souffert...

Je vous écrirai plus tard. La Providence regarde encore une fois cette pauvre barque qui tient à votre cœur par un fil, car on ne se met pas impunément à aimer les malheureux. Nous le sommes, Gergerès. Il y a en moi quelque chose qui gémit sourdement contre ce mourant exil qui écrase ma vie. Je manque d'haleine, et une fièvre lente me dévore. Mon âme est toujours à genoux devant Dieu pour qu'il ôte mon mari de cette profession, pour laquelle il n'est pas plus fait que moi. Mais je me consume en prières inutiles. Tout ce qu'il a d'intelligence et même

(1) La sortie de prison de M. de Peyronnet (H. V.).

de vertu ne rompra pas l'anneau qui le tient et l'entraîne. Ah ! mon Dieu ! pourquoi cette résistance, à côté de toutes mes résignations? Il veut toutefois tenter de quitter le théâtre. Je vous écrirai si ce vœu, qu'il partage présentement avec moi, de toutes ses forces, est un peu secondé par... hélas ! par notre meilleur ami et maître, Dieu !

Je suis plus malade que jamais. J'ai présentement mes trois enfants gais, bons et charmants. Ils ont été couverts de prix, cette année; et ma petite fille est sauvée de sa grande maladie...

M. de Peyronnet respire un air libre. Voilà un de mes vœux profonds exaucé. Recevez ma joie digne de la vôtre, et que l'avenir achève de vous guérir.

Je vous aime, car je me plains devant vous.

Lyon, le 31 Janvier 1837.

...Un second Théâtre Français vient d'être accordé à Paris, à MM. Victor Hugo et Alexandre Dumas. Valmore a leur parole pour y être attaché, comme acteur régisseur en chef et metteur en scène; ce qui, dans l'état presque indigent où nous sommes, nous donnerait un sort *fixe* dans l'aisance et le pouvoir d'élever convenablement notre famille. Mais ce théâtre est comme un beau palais en l'air; il faut 600.000 francs pour l'élever. D'une part l'argent, de l'autre, le temps de le bâtir, rejettent au moins à un an l'exécution de ce plan.

Attendre dans l'inaction est impossible, puisque nous vivons au jour le jour, comme les parias dans le désert. Les voyages, les faillites, les émeutes nous ont appris tous les secrets des privations et de l'infortune réelle. Nous vivons à Lyon, cette ville de toutes les misères nues.

Il faut habiter cet enfer sans âme et sans pitié pour ne pas *donner, donner, donner* toujours. C'est le mot qu'on respire en se levant et en se couchant, et l'on meurt par-dessus le marché de n'avoir que cela à répandre. Ajoutez-y l'inquiétude amère, l'attente fiévreuse d'une émeute prochaine par trente-cinq mille ouvriers sans pain, sans feu, sans vêtements, et vous comprendrez notre position, Gergerès. D'un autre côté, si le directeur, qui a besoin de Valmore dont il croyait pouvoir se passer par un faux calcul d'économie, lui refait de nouvelles propositions, Valmore a la presque certitude d'une faillite nouvelle avant trois ou quatre mois. C'est donc partout un grand trouble, *mon frère*, puisque vous laissez sortir ce nom d'un cœur aussi triste que le mien.

Cécile Rémy m'apprend la mort toute récente de la dame dont on désirait connaître le sort. Ne vous en informez donc pas, car c'est présentement une heureuse femme, non pas que je haïsse ou dédaigne la vie, prise comme je suis par tant de liens que j'adore; mais voyez, Gergerès, tout ce qui étouffe cette pauvre flamme errante, et vous me pardonnerez si j'ai jeté quelquefois un œil d'envie sur les tombes où j'allais prier.

1er Février 1837.

Présentement, j'arrive à ce qui me soulage de cette lettre mélancolique, c'est-à-dire à vous renouveler ma tendre gratitude pour l'agitation que vous causent mes lointaines misères. Vous êtes bien, en effet, l'avocat du pauvre et de l'abandonné, mon bon Gergerès; et quelque bon ange, en passant près de votre âme, entendra peut-être ce qui s'y passe pour vos humbles amis. Gergerès et l'ange

comprendront qu'il faut être Dieu pour changer, de fond en comble, un sort attaché à ce fil mouvant mais unique qui a fait de Valmore un comédien, c'est-à-dire tout le contraire de ce qu'il semblait devoir être sur cette terre où je l'accompagne, dans le même étonnement, comme vous savez.

Pour quitter le théâtre, il faudrait un terrain solide, une place relative à l'intelligence et aux habitudes de mon mari. Ce serait enfin dans le département des arts qu'il faudrait l'incruster. Il a quarante ans, et il en a passé plus de vingt-cinq dans les bibliothèques, dans les ateliers de peintres et de toutes sortes d'artistes; ce qui lui vaut d'être à son tour consulté par une foule d'auteurs, parce qu'il est plein de mémoire et de goût pour ce qui concerne la science historique, la couleur et le costume de chaque époque dont se compose le grand album du monde. Mais tout cela lui donnera-t-il, hors de ce théâtre si accidenté, cinq ou six mille francs qu'il lui donne *ou lui promet* par an? Voilà ce qui nous préoccupe, depuis neuf ou dix années de dégoût et de tristesse dans nos caravanes *sans eau pure*, mais ce qui devient une véritable fièvre en ce moment où il faut nous embarquer tout à fait au hasard.

Écoutez, mon bon ami, et pour finir ce volume de plaintes qui ne sont point toutes personnelles, je vous promets de vous écrire le lendemain même du jour où je saurai quelque chose de positif; mais je vous laisse juge de mes anxiétés et de l'impossibilité où vous êtes d'y rien changer, puisque vous n'êtes ni Dieu ni roi — Dieu merci, quant au dernier! Pensez-vous que si vous étiez riche, vous verriez ainsi jusqu'au fond de mon âme? Non, sur ma parole, Gergerès. Mes amis riches (j'en ai quelques-uns d'infiniment aimables) me croient dans l'aisance. Ils se

figurent presque que je voyage pour mon agrément ou pour ma santé, et que tous ces cris de détresse qui s'échappent de mes pauvres livres, qu'ils lisent comme des almanachs élégants, que ces cris, dis-je, sont là pour la rime ou la mesure de vers que j'invente pour mes récréations et pour obéir à une organisation mélancolique dont ils me font gaîment la guerre.

Hier, un commencement d'émeute a eu lieu à la porte d'un bal brillant, où deux ou trois cents ouvriers se sont rassemblés en criant anathème aux danseurs. Dieu veuille que ce peuple au désespoir ne nous entraîne pas avec lui dans un abîme. Nous sommes environnés de forts, et l'on s'est expliqué sur l'usage qu'on en ferait au moindre mouvement des *ruisseaux*. C'est ici le nom que donnent les fabricants à leurs ouvriers. Que d'imprudence !

Je vois un bel oiseau qui fend nos brouillards, comme ma pensée, Gergerès. Mais l'oiseau peut aller à Bordeaux, et pas moi !...

Paris, 14 Février 1838.

...Si j'avais un peu de temps et de solitude, je pourrais peut-être, à force de travail, réparer un peu à la fois le passé désastreux; mais les travaux du ménage et les visites inutiles m'absorbent. Ce n'est que la nuit qu'il m'est possible d'écrire, et ce métier me brise. Mais à qui la vie est-elle douce et légère, quand elle a plus de vingt ans?

Hippolyte rêve déjà beaucoup à vous serrer les mains qu'il se rappelle si pleines de gâteaux. Inès vous ouvre ses bras, pour vous remercier de l'asile des vôtres. Je lui ai raconté cet événement de son enfance. Jugez si je vous ai fait une amie, de cette petite Bordelaise toute passion

et tout soleil. Ma blonde et gracieuse Line se ressouvient de tout et pleure toujours. Hélas ! cette charmante fille pleure déjà tout ce qui est loin et tout ce qui s'en va.

---

16 Décembre 1838.

Votre lettre, arrivée en notre absence, dans un logement dont le sort nous avait brusquement enlevés pour nous emporter dans les Alpes, votre lettre toujours bonne et chère a passé par de jolies mains de femme dont la bienveillance m'a cherchée pour me la rendre. Cette femme à qui je dois cette consolation, c'est la fille de Nodier, que je n'ai jamais vue, mais que j'aime.

Vous avez eu vos peines, bon Gergerès ! Vous en avez eu de lourdes et d'amères. Vous payez pour plus tard, où j'ose espérer moi-même arriver tout agitée aussi. Je connais, d'ailleurs, votre courage et la consolation que vous puisez dans le bien qu'il vous est permis de faire. Moi, je n'ai pas en moi celle de vous écrire au milieu de tout ce qui nous a enivrés de douleurs. Il faudrait un livre pour vous dire notre nouveau naufrage. En voici l'abrégé — les larmes, les fièvres, les fatigues, votre cœur ne les devinera que trop. Je suis bien lasse de me plaindre. Je suis quelquefois huit jours sans parler autrement que pour dire bonjour à mes chers enfants et à mon mari consterné, comme moi, de la rudesse du sort.

Quand votre ami partait, l'Odéon se fermait. Nous étions encore une fois sans position et dans l'effroi d'attendre. On propose alors à Valmore une année de l'Italie, trois mois à Milan, trois à Rome, trois à Naples et trois autres à Gênes, son voyage et le mien payés, des honoraires convenables, *assurés* par une société de *millionnaires*, le tout

attesté par un correspondant de théâtre, homme âgé, prudent et plein d'expérience. On nous pousse à prendre ce parti. Mlle Mars se laisse entraîner, comme nous. En cinquante heures, ce déchirement s'opère; mes meubles reçus chez un ami, mes malles faites, nos places arrêtées, mon fils placé en pleurant comme l'exigent ses études, et nous tombant tous quatre dans la diligence, mon mari, mes deux filles et moi, ivres de douleur, de surprise et de fatigues.

Nous courions à notre perte, tout déchirés de ce nouveau sacrifice. Les contrats étaient faux, les privilèges faux; des fripons voulaient exploiter le couronnement de l'empereur d'Autriche à Milan : ce qu'ils ont fait en abandonnant, après, leurs victimes dans ce pays étranger, à 260 lieues de Paris. Mlle Mars a perdu 10.000 francs, pour le plaisir d'être couronnée et couverte de fleurs par ce peuple idolâtre de son talent; et nous, Gergerès, nous avons vendu ce qu'ils avaient eu la pitié de nous laisser, pour regagner... quoi? les rues chères et indifférentes de cette France qui ne veut pas de nous.

Allez, c'est bien assez de vous avoir écrit cela, les yeux tremblants de cette secousse. Il y a un moment où l'on s'enferme. Mais ne pas vous répondre était un reproche de tous les jours, et il fallait bien justifier mon silence. Je vous conjure aussi de le dire à Cécile, jusqu'à ce que je lui écrive à elle-même dans un moment d'intervalle du travail fiévreux où je me suis jetée, depuis mon retour, pour nous soutenir sur l'abîme jusqu'à ce que la Providence nous regarde encore.

Mon mari, si aimé de tous, a des promesses et quelque espoir; mais l'encombrement augmente partout et nous nous demandons quelquefois si l'espoir même n'est pas une dérision, ingrats que l'on est ! Voilà du soleil et trois

enfants si bons, si sages, si laborieux ! tant de croyance en moi, tant de besoin d'aimer, de prier pour mes amis absents ! Ne vous ressouvenez que de cela, cher frère de mon passé, et que ma lettre n'aille pas, comme une feuille morte, s'abattre sur vous pour désoler votre âme. Je suis plus heureuse encore peut-être que je n'ai mérité, et j'ai des moments d'une espérance si vraie, qu'elle me donne ce que je n'ai pas.

Serrez, en mon nom, les mains de vos sœurs fidèles à tout ce qui est bon et triste. Mes enfants ont tous vos souvenirs vivants dans leur belle mémoire, Gergerès, c'est tout le bonheur de Bordeaux. Mon mari vous aime et vous estime profondément dans sa misanthropie que vous avez quelfois combattue. Son malheur est d'abhorrer le théâtre et de ne savoir par où en sortir. L'époque étouffe de malheurs... Mais je rentre dans la plainte, et je veux vous quitter le courage au cœur.

Au revoir Gergerès, quelque part !...

Paris, le 12 Février 1839.

...En perdant l'espoir de ramener mon mari à Bordeaux, comme artiste, je suis tombée dans une nouvelle tristesse ; car il s'est vu forcé de signer un engagement à Lyon, cette ville d'épreuves et de bien des misères subies. Je ne peux pas vous dire à quel point le nom seul de Lyon me bouleverse l'âme. Jugez de ce que j'éprouve, à l'idée d'y voir retourner mon mari sans moi qui, dans l'intérêt de nos enfants, me laisse à Paris pour surveiller leur éducation et l'amener à bien. C'est ici que l'appui de Dieu m'est nécessaire. Je n'ai jamais subi ni cru possible une sépa-

ration dans tous nos malheurs, et je deviens froide quand j'y pense. Oui, la vie est grave, mon bon ami et, sans l'intarissable amour de la Providence qui nous atteint jusqu'au fond de nos désespoirs, nous deviendrions peut-être méchants, ce qui serait le pire de tous les malheurs...

Paris, le 28 Juin 1839.

...O Gergerès! où votre cœur a-t-il trouvé la possibilité d'un article dans *Violettes* (1)?

Ce pauvre ouvrage n'a qu'un mérite à vos yeux d'ami, c'est qu'il nous a tirés d'un pas bien grave. Merci, à ce compte, de votre *aveuglement* paternel pour moi. Dieu vous le pardonnera. Vous avez dépensé bien de l'esprit dans une faible cause. J'ignorais que l'ouvrage eût été jusqu'à vous. L'éditeur ne voulait pas le risquer durant ces temps d'orage et de naufrage dans la librairie. C'est affreux à voir, dit-on. Le besoin de rentrer dans ses avances l'aura poussé à le jeter au vent. Sans doute qu'il en place beaucoup dans cette stupeur. Les bons livres même ne se vendent pas du tout. Dites-moi, mon ami, dans votre réponse que je vous conjure de ne pas affranchir, sur quel libraire M. Dumont peut-il porter sa réclamation pour ses fonds du volume de *Pauvres fleurs?* Il ne s'en souvient pas et moi non plus, et M. Dumont a grand besoin de recueillir lui-même les petites sommes; il en perd d'énormes, par les faillites qui éclatent.

J'en arrive à ce que votre âme a rêvé dans l'intérêt de ses amis ruinés. C'est votre main dans les miennes et la

(1) *Violettes nouvelles*, roman de Marceline, paru en 1839. Paris, Dumont, 2 vol.

gratitude dans les yeux, que je vous dis : *Non,* mon bon Gergerès ! en travaillant bien, nous ne succomberons pas. Cette idée est d'un ange, mais de tels discours sont sacrés. Il y en a de plus malheureux que vos amis.

Le 25 Juillet 1839.

...On dirait, Gergerès, que l'espoir se ferme devant moi. Mais je l'ai dans le cœur cependant, et plus mon sort extérieur s'humilie, plus j'entends des promesses au dedans de moi-même. Pour où? pour quand?... J'attends à genoux.

On m'a dit que vos théâtres étaient fermés. Ceux de Lyon sont aussi chancelants. Paris se soutient mieux, malgré ses orages. Toutes les nations s'y précipitent, et j'entends beaucoup de bruit du haut de mon cinquième étage.

Paris, 9 Mars 1840.

J'ai un bonheur à vous apprendre, bon et cher ami ! Je me hâte de le prendre par les ailes, comme un papillon qui pourrait fuir, et je vous l'envoie afin de vous donner un moment de joie.

Ce bonheur inattendu, c'est une pension nouvelle de 1.200 francs. Elle tombe, comme du ciel, sur le toit si pauvre que vous avez visité durant mon absence. Elle me retiendra peut-être à Paris, au moment où j'allais le quitter avec ma famille, au moment où j'étais arrivée à ce degre de malheur qu'il n'y avait plus d'autre ressource

que le silence et la résignation. J'allais partir dans trois semaines pour rejoindre mon mari toujours à Lyon sans moi, et qui est bien malheureux ainsi, tout seul...

Paris, 2 Septembre 1840.

Quand je vous dirai que votre lettre m'a vivement touchée, vous le savez, j'en suis sûre, mon bon frère ! J'en ai fait passer la substance à Valmore et, pour remplir mon devoir de correspondant, je vous envoie, à mon tour, tout ce qu'un homme de cœur peut ressentir et dire à celui qui le comprend pour le plaindre et pour le consoler. Sur le point de partir pour Bruxelles, où je vais l'aider durant quelques jours à la patience et au courage, nous causerons encore de notre labyrinthe et, s'il vous était donné par la Providence de nous en faire sortir, je la bénirais surtout de vous choisir pour nous relever de nos épreuves, car vous êtes *the most benevolent heart that I know.* Mais notre situation n'est si difficile que parce qu'elle n'est pas simple.

Libres de choisir, Valmore et moi, nous quitterions Paris qui ne va pas à nos maux, et à nos goûts solitaires; et ce serait Bordeaux, avant tous les pays, où nous ramèneraient nos souvenirs de cœur. Voilà qui est vrai et ce que nous avons dit cent fois. Je vous ressaisirai avec une joie infinie, bon Gergerès. Vos sœurs ont laissé des souvenirs doux et voyants dans le cœur de mes enfants, et je les aime comme des anges. Ce climat doux et plein de soleil, enchante encore mon imagination. En voilà donc plus qu'il n'en faut dire, pour vous donner une idée de mon penchant fidèle vers Bordeaux. Le retour de Mme Constant, si bonne et si triste, serait un motif à joindre à tous les autres; mais comment choisir, à présent que les enfants

sont en pleine éducation, et que deux ont voulu être peintres? Inès, toute musicale, veut achever d'acquérir un talent sur le piano, et je suis tellement l'esclave de cet ordre de choses établi depuis quatre ans, que j'ai subi l'intolérable tristesse d'une séparation qui rend mon mari plus malheureux encore puisqu'il est seul, et qu'il est devenu bien plus attaché encore à sa maison que vous ne l'aviez autrefois connu. Voilà ce qu'il m'a dit. Si tout espoir nouveau est ôté pour lui d'une place à Paris, et s'il est forcé de continuer la carrière du théâtre, c'est à Bordeaux qu'il désirerait aller et prendre les «pères nobles» de la comédie et de la tragédie, parce que la Belgique n'offre plus aucun avantage d'argent et que le climat le porte à beaucoup de tristesse. Mais on assure, Gergerès, que le théâtre de Bordeaux n'est plus tenable et qu'il se ferme, tous les six mois, par les mauvaises affaires des directeurs. Est-ce vrai? Nous vous autorisons à vous enquérir de la possibilité d'un engagement, pour l'emploi sérieux dont je vous parle et que Valmore se déciderait volontiers à prendre, ayant atteint sa quarante-cinquième année, à peu près, et que l'on veut présentement partout une grande fleur de jeunesse.

Mlle Elisa Wenzel, dont vous vous rappelez sans doute le talent, maintenant mariée, devenue plus belle, mais moins jeune aussi, veut prendre les « mères nobles » et de caractère, termes que comprennent tous les directeurs. Elle m'a conjurée de vous intéresser à ce qu'elle retrouve son bien-aimé théâtre de Bordeaux. Comme je pense très sérieusement qu'on ne pourra y faire une plus charmante acquisition, je vous prie à mon tour de la comprendre dans la démarche que vous tenterez pour mon mari. S'il y a force majeure de continuer le théâtre, il faudra bien que mes chers enfants suivent notre destinée; et votre bon vouloir

s'exercerait, par suite, pour le nid tout entier. L'éducation de Line est complète, à la peinture près; et notre bon Hippolyte, qui est encore dans sa robe de séraphin, trouverait du bonheur partout avec nous, pourvu qu'il y eût là-bas une palette et des couleurs à broyer. Mon cauchemar, à cette heure, est le tirage de la conscription qui pend sur ma tête, comme l'épée de l'histoire. Un remplacement vaut aujourd'hui 5.000 francs à Paris... Si le sort l'emmenait, j'irais avec lui, Gergerès ! Je suis trop malheureuse. Répondez-moi, mon ami, si le théâtre offre quelque chance pour mon cher Valmore et pour Elisa Wenzel. Je vous répète que Bordeaux est toujours la seule ville qui pourrait m'attirer à elle, parce qu'avant tout je suis votre fidèle et attachée M. V.

---

27 Novembre 1841.

...Je n'avais pu partir avant les débuts de Valmore à l'Odéon. Le sort, qui nous éprouve violemment depuis tant d'années, a voulu du moins que, du côté de l'orgueil, il fût un homme heureux. C'est, du reste, une garantie pour son avenir, soit que l'Odéon devienne florissant et poursuive le succès qu'il obtient en ce moment, soit que ce théâtre ferme encore une fois pour la dixième et le rende libre de chercher fortune ailleurs.

Je ne vous redirai pas que, dans ce cas, trouver un asyle à Bordeaux serait un bonheur pour moi, dans l'intérêt de mes enfants et de toutes mes sympathies qui m'y rappellent. Vous saurez bientôt comme nous, j'espère, à quoi vous en tenir sur l'Odéon comme sur le directeur qui rouvre à Bordeaux, dans le cas où Valmore y conviendrait, à l'aide de vos bons efforts pour l'y engager;

il voudrait tenir son emploi de comédie et tragédie, grands pères nobles (style de théâtre), pour 500 francs par mois. C'est ce qu'il gagnait à Bruxelles, et six en Italie.

Orléans, le 22 Juillet 1842.

...Ce n'est pas encore le bonheur qui m'a rendue silencieuse, depuis votre départ. J'ai subi le même sort tout varié d'incidents, tel que l'a fait la Providence à tous ceux que j'aime. Nous sommes au même point qu'en vous disant adieu. L'Odéon n'est toujours qu'un provisoire stérile, malgré les fanfares des journaux et la présence de Mlle Georges, qui a pourtant rendu valeur à *cette forêt noble* de Paris; mais la moitié des recettes, prélevée pour payer son beau talent, ne laissait aux plébéiens, dont nous sommes une parcelle, qu'un partage si minime qu'il a coulé tout entier dans les dettes laissées par M. d'Epagny, directeur démissionnaire. Mais que tout cela est froid à vous raconter ! Vous saurez avec plus de plaisir que je suis depuis quelques jours dans une douce vacance, chez mon amie de toute ma vie, Mme Branchu, retirée à Orléans et chez laquelle je viens quelquefois respirer les bons bouquets de son glorieux passé. Mon cher mari voyage un peu dans ce moment vers Lyon et Genève pour y faire connaître, durant la fermeture momentanée de l'Odéon, la tragédie de M. de La Rochefoucauld. Ce grand seigneur fort riche et, dit-on, fort libéral, fait ainsi voyager à ses frais huit acteurs qui étaient là, les bras ballants, à s'ennuyer beaucoup au soleil que j'aime tant, moi ! Mon cher mari n'a pas voulu mettre obstacle à ce voyage pour ses associés plus pauvres encore que nous, et j'ai pris sa place dans la visite qu'il était sur le point de rendre

à Orléans. Le doux repos, que j'y prends depuis quelques jours, me permet de remplir une de mes chères volontés, celle de vous écrire, mon cher frère, et de vous rappeler une des personnes de ce monde qui vous aime le plus.

---

24 Décembre 1842 (Noël).

Vous verrez, cher frère en poésie, en charité, en amitié pure, un livre (1) tomber dans vos bras, comme un oiseau lourd de tous les plombs qu'il porte en lui. Je n'y attache pas le plus léger désir de succès. Qu'importe ce monde ! Je n'ai pu le signer du nom que vous aimez toujours, parce que la poste est très rude.

J'apprendrai l'orthographe et tout, ailleurs. Ce livre, c'est l'acquit d'une avance faite par un honnête éditeur. Il a fait un vrai coup de tête et de cœur, en mettant de l'argent sur une si faible garantie. Faites-en vendre deux à Bordeaux. Ce sera bien pour M. Dumont.

Je ne vous demande point pardon d'un silence qui m'a été pénible jusqu'à la douleur. Tous les incidents qui l'ont causé sont des espèces de Stations au Calvaire. Vous avez un cœur qui comprend, Gergerès. J'ai beaucoup souffert. Votre absolution, s'il vous plaît !

Un journal portant votre lettre, Gergerès, m'a frappée un des jours de ma convalescence. Ce journal avait été mêlé à plusieurs que mon mari rapporte parfois, du théâtre de l'Odéon ; et mon regard, qui ne cherche rien, d'ordi-

(1) Sans doute *Bouquets et prières*, recueil de poésies de Marceline, qui porte la date de 1843. Elle ne l'avait pas « dédicacé » à Gergerès, parce qu'on ne pouvait affranchir au prix ordinaire un livre portant un *ex-dono* (H. V.).

naire, dans ce flot de nouvelles, de crimes, de grandes désolations, a été comme attiré miraculeusement vers ce Gergerès, qui m'a dit quelque chose; puis enfin l'article qui m'a confirmé que vous serez toujours pour moi le meilleur des frères. J'en demeure touchée et, vous le voyez, j'arrive à vous avec toutes mes petites chansons, comme autrefois. Mettez-les sur votre fenêtre, aux rayons du beau soleil de Bordeaux, parmi les fleurs de vos sœurs et leurs prières aussi, plus dignes de monter.

Ce que vous m'avez écrit dans le temps, pour Augier (1), d'un retour à Bordeaux, m'a beaucoup émue et consternée à la fois. J'ai pressé votre lettre dans mes mains, et l'ai montrée à Dieu. Écoutez, mon bon Gergerès, mes amis vrais et fidèles sont pauvres; ils ne peuvent rien changer au présent ni à l'avenir de mon sort. Ils en adoucissent beaucoup l'aspérité par ce baume qui ne se vend qu'au ciel, pour rien ! Mes amis riches me croient à peu près riche, et se fient à cet égard sur l'ordre de notre conduite et notre amour du travail. Je les aide de bonne grâce à ce rêve. Si je leur montrais les blessures, je sais bien ce que feraient ces amis-là. Allez, Gergerès, j'ai plus de raison qu'il ne paraît. Je ne tenterai rien, Dieu viendra quand il en sera temps : il est bien évidemment notre appui, depuis cinq ans, puisque enfin nous voilà ! L'Odéon paraît vouloir sortir de ses cendres. On y vient. Valmore avait reçu 400 francs de parts, ce mois-ci. Valmore en dirige la scène. Qui sait si la Providence ne va pas éclater dans cette réaction? Je vous assure qu'ils l'auront bien méritée, car c'est comme sur le radeau de la *Méduse*, qu'ils ont ramé

(1) Victor Augier, gendre de Pigault-Lebrun et père d'Émile Augier. Homme de loi, violoniste passionné, plein de feu, de bonté, d'originalité (H. V.).

et cherché terre. Mais de quoi viens-je parler à vous, si près des cris et du sang de Barcelone (1) ! Que vous devez souffrir, âme de paix et de miséricorde !

Paris, le 24 Janvier 1843.

C'est moi, bien tard, mon bon frère. Vous ne dites pas si haut que mon cœur, que c'est en effet bien tard, vous qui m'avez envoyé, d'un pauvre livre, le prix le plus haut que j'en pourrai jamais recevoir. Quel bien vous m'avez fait ! Ajouter ainsi la grâce de l'empressement à la grâce de l'indulgence. C'était pour me rendre ensemble trop sensible et trop fière. Fière, savez-vous de quoi? D'avoir deviné que je pourrais à coup sûr vous demander une preuve de cette intarissable bonté qui m'a souvent rafraîchi l'âme, et j'ai crié, en voyant accourir cette feuille : « Ah ! que c'est bien lui ! »

Qu'il y ait vérité ou fiction dans ce doux éloge, vraiment cela m'est égal pour l'auteur. Je sais qu'il y a tendresse, pour moi; et c'est cela que je garde en vous remerciant de ce qu'il y a de tendre en moi.

Présentement, je vous dirai que j'ai souffert beaucoup depuis un mois. J'ai vu mourir une femme que j'aimais. Ce deuil m'a mise au lit. Vous savez comme cela fait du mal. Croyez-moi, quand je vous dis que mon temps et mon cœur ont été tristement envahis. Ma santé n'a jamais résisté à une secousse morale. J'aime Dieu de toute mon âme, mais je pleure toujours qu'il ait fait la mort, en lui demandant pardon de ne pas la comprendre

(1) Cette ville, où avait eu lieu un *pronunciamiento* contre le régent Espartero, avait été bombardée le 4 décembre (H. V.).

assez dans ce qu'elle doit avoir de beau. Son aspect est si triste...

Vous dites, mon bon Gergerès, que je ne vous ai pas répondu sur un projet assez sérieux, en effet, de votre amitié pour nous. Je croyais vous avoir tout dit en vous avouant franchement qu'un tel plan ne me paraîtrait praticable qu'avec de l'argent et que, sur terre, personne n'en a moins que nous; qu'une lutte de cinq ans semés de voyages et l'éducation de mes trois enfants, ont épuisé tout, jusqu'à une part de notre humble avenir, et que nous n'avons nul ami riche qui sache que nous sommes pauvres, par la certitude où je suis que *pas un* de ces amis ne viendrait à notre secours pour nous aider dans une entreprise grave. Mes vrais amis sont pauvres ou à peu près.

Il ne faut donc pas songer à bouger de Paris où nous végétons, par le fait, sauf le semblant de prospérité qui soulève en ce moment l'Odéon pour plus ou moins longtemps. Si sa position se consolide, nous sommes sauvés; car Valmore est très aimé, très apprécié du directeur, des auteurs et des artistes, comme régisseur général chargé de la mise en scène et des costumes.

Mais, frère, pour quitter Paris à ce compte d'élever ailleurs un petit établissement qui conviendrait à nos sympathies (fût-ce même à Bordeaux, notre ville aimée), c'est impossible. Ce mot de fer : *argent,* nous interdit tout espoir fondé d'être jamais rien que de pauvres artistes à la grâce de Dieu, si l'Odéon, après quelques mois brillants, retombe encore dans ses cendres. Si je vous disais ce que nous avons souffert depuis cinq ans, vous auriez quelques cheveux blancs par tendresse pour votre sœur en Dieu, et les cheveux blancs viennent bien assez vite.

En ce moment, nous sommes surpris de la foule qui revient à l'Odéon. Nous avons eu six cents francs tout à coup, et nous en attendons autant dans quelques jours. La fortune va-t-elle désarmer? Quoi! ne sentirai-je plus ces horribles angoisses, ces nuits sans sommeil que j'ai passées sans oser rien dire?... Oui, Gergerès, nous allons être contents et relevés. Il y a quelque chose en moi qui me dit de bonnes nouvelles, à travers de grandes mélancolies de cœur. Si je me trompe encore, je n'en remercie pas moins Dieu de cette espérance, et je vous prie de la partager, car vous êtes un bien excellent ami.

Paris, 5 Mai 1843.

...Un mot, en passant, de l'Odéon. Il se soutient par des succès de vogue, mais la base tremble toujours, car la subvention n'arrive pas. *Lucrèce* (1) est une belle créature qui plaide en sa faveur, non seulement par la hauteur de l'ouvrage qui excite en ce moment l'enthousiasme d'une réaction, mais par la manière remarquable dont il est joué et décoré. Nous aurons donc, provisoirement du moins, un répit contre la famine; c'est l'ange descendu aux pleurs d'Agar dans le Désert. Mon fils, notre cher Ismaël, aura un peu d'eau; par combien de sueurs son pauvre et adorable père l'achète-t-il!...

---

3 Septembre 1844.

...Paris me fait du mal, à force de me séparer de moi-même et de ma volonté.

(1) La *Lucrèce* de Ponsard.

Je n'ai pas à vous réjouir, en vous disant que nous sommes plus heureux *qu'alors*. Non, Gergerès, nous vivons toujours sur le bord d'un toit, comme des ramiers sauvages prêts à partir, nous ne savons pour quel climat. L'Odéon ne s'est point assuré. On frissonne même qu'il ne rouvre pas, à la mi-septembre. Alors, notre existence serait encore remise en question. Cet état de choses est arrivé si souvent, qu'il m'a plus d'une fois fait prendre le parti du silence avec mes amis.

Rien n'est changé dans un pareil sort. Il faut continuer à vivre de cette vie providentielle, plus pieuse qu'une autre peut-être parce qu'on y reçoit des marques plus frappantes de la volonté inépuisable de Dieu « qui ne laisse jamais ses enfants au besoin ». Mais que de nuits sans sommeil pour tant d'humbles jours disputés à la misère !

Le 7 Septembre.

Mme Le Pelletier m'a permis d'user des occasions qu'elle a de vous envoyer quelques lettres, et j'en profite aujourd'hui. Mais je ne suis pas plus savante sur l'avenir de l'Odéon. On dit le directeur aux abois. Le ministère ne prend qu'un intérêt si froid aux arts et aux artistes qu'il ne fait pas même attention si c'est un honnête homme ou un homme sans mœurs qu'il met en possession d'un privilège. Cela compte pourtant d'une manière grave dans la moralité publique. Tout cela est fort triste.

Au revoir, sur ces réflexions mélancoliques. Ondine vient de passer bravement et victorieusement ses examens scientifiques. C'est une petite fille sage, comme une nonne volontaire à qui l'esprit sérieux n'ôte pas une grâce à votre petite Bordelaise.

Paris, 1er Juillet 1845.

...L'Odéon vient de fermer ses portes et nous jette dans l'abîme de son désastre. Mon mari ne peut renouer avec le nouveau directeur, M. Bocage, qui vient d'être pour nous bien tristement perfide. A Bordeaux, de riante mémoire, je ne savais pas encore ces choses-là. Que je voudrais les désapprendre ! Nous voilà redonnés au hasard des grandes routes.

On dit vos théâtres bien chancelants et menacés. Est-ce vrai? Le directeur est-il nommé? Le connaissez-vous? Est-il de Bordeaux? Les journaux n'en disent rien. Tâchez de nous le dire et, si vous connaissez une voie jusqu'à lui, soyez assez bon pour nous l'écrire ou le dire à M. Babeuf, dont l'aimable femme est notre amie.

Notre chère Inès est toujours si malade, qu'un voyage seul à Bordeaux (à la lettre) rendrait la santé perdue à l'ombre de mes chagrins. Voici tout à l'heure deux ans que l'estomac lui fait mal.

Au revoir ! au revoir ! quel que soit le rendez-vous.

Paris, 2 Juillet 1845.

L'époque où nous sommes est décisive. Elle ferait trembler votre cœur d'ami. Si vous saviez par quelles déceptions, par quelles basses tromperies nous sommes arrivés à la perte de nos dernières espérances !

Mon cher Valmore se détermine à chercher une voie hors du théâtre qui s'écroule de tous côtés. On lui conseille de pétitionner pour obtenir un commissariat dans l'Administration des Chemins de Fer, prête à s'établir sur la ligne de Bordeaux à Orléans. Déjà vous lui en aviez parlé, et le

voilà qui vient mettre à contribution votre bonne volonté pour lui, pour nous.

Il s'agirait de faire appuyer sa pétition auprès des Administrateurs du Chemin de Fer, ainsi qu'auprès de M. Le Grand, sous-secrétaire d'Etat au ministère des Travaux Publics, par messieurs les députés de la Gironde.

Ce parti est le seul qui puisse nous sauver. Le tenter par vous, c'est entrevoir le seul rayon d'espoir que la providence dirige en ce moment sur nous. Nous avons beaucoup souffert et lutté, pour rester à Paris dans l'intérêt de nos enfants. Qu'y avons-nous gagné, même pour eux? Rien. Dans quel pays du monde ma chère Ondine n'eût-elle pas abrité son intelligence avec plus d'avantage? Mais que sert-il de m'accabler de nouveau, en replongeant au fond de l'irréparable passé? Le présent me suffit, il y faut du courage !

Paris, le 4 Janvier 1846.

Mon bon ami et frère... pardonnez-moi le tendre poignard que j'ajoute encore au nom d'ami que je vous ai toujours donné. Nous savons maintenant, aussi bien l'un que l'autre, que tous les noms, toutes les amitiés, tous les amours doivent être un peu baignés de larmes. Quand même je ne vous appellerais pas mon *frère,* cesseriez-vous pour cela de vous souvenir que vous en êtes le plus malheureux?

Nos lettres se sont tristement croisées, elles se parlaient bien la même langue. Je n'en sais plus d'autre, depuis longtemps. Le sort nous tient dans ses plus sévères étreintes. J'ai trop peu la faculté de respirer pour vous donner des détails que votre affection me demande. Depuis deux ans garde-malade de ma chère Inès, je viens de l'être

de moi-même. Pourtant je ne puis longtemps m'accabler, et me voici debout, auprès de mon cher devoir. J'en ai d'autres encore, celui d'égaler mon mari dans le courage avec lequel il supporte une destinée de plus en plus contraire. Je voudrais tant l'en consoler ! Il se fatigue à chercher une place qui le fuit. Son ami Edouard Laffitte, qui lui est sincèrement attaché, racontera ce qu'il sait de nos traverses. Il part pour l'Espagne, dans le dessein très sérieux d'y devenir directeur et d'y attirer mon mari près de lui. A cet égard, notre parti est courageusement pris de quitter la France, s'il réussit dans le plan de s'établir lui-même à Barcelone; ce qu'il va tenter, muni de lettres excellentes et bien adressées. Si le hasard fait que vous connaissiez quelqu'un un peu influent dans ce pays, je vous demande avec confiance quelques lignes pour notre loyal ami. Ces lignes et son voyage n'auraient pas un heureux résultat pour lui, nous aurions le même résultat pour nous, cela est sûr.

Mon cher mari, qui vous envoie ses plus affectueux souvenirs, est, depuis dix mois, bercé du vain espoir d'une place dans les Chemins de Fer. Des milliers d'hommes s'y précipitent. L'espérance se rallume et s'éteint, tous les huit jours. Quelles nuits ! Quelle vie haletante, mon cher bon ami, et comment oser m'en plaindre devant les blessures saignantes de votre cœur !

(Sans date.

...Nul changement ne survient dans la santé de ma chère Inès. Il lui faudrait Bordeaux et son soleil. Hélas ! moi, il me faudrait sa vie si étroitement liée à la mienne.

Un événement heureux, et qui nous consterne pourtant,

change tout à coup notre détresse. On vient chercher, de Bruxelles, mon mari pour être directeur de la scène, et je ne peux l'y suivre à cause de notre chère malade. Mais nous ne pouvons hésiter, et nous bénissons Dieu avec les yeux pleins de larmes.

Ce 11 Septembre 1847.

...Mon cher mari, dont l'âme délicate s'inquiète de l'avenir, a présentement quelque droit d'espérer dans des promesses sérieuses qui lui sont faites pour la Comédie-Française (en dehors de l'exercice du théâtre, ce qu'il a beaucoup souhaité). Je commence à y croire moi-même, malgré sa défiance trop justifiée pour le passé. Si le sort s'explique ouvertement bientôt, vous le saurez sans retard.

Je vous ai parlé d'un jeune homme de 24 ans, dont le malheur et l'abandon sont infinis. Empêchez, s'il se peut, qu'il ne se perde dans le tourbillon où il est poussé. Ma misère est venue en aide à la sienne, mais mes faibles secours ne signifient rien. Il faut utiliser et fixer son intelligence. Il en a beaucoup; il écrit et compte bien, et le malheur fait fermenter sa jeune tête et pleurer son cœur. Où faut-il que j'adresse tout cela qui s'appelle Paul Aubert, avec dix fois plus de poésie dans les idées qu'il n'en faudrait pour gagner un peu de pain et de feu, à cette époque de fer, comme tous les chemins qui tentent les hommes?

Je vous aime sincèrement et tristement, croyant en vous au nom du passé, ma vraie vie, et d'un avenir réparateur où j'envoie mes espérances blessées, craintives, mais non mortes... Je ne crois pas à la mort!

---

15 Janvier 1848.

Cher ami et bon frère, je pensais que vous étiez instruit par vos éditeurs que, depuis un mois, j'ai reporté moi-même le précieux manuscrit dans les mains de MM. Bray et Saignier, etc. L'orthographe du nom m'échappe. J'ai relu ligne par ligne, avec l'attention du cœur, toutes ces pages où le vôtre s'est plu à se répandre. J'ai été touchée de ce style simple, solennel et vrai qui est la grâce de la croyance. Si j'ai osé, par ici et par là, mettre un mot de plus dans des impressions si parfaitement rendues, ce n'a été que comme des cris involontaires attirés hors de moi, qui suis, vous le savez, toujours à genoux devant cette consolatrice de mes blessures inguérissables. Allez, mon bon Gergerès, ce n'était pas pour ajouter à l'esprit du livre, mais pour le saluer, car il me soulageait de mes larmes.

Le 26 Avril 1849.

Nous avons ressaisi notre Gergerès *en allé* depuis si longtemps, comme un pèlerin cher après l'absence muette, et quel pèlerinage encore ! Si les fleurs en doivent être divines, la culture en est bien amère. N'est-ce pas, Gergerès? Les flots d'une révolution ont passé et passent encore sous nos pieds et sur nos têtes, depuis que nos pauvres âmes ne se sont saluées que de loin.

« J'ai souffert. Tu as souffert. Ils ont souffert ! » Les couronnes d'épines ont été enfoncées de part et d'autre, de telle sorte qu'il n'y a point de jaloux, et que tous les enfants du Père pourront lui dire : « Voyez ! Il a fallu me traîner, comme cela. » Alors le Père leur rendra l'amour,

et tous l'embrasseront, guéris. Une goutte du lait de la Vierge tombera sur l'incendie, et les fleurs pousseront de dessous les cendres. Avec cela, que d'abattements, que de frissons, que de pèlerinages encore aux tombes qui nous attirent et nous effrayent ! En attendant, nous regardons, de plus en plus pâles, cette génération effarée qui prépare en mourant le berceau des peuples à naître. Mes lèvres sont collées de douleur et de pitié, Gergerès, car l'osier des berceaux se tresse dans l'humidité des prisons. Je n'ose dire la gêne et l'effroi de mon âme,

> Et de mon nid profond, d'où nul sanglot ne sort,
> J'entends courir le siècle à côté de mon sort.

Mon cher mari a secoué tristement la tête, en m'entendant lire votre bonne lettre. Il atteste et prouve qu'il croit au vrai Cierge, lumière éternelle de notre Eglise lamentable. Mais pourquoi tant de petites lumières inutiles à l'entour, qui éblouissent les yeux faibles ? C'est un scintillement douloureux pour quelques intelligences qui veulent l'unité, pour y marcher tout droit. Chaque âme ne peut lire Dante sans tomber, souvent, la face contre terre ; et l'homme ne porte pas, comme la femme, son Eglise dans son cœur, en tournant ses fuseaux, les yeux baissés et ruisselants des larmes de la foi... de l'angoisse aussi.

Nous sommes tous ruinés, moi dépensionnée, Valmore sans place, isolé, sans travail. Question terrible de l'époque ! Mais bah ! dans ce qu'elle a de relatif à nous, nous savons bien où elle se résoudra. C'est beau, le ciel ! En attendant, donnez-moi, quand vous pourrez, ce livre où croît le lys et la prière ; je le poserai sur mon cœur, ami du vrai, et je bénirai les saintes amitiés.

Hippolyte est aux appointements, travaillant ferme, à la

façon du laboureur qui sème le blé sain. Moi, je n'ai perdu que 1.200 francs dans cette grande mêlée. Le lambeau qui me reste, c'est le fil de la Vierge, qui nous laisse flotter au-dessus de l'abyme.

Ondine est dame inspectrice d'un quart des pensionnats de Paris (1). C'est très honorable, mais bien fatigant pour cette chère et petite colombe qui est revenue au toit paternel. Je voudrais bien lui en voir un conjugal. Pleine de grâce et de vertus solides, ce serait une bénédiction qui satisferait son père. Elle n'y songe pas; elle travaille toujours et pense aux fleurs.

---

9 Décembre 1852.

...Comment voulez-vous que nous songions à revenir à Bordeaux? M. Walter, successeur de M. Sibourd!... Pour Valmore, c'est le seul directeur que Valmore ait le droit de mésestimer. Jamais ils ne peuvent, selon moi, se retrouver ensemble. D'ailleurs, M. Lacroix reste, sans doute, et c'est encore un homme impossible dans ce chemin. Concevez-vous que la seule ville (2) que j'abhorre soit la seule qui s'obstine à me tendre les bras? Elle est là, constante et obstinée dans le mal qu'elle veut me faire, sur celui qu'elle m'a fait. Adieu, Gergerès! Pourquoi n'avez-vous pas tout le bonheur que je n'ai pas? Tout ce que j'aime est triste, c'est réel, excepté Mlle Mars et Alibert.

(1) Armand Marrast l'avait nommée une des 4 Inspectrices du département de la Seine; il l'avait connue et appréciée à l'Institution de M. Bascans (H. V.).
(2) Lyon.

A FRÉDÉRIC LEPEYTRE [1]

Lyon, le 30 Mars 1829.

Monsieur,

Une visite aimable, de la musique et des vers charmants m'ont-ils trouvée insensible? Vous ne pouvez le croire, malgré mon silence. La grâce répandue dans le portrait d'Anaïs me fait supposer en vous une disposition à l'indulgence pour tout ce qui est triste. Ayez-en donc pour moi que la nature a composée dans un moment de mélancolie.

Vous êtes bien bon de me souhaiter à Marseille que je voudrais connaître, ainsi que vous, Monsieur, et tout ce qui pare cette belle ville. Mais quoi! Traverser encore un climat bienveillant (2), l'aimer, nouer encore des liens d'amitié, de reconnaissance, et puis ajouter à ce poids des regrets que j'emporte de partout, je n'ose le vouloir. Voyagez peu, s'il est possible : il y a des séjours qui détachent de la terre. Lyon est fort contraire à ma santé et, même en vous écrivant, en vous remerciant des choses les plus gracieuses de ce monde, mes paroles se teignent de la couleur des nuages qui sont devant moi. Je veux pour-

(1) Extr. des ms. d'Hippolyte Valmore, T. III, pp. 93-459.
(2) Allusion au séjour de Bordeaux d'où elle revenait (H. V.).

tant, monsieur, répondre autant qu'il m'est possible à vos confidences poétiques, et je vous transcris des paroles que vous ferez embellir par la musique de Mlle Blanc (1), si elle les en trouve dignes.

Vous dites de moi trop de bien, je le sens. Le talent me manque pour traduire mes impressions. Je n'ai plus maintenant recours qu'au silence, dans l'impossibilité de les peindre. Il n'y a, dans tous ces vers trop négligés, qu'une grande sincérité de cœur et je n'ai pas la moindre prétention aux qualités que je ne peux atteindre. C'est tellement vrai que je ne pourrais les corriger, et Dieu sait s'ils en auraient besoin. Mais il me manque, pour cela, de la science et du courage.

Adieu, Monsieur. Soyez heureux dans toutes vos espérances et dans vos affections. Ce que je sais le mieux, c'est de souhaiter vivement le bonheur à ceux que j'en crois dignes et de l'apprendre, comme un bienfait de mon sort.

Votre affectionnée servante,

Marceline VALMORE.

(Lyon, Place Saint-Clair, n° 1, Quai du Rhône.)

Lyon, le 27 Mai 1830.

J'ai laissé couler tant de jours sans vous remercier de votre lettre, Monsieur, que j'ai maintenant des excuses à joindre à la mienne. Votre ami, qui m'a cherchée sur le Rhône où j'ai demeuré trois ans sous son orageuse influence, m'a trouvée plus paisible au bord de la Saône où j'ai reçu sa visite avec reconnaissance. Vous reparler

(1) Mlle Blanc, fiancée de Lepeytre.

sans cesse de ce mauvais climat devient bien monotone. J'y suis mal; c'est tout ce qu'il m'est permis de répondre à ceux dont l'intérêt s'occupe un peu de moi. J'attends avec impatience que votre aimable femme soit tout à fait mère, car vous serez alors tout à fait heureux. Oui, Monsieur, j'en suis sûre, vous êtes du nombre des époux que de telles souffrances attachent à celle qu'ils ont choisie. Aimez-vous donc sans mesure et soyez heureux d'aimer ! Je vous parle ainsi, Monsieur, par la manière dont vous avez analysé quelques-uns de mes tristes vers. Vous avez eu la bonté, sous leur expression assez commune, d'y découvrir l'âme qui s'y cache, et j'en ai été, je vous assure, bien touchée...

Lyon, le 25 Novembre 1830.

. . . .

Je remets ma lettre au zèle de mon bon maître anglais (1) qui va chercher à Marseille quelque moyen de gagner Alger. C'est un pauvre pèlerin d'un caractère si candide, malgré son âge, que j'appelle sur lui l'intérêt de ceux qui en ressentent un peu pour moi, et qui se trouvent sur la route aventureuse de ce digne homme. Si vous pouvez, Monsieur, lui donner l'adresse de cette société maçonnique si divine au voyageur qui n'a d'appui que son bâton et sa fierté pauvre, je vous en aurai une vive obligation. Depuis douze ans que je connais l'honnête M. Williams, j'ai eu tant de fois l'occasion de plaindre et d'estimer son infortune, que c'est un bonheur pour moi quand je peux arracher quelqu'épine à sa route. Ce qui peut lui arriver de mieux,

(1) M. Williams. Voir la lettre à M. Gergerès, 30 août 1827.

c'est un climat sans hiver, et je recommande (à Dieu) son passage à Alger, comme je lui demande, Monsieur, votre félicité durable dans un pays plus voisin de celui qu'habite une de vos plus affectionnées.

M. V.

Roux-Martin peut vous avoir dit que j'ai été gravement malade de terreur et de joie. Cette avalanche (1) glorieuse a pensé m'entraîner moi, pauvre roseau, comme elle a déraciné des chênes. Heureux morts de Juillet! Quel mouvement, Monsieur, leur chute a donné à la terre! Ne la sentez-vous pas bouger? Vous me parlez de chanter à travers tant d'émotions. Ah! Monsieur! quelle voix en ce moment vaut la voix du peuple! Qu'elle est touchante, noble, poétique... et simple! Béranger lui-même regarde et se tait. Que voulez-vous qu'une femme si frêle que moi murmure dans ce tumulte de gloire, et de grandes espérances? J'ai pleuré, comme toutes les femmes. Les hommes sont les poètes de pareilles époques.

Soyez-en bien heureux, et qu'elle amène toutes les félicités sur vos jours entremêlés à ceux de votre tendre femme.

Lyon, le 12 Janvier 1831.

A l'heure même, je vous aurais répondu, Monsieur, si la fièvre ne m'eût jetée de force dans mon lit, assez gravement indisposée, quand votre excellente lettre m'est arrivée. Je vous avoue que l'impression pénible que j'en

(1) La Révolution de Juillet (H. V.).

ai reçue m'a brisée pour plusieurs jours. Je vous ai jeté dans des soins et des embarras que je ne me pardonne pas. Vos bontés pour M. Williams ont été trop loin. Il m'avait donné sa promesse de ne réclamer de vous que des recommandations pour des loges de francs-maçons, et cet abus de votre obligeance m'a fait un mal d'autant plus poignant que je ne peux le réparer comme je le voudrais; et je suis confondue qu'il vous ait donné en retour, comme il me l'avouc lui-même, un effet sur les Benazet de Paris, qui ne sont plus, je crois, fort disposés à étendre leurs secours au delà de ce qu'ils ont déjà fait pour lui. Si vous saviez comme ce sacrifice, que les circonstances peuvent rendre énorme pour votre petit ménage, m'a été douloureux! Je sais si bien qu'une telle somme peut déranger longtemps l'harmonie et l'intérieur d'une maison! Ah! M. Williams me cause une des plus vives peines que l'argent dût me faire ressentir. Et votre charmante femme, Monsieur, si elle est comme moi responsable des détails intimes de sa maison, rêve peut-être péniblement, comme je fais souvent, pour réparer cet élan de votre cœur trop généreux; car par ce trait même, je jurerais que vous n'êtes pas riche. Non, Monsieur, non, ce trait-là n'est pas d'un riche, aussi m'a-t-il fait pleurer deux heures d'attendrissement et de tristesse. Non, je ne vous enverrai plus de pauvres, vous seriez bientôt ruiné. Mais dites-moi, comment faire? Avez-vous envoyé cet effet à M. Benazet? Je voudrais le savoir pour lui écrire moi-même, car je l'engagerais, lui, sans scrupule, à payer pour son ancien maître qu'il a déjà comblé de bienfaits, il faut l'avouer; mais il est riche, lui, et c'est justice de demander à ceux-là pour ceux qui n'ont rien. J'attends vos instructions.

Lyon, le 6 Mars 1831.

Pourquoi dites-vous que je suis un peu fâchée contre les *Cloches du Soir*, en quoi que ce soit? En vérité, Monsieur, quand je ne vous serais pas redevable d'un procédé qui me touche jusqu'aux larmes pour notre pèlerin anglais, quand je ne serais pas liée à votre ménage par cette action d'une éternelle et douce mémoire, me viendrait-il en pensée d'être surprise de ce que l'état nouveau de votre bien-aimée femme la dérobe un peu aux arts que moi-même je cultive si peu? Non, Monsieur, ni vous, Madame, ne croyez pas qu'un cœur tout amitié et simple, vous pouvez m'en croire, comme le vôtre me paraît être, puisse jamais se blesser, s'inquiéter d'un retard, d'un oubli, d'une négligence qu'il faut, *dans notre nature*, attribuer souvent à l'accomplissement d'un devoir bien autrement sérieux, ou à ce besoin de repos si impérieux pour les corps qui ont trop d'âme.

M. Williams est donc en plein soleil, et c'est à vous qu'il le doit!

Arrêtez-vous maintenant, Monsieur, je vous en prie. Je suis déjà trop péniblement préoccupée de vos sacrifices et de l'impossibilité où paraît être M. Bénazet fils de continuer les siens. Il en a fait qui l'honorent beaucoup, je vous assure, et il faut que ce bon jeune homme soit bien entravé pour n'avoir pas répondu à l'appel de son vieux maître qu'il a tiré de tant de gouffres! Je jugerais qu'il est fort à plaindre d'éluder ce dernier bienfait. Mais il est sous la puissance de son père que notre belle Révolution a, je crois, fort désappointé dans sa fortune.

Et à propos, Monsieur, où allons-nous? N'avez-vous pas le cœur serré, malade? Ne cherchez-vous pas d'un œil triste les fruits promis au courage, au sang de nos pauvres frères,

le peuple qui regarde aussi sans rien voir, et qui a l'air d'attendre Juillet, pas si loin, peut-être, pour recommencer la terrible question? Béranger avait-il tant de tort de se taire? Hélas ! il sait mieux que nous...

Lyon, le 9 Mai 1831.

. . . .

Je suis à peine convalescente d'une étrange maladie que Dieu veuille épargner à votre jeune ménage. Une coqueluche, fléau contagieux, qui a frappé mes trois enfants, mon mari et moi, nous a livrés depuis deux mois aux souffrances et au danger le plus grave. C'est depuis quatre à cinq jours seulement que cette maladie furieuse semble se désarmer de ses convulsions et de ses vomissements de sang qui la font nommer choléra spasmodique. J'ai veillé nuit et jour ma chère infirmerie, et je n'ai plus l'air que d'une ombre étonnée, je vous l'avoue, de toucher terre encore. Puisse votre beau climat et vos localités saines et commodes vous mettre à l'abri de ces maux que j'attribue à la mauvaise influence de cette ville humide et inclémente aux étrangers. Pauvres étrangers que nous sommes ! Pour comble d'épreuves, Monsieur, les théâtres ici sont fermés. Nous voilà comme des naufragés sur le rivage, regardant de tous côtés pour trouver un asyle — et nous sommes sept et il y a un vieillard et un tout petit être encore bien malade !

Je suis bien sûre que je vous attriste et votre douce moitié aussi. Mais il est difficile d'écrire à de certaines âmes sans entr'ouvrir la sienne, et le cœur me manque, Monsieur, quoiqu'il n'y paraisse guère au dehors, car c'est sur ma figure que mes chers enfants regardent s'ils doivent

être tranquilles. Jugez s'ils y découvrent mon indécision et mes inquiétudes !

J'aurais été contente d'aller à Marseille, si cette faillite désastreuse se fût déclarée plus tôt. Je pense que tous les emplois sont remplis dans votre ville, et que la comédie n'y est pas au premier rang. Je vous dirai, avant de quitter Lyon, vers quel point de la France votre bon souvenir nous cherchera. Avant huit jours, ce sera décidé.

Une peine que j'ai vivement sentie, vous l'ai-je dit? c'est le dernier trait de M. Williams. Quoi? c'est encore sur vous, Monsieur, qu'il voulait renvoyer une des flèches de son mauvais sort? *Oublier, pardonner,* c'est le sort des bons. Ce brave Anglais a l'excès de la philosophie du malheur, mais il faut aussi que nous nous arrêtions sur le plus beau précepte de Jésus-Christ, quand nos enfants nous crient : « Nous sommes là », et que nous sommes, d'ailleurs, de ceux qui arrosent leur pain de sueur, quelquefois de larmes.

Lyon, le 6 Octobre 1831.

Monsieur, j'ai reçu votre lettre avec d'autant plus de plaisir, que j'étais remplie d'inquiétude par la lecture des troubles de Marseille. Il m'est doux de n'avoir qu'à vous féliciter de son beau ciel et de ses belles nuits. Goûtez-les d'autant mieux, Monsieur, que c'est ici tout le contraire. Nos jours sont pleins de pluie et les nuits, lourdes de brouillard, jettent sur les êtres délicats et nerveux un poids de tristesse et de cauchemar impossible à soulever.,.

Savez-vous ce que c'est que Lyon, Monsieur? avez-vous quelque idée de ce que les étrangers y éprouvent de surprise et d'abattement? Demandez à Roux-Martin, car,

pour moi, je n'ai bientôt plus la force de vous le dire. Je deviens muette de découragement.

Portez-vous bien ! Soyez heureux ! Tout ce que vous aimez chante et vit sous un ciel clément et bleu. Qu'importent les criailleries de ce peuple qui devrait être tout amour et poésie ! Notre bonheur est en nous.

Lyon, le 14 Février 1832.

Que vous ai-je donc fait, Monsieur, pour m'accabler de plus de douceurs que je n'en ai reçu de ma vie (1), et vous faites-vous une idée assez riante de toutes ces petites bouches friandes attirées autour de moi pour la distribution de vos dons ! Je peux vous assurer, en vérité, que j'étouffe de reconnaissance, et qu'en ayant peine à vous pardonner cette profusion d'un cœur *(so well natured)*, je ne peux me défendre de tout l'attendrissement imaginable pour cette aimable surprise qui ne manque, je vous assure, ni de grâce ni de poésie; car on y sent la douce prodigalité d'une mère et d'une jeune âme paternelle comme la vôtre, Monsieur, qui rit du bonheur qu'elle jette aux petits enfants. Oh ! que les miens vous aiment, et qu'ils ont déjà de fois dansé en votre gloire, pour ces délicieux rayons de soleil confit, si heureusement arrivés parmi nous ! Je ne peux pas vous dire quelle diversion charmante ce tendre enfantillage a fait ainsi à de froides et assez graves inquiétudes. J'étais partagée, et je le serai toujours, entre une joie bien vraie et la pensée que je ne

(1) Une caisse de deux pieds de long, de presque autant de large et de haut, bourrée de dattes, de figues, de pastèques, d'amandes, d'olives, de brugnons,... que je n'ai pas encore oubliée. C'était un beau spectacle, que l'ouverture de ce trésor devant les trois enfants (H. V.).

mériterai jamais votre affection trop expansive. Je conjure votre charmante femme d'avoir pitié de moi et de suppléer dans son cœur à tout ce que je ne sais pas lui dire....

Le 22 Avril 1832.

Oui, Monsieur, oui, Madame, c'est adieu de Lyon (1). Pénible adieu ! qui se tourne vers vous deux, du fond de mon cœur déchiré. Je vais au-devant du fléau qui fait fuir tous ceux qui n'en meurent pas à Paris. Que Dieu le détourne de Marseille où vous vivez et de Lyon où je laisse quelques affections qui ne se remplacent plus...

Je ne peux vous décrire ce départ de Lyon. Vous en seriez, d'ailleurs, trop tristes pour moi que vous avez la bonté d'aimer. Il me reste fort peu d'heures et de forces pour vous dire adieu.

De jour en jour, je voulais vous écrire. Je tâchais de tromper mon étoile qui m'entraîne où je ne veux pas. J'ai toutes sortes de causes de haïr le pays où nous retournons, et le choléra va me rendre ce voyage ou mortel ou affreux. Nous sommes tant à trembler l'un pour l'autre ! Enfin l'engagement de mon mari est fini, celui de Rouen commence, il faut s'en aller en aveugle au-devant de la volonté de Dieu. Merci de tout ce que vous avez eu de gracieux à penser et à me dire sur les succès de Valmore. J'ai eu le bonheur de le voir dans ces deux rôles cités et de me convaincre qu'il s'y élève au premier rang d'un

(1) On partait pour Rouen. Nous restâmes cinq jours environ à Paris, durant une violente recrudescence du choléra, les enfants enfermés et saupoudrés de camphre, le père, la mère, le grand-père courant chez leurs amis (H. V.).

talent qui vient de se développer tout entier en lui. Il a tenu les plus belles espérances. La nature a été si prodigue pour lui, Monsieur, car à tous ces dons aimables, il joint une âme exquise et pure...

Rouen, le 7 Septembre 1832.

Ai-je tort, Monsieur, de frémir sur tous les désappointements qui naissent de l'absence? Nos habitudes choisies, cultivées avec bonheur, se troublent et se renouent à grand' peine à travers toutes ces déchirures de l'âme qui la flétrissent ! ... Ah ! Monsieur, ne quittez jamais vos intimes. Je suis encore abattue de cet effort de courage *forcé;* tout me paraît encore une fois nouveau dans cette vie, et je cherche à m'appuyer avec cette arrière-pensée si triste que ce n'est ici, comme partout, qu'en passant.

Mille soins d'intérieur, des détails que votre femme comprendra mieux encore que vous comme mère, cette installation, ce retour vers d'anciennes amitiés et tout ce qui reste de ma famille, une santé assez faible et, je dois vous le dire, ce profond accablement d'un sort qui me fatigue, tout a jeté des entraves à mon désir sincère de vous apprendre au moins que nous avons échappé au fléau répandu sur toute notre route. Nous n'en avons eu que l'effroi, et ces tristes ravages même n'ont frappé aucun des êtres qui me sont connus. Soyez sûrs que j'étais tourmentée de ne pas vous écrire, car vous avez été, Monsieur, et vous, Madame, si bons pour moi qui n'ai pu vous en marquer encore ma reconnaissance, que c'est un bonheur de ne pas vous perdre dans cette espèce de labyrinthe où tourne ma destinée...

Je sais qu'enfin la pluie a tombé sur votre ville ardente.

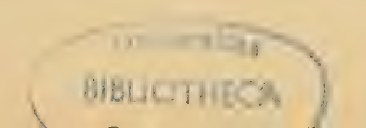
J'en ai été contente. Nous jouissons ici du bienfait de l'eau qui permet d'autant l'exquise propreté de nos habitations et de nos rues. Sous ce rapport, du moins, je respire ici un des charmes dont j'étais le plus privée à Lyon. Tout y est clair, plein d'eau et de verdure, et le peuple n'est pas du tout ce peuple infortuné, jaune et fatigué de la première ville de commerce de France. Oh ! Monsieur ! que les riches y sont sourds et aveugles ! Ici, vraiment, c'est mieux, c'est presque bien.

Valmore y est très heureux, comme artiste. C'est encore le seul parterre plein de passion pour l'art si dédaigné ailleurs. Tout nous fait croire que nous serons encore ici l'an prochain, car le directeur vient de faire des offres à Valmore, et celui de Lyon n'étant pas encore mis à découvert, nous ne pourrons attendre dans l'incertitude...

Nous avons des fleurs en si grande abondance qu'on ne fait pas un pas sans en voir à toutes les fenêtres. C'est une des gaîtés de cette ville gothique, pleine de mouvement et de souvenirs. Ah ! Monsieur ! et Barthélemy, le voilà immortel ! Il ne l'était donc pas assez par l'élévation et l'immensité de son talent ? Il faut que ses admirateurs, ses amis assistent à... je ne sais à quoi ; je ne veux pas dire à quoi. Il n'y aura jamais sur ma bouche un mot, même sévèrement juste, contre cette idole d'autrefois. Je ne l'admirerai donc plus que comme un grand poète. C'était apparemment trop doux d'y joindre une autre sympathie...

Grenoble, le 21 Novembre 1832.

J'ai eu dans ma vie un bonheur, Monsieur : je pense avec joie que vous allez le partager. Vous savez comme c'est beau, quand on n'ose s'y attendre ! Toute navrée de quitter



mon cher fils que j'ai amené, vous le savez, à Grenoble, pour son éducation, j'ai eu la consolation que porte partout le talent de grands artistes (1). Vous jugerez en les entendant que c'est, en effet, comme une faveur du Ciel de rencontrer sur son chemin si triste deux voyageurs qui ont après eux tant de charme. L'un, par une de ces voix qui enchantent; l'autre, par des mains puissantes et pleines d'un génie saisissant, vous allez voir ! J'ose me mettre entre eux et vous, pour leur assurer à Marseille un accueil de plus. Votre âme ira au-devant d'eux, et ce sera presque rencontrer la mienne qui les suit de vœux et de regrets.

Rouen, le 15 Avril 1833.

. . . .

Si le hasard vous conduit à Grenoble, je vous conjure d'aller y embrasser mon cher enfant au pensionnat bien connu de M. Froussard qui est maintenant son maître, son guide et sa providence. Les nouvelles que j'en reçois me comblent de joie, mais d'une joie pleine de larmes, car elles traversent *deux cents lieues* pour venir consoler mon cœur de cette première et cruelle absence. Elle a répandu sur ma vie un ennui sombre que je ne peux vaincre. Je remercie pourtant le ciel d'un sacrifice si terrible, car mon fils est avec M. Froussard : le meilleur, le plus rare des hommes. Mais que c'est triste de sentir son enfant grandir loin de soi ! Soyez plus heureux avec le vôtre, que Dieu vous en laisse toujours la présence bien-aimée !

(1) Dans une lettre précédente (20 octobre), elle avait annoncé le départ de la cantatrice Mazi pour l'Italie. En post-scriptum et en anglais, elle avait aussi dit qu'elle venait d'entendre le grand Paganini. Dans cette lettre du 21 novembre, n'est-ce pas le passage de ces deux artistes à Marseille que Mme Valmore annonce à Lepeytre?

Paris, le 1er Février 1834.

.. Je suis dans Paris dont le bruit et les habitudes m'étouffent; et j'ai été, sur neuf mois, quatre, au moins, fort malade. Tout le reste a été dévoré par un travail au-dessus de mes forces et les soins de mon cher ménage. Traversez tout cela, Monsieur, pour trouver mon cœur plein de gratitude et de mémoire; et vous comprendrez l'habitude très douce que j'ai prise de me tourner vers vous quand j'en ai besoin...

Je vous parlerai bien vaguement de mon sort actuel. Il est, comme toujours, jeté au hasard des grands chemins; car peut-être dans trois semaines serai-je de retour à Lyon, où mon mari s'est vu forcé de retourner. Paris est si encombré d'artistes, qu'il est impossible d'y trouver une place un peu convenable et qu'il faut nous rejeter dans les chances de la province. On l'a rappelé avec instance à Lyon où son emploi manquait, et, si je perds tout espoir d'obtenir ma dernière espérance pour le fixer aux Français, je partirai lasse et résignée de l'inutilité de mes efforts. Mon mari souhaiterait ardemment quitter la carrière du théâtre, dans l'intérêt de sa famille entière. La plus humble place lui eût paru préférable dans l'état *civil*, mais nul espoir n'a accueilli ce plan raisonnable. Je me rejette donc courageusement dans nos pèlerinages. Les recommencer par Lyon, si fatal à ma santé, n'est pas doux; mais Dieu ne m'abandonne pas quand je lui obéis de tout mon cœur. Peut-être au revoir sous votre beau ciel, Monsieur...

Juin, 1834.

Savez-vous, Monsieur, que je suis près de vous, que je suis arrivée à Lyon pour la guerre civile, et que j'en suis demeurée si consternée que je ne peux encore rassembler clairement mes idées troublées? J'en retrouve une toujours distincte, Monsieur, quand j'entends parler de Marseille et que je vois un voyageur heureux s'acheminer sous votre beau ciel...

1, rue Clermont, à Lyon.

Lyon, 11 Juillet 1834.

Je vous remercie doublement, Monsieur, *and allways dear friend!* d'avoir accueilli mon billet et envoyé quelqu'un qui vous touche de près d'amitié. Je vous dois l'aveu que, depuis les épouvantables jours d'avril, l'habit glorieux de votre ami, est le seul habit militaire que je n'aie pas vu sans effroi... Quel triste sentiment!...

Mes voyages et la guerre civile ont laissé dans mes esprits une fatigue qui me fait un travail de tout. Je regarde cent fois ma plume avant de la prendre; pourtant je vous aime de tout mon cœur, et tout ce qui vous touche; mais je vous sens si bon, vous donnez, ce me semble, et j'en sais quelque chose, tant de votre vie à obliger, à servir ou à porter les chagrins des autres, que je me dis souvent : « Il verra bien... il comprendra bien comme je suis absorbée, comme je souffre, pour tous ces malheureux, ou comme la vie est faite pour les artistes errants. »

. . . .

J'irai à Grenoble, vers la fin de septembre. J'irai embrasser mon fils qui y grandit loin de moi, qui change de traits,

et de forme, et de caractère, loin de mes yeux qui le voient toujours petit, blond, soumis. — Monsieur, on ne peut finir une lettre où l'on met son cœur sans y mettre quelques larmes. Soyez toujours près de votre enfant ! On souffre beaucoup de les remettre à d'autres autorités que celle où il y a tant d'amour. Au revoir ! J'embrasse Frédéric (1) et sa mère.

Lyon, le 21 Mars 1835.

Votre journal est maintenant pour moi le soleil du soir. J'y cherche votre santé. Le dernier, surtout, me paraît plein d'espérance, et je me figure qu'il n'y a qu'une âme d'une bonté parfaite qui ait pu rêver, au milieu de tant de soins et de fatigues, à l'inquiet intérêt d'une solitaire comme moi, sans relations et palpitant dans un coin tout rempli de cauchemars et d'idées funèbres. Vous ne ferez rien en votre vie, cher Monsieur, qui vous puisse peindre mieux et m'attache davantage à votre destinée. Que tous vos liens soient durables ! Que tout ce que vous aimez vous reste ! Je vous souhaite tout ce que je voudrais pour moi. Si j'ai besoin du bonheur même de ceux que je n'aime pas, je vous laisse à juger si celui de vos amis m'est doux. Je sens le fléau qui s'éloigne et, par une double bénédiction, il paraît aussi se détourner de Lyon. Sûrement je l'ai vu à Paris, à Rouen, en Amérique (2), et c'est affreux dans la mémoire puisqu'il m'a laissée sans mère à quatorze ans. La plus belle et la plus adorable mère !

Frédéric sait donc parler ! Hélas ! qu'il sache bien

(1) Le jeune fils de Lepeytre.
(2) La fièvre jaune que, enfant, elle avait aussi vue à la Guadeloupe.

surtout le mot *bonheur!* Je tâche d'apprendre celui *repos*. C'est le plus utile, n'est-ce pas?...

Voulez-vous bien comprendre mon cœur aussi? C'est que si j'étais *seule* maîtresse de moi et de mes jours, j'aurais pris ce moment pour aller vous dire : « Me voilà », prendre la main de votre plus chère moitié, et revenir comme Dieu l'aurait voulu. Nous valons mieux souvent qu'il ne paraît sous tous nos tendres esclavages; car ma sœur m'écrit de Rouen : « Viens! j'ai du chagrin et toi seule peux me consoler! » et je fonds en larmes sur sa lettre sans monter en voiture.

Vous voulez que je vous dise ma position? Soyez tranquille. Ce n'est plus l'indigence, mais c'est encore le malaise qui en est la suite. Ainsi, par exemple, nous sommes encore dans une sorte de grenier, assez propre pourtant et surtout bien chaud. Nous resterons ainsi jusqu'à ce que nous ayons remis l'ordre dans le gouffre de cette longue faillite. Tout sera réparé dans un an et alors nous serons bien heureux (1).

Lyon, le 14 juillet 1835.

. . . .

Non, je n'ai pas vu M. Berthaut. J'arrivais, hier, de Grenoble, et personne, me dit-on, ne s'est présenté. Mon Dieu, s'il allait paraître devant moi sans être prévenu de son malheur, que deviendrais-je pour soutenir sa gaîté! Son aimable et joyeuse figure m'avait fait du bien. J'aime tant le bonheur des autres! et vous allez le voir pâlir et

(1) Elle ne pouvait lui dire la vérité. Il serait venu aussitôt à notre aide, comme il l'a fait après le désastre du voyage d'Italie (1838) (H.V.).

pleurer ! Il y a un profond mystère dans tout cela, n'est-ce pas, Monsieur ? Tous ces brisements de cœur ne sont pas une raillerie de la nature. Tous ces linceuls se lèveront... Mais quel passage ! quelle chartreuse ! quel noviciat de l'éternité ! Écrivez-moi dès que vous le pourrez, sinon envoyez-moi un signe qui me rassure, un journal et votre cachet. Votre femme est-elle craintive ? Quelle question ! Elle est mère et vous êtes son mari. Trembler pour ce qu'on aime, quel cœur se sauve d'un tel effroi ! Dites-lui que je pense à elle, et vous voyez bien que je pense à vous.

En note : J'ai un cachet anglais qui dit cela : *be faithful into death* (1).

Lyon, le 11 Août 1835.

Je vous ai écrit, oui, Monsieur, soyez-en sûr ! Ma lettre contenait une simple petite figure, une image consolante donnée par ma fille et que je vous envoyais pour la poser sur le cœur de votre femme. Cette image sort des jours de communion de mon cher enfant. J'espérais qu'elle vous porterait bonheur, car j'ai foi dans l'innocence et je vous l'ai envoyée. Peut-être enfin aurez-vous reçu ce bien faible témoignage de mes vives inquiétudes, car votre lettre, partie de Marseille le 4 août, ne m'arriva qu'hier 9 août. J'ai oublié la date de la mienne, mais elle doit être du 2 ou du 3 de ce mois. Bien qu'elle ne vous portât que ce que vous savez déjà de mes craintes et de mon attachement que toutes vos douleurs augmentent, je serais désolée que vous n'en eussiez pas reçu la plus tendre expression pour vous et pour votre famille, dans un temps où l'âme

(1) Ayez foi dans la mort.

est plus attentive à tout ce qui lui est envoyé d'en haut pour la soutenir; et l'amitié en vient, Monsieur, je le pense du moins ! Tout ce qui est pur, désintéressé, reconnaissant, vient du ciel.

Ce que vous me dites est vrai, de l'étourdissement qu'on éprouve au milieu des morts. Tant qu'il reste des vivants, les yeux, le cœur, la pitié s'y attachent. Les larmes sont pour plus tard. J'ai pleuré une mère mille fois plus amèrement quand j'ai été loin de l'horrible cimetière et de l'épidémie qui planait sur tout ce qui survivait... Courage ! nous sommes ici pour beaucoup souffrir. La mort doit être belle, car nous l'achetons par une triste vie. *Be faithful in death.* Mais cette approche, mais cette vue, mais le cercueil, voilà où l'éblouissement passe sur mon âme, et où je me jette dans les bras de Dieu. Vous avez regardé de terribles choses.

Oh ! certainement, je me rappelle votre ami Juliany, en 1829. Tout de ce temps est incrusté dans ma mémoire. Que je vous félicite, de le savoir sauvé après une telle conduite ! Quelle joie pour l'avenir, quand vous vous reverrez ! Ah ! Monsieur ! je vous verrai (1) ainsi, un jour, n'est-ce pas? J'embrasserai votre femme et son enfant. Il y a encore du bonheur pour moi, dans ce qui vient devant nous. Hélas ! il y a aussi bien des orages. La terre tremble, on dirait, sous la fièvre des hommes. Ce mieux si lent à descendre parmi vos rues en deuil, va-t-il se soutenir? Vous me le direz par la voie de votre précieux journal, et un mot dessous, un seul.

On a eu, on a encore ici, de graves appréhensions. La grande quantité des émigrants du Midi a jeté d'autant plus de terreur qu'il en est mort plusieurs immédiatement

(1) Personne de nous à cette époque n'avait encore vu M. Lepeytre.

après leur arrivée. Des groupes se formaient, le peuple murmurait, et cette ville infecte restait dans sa puanteur ordinaire. Quelle souffrance intérieure, pour moi qui suis Flamande, de lutter sans fruit avec les habitudes innées des servantes de cette ville fangeuse et noire ! Mais d'où vient que je vous parle de moi qui suis tout anéantie devant des infortunes bien autrement intéressantes !

Lyon, le 26 Septembre 1835.

Je vous écrirai aujourd'hui, je le veux, s'il m'est permis de vouloir quelque chose. Vous ne pourriez vous défendre de sourire en m'entendant dire : « Je veux », si ma place en ce monde vous était connue. Je n'ai de libre que l'âme qui a souffert avec vous, et pour vous; sinon, Monsieur, vous m'auriez vue quand vous étiez assez triste pour en ressentir une joie. Je vous l'ai déjà écrit une fois : j'aurais trouvé moi-même un étrange bonheur à traverser votre cimetière d'alors (1), pour arriver jusqu'à vous : ma volonté d'action est anéantie pour ce monde, j'ai tout donné comme vous. De chers enfants, une maison presque indigente où je suis un peu utile, demandent jour par jour mon semblant d'existence. *But i have said to you, dear, my alone comfort* : *be faithful in death.*

J'ai assisté de cœur à votre repas. Il était mélancolique sous vos habits noirs. J'ai horreur de cette livrée de mort qui traverse mes os de souvenirs aigus. Mais après la première convulsion du cœur, je subis tout ce qu'elle me rapporte... je regarde mes droits à l'espoir d'une autre vie et je remercie Dieu qui a fait la mort aussi pour moi,

(1) Marseille, au temps du choléra (H.V.).

puisque tout ce que j'aime doit y tomber. Pouvez-vous toujours parler quand ces idées vous enveloppent (1)?

Le 17 Octobre 1835.

. . . .

Les choses les plus simples et les plus naturelles se compliquent pour moi. Je n'ose plus rien entreprendre, plus rien aimer. Par exemple, ce jeune homme qui vous portait ce livre d'enfant: nous l'avions vu, il y a deux mois, quittant le triste séjour d'Alger pour aller se marier à Paris, selon son cœur donné depuis quatre ans; et le voilà qui s'en retourne seul et désespéré. Il n'est arrivé à Paris que pour recevoir les derniers regards de sa fiancée, morte dans ses bras six jours après son arrivée *trop attendue*. Toutes les âmes ne savent pas attendre. Elle est bien à présent. Mais lui ! Qu'il était pâle, quoique vivant ! On appelle cela vivant.

Serrez bien votre femme contre vous, puisque vous avez le bonheur d'aimer votre femme. Je vous embrasse tous deux à la fois, de tout mon cœur.

Lyon, le 22 Août 1836.

. . . .

Vous avez bien deviné que cet ouvrage (2), en prose, avec son titre vulgaire, son mélange bizarre et mal digéré,

(1) La suite de cette lettre a été publiée par M. Pougin, dans la *Jeunesse de Mme Desbordes-Valmore*, p. 121 : « Non, je ne connais pas la personne de Madame Sand. J'aime avec effroi cette âme tourmentée, etc. »
(2) Le *Salon de Lady Betty*, 2 vol. 8°. Paris, 1836 (H. V.).

était une spéculation de librairie. Quand vous m'en avez écrit, je n'avais pas lu moi-même encore ces volumes dont la moitié seule devrait porter mon nom. On a fait deux volumes comme on a pu, parce que c'est mieux vendu (qu'un seul). J'avais traduit de l'anglais quelques scènes qui, mieux placées, avec un titre simple et vrai, sans prétention, rentraient un peu dans le talent d'une femme. De la façon qu'ils l'ont fait, c'est une absurdité; car c'est, au contraire, la critique mordante des femmes qui osent écrire.

Réclamer dans les journaux, c'était un éclat effrayant pour un caractère silencieux. J'ai laissé cette indignité sur leur conscience.

Lyon, 22 Août 1836.

Je relève à peine d'une maladie sérieuse, cher Monsieur. Mais mon âme, *encore de ce monde,* peut arriver jusqu'au berceau de Blanche (1) pour contempler ce qu'il y a de plus aimable sur la terre : une jeune mère sortie des grandes douleurs et son petit enfant sur ses genoux. Cette contemplation me fait du bien. C'est un contraste divin avec la mort violente et imprévue d'Armand Carrel... J'étais si faible quand j'ai appris cette heure funeste, j'étais si épuisée de veilles et de frayeurs sur ma plus jeune fille retombée dangereusement malade trois fois en cinq mois, que j'ai tombé moi-même sous l'étouffement d'une telle mort. Mon enfant est sauvée : moi, j'en ai l'air aussi, après de graves souffrances qui m'on fait peur pour mes enfants.

M. Victor Augier, qui passe à Marseille, vous dira que je suis encore très faible de cette crise qui a duré vingt-

(1) Fille de Lepeytre.

deux jours et dont la convalescence me laisse moins de force qu'à Blanche, qui vient du ciel où l'on ne souffre pas les horribles commotions de cette vie.

Je ne dis pas cela pour Mme Dorval que je n'ai pas eu le temps ni l'occasion d'aimer, et dont vous me racontez d'assez tristes choses. On m'avait adressé cette dame que j'ai dû accueillir comme artiste, bien qu'à genoux de cœur et pour toujours devant celle qu'on a osé lui comparer (1). Profanation ! Et puis, mon Dieu, c'est autre chose : l'aspect seul le dénonce, la voix, le maintien, l'habitude de telles ou telles impressions. Où va-t-on chercher le courage de rapprocher de certaines célébrités? Monsieur, que je vous aime, pour la droiture de votre jugement qui tient ici à la délicatesse du cœur ! Je n'ai pas été moins heureuse de pénétrer jusqu'à la source de votre sympathie pour Casimir Delavigne. Je me souviens comme vous qu'il a eu une voix, en face des cent mille voix de nos affreux vainqueurs, et toujours un style ravissant d'élégance et de clarté mélodieuse. On ne l'a blessé qu'en le comparant à Molière : il y a des admirations méchantes; mais il n'en demeurera pas moins un de ceux qui ont signé nos gloires par des ouvrages du plus haut mérite.

Je vous demande grâce pour ce rare élan de mes opinions personnelles sur des choses que je ne suis pas trop en état de juger. Toujours à l'ombre et entre quatre murs, je dois me défier de mon instinct sauvage; mais je me confie à votre indulgence pour les paroles sans valeur d'une femme...

Savez-vous, par hasard, si Mme Dorval compte revenir et jouer à Lyon? et quand? Je suis toute confondue de sa *distraction* qui lui fait oublier que tout ce qu'il y a de

(1) Mlle Mars, son idole (H. V.)

plus sincère, de plus noble et de plus tendre (1), l'attend à Paris et souffre mille peines de son absence.

Lyon, Septembre 1836.

Ceci est purement d'intérêt personnel, Monsieur. C'est un bon office que j'attends de votre amitié pour moi et de votre amour pour les lettres.

Mes amis de Paris me supposent toujours dans une situation tout à fait opposée à l'isolement profond où je vis à Lyon. On me croit des relations avec la richesse et la science. Ni l'une ni l'autre ne montent mes cent vingt-cinq marches et je ne peux, comme vous pensez, *agiter que mon cœur* dans l'intérêt de ceux qui me réclament mon zèle. Je vous appelle à mon secours, si vous pouvez faire ajouter une ou deux ou trois souscriptions au magnifique ouvrage qui en a déjà réuni deux cent quarante. Il en faut trois cents, et nos riches provinces doivent tendre les bras à cette merveilleuse entreprise dont je joins ici le prospectus. J'ai dans mes mains quelques gravures de ce monument de plusieurs arts réunis, et je vous assure que c'est d'une beauté, d'une grandeur d'effet et d'exécution, au-dessus de toute idée.

Ce qu'on me demande, je vous le demande, puisque je ne suis rien par moi-même. On souhaite un article à répandre dans les journaux. Moi, vous le voyez, je ne sais pas écrire ces choses-là, il y faut une main d'homme. En dehors de l'amitié, je suis bête, et j'admire sans savoir *écrire* mes admirations. Je vous dis seulement en toute sincérité que j'adore M. de Chateaubriand et que les

(1) Alfred de Vigny (H. V.).

artistes groupés autour de son génie dans cette œuvre de luxe montagneux sont deux amis très chers à mon mari (1).

A revoir ! merci de ce que vous ferez. Merci du regret que vous aurez si vous ne pouvez rien faire ; je comprends tout par moi.

Ma santé ne se rétablit pas encore, mais j'attends demain mon fils ! Il me rend toujours la vie.

Il est arrêté que nous quittons Lyon vers Pâques, je ne sais pour où. Le Nord ? le Midi ? Partout tristesse, mais partout résignation. *Let us be faithful in death.*

Chatterton vient d'être joué ici sans succès. Ce vaste comptoir a fort peu compris les hautes tristesses du génie maladif qui rompt ses fers... J'ai lu cet ouvrage, qui m'a tordu le cœur. Oh ! Monsieur ! cette misère, cet orgueil, cette puissance intellectuelle brisée contre la faim, cet amour qui n'éclate qu'avec le cœur, comme l'anévrisme... Quelle désolation ! M. de Vigny est triste, comme un ange inspecteur de toutes nos misères ; parfois ses ailes traînent de douleur.

Lyon, 2 Décembre 1836 (2).

... Depuis que je vous connais, Monsieur, je ne crois pas vous avoir écrit une lettre qui ne fût un remercîment. Vous m'en faites un bonheur, et si vous n'en êtes pas avare, vous voyez que j'en suis avide. Ainsi donc, merci pour vos soins relatifs au Milton français, et merci pour

(1) *Le Paradis perdu*, de Milton, traduit par Chateaubriand, dessins de Flatters et Dupavillon. M. de Chateaubriand et Mme Récamier ont été si bons pour mon vieil oncle Constant, pour ma mère et pour moi ! (H.V.)

(2) Le début de cette lettre a été publié par M. Pougin (*op. cit.*, p. 122).

votre accueil à Victor Augier, bonne et belle âme dont vous ne pourriez plus délier la vôtre si vous en connaissiez toute la grâce et, j'allais dire, l'innocence : tant elle ressemble encore à celle de nos petits enfants. Je lui donnerai la joie de ce qui le concerne dans votre lettre, pour l'aider à être malade (car il l'est) et surtout à le guérir, pour le repos de ses amis. Sa dernière lettre m'inquiète.

Nous n'en avons reçu de Marseille aucune autre que de vous, cher Monsieur, ce qui nous fait penser que le directeur de vos théâtres ne songe pas à mon mari pour les premiers rôles. Un de ses bons amis et frères de profession lui a fait part des offres qu'il a reçues pour lui et pour sa jeune femme. Ces opérations administratives auraient donc pu marcher de front, s'il entrait dans son plan de traiter avec Valmore. Ai-je besoin de vous dire que nous l'avons un moment espéré comme un bonheur? Mais vous ressouviendrez-vous aussi que toutes mes espérances ont la même durée? Nous irons, je crois, à Paris. Dès que j'en aurai la certitude, je vous ôterai cette préoccupation, car je vous sens si profondément bon que je ne veux pas vous attrister en vain sur cette lointaine famille où vous tournez souvent les yeux de votre âme.

Soyez bien heureux au milieu de vos chers enfants et de leur mère dont j'ai une lettre si tendre et si charmante que je ne l'oublierais de mes jours, si je venais jamais à la perdre dans ces voyages qu'il faut recommencer encore, mon Dieu! Mais j'ai bien du courage, car tous mes enfants ont de la santé et trouvent leur humble vie assez belle pour me bénir de la leur avoir donnée, comme je remercie Dieu tous les jours de me laisser *that blessing, the purest of all!* (1).

(1) Cette bénédiction, la plus pure de toutes.

Lyon, le 13 Décembre 1836.

. . . .

Voici toute notre position d'artiste.

Hier même on a fait à mon mari des avances inattendues pour le retenir à Lyon. Nous avions pensé qu'il était à demi remplacé par un motif de fausse économie. Le public, un peu enfiévré par la présence de Mme Dorval, s'est prononcé. On veut des acteurs complets pour le drame et la comédie et l'on veut encore enlacer Valmore. Si M. Rey, votre directeur, ne se hâte, j'ai peur de tout cela. Et vous, Monsieur, si votre amitié s'en mêle et que ce soit bien naturellement dans les désirs et le besoin de vos directions théâtrales, sauvez-nous tous ensemble des longueurs et des frais énormes des correspondances par Paris. Car vous saurez que c'est ainsi que procèdent la plupart des directeurs : c'est d'envoyer leurs propositions à un correspondant *à Paris* qui perçoit les intérêts les plus onéreux qu'il peut, pour une convention où il est tout à fait inutile. C'est une calamité, à laquelle nous cherchons à échapper; car, à ne vous rien taire, nous sommes pauvres par une nombreuse famille et (pourquoi ne vous l'avouerai-je pas, à vous, *mon frère en charité*) par toutes les calamités qui pèsent ici sur nos tristes amis les pauvres.

M. et Mme Benzeville, honnête et charmant ménage, viennent de s'engager pour Marseille en passant tous deux, chers innocents, par cette contribution arbitraire, lorsqu'il était si facile à votre directeur de laisser à ces jeunes mariés cent écus pour payer le voyage de leur mère et de leur enfant. Allez ! il y a des abus déchirants partout. Moi, je donne mon sang quand il paie du pain, mais ces choses me trouvent sérieuse et positive. Ces choses seules, vous m'entendez !

M. Benzeville a sauté de joie, hier, à l'idée de se retrouver sous le soleil avec Valmore qu'il aime à pleurer, de le quitter. Quoi qu'il en soit de nous, je suis heureuse de penser que ces êtres intéressants quittent les brouillards de Lyon pour votre beau climat. Ils sont charmants tous deux, en dedans et en dehors, décents, beaux et intelligents.

Nous possédons ici, pour toute rente annuelle, six mille francs sans représentation à bénéfice. C'est peu pour Lyon, ville dévorante pour la vie du *ménage*, et pour l'emploi de Valmore qui s'étend des grands premiers rôles jusqu'aux pères nobles, importants, tels que le Quaker de *Chatterton* et *Charles-Quint*, en commençant par Christian de *Clotilde*, *Buridan* et tout l'ancien répertoire de l'ancienne comédie. Vous voyez tout cela d'un coup d'œil et les dépenses ruineuses pour un emploi tenu avec toute l'intégrité, tout le goût passionné d'un artiste. Hélas ! c'est depuis déjà longtemps que nous errons, et, pour vous livrer tous les innocents secrets de notre sort, nous n'avons pas encore *à nous* le quart de ce que vous rendra dans le ciel *good John Williams praying for you by all eternity! God bless him, poor fellow! God bless you, dear brother, and your little family!*

Je suis désolée que vos nouveaux travaux vous aient privé du bonheur de suivre les représentations de Mme Dorval et de la voir elle-même, comme elle me l'a dit, dans son intimité. Elle a sur ses deux ailes brisées par les orages de ses rôles, qui ne sont plus factices quand ils ont passé par cette âme de feu, elle a deux ailes d'ange pur, calme, charmant ; et cela, c'est sa fille. Avez-vous vu dans *Luther*, de l'allemand, une petite fille qui suit l'ouragan de plusieurs grandes passions, comme un filet d'eau qui va doucement sans refléter rien que le ciel bleu, vers l'éternité qu'il pressent et qui l'attire ? Cette jeune fille est l'idole de

sa mère et le filet d'eau qui rafraîchit sa pauvre et brillante vie. Quel drame ! J'allais oublier de vous dire que nous attendons, de M. Victor Hugo et Dumas, des nouvelles positives du second Théâtre Français. Ne vous ai-je pas déjà raconté que mon mari a leur parole d'y être attaché, du consentement de M. Antenor Joly dont, par un hasard qui me semble heureux, Millery, que je n'ai pas eu l'honneur de voir, se trouve être l'ami? Son frère, qui vous est si dévoué, y trouve déjà une raison de nous porter quelque intérêt. Monsieur, les liens purs du cœur s'étendent bien loin ! Savez-vous que c'est beau, cette chaîne, et qu'elle fait mieux croire à cette vie qui monte et qui réunit le bien sans les douleurs et les déchirements d'ici ?

Lyon, 1er Janvier 1837.

Ce jour vous a-t-il étouffé, comme moi, de cérémonieuses politesses? Votre chère femme en est-elle lasse, à présent qu'il est nuit? Et vous fera-t-il quelque plaisir de savoir que je me réfugie, avec une joie d'enfant, dans le plaisir indépendant de vous écrire et de vous souhaiter souvent un repos aussi doux que celui que je prends à cette heure, bien que tout à fait malade, mais bien résolue à ne rentrer dans mon lit, que je garde depuis quelques jours, que quand j'aurai contenté mon cœur à vous écrire ?

Voilà, Monsieur, pourquoi je retarde ma réponse : c'est que je ne souffre jamais à demi, et que je viens d'être saisie d'une de ces secousses violentes qui font pour moi, d'un rhume, une maladie grave. Le froid s'est précipité sur Lyon avec une espèce de fureur, et si le séjour de cette ville est en tout temps un purgatoire pour ma constitution fiévreuse, ce séjour devient tout un enfer quand ses

deux fleuves rugissent leurs hymnes de désolation et de terreur. Croirez-vous, après cela, que ce fût en moi d'hésiter une heure d'aller à Marseille, si j'étais une heure maîtresse de ma volonté? Monsieur, j'irais demain, heureuse de porter mes enfants sous le soleil et d'y détendre un peu ma vie qui est, ici, comprimée depuis tant d'années par bien des genres d'antipathie.

Valmore ne sait pas l'emploi des pères nobles et ne peut les apprendre en si peu de mois. Il vous eût écrit lui-même pour vous remercier de l'intérêt que vous prenez à nous tous, s'il n'était asservi à un travail sans repos. Il compte toujours sur moi pour sa correspondance d'affaires et souvent, vous le voyez, je deviens inutile même à cela par ma mauvaise santé, ce qui me jette dans un grand mépris de moi-même.

Il eût été heureux de vous connaître et d'aller à Marseille; il eût consenti même à joindre des rôles marqués qui tiennent aux pères à son emploi de premier rôle. Mais l'emploi seul de père noble est vraiment trop peu étendu et trop peu de son âge, pour qu'il s'y réfugie et l'apprenne en quatre mois. Cela me cause et à lui-même presque de la douleur, et nous vous autorisons, après nos vifs remerciements *à vous*, à remercier votre directeur d'avoir offert ce coin que Valmore n'hésiterait pas à accepter si l'on pouvait consentir à ce qu'il apprît au fur et à mesure tous ces rôles qui lui sont encore étrangers. En fait de rôles qui avoisinent l'emploi des pères nobles, il a joué l'*Ecole des Vieillards*, le *Tyran domestique*, *Louis XI*, *Charles-Quint*, et voilà tout. Sa loyauté m'ordonne d'entrer dans ce détail.

Rappelez-vous que c'est vous-même qui m'aviez recommandé de vous parler vaguement de Mme Dorval. J'ai cru que ma lettre devait ou pouvait être lue par quelque intéressé, et j'ai gardé pour moi toute réflexion, même

sur son talent. Je comprends tout ce qu'il vous laisse à désirer, et mon mari a sauté de joie en lisant vos impressions sur cette bizarre puissance. Mais quoi ! parlez d'art et de bon goût : aujourd'hui, on éclate de rire. On se croit atteint d'aliénation mentale, à force de résistance en soi-même devant toutes les idoles que l'on impose à votre admiration. J'ai, au fond de tout cela, tant de malheur et d'ennui de vivre que je m'isole dans mes tristesses, comme un pauvre oiseau dans les creux d'arbre. Talma n'est plus ; Mars est injuriée souvent. Eh ! alors qu'importe le reste !

Merci de m'avoir aimée, à travers l'absence. Je vous l'ai bien rendu. Je vous écrirai quand le sort se prononcera. En parler en ce moment est au-dessus de mon courage. Je n'ai que celui de me taire. Savez-vous, Monsieur, que l'on finit par aimer tendrement la mort d'où je me relève avec trop d'effort? Adieu !

Lyon, le 25 Mars 1837.

Votre ami vient de partir. C'est vrai, je l'avais vu. C'est dire que j'ai eu du bonheur à le revoir. Il avait tant de soleil et de *vous* dans les yeux, qu'il s'est figuré que j'avais *un salon*. Moi, qui l'habite depuis trois ans, je puis vous redire que c'est un grenier...

Quand mon mari a couru lire à la fenêtre la première ligne de votre lettre, car je ne pouvais y voir dans mon lit, nous avons tous les deux bondi d'espoir, au nom d'Armand. Nous pensions qu'il s'agissait d'un engagement renoué, et cette joie nous a fait mal. Nous nous en allons, au hasard. Dieu nous préserve même de deviner cela.

Mon cher fils retourne à Grenoble finir ses études. Il y sera mieux à l'abri de notre mauvaise destinée. Si vous

y passez, d'ici à la fin de ses études qui se terminent en septembre prochain, demandez Hippolyte Valmore chez M. Froussard, chef d'institution à la Porte de France. C'est là que sera encore cette chère partie de ma vie dont je m'arrache dans huit jours. Oh ! mon Dieu, que je suis faible et forte ! J'emmène mes deux filles...

. . . .

Lyon, 31 Mars 1837.

à Blanche LEPEYTRE.
en lui envoyant ses premiers petits souliers.

Blanche ! puisque où tu viens les anges n'ont point d'ailes,
Gare à tes pieds charmants sur nos routes cruelles !
Marche droit au bonheur, et puisse Dieu toujours
Aplanir les sentiers où vont glisser tes jours !

M. V.
l'amie de sa première année.

---

16 Septembre 1837.

Monsieur, mon cher Monsieur, mon cher Frédéric, j'ai une conviction, c'est que je vous verrai. Peut-être pas en ce monde, mais je suis sûre que j'irai à vous, dans l'autre ; car vraiment vous avez été très bon pour toutes mes tristesses, et moi j'ai beaucoup souffert pour vos dangers.

...J'étais, je suis encore abattue sous la vie. Elle a été à la fois si déserte et si laborieuse !... Je crois être, à présent, deux fois la mère de mes chers enfants, du moins par les efforts courageusement tentés pour leur assurer la

plus humble existence. Tous ces détails vous tomberaient sur le cœur et l'attristeraient ; car il est, comme le mien, je crois, promptement ouvert à la plainte même la plus lointaine, mon pauvre frère en Dieu !

Ne vous ai-je pas dit que mon mari était nommé directeur de la scène à l'Odéon, qui se rouvre au 1er octobre? Nous avons acheté par six ou sept mois d'attente et d'horrible effroi ce sort bien humble et bien incertain encore. Mais c'est au moins un an d'assuré dans la vie, et l'avenir, c'est demain !...

Je vous embrasse de toutes mes craintes et de toutes mes espérances.

P. S. — Il ne faut plus affranchir vos lettres, à compter du 1er octobre, ne l'oubliez pas. Vous avez si bien deviné quand il le fallait.

---

15 Décembre 1837.

J'ai voulu vingt fois vous faire écrire par mon fils qui est près de moi, mais je n'ai pu m'y résoudre. Vous auriez été inquiet par cette précaution même, et vous m'auriez jugée plus malade encore que je n'étais, et puis cette preuve que je ne pouvais causer une heure avec vous m'attristait trop pour y avoir recours. Ce n'est guère mieux aujourd'hui de le faire moi-même, puisque c'est encore pour vous dire que je suis malade; mais c'est, du moins, comme une lueur de force et de convalescence qui me permet de vous dire : *au revoir* et vous conjurer d'être sûr qu'il a fallu les événements les plus graves pour me séparer de vous par le silence, comme je l'ai toujours été par l'absence. J'ai, comme souvent, excédé mes forces pour lutter avec d'étranges circonstances. Je retombe

sous une main de fer qui me brûle, immobile : la fièvre et ses anéantissements profonds. Mon mari sort d'une maladie menaçante qui m'a remplie de tristesse et de frayeurs : je me hâte d'ajouter qu'il en est à peu près remis, et en plein travail de sa direction au théâtre de l'Odéon. L'avenir a des lueurs d'espoir, le présent est encore impossible à décrire; la cause en est ce voyage au hasard et huit mois également à la Providence. Je ne peux toucher à ces détails intimes sans jeter la plume, comme si mon cœur se tordait....

Ne me suffit-il pas de vous défendre d'être injuste et de vous dire : j'ai souffert ! Je ne suis qu'une femme, et j'ai subi des choses qui abattraient un courage d'homme.

Je n'ose vraiment vous répondre sur une femme sur laquelle vous m'avez demandé mon opinion. Je ne la connais qu'à travers des gens pleins d'inimitié contre son caractère, pour répondre à cette demande. Elle est venue deux fois chez moi; je l'ai trouvée belle et gracieuse. Est-elle calomniée, quand on la suppose redoutable? J'ai toujours peur de partager l'injustice des jugements passionnés; mais je me garantis aussi de m'en faire le bouclier; car une fois en ma vie, j'ai été horriblement punie de ce genre d'héroïsme. Je me contente à présent d'être inoffensive.

Milan, le 1er Août 1838 (1).

. . . .

Que direz-vous d'une lettre de moi par cette nouvelle route, cher Monsieur Frédéric? Pourrez-vous vous figurer

(1) Le 31 mai 1838, après avoir enfin vu Lepeytre à Paris, elle écrivait : « Triste et malade et l'esprit flottant depuis votre départ, cher Mon-

toute cette famille que vous aimez, emportée rapidement de Paris, sans avoir eu même le temps de vous écrire deux lignes pour vous l'apprendre? C'est avec une sorte de désespoir que nous avons cédé à l'effroi de rester sans place et accepté le sort errant que nous commençons en Italie. Toutes ses merveilles ne peuvent guérir l'espèce de terreur résignée à la vue des spectacles nouveaux devant lesquels j'arrive toute prosternée. Nous avons eu à Paris cinquante heures pour arranger nos affaires, placer nos meubles chez un ami, M. Singier (1), qui les a recueillis, faire nos malles, rendre notre appartement, embrasser nos amis confondus comme nous, et tomber harassés dans la diligence qui nous a amenés, à travers des tourbillons de poussière, de soleil, de surprise dont nous ne sommes pas encore reposés.

Oh ! que vous faites bien d'apprécier les douceurs de votre foyer immuable ! Si vous teniez en ce moment mon pauvre cœur dans votre main, vous pleureriez avec votre femme des tristesses qu'il renferme, malgré tous mes efforts pour faire bon accueil au malheur.

Mes deux chères filles sont avec nous. Nous n'avons pu nous résoudre à nous en séparer, espérant que ce voyage d'un an à travers Milan, Rome, Naples et Gênes, servirait du moins à leur faire apprendre l'italien et la musique qu'elles viennent de commencer depuis trois jours, arrivés

sieur Frédéric, je n'ai pu soulever ce poids qui reste sur l'existence, après qu'il a été soulevé un moment par une main consolante... Je n'ose aborder le récit de nos traverses, de peur de vous affliger. C'est toujours l'étouffement de l'incertitude. Un mois sans horizon : le pire état de ceux qui n'en ont pas. Laissez-moi me reposer un moment entre deux cœurs nés l'un pour l'autre, et qui le savent ! et qui le veulent bien ! C'est beau. C'est déjà, par moments, le ciel rêvé par quelques cœurs isolés qui s'en vont à Dieu tout pensifs... »

(1) Ancien directeur des théâtres de Lyon, fondateur de la Caisse de l'Association des Artistes dramatiques, idée reprise par le baron Taylor.

que nous sommes du 2 juillet. Mais mon fils, mon cher garçon, est demeuré seul à Paris pour ses études. Mon parent Bra l'a pris dans sa famille, et il nous a regardés partir triste et soumis, et moi, ivre de malheur.

C'est le lendemain du jour où j'ai vu vos amis, rue de la Harpe, que ce coup de foudre est tombé sur nous. J'étais déjà fort inquiète, vous voyez que mes pressentiments se sont justifiés et nous arrivons à Milan dans des circonstances de fêtes qui le rendent difficile pour nous. Logés à prix d'or et comme des militaires: un nid d'oiseau, un trou se loue cinq cents francs par mois. C'est juste ce que gagne mon mari, qui vous serre la main et subit avec le courage que vous lui avez vu ce nouvel ouragan qui tourmente son cœur paisible. Il reprend le théâtre et ses hasards pour nourrir sa famille, et jamais cette profession ne lui a paru plus pénible.

Mes enfants vous embrassent et, comme moi, ont pleuré de ne pouvoir passer par Marseille. Nous étions soumis au directeur qui nous *enlevait*, c'est le mot, de Lyon à Chambéry, Turin et Milan. Oh Dieu ! pleurer en passant les Alpes, pleurer à genoux... Nous attendons Mlle Mars pour le couronnement (1); 60.000 étrangers vont s'abattre sur Milan. C'est un vertige.

Milan, le 7 Septembre 1838.

...Donnez-moi, je vous prie, une nouvelle preuve de cette amitié : informez-vous et écrivez-nous si vos théâtres de Marseille pourraient offrir, cet hiver, un asyle à mon mari et, par là même, à toute sa famille. Rappelez-vous que ses emplois sont les premiers rôles en tous genres, et que votre

(1) De Ferdinand, empereur d'Autriche, roi des Lombards, etc.

réponse, si elle est prompte, pourrait encore nous trouver à Milan...

Sans vous parler de la joie intime que j'aurais de passer à Marseille, et que vous devinez, vous et votre plus chère moitié, j'en suis sûre, voici la cause matérielle de la demande que je vous fais. C'est que nous sommes indignement trompés par le directeur, qui n'était que le prête-nom d'un homme riche qui n'a pas donné sa signature aux engagements des artistes, et qui a fait une fausse spéculation sur l'époque du couronnement. Les théâtres de Milan n'ont rien fait, durant cette série de fêtes et d'illuminations. Le directeur retient ses fonds et nous sommes obligés de retourner en France en toute hâte, car ce trompeur n'a pas le privilège de Naples, ni de Gênes, et, bien qu'il veuille emmener au hasard toute cette troupe française par les petites villes d'Italie, nous allons user de notre triste droit de liberté, si l'arbitraire ne s'en mêle, et nous rejeter où la Providence voudra nous ouvrir une porte de salut.

A présent, vous voilà forcé de me répondre puisque je vous demande un service. Je ne vous dirai pas le nouveau genre d'affliction que nous cause cette indignité. Mlle Mars, qui est venue donner ici douze représentations, en est victime comme nous par d'odieuses tracasseries. Son admirable talent s'en tirera, du moins, avec des couronnes et la protection ouverte de l'empereur. Mais nous, c'est Dieu seul qui peut nous relever et vous conserver des amis qui ne vous oublieront jamais (1).

(1) Pour le complément de ce voyage à Milan, voir les lettres de Marceline D.-V. à Mlle Mars, Pauline Duchambge et Caroline Branchu, publiées par M. Benjamin Rivière dans *Correspondance intime de Marceline Desbordes-Valmore* (Alph. Lemerre, édit., 2 vol., 1906). — Voir *Fragment d'Album inédit*, publié par le même au *Mercure de France* (1910).

Lyon, 5 Octobre 1838.

Nous traversons Lyon après un voyage de dix jours, par la Suisse, sauvés par la Providence et vous. Quelles paroles peuvent rendre tout ce qui se passe en moi d'émotions tristes et tendres! Mes yeux se couvrent de pleurs en regardant les vôtres, ceux de votre femme que j'ai la douleur de n'avoir pas été embrasser. Où vous verrai-je donc? Où vous dirai-je le bien que vous avez fait à ma famille entière (1)? Où vous consolerai-je des chagrins involontaires que je vous donne dans ma confiante amitié? La vie tremble en moi et devant mes yeux, malgré mon courage. Nous avons été à deux doigts de la mort, sur le Simplon (2); mais nous voici tous quatre entourés d'affectueux amis. Je n'entends que mon cœur à travers le bruit qui se fait autour de moi, et je vous écris *d'instinct*, et je serre vos mains, et j'embrasse en les bénissant vos enfants au nom des chers miens.

Nous avons pris à Milan les 500 francs, plus précieux à notre position que 500.000 dans une autre. Soyez riche et surtout heureux, pour vous en récompenser. Au revoir par lettre, ce billet vous porte l'âme de mon mari qui ne pourra vous écrire que de Paris. Je ne sais combien de rayons d'espérance luisent à notre infortune, mais peut-être que le sort va changer. Non pas moi, vous le savez bien, et vous êtes dans ma vie éternelle. Gardez-moi dans la vôtre.

(1) M. Lepeytre ayant spontanément adressé de l'argent, on put revenir à Paris (H. V.).

(2) La diligence à la descente côtoyait l'abîme. Un voyageur sauta à terre et ramena les chevaux vers le bord intérieur de la route : « Oh! nous avions deux pouces! » disait le conducteur (H. V.).

Paris, le 30 Novembre 1838.

..Ma vie, c'est la fièvre; mon âme, c'est la tristesse. Dans le peu de temps écoulé depuis mon retour d'un si triste voyage, j'ai déjà ressenti tout ce qui peut consoler de mourir, et il faut avoir beaucoup souffert pour vous avouer cela, à vous qui m'avez tant consolée de vivre.

C'est durant une de ces nuits de travail que j'ai lu votre lettre. Je l'avais gardée sur moi, toute cachetée (1), par une volonté intérieure de me donner du courage; et j'en avais fait comme le prix de ma tâche, cette fois plus laborieuse que de coutume. Tout mon cher monde dormait autour de moi. C'est donc devant Dieu et *sa mère* seulement que j'ai ouvert cette lettre... Qui vous donnera l'idée de la confusion, de l'étonnement que j'ai ressentis, en y trouvant le second témoignage de votre sollicitude pour moi et ma famille!... Pour lors, j'ai pleuré des larmes dont rien n'égalera la douceur. Je me suis sentie plus riche qu'on ne peut l'être sur la terre. J'ai replié et cacheté cette lettre pour ne plus la montrer jamais à personne, pas même à mon mari qu'elle aurait affecté diversement en lui prouvant, au contraire, la gravité de son sort que je fais tous mes efforts pour lui cacher un peu. J'ai gardé votre billet, mon cher Frédéric, ou pour une extrémité que je demande à Dieu de nous épargner par du travail, ou pour vous le renvoyer aussitôt que cette longue crise aura cessé d'éprouver mes forces. Vous avez des enfants, vous en aurez encore, il ne vous est pas permis de distraire tant du prix de vos travaux pour ces chers petits vous-même. Je ne veux pas me servir de cette somme que vous avez signée.

(1) C'était son habitude, quand elle recevait une lettre d'une personne chère. Quelques heures, quelques jours d'un mystère très doux (H.V.).

Soyez donc averti que ce billet est comme brûlé pour tous. Mais je vous aime de votre généreuse imprévoyance. Vous m'attendrissez trop et je ne sais pas le dire... Mais que j'aie bien la certitude, au moins, que vous le devinez ! Valmore ne trouve rien, pour remplacer le théâtre qu'il a pris en aversion plus amère que jamais. Cette époque industrielle et maternelle, dit-on, pour tant d'intelligences, est aussi bien rude et bien dédaigneuse pour d'autres. Ma raison s'épouvante, ma force n'augmente pas. Mes mains brûlent plus que jamais et pressent les vôtres si affectueusement sincères. Que Dieu y fasse pleuvoir ses grâces et jusqu'au fond de votre cœur où je me cache, un moment encore, pour pleurer de douleur et d'espérance.

Voilà votre billet sous le pli de cette lettre.

Je demande à Dieu que cette petite somme commence une riche dot à ma bien-aimée Blanche. La prendre pour moi, serait une faute grave; elle a cinq fois la valeur de ce que j'espère gagner en un an, par mon travail. Valmore est déjà dévoré de celle qu'il vous doit et, pour ma vie entière, je ne l'emploierais à son insu.

Je ne réponds pas à ce que vous m'avez appris sur le malheureux Gustave (1), et je tâche d'en détourner mes yeux déjà si tristes et si las de ce monde. J'y suis dans une lutte toute contraire à mon organisation et, pour ne pouvoir en sortir, j'y périrai bientôt. Ce n'est pas une médiocrité profonde qui me ferait peur, c'est ce qui me conviendrait au contraire, pourvu qu'elle fût régulière et sans l'effroi de la dernière indigence. C'est mal à moi de vous dire tout cela, mais je ne peux plus vous écrire sans vous parler vrai : et, *vrai*, c'est triste comme votre amie.

(1) Gustave Honoré, pauvre comédien du Théâtre de Marseille, que les Valmore avaient connu au Théâtre de Lyon et que la misère venait de rendre fou (H. V.).

30 Janvier 1839.

...Je ne vous parle pas, cette fois, de la lutte terrible où nous usons notre courage. J'ai l'effroi du départ de mon mari pour Lyon, dans trois mois. C'est vous dire que j'ai plus de douleur que n'en peut porter une femme. Dieu m'éprouve beaucoup.

Dites à votre douce petite Blanche que les oiseaux chantent bien aussi, mais qu'ils n'en sont pas plus fiers.

Eh ! que toutes nos joies sont redoutables !

Orléans, le 12 Mai 1839.

Vous voyez d'où je vous écris. Il y a deux ans que je dois cette visite à mon amie, Mme Branchu (1). C'est un doux témoignage d'amitié que je lui offre, dans un moment de trouble et d'abattement où me laisse le départ de mon cher mari. Le voilà retourné à Lyon, et sans moi... Comprendrez-vous, Frédéric, ce qui vient d'arriver dans notre *pauvre* ménage? C'est la première fois que nous nous quittons pour plus de quinze jours, et cette fois c'est pour un an. Quel sacrifice nous imposent les noms de père et de mère ! Valmore s'en est allé, l'un des hommes les plus malheureux du monde; car son intérieur est devenu sa vie, et la profession du théâtre l'objet de sa véhémente aversion. Tout est ainsi dans notre destinée, plus vague et plus sévère que jamais. C'est pourtant au milieu du soleil que je vous écris, le soleil qui me pénètre toujours de joie et de reconnaissance, et près d'un petit jardin qui égaie cette solitude profonde du faubourg désert où s'est retirée cette

(1) Caroline Branchu, de l'Académie impériale de musique.

gloire nationale (1). Elle est là toute seule, cette brillante *Armide*, cette *Alceste* inimitable. Personne, de ceux qui l'entourent, ne se doute qu'un seul son de sa voix faisait tressaillir tout un peuple... qui ne s'en souvient pas, non plus. Mais, Frédéric, tout cela vient du ciel et y retourne. Qu'importent, en effet, le silence et l'oubli de la terre ! Ce n'est qu'un repos pour remonter.

Votre lettre tant attendue m'a beaucoup émue. Je crois à ce que vous avez souffert, de la perte de la jeune mère des enfants de votre frère. Vous avez l'âme d'un homme et le cœur d'une femme : vous ne rougissez pas de donner quelques larmes à ceux même en dehors de vos sympathies. Jugez de ce que j'ai souffert et de ce qui me reste de sombre, de l'événement d'Adolphe Nourrit (2). Liée à son beau-père et à plusieurs amis intimes de cet excellent homme, j'ai passé des jours et des nuits terribles. Je ne me persuade pas toujours que ce n'est pas un rêve. Quelle réalité ! Mme Branchu, qui l'avait presque élevé avec son fils, en a été fort malade. L'avez-vous connu hors de la scène, Frédéric ? C'était un enfant, pour la douceur. Quel orage s'est passé dans cette belle âme, pour l'avoir ainsi précipitée hors de ses devoirs ? J'ai bien peur que l'amour n'ait fait une partie de cette grande infortune. On me l'a dit, je ne le redis qu'à vous.

Vous allez arriver bientôt, vous et votre bien-aimée femme, au moment d'épier avec plus d'inquiétude les penchants de vos chers anges. Que de joie et de tristesse aussi dans la découverte du fruit que cachent ces adorables fleurs ! Ah ! vous verrez par combien de fils ce sentiment-là tient à l'amour, l'amour qui pleure.

(1) Caroline Branchu.
(2) Suicide d'Adolphe Nourrit à Naples.

Ne me grondez pas de ce que vous appelez ma fierté. Le mot est si froid et si peu d'accord avec ma confiance en vous, qu'il ne faut plus jamais le répéter. J'ai pris loyalement l'argent que vous m'avez prêté quand il m'a été envoyé du ciel par vous, et je l'ai reçu avec une joie immense par cela même qu'il me venait de vous. Si j'ai renvoyé l'autre, c'est qu'il s'y mêlait la crainte d'être trop embarrassée dans l'avenir pour vous le rendre, et cette idée m'aurait obsédée. Soyez content de mon cœur tel qu'il est pour vous, et demandez au plus vrai des hommes (à mon mari) si je ne vous considère pas comme mon frère, tel du moins que j'aurais voulu que Dieu me l'accordât. Je ne suis fière que d'une chose, bon Frédéric, c'est du service que vous m'avez rendu; c'est de penser que vous et votre femme, vous êtes liés à l'avenir de mes enfants par le souvenir d'une reconnaissance si pure. Venez donc, que je serre vos mains dans les miennes, qui ressemblent, m'avez-vous dit, à celles de votre mère. Dieu la bénisse d'avoir fait un tel fils ! Le cœur me dit que je vous reverrai. Embrassez vos deux amours et apprenez-leur à aimer le nom de votre meilleure amie.

1er Août 1839.

Quand j'ai entendu votre nom, j'ai couru au-devant de vous. Votre frère vous dira comment je suis restée devant lui que je ne connaissais pas et que je reconnaissais pourtant. Quelque chose d'indéfinissable en faisait votre ombre pour moi; et sa contenance triste, quelque chose à son chapeau qui fait toujours frémir, m'a causé une grande émotion. Je lui ai dit alors : « Monsieur ! vous êtes son frère. » Et il a ri; moi, j'ai respiré. Puis, j'ai lu votre lettre, si bonne

et si cruelle ! Je l'ai finie seule, pour en avoir le courage...

Qu'êtes-vous devenu, penché sur le lit de ce petit malade ? Et quand il fallait vous en arracher, où alliez-vous?... Ce n'était pas sa mère qui vous donnait du courage; je suis trop sûre qu'elle n'avait que le vôtre. C'était donc Dieu qui vous regardait... et comment vous aurait-il pris votre enfant ! Ecrivez-moi que vous êtes tout à fait tranquille, tout à fait heureux. Mais non, on ne le redevient pas tout à fait, après de telles commotions. On est descendu trop avant dans les profondeurs de cette terrible vie. Être heureux, c'est ignorer; et vous venez de comprendre ce que je n'ose pas vous dire. Je voudrais tant vous le faire oublier ! J'en ai parlé plus librement à mon cher mari. Il possède tout ce qu'il faut pour vous comprendre. Ses facultés de souffrir se sont développées, à m'attrister moi-même. Il aurait accepté bien des infortunes, avant celle de vivre aussi loin de moi et de ses enfants pour lesquels nous souffrons ce supplice. Jugez s'il devinera ce que vous avez ressenti d'horrible, lui, qui donne son seul bonheur pour sa famille. Votre frère vient nous voir après-demain, j'espère. Il me paraît bien triste ! Je me rappelle trop pourquoi, car vos lettres se gravent dans ma pensée, et vos chagrins font partie des miens, mon ami !

Je serai à Lyon dans un mois, d'où je vous écrirai, comptez-y bien ! C'est vous rejoindre un peu que retourner dans cette ville où j'ai tant souffert avec vous, quand vous souffriez tous à Marseille. Je n'éprouve pas moins que dans ce temps de terreur, qu'il n'y a rien de libre en moi, que mon âme. Elle est avec vous en ce moment, c'est vrai, mais elle ne voit pas ceux qu'elle voudrait voir : Frédéric (1), sa mère heureuse, et vous ! Il est bien

(1) Fils de Lepeytre.

surprenant que j'aie éprouvé le même événement dans ma vie. Ce petit ange m'en deviendra donc plus cher et je vous prie de l'embrasser avec tendresse pour celle qui n'ose, aujourd'hui, vous parler d'elle-même qu'en vous attestant son amitié fidèle.

Lyon, 23 Septembre 1839.

Il y a des lignes et des paroles qui restent entre vous et moi, et dont je ne pourrais m'entretenir avec vous devant témoin, malgré leur profonde innocence. Mais c'est qu'elles viennent de nos plus secrètes souffrances et que je me suis commandé, comme vous, de paraître heureuse dans mes relations extérieures. Vous verrez au genre des jeunes artistes que je vous ai *recommandés* (1) (pardon de cette liberté !), que la mélancolie n'a pas encore altéré leurs rêves bruyants de gloire. Il ne faut pas éveiller ceux qui dorment, surtout avec la certitude qu'ils n'auraient rien à nous répondre. Le bonheur et l'inexpérience d'autrui me sont sacrés. Je vois bien que je n'ai guère à vous apprendre, à vous, de ces tristesses de l'âme qui la font trembler en nous au moment même où l'on nous pense heureux. Votre enfant, menacé une fois, vous apparaît menacé toujours. Pauvre père ! La sécurité n'y est plus. Tous les amours, n'est-ce pas? sont ingénieux à corrompre leur douceur. Eh bien ! toutes les amitiés aussi, car c'est une souffrance pour moi de me sentir si près de vous sans aller vous revoir et connaître vos enfants, leur mère, qui est aussi vous-même ! Ma vie est pleine d'attractions et d'obstacles. Je pleure de cette privation, comme

(1) Mélingue et un autre artiste, en tournée à Marseille (H. V.).

si ce bonheur m'avait été promis, et j'en offre le renoncement à mon appui secret, la Vierge, comme s'il pouvait passer pour un sacrifice volontaire.

A peine arrivée auprès de mon cher mari, si triste de notre séparation, a peine réaccoutumée à ce charme intime qui fait reprendre à la vie tout amère qu'elle nous soit, il faut déjà penser à nous redire : au revoir ! Je vous assure que je suis bien malheureuse et que les bras me tombent de cette prochaine douleur. Ecrivez-moi ici, Place des Terreaux, n° 1. Croyez que vous soutiendrez mon courage par cette visite du cœur.

---

23 Décembre 1839.

...Je crois, mon bon Frédéric, à qui, dans ce moment, je parle (comme si vous étiez devant moi), je crois que nous ne sommes plus destinés qu'à ressentir les austérités de la vie, et que c'est bien grave pour des organisations tendres et rêveuses comme les nôtres. Vos générosités doivent n'être souvent qu'un désaccord avec votre fortune, que j'ai moi-même effleurée une fois, à mon attendrissement éternel, comme à ma constante préoccupation, car le moment n'est pas tout près de remettre où je l'ai dérangée.

Je retourne à Lyon en mars avec toute ma famille. Nos espérances, les promesses, les efforts infatigables tentés pour ramener mon cher mari dans ce centre où ses enfants auraient eu peut-être un avenir, tout s'est abîmé. On étouffe de malheur à Paris. La foule monte sur la foule... Il faut fuir. Moi, je ne peux lutter que de vœux, de résignation et de prières. Je m'en vas (1). J'ai voulu seulement que

(1) Ce départ n'a pas eu lieu (H. V.).

mes enfants n'eussent pas le moindre reproche à me faire. J'ai attendu. J'ai quitté deux fois leur père dans l'intérêt de tous. Je vais présentement lui reporter cette famille, et trois éducations commencées qui s'achèveront comme Dieu voudra. Je n'ai plus la force ni la vertu de mon sort. Oh ! si vous saviez comme j'aurais besoin de vous voir, de parler ensemble ! De tous ceux que j'estime et qui m'aiment un peu, vous êtes la seule âme, Frédéric, devant laquelle je puisse encore ouvrir la mienne. La vie, comme je l'ai vue depuis trois ans, a ôté bien du charme à mon malheur même. Je n'aime plus la vie, mais si j'osais désirer mourir, je serais méchante. Ainsi, je suis consternée, souvent malade, remplie d'étonnements qui me rendent stupide. Il y a de terribles coups de cloche dans l'existence, n'est-ce pas? Ce n'est plus à la fin qu'en se réfugiant dans l'attente d'une vie nouvelle, que l'on parvient à marcher dans celle-ci.

Si vous ne me connaissiez pas, j'aurais l'air d'une personne bien difficile. Vous savez pourtant que ce n'est pas. Je suis seulement bien lasse et ce voyage à recommencer me jette dans un accablement d'autant plus grand, que c'est Lyon qui se trouve au bout. Vous n'ignorez pas ce qu'est pour moi Lyon. Il m'a fait mal... . . .

. . . .

Blanche est-elle toujours musicale? Mon Inès Blanche, à moi, suit cette vocation d'instinct. Elle chante avec ses doigts, tant qu'elle a de temps et de force. Sa sœur se livre à la peinture chez Mme Lescot et promet un beau talent. Mon bon Hippolyte est élève de Paul Delaroche (1), et tout allait... à l'avenir.

(1) Jamais reçu dans son atelier; quelques conseils, une fois la semaine, pendant six mois. Puis, entré chez Eugène Delacroix, pendant cinq ans. Sorti fruit sec. (H. V.).

Paris, 5 Février 1840.

...Vous êtes un homme vrai que je ne cesserai jamais d'aimer. Votre sœur est si étroitement vous, sœur et amante, que je la confonds avec vous-même. Vous me faites un petit coin bien beau, dans ce monde *de mon âme.* Il y en a là de bien tristes. Moi, je suis loin de mon mari qui languit d'un ennui profond sans moi, de mon mari méconnu parce qu'il est trop simple, et, il faut bien se l'avouer, jeté dans une profession où l'homme disparaît sous le préjugé qui la couvre tout entière. Si mes trois enfants n'étaient un peu enracinés déjà dans ce Paris qui nous rejette toujours, je le quitterais, je le sens, avec des pieds légers, et je reprendrais haleine en sortant de ce gouffre froid et brillant.

...Je ne suis pas ingrate au bonheur qui vous revient, car j'en prends ma part et je vous en remercie en embrassant votre enfant deux fois béni. Il a donc bien souffert! et vous! et sa mère! Il vous doit bien de l'amour pour vos larmes. J'ai la certitude qu'il vous aimera passionnément toute sa vie, et quelle joie que l'amour d'un enfant! Est-ce que vous pourriez vivre sans être aimés de ces autres vous-mêmes? Il n'y a pas de misère plus profonde que celle-là...

Paris, 10 Avril 1840.

...Je m'étais promis de ne pas vous associer à la lutte qui s'engageait encore avec mon étoile errante, avant de savoir si je devais encore lui obéir. Depuis trois jours seulement, j'ai la certitude de rester à Paris; car mon cher mari vient m'y rejoindre et je vous écris dans l'émotion

de cette nouvelle, à vous à qui j'ai fait tant de fois partager mes chagrins. Ce retour n'est peut-être, il est vrai, qu'une adorable imprudence; mais l'amour de sa famille l'emporte, et, au lieu de nous attirer dans son pèlerinage aventureux, c'est lui qui se dégage, au risque d'attendre encore quelque temps la place, si humble qu'elle soit, que lui a promise Monsieur Thiers. Grondez-moi, car je n'ai pas osé faire usage de la lettre que vous m'avez envoyée et qui, peut-être, fût venue bien à l'appui de l'intérêt inespéré de ce ministre. J'ai supporté des jours si pesants et si tristes depuis quelques mois, qu'il faudrait nous voir pour vous en faire le récit. L'avenir est plus clément, mais il y a là un pas à faire, pour y entrer, qui est d'une extrême difficulté, toute seule que je suis encore, pour me tenir sur ce pont tremblant. Grand Dieu ! que les enfants nous donnent du courage !...

Paris, 3 Mai 1840 (1).

...Vous désirez un détail de notre position actuelle? Elle n'a jusqu'ici d'autre base que le mot *espérance*. M. Thiers, premier fondateur d'une pension que l'on vient d'augmenter de 900 francs (2), a promis de nous fixer, à la fin, à Paris, en donnant à Valmore une place, en dehors du théâtre. Cette promesse est venue de lui, que je sais persistant dans le bien qu'il veut faire — et qu'il m'a fait. Voilà sur quel espoir mon mari vient d'oser rompre son esclavage à Lyon. Vous savez maintenant que M. Ville-

(1) La première partie de cette lettre a été publiée par M. Pougin (*op. cit.*, p. 250-251).

(2) Ce qui la portait à 2,400 francs.

main, en quittant le ministère, a voulu secourir mon avenir de 900 francs de pension qui nous donnent la hardiesse de cette réunion tant souhaitée. Nous sommes riches, en effet, puisque l'effroi de manquer de pain ne dévore plus nos nuits et nos jours; et cette nouvelle, que rien ne m'avait fait espérer, m'a causé tant d'impression que j'en ai gardé le lit, deux jours. J'ai su, depuis, qu'une biographie et un article sur moi, de M. Sainte-Beuve, avaient éveillé (l'attention du) ministre sur mon humble existence qu'il ignorait, et qu'enfin un compatriote bienveillant, dînant avec lui, venait de lui apprendre que j'allais, pour la cinquième fois, quitter Paris par indigence. Le soir même, la pension était portée au Grand Livre. Dieu sait cela !

Je n'ai pas besoin d'ajouter que le moment présent est encore bien difficile à passer honorablement. Mais j'espère. Mon cher Valmore est de retour, l'idée fixe d'être poursuivie par la fatalité s'est un peu éloignée de moi. Je suis étonnée et contente : mes enfants sont heureux.

Paris, le 31 Juillet 1840.

J'ai eu la joie de l'entier rétablissement de Frédéric, que j'embrasse de toute l'affection que j'ai toujours pour lui. Cet enfant me sera plus cher qu'un autre, car il vous a coûté bien des terreurs et des sollicitudes. Sa mère est comme ma jeune sœur, par tout ce qui s'est passé en elle de doux et de terrible dans sa mission. Dites, que venons-nous faire par ce monde au travers duquel nous passons, comme les enfants qui se trompent de chemin? Peut-être étions-nous paisibles dans un beau ciel sans boue et sans misères, et nous sommes entrés dans ce creux

de désespoir et de malaises dévorants... Mon cœur se perd dans son ignorance douloureuse de lui-même. Je sais que vous êtes tristes; je le suis, terrassée de travail, c'est mon sort, dans le coin obscur où j'aime à rester. Mon cher mari, revenu de Lyon dans le *vain* espoir de se placer ici en dehors du théâtre, après avoir perdu à ce mirage cinq mois passés à vide d'honoraires, est forcé par l'impérieux devoir du père de famille de signer un engagement pour la Belgique. Il sera, en septembre, à Bruxelles où je le suivrai avec mes enfants, s'il y réussit au théâtre comme artiste. Voilà le résultat de bien des sacrifices et de démarches loyalement suivies dans l'intérêt de nos enfants; c'est à recommencer un pèlerinage qui s'arrêtera maintenant où Dieu voudra.

---

8 Juin 1841.

...Il est bien juste que je vous donne une fois à lire mon cœur rempli de joie, à vous qui l'avez vu si plein d'angoisse. Mon cher fils est réformé devant le conseil de révision. N'est-ce pas que vous êtes content de l'apprendre? Cet événement inattendu m'a tellement sortie de mes habitudes crucifiées, que je me suis sentie enlevée au ciel. Ressaisir mon fils près de devenir esclave, on dirait que c'est le voir naître une seconde fois, cher monsieur Frédéric. Toutefois, malgré la reconnaissance divine qui baigne mon cœur pour la Providence qui me relève, je ne souhaite à vous ni à la mère de votre fils un bonheur si tendre, si vous devez l'acheter au prix de tant de terreurs. A moi seule l'orage, s'il plaisait à Dieu! Mais je vois bien qu'il y en a pour tout le monde. Mes chers parents, mes amis

bien-aimés, tous souffrent et se débattent avec bien du mal contre la vie et contre eux-mêmes.

Je voudrais souvent vous voir.

Une nécessité fatale, comme j'ai commencé de vous le dire, force encore mon cher Valmore à signer un engagement pour l'Italie. Il m'avait promis de m'y conduire avec ma plus jeune fille, et je trouvais une consolation au prochain déchirement de mes entrailles par l'espoir de m'arrêter deux ou trois jours à Marseille où nous allions nous embarquer pour Florence. Mon fils, entré tout en plein dans la carrière de la peinture, demeurait à Paris livré à sa jeune raison et à l'influence divine qui préside, je crois, à sa chère vie. Ondine voulait prendre le même parti pour passer ses examens d'institutrice (car elle veut le devenir). Autre déchirement pour la mère qui sent déjà des intérêts nouveaux introduits dans des liens qu'elle rêvait inséparables... Étonnement, larmes, résignation : voilà toute la vie.

---

5 Novembre 1841.

...Je vais chercher ma chère Ondine à Londres, mon bon Frédéric. L'intérêt de sa santé m'a donné le courage de m'en séparer, deux mois entiers ! Cette charmante enfant avait tant travaillé que j'ai senti la première, et bien plus qu'elle, que deux mois d'entier repos rafraîchiraient sa petite tête brûlante. A présent qu'elle est mieux, grâce à ces deux mois qui l'ont dilatée chez des amis sûrs et bons, elle redevient à moi; et je vais la reprendre, car on fait encore bien des façons pour me la rendre. Ce voyage n'arrive bien, ni pour ma santé ni pour nos intérêts; encore moins pour le besoin que mon mari et mes enfants

à Paris ont de moi. Mais vous savez si parfaitement ce que c'est que cet amour d'entrailles qui nous pousse surtout vers le faible et l'absent, que je me dispense de vous dire l'impérieux entraînement qui aplanit tout pour moi, tout, jusqu'à la mer aux terribles souvenirs. Dans le besoin d'y ressaisir Ondine, j'y vais.

Voici l'Odéon ouvert. Mon mari est rentré dans cette carrière dont il ne peut impunément sortir. En attendant, le trouble, les études, les fatigues l'étourdissent heureusement sur ce qu'il vient de souffrir d'abattement et d'ennui. Que le sort vous épargne ces longues luttes où l'homme use sa force morale contre un ennemi qu'il ne voit pas, mais qui l'étreint odieusement, je vous assure.

Il fait nuit pour vous écrire, non pour penser.

---

5 Février 1842.

Vous dites vrai, bon Frédéric : si j'étais heureuse, je vous l'écrirais. Si j'avais eu seulement la force de vivre, je vous aurais donné une part de cette force; mais, vraiment, je n'ai que celle de vous tendre les mains, car ce serait pour moi une immense consolation de retrouver les vôtres, car vous êtes bien selon mon cœur. J'ai tant de choses à vous répondre, que je ne sais par laquelle commencer.

...Les occasions trompent innocemment, pourtant je n'ose m'en plaindre, car je reçois votre lettre et votre âme ensemble. Depuis si longtemps je n'avais eu aux yeux des larmes de joie, que j'en ai ressenti presque de l'égarement. Vous, si loin de moi, Frédéric, et du fond de votre bonheur, vous voyez mes tristesses à travers l'absence et vous en souffrez jusqu'à venir à mon secours ! Venez donc, mon cher enfant, puisque l'amitié est divine, et qu'il

n'y a rien, en effet, de si grave que ma destinée présente. Mais sais-je si l'avenir ne l'aggravera pas? et si je peux oser dire à présent quand je rendrai... si je rends jamais ce que j'oserai prendre sur un avenir que je regarde avec beaucoup de terreur. Car elle vous a dit vrai, Mme Geille : je suis bien malade, et je ne le suis que de chagrin. Toutes les forces humaines n'en supporteraient pas impunément un si long.

Mme Geille, fort malade elle-même une seconde fois, ne vous a-t-elle pas dit que la santé de ma chère Ondine me livre aux plus vives inquiétudes? A vous qui avez passé tant de nuits sans sommeil pour Frédéric, je n'ai pas à raconter longtemps les miennes, depuis un an surtout. Cette intelligence vraiment supérieure qu'elle possède a nui cruellement à la faiblesse de son enveloppe. Elle a souffert aussi de voir souffrir, et, dévorée du désir de se faire trop tôt un état sérieux pour aider nos misères, cette charmante créature a donné à l'étude les jours qu'elle devait encore employer à grandir. Nous l'avons envoyée en Angleterre avec Mme Branchu, mon amie, chez un médecin fameux qui est son parent (1). Cette vacance l'avait remise et rendue belle et courageuse. Il m'a fallu faire cet onéreux voyage au milieu de novembre et nous avons, elle et moi, couru danger de la vie durant une nuit d'horrible mer. Au retour, j'ai fait une maladie de vingt-cinq jours et la charmante enfant m'a suivie au lit. La voilà relevée encore, car j'ai tant cherché que je l'ai mise dans un peu de soleil et d'air pur et changée de logement. Après cet effort, mon courage vient encore une fois de céder, et je ne peux plus passer de nuits pour nous soutenir sur l'abyme. L'extérieur ne trahit pas encore le profond désastre où nous sommes

(1) Le Docteur Curie, médecin très distingué de Londres (H. V.).

entrés. Comprenez-le, Frédéric, car mon cher Valmore, avec son intelligence, sa haute probité, son admirable courage, n'a pu réaliser de son talent, depuis deux ans, qu'une somme de cent écus. L'Odéon a trahi toutes ses espérances. Ce théâtre change en ce moment de directeur. A-t-il un avenir? Allons-nous au naufrage? Vous rendrai-je jamais ce que vous nous avez envoyé dans un moment d'abandon et d'effroi? Nous sommes engagés dans des dettes jusqu'alors inconnues de notre humble ménage. Deux mille cinq cents francs ont été levés sur l'avenir qui paraissait moins menaçant. Lui prendre davantage est une audace que je n'ai pas, car je ne possède plus rien devant mes propres yeux qui ressemble à une garantie. Ce que l'on appelle *littérature de femme* ne produit pas plus que le travail d'aiguille. Vous voyez que tout cela est triste à dire, comme à ressentir; mais votre lettre m'a rouvert l'âme et voilà la vérité.

Tout ce que vous me dites de votre bonheur si nécessaire au mien, m'est entré dans le cœur comme une caresse, cher ami. Je savais déjà par Mme Geille le calme de votre cher ménage, et j'ai comme un remords de vous envoyer cette révélation qui va vous poindre comme une douleur personnelle. Je vous sais si parfaitement pur de cœur! Moi aussi je souffre infiniment pour ceux que j'aime. J'ai, à part mes enfants qui sont moi, deux sœurs et un frère en proie au malheur même. Je les ai secourus toute ma vie, et présentement je n'ai plus rien qu'un faux semblant de position dans ce trompeur Paris, qui fait dire à mes amis riches : « Marceline est très heureuse. Elle a tant d'ordre qu'elle vit très bien et sans se plaindre. » Et je meurs, Frédéric, sous les soucis rongeurs qui se sont établis maintenant sur les blessures mal guéries de l'amour malheureux. Je voudrais pleurer avec vous avant de

mourir, mais la mort doit être bien belle après une telle vie.

Eh bien ! tout ce que j'ai de génie de femme, d'invention, de paroles et de silence utile, je l'emploie à dérober cette grande et humble lutte à mon cher mari qui ne la subirait pas huit jours. Je sauve ses fiertés, au prix de mes humiliations et ce n'est qu'après ce monde qu'il saura par quelles innocentes ruses, par quelles larmes restées entre Dieu et moi, je lui ai, jusqu'ici, sauvé le triste secret du pain qui n'a pas encore manqué sur sa table et celle de nos enfants. Le froid ne les a pas, non plus, attristés.

Que Dieu ne mêle rien d'amer aux baisers dont vous couvrez vos amours. Ne me donnez pas non plus une part des fruits que vous avez amassés pour eux. Je vous le répète, j'ai l'horrible peur de ne pouvoir le rendre

---

24 Mars 1842.

Que devez-vous penser? Non que je suis stupide et ingrate, mais que je suis morte de toutes les émotions d'une telle vie. Frédéric, il y a bien quelque chose de mort dans cette existence qui tourne dans l'orage : c'est, en effet, la force du vent qui soutient en l'air ces ailes inanimées qui paraissent voler; mais le cœur, Frédéric, tout blessé, tout saignant, vit toujours et bat de toute la vitesse de l'éternité. Il y a donc aussi bien de la joie dans mes étouffements, puisque j'ai la certitude de vous revoir, n'importe où. J'ai bien besoin de vous revoir, mon bon Frédéric. Nous qui n'avons à renouer que des chaînes pures, ce sera bientôt fait, sans frayeur, sans expiation, comme les oiseaux se remettent à chanter sur la même branche. C'est vous qui chanterez l'hymne de la charité; moi, celle de la

reconnaissance. Votre femme nous écoutera et pleurera de joie, de ne faire qu'un avec vous.

Les genoux m'ont manqué en montant chez votre ami du boulevard Saint-Martin. Ses bons yeux noirs sont entrés dans les miens, comme deux couteaux; et moi, si pâle, je suis devenue rouge jusqu'aux cheveux. Je doute fort qu'il ait entendu le son des paroles que je lui ai répondues. Est-ce là de l'orgueil? Faites-en ce que vous voudrez, cher ami. Mais ne pouvoir serrer les mains de votre ami, ni lui dire tout ce que je devais au sien, me présenter là comme venant réclamer de l'argent qui m'était dû, je me trouvais bien hardie. Et lui m'a paru regarder tout surpris de ma contenance tremblante, ce qui a fait pour moi, de cette journée, l'une des plus terribles de ma vie.

Ondine part dans trois jours, pour Londres. On est venu la chercher pour achever de la guérir. J'allais l'y conduire, malgré mon effroi du vaisseau. Un médecin, parent de Mme Branchu, qui remue tout Londres par des cures qui tiennent du miracle, veut achever de rendre à ma chère fille une respiration facile, afin de m'aider moi-même à respirer du côté de cette âme qui me fait tant souffrir! On dirait qu'elle est interceptée par une main invisible, et c'est cette main que le docteur veut écarter. Je ne vous dirai pas le mélange de foi et de terreur qui se mêlent en moi, à l'idée de ce voyage : le mieux serait d'y aller porter mes bouquets à la Vierge, mais mon mari se réveille la nuit pour me dire : « Ne me quitte pas dans la situation où je suis! L'Odéon va fermer. Sans toi, j'aurai la tête perdue... » Et je reste...

Le 9 Juillet 1842.

...J'arrive de la Normandie, et je pars toute haletante pour Orléans. J'ai passé quinze jours près de mes deux sœurs aimées, au milieu d'enfants et des plaines fraîches de la Normandie où leurs familles sont établies dans les filatures. De là, je voulais encore vous écrire; mais, tantôt à Fleury-sur-Andelle, tantôt à Rouen pour courir d'une sœur à l'autre, je me suis trouvée absorbée de soleil, de joie, mon bon Frédéric, et de ce relai sans nom de toutes les sollicitudes de Paris qui n'iront jamais à mon caractère tout penché à la solitude. Vous étiez donc en moi, parce que je n'irai plus nulle part maintenant sans votre souvenir; mais je ne vous ai pas écrit, parce que l'encre et les plumes ne disent pas toujours le mieux les indéfinissables préoccupations de l'âme.

Cette ville, toute moyen âge (1), est hérissée pour moi de souvenirs durs comme des pointes de fer. J'avais quinze ans, lorsque j'y suis entrée avec une de mes sœurs et mon père : c'est quand je revenais d'Amérique (2). Là, j'étais la petite idole de ce peuple encore sauvage et qui sacrifie tous les ans deux ou trois artistes (3), comme autrefois des taureaux. Moi, l'on me jetait des bouquets, et je mourais de faim en rentrant, sans le dire à personne. De là et d'un travail forcé pour cet âge, une santé chancelante à travers la vie orageuse qui a suivi. Il m'est comme insupportable de croire vous regarder sans vous dire quelques mots de *moi-même*, parce que je sens que vous avez de

(1) Rouen.
(2) De la Guadeloupe, où elle avait perdu sa mère morte de la fièvre jaune (H. V.).
(3) On jouait leur expulsion ou leur maintien au billard, en tant de points (H. V.).

l'attachement pour moi, et que je vous le rends de toute mon âme.

On sonne. On vient prendre ce mot. Au revoir ! Ceci n'est qu'une promesse de vous écrire.

Paris, 26 Juillet 1842.

Si je peux vous dire en toute vérité que mon cœur n'a pas plus changé qu'il ne changera pour vous, depuis que je vous ai dit : au revoir ! il y a quatre ans, il faut bien que je vous dise aussi que notre bizarre position est stable, malgré les nuances qui la feraient croire très mobile. Le fond est le même. L'Odéon rouvrira, sous des conditions toujours déplorables d'avenir ; mais, ne pouvant s'attacher ailleurs, mon cher mari n'a pu refuser de faire, encore une fois, partie de cette société dont les soirées brillantes font pourtant aux artistes des jours si graves. A travers tout, je suis bien lasse de votre silence, mon ami. Les secousses terribles qui viennent d'ébranler Paris vous ont fait, j'en suis sûre, autant de mal qu'à moi. Je me souviens de vous dans le danger de votre enfant... N'est-ce pas que le cœur se rouvre où il a été frappé, quand on entend parler des blessures des autres ? Pour moi, j'ai beaucoup pleuré silencieusement et dans un coin où j'aurais eu la plus sérieuse consolation de vous voir arriver vers moi. Vraiment, la vie est aussi effrayante que la mort puisqu'elle en est toujours menacée, sans compter les mille douleurs qui font le cortège. Que de larmes, dans ce pauvre convoi !

...Ma bien-aimée Ondine est toujours à Londres. Elle se fortifie lentement et loin de moi. Mon mari voyage du côté de Lyon et de Genève, pour utiliser sa vacance de l'Odéon. Moi, je rentre d'une visite d'amitié chez Mme Bran-

chu dont la fille dorlote la mienne à Londres où je vous ai dit, je crois, que cette excellente fille est établie chez le médecin célèbre dans lequel Ondine a mis toute sa confiance. Et voilà encore une partie de ma lettre qui ne peut s'écrire sans larmes, ingrate que je suis ! Ce n'est pas près de moi que ma fille se guérit ! S'il lui arrive de souffrir, ce n'est pas non plus avec moi, et la mer est entre nous ! De nouvelles mœurs laisseront leur empreinte sur cet esprit si sensible et si jeune encore, si porté à l'enthousiasme. Elle aura donc beaucoup à regretter, en revenant chez sa mère pauvre; et ce qu'elle regrettera, je ne pourrai le lui donner. Voilà, Frédéric, les peines de l'époque où je suis arrivée. Ce ne sont plus les orages, mais des brouillards qui font que l'on pleure, même en regardant le soleil; car on n'a plus que ses enfants pour passion et sollicitude, et ses enfants appartiennent déjà aux étrangers. Donnez-moi la main et dites que vous me comprenez; après quoi je vous jurerai aussi qu'ayant toujours rapporté mon amour à l'objet aimé plutôt qu'à moi, loin d'opposer de la résistance à cet ordre de choses que je crois utile à la santé de mon enfant, je suis la première à l'exciter au courage de vivre contente, loin de moi, et j'en deviens souvent contente aussi. Je tâche enfin d'être tout à fait mère. Frédéric n'est-il pas au collège? Mon cher fils n'y a-t-il pas resté cinq ans? Vous voyez que nous sommes deux, en moi : l'un qui soupire et l'autre qui blâme et qui ordonne. Et vous, Frédéric? De même, n'est-ce pas?

---

21 Novembre 1842.

...Je suis affligée dans des personnes qui ne m'étaient rien moins qu'indifférentes, et que je vois mourir de fatales

maladies. Ce spectacle que je vais regarder le plus souvent qu'il m'est permis, me fait un mal qui m'approche pourtant un peu de Dieu. Elles souffrent beaucoup, ces charmantes femmes, et avec un courage qui ne peut venir que de bien haut. A présent que c'est sans soleil, jugez comme c'est triste et grave.

Vous êtes bien occupé, n'est-ce pas? Pour moi, quand j'ai quelque force, bien éprouvée toujours par l'automne, je tâche d'écrire pour un peu d'argent. Si des choses bien médiocres (avec mon nom) vous tombent dans les mains, tournez-les du côté de votre cœur. C'est avec ces yeux-là qu'il faut regarder le travail d'une mère pour ses enfants.

Ondine est encore à Londres ! Que dites-vous de ma résignation ? Mon Dieu ! comme on apprend à ne plus s'aimer que dans ce qu'on aime !...

Je ne vous ai rien dit encore de l'Odéon où le sort de mon cher mari est attaché, comme celui du pilote sur le radeau de *la Méduse.* Ici, du moins, il y a de l'illumination, de la musique et des dorures, tout brille à l'extérieur, et mon pauvre Valmore y fait des merveilles d'intelligence et de zèle. Mais les frais surpassent les recettes. C'est enfin la réunion sans exemple d'une quarantaine d'hommes persistant à travailler sans salaire. Je ne pense pas qu'il y ait espoir fondé de subvention. Valmore y reste, pour ne pas se faire oublier. On viendra le chercher là, en effet, plutôt que dans sa chambre. Mais que cette lutte est longue !

En ce moment, tout ce qu'une femme peut enfermer de chers fardeaux dans ses bras, je le porte...

Je vous enverrai un nouveau livre que M. Dumont a le courage d'imprimer. Les vers ne sont plus lus à Paris, mais je vous enverrai tout.

———

25 Mars 1843.

...Je suis loin de ma fille, et je dois me résigner à l'attendre; car les choses en sont là que sa foi doit être la mienne et que je ne peux plus vouloir son retour, avant qu'elle ne le veuille elle-même. Je suis trop brisée, en ce moment, dans mes espérances trompées, pour vous faire entrer dans le long détail des résistances que l'on oppose à son retour. On lui a inspiré une foi qui va jusqu'au fanatisme ardent. Elle se *croit* malade (1) et ne reconnaît au monde qu'un médecin pour la guérir; ce médecin est à Londres; il faut donc qu'elle y reste, jusqu'à ce qu'il lui dise : « Allez ! »

Quoi ! Rien à la nature ! rien à la force de l'âge ! rien à la volonté de Dieu ! Tout dans un médecin, un seul ! Voilà où nous en sommes; et, devant Dieu ! je ne la crois que frêle un peu, comme je l'ai été toute ma vie, mais souple et résistante aux orages.

Vous pouvez, d'un coup d'œil, saisir tout ce qui vient de se passer dans une telle lutte où je devais ménager tout, jusqu'à son fanatisme même; puisque, s'il l'éloigne de moi, il lui donne au moins toutes les garanties de sa guérison qu'elle ne voudrait ni opérer, ni tenter par un autre médecin. Je cède à mon amour pour elle et à l'effroi de lui faire un mal même imaginaire. Ceux-là ont tant de puissance quelquefois ! Je demeure triste et résignée, comme en tant d'autres circonstances où j'ai mis le bonheur des autres à la place du mien.

...Si vous saviez quel est le supplice de sentir ses enfants loin de soi ! Ma chère Ondine, qui possède tous les charmes de l'âme et de l'esprit, ne se doute pas de ce qu'il me faut souffrir, par cette absence qu'on lui fait considérer comme

(1) Elle l'était malheureusement; on le cachait à sa mère (H. V.).

une longue nécessité. Gardez vos enfants près de vous, Frédéric, si vous voulez dormir et vous éveiller sans une douleur intolérable au cœur.

Entre mars et le 15 mai 1843.

Je suis presque en Angleterre au moment où je vous écris, bon Frédéric. Je vous en ai dit assez pour vous faire pénétrer dans cette nouvelle sorte de douleur, et je n'ajouterai aucun détail, parce que je vous écris à la hâte, uniquement pour n'avoir pas à me reprocher de perdre en ma vie une fois le bonheur de vous dire bonjour et au revoir !...

Pour moi, dans ce moment, je suis abasourdie d'un coup tout à fait imprévu, bien sensible et qui, de plus, m'arrête impérieusement au moment où j'allais voir ma fille. C'est un beau-frère venant se jeter dans nos bras, à la suite d'un désastre irréparable de fortune, et ne comptant que sur moi, pauvre atome, pour trouver une place en France, en Algérie, où que ce soit, perdu qu'il est par une ambition folle, et qui met ma sœur, si sainte et si pure, dans un profond désespoir. Que dites-vous, Frédéric, d'un sort si fidèle contre moi? Je dis moi, car ma sœur en fait partie et je souffre beaucoup en elle. Son mari est un habile ouvrier, constructeur de métiers à coton et contre-maître de filatures les plus importantes de la Normandie. Mais cet homme, excellent et plein d'intelligence, d'apparence assez rustique, s'est mis tout d'un coup en tête une ambition frénétique. Il s'est lassé de travailler pour autrui et de faire la fortune de ses maîtres; il a élevé, pour son compte, un établissement formidable relativement à ses modiques économies. Ma pauvre sœur,

ses amis, ses chefs lui ont en vain représenté le danger; les prières ont enflé son courage, et il vient de s'engouffrer d'une manière cruelle en perdant tout ce qu'il avait au monde. Qu'allons-nous faire? Si l'on avait besoin de constructeurs de fabrique à Alger, il y serait un homme précieux. Je vous dis cela au hasard, Dieu me commandant d'appeler au secours, de tous côtés. Que ne donnerais-je pas pour qu'il vînt de vous! Nous sommes donc, vous et moi, bien malheureux en même temps par nos frères! Qu'a donc fait le vôtre, si bon, pour être ainsi frappé dans son âme? Si la sainte résignation ne vient pas à son aide, que va faire ce père déjà si triste quand je l'ai vu! O Frédéric! le printemps est d'ordinaire bien triste. Celui-ci m'a frappée aussi dans des affections que je ne savais pas moi-même aussi profondes...

---

15 Mai 1843 (au soir).

J'ai promis d'avoir le courage de vous écrire, Frédéric, et je veux l'avoir, bien qu'il me soit douloureux de venir à vous pour vous attrister. Le visage de ceux qu'on aime n'est pas toujours souriant. Accueillez-moi, cette fois, comme le triste messager de votre cher Amédée Geille qui ne vous écrira plus jamais!

Je l'ai vu ce matin dans son éternel repos, guéri de corps et doucement endormi après de longues et orageuses souffrances. Il a eu trop de courage pour la lutte, elle devait tuer ses forces. Dieu! que c'est triste de voir toutes ces choses! Sa raison était revenue tout entière, avec une douceur d'enfant. L'honneur et la misère ont brisé sa vie. Sa femme reste en proie à la plus profonde infortune avec l'enfant (qui rit!... petit ange). Je n'ai pas de pa-

roles pour vous peindre Mme Geille. Elle semble s'être survécue à elle-même pour soigner, jusqu'au bout, des jours plus précieux que les siens. Ce qu'elle va devenir, je n'ose m'en rendre compte. Je croyais depuis six mois que toute existence était épuisée dans ce corps si frêle. Ah ! Frédéric, lequel des deux a tué l'autre ! Mystère impénétrable et déchirant.

Sentant la misère arrivée à son comble dans cet honnête et intéressant ménage, il m'a pris un courage que vous comprendrez. J'ai écrit à M. Thiers pour lui signaler l'honorable artiste mourant de silence et de fierté, penché depuis un an sur son portrait que la misère et la maladie lui ont fait interrompre. M. Thiers n'a rien fait dire et M. Geille est mort, hier soir, après avoir demandé le secours des sacrements. J'avais pareillement écrit à M. Borelli, de l'aveu de la pauvre Henriette (1). Que va-t-il suivre? Que deviendra l'enfant, si la mère succombe à son tour? Je suis consternée, et cependant j'ai accepté pieusement les tristes devoirs que je remplis. C'est en serrant vos mains dans les miennes, bon et cher Frédéric, et bien près de votre cœur, que je vous donne cette nouvelle funeste. Pour être prévue, elle n'en est pas moins saisissante. Je savais le danger, dès ma dernière lettre; mais, comme elle devait passer par les mains de ces malheureux amis, je n'ai rien osé vous dire. Hélas ! mon cher ami, il n'y a plus d'obstacle à vous dire la vérité. Sa tâche douloureuse et rapide est remplie : celle de vous faire du mal m'était-elle donc réservée?

M. Borelli est-il riche? Ne viendra-il pas au secours, en l'honneur de cette mémoire sans tache? Autour de nous, je ne vois rien, et l'abîme est profond.

(1) Mme Geille.

2 Octobre 1843.

Bien des mois tristes se sont écoulés depuis lors, mon cher Frédéric. D'autres blessures ont frappé dans cette blessure ouverte. Vous savez aussi que c'est pour souffrir et voir souffrir que nous vivons. Qu'ai-je à vous apprendre? Je n'ai même pas eu le temps de m'en entretenir avec vous, ce qui pour moi est toujours une consolation, comme une suspension d'armes. Je ne l'ai pas obtenue dans l'amas de sollicitudes qui emploient toutes mes heures. Croyez-moi, aimez-nous; enfin, restez le meilleur des hommes.

Mme Geille m'a dit vous avoir écrit plusieurs fois. Vous êtes donc instruit qu'elle est la plus malheureuse, la plus malade des femmes. J'ignore le fond exact de tout ce triste sort. Elle a cru devoir continuer à faire finir des travaux commencés et toujours dévorants, puisqu'ils n'ont amené dans cette maison que la misère la plus profonde que j'aie jamais vue. Je m'abstiens de juger la raison de cette pauvre et tendre femme. Elle a tant souffert! Elle souffre et va tant souffrir, que je n'ose plus même lui hasarder un conseil. Elle suit sa tête et la fièvre est là, comme au cœur. J'ai cru devoir pourtant la presser de profiter en toute hâte du bonheur, qu'elle vient d'obtenir pour son enfant, de le voir admis, pour rien, dans un collège où son avenir serait à l'abri. Elle ne peut s'y résoudre et prend tous les détours de l'amour pour justifier le retard de cette séparation. La santé de l'enfant souffre en attendant. Elle le couche avec elle, et vous pouvez juger de l'air qu'il respire. Mais que dire à cette femme qui vous répond : « Je mourrai, si je m'en sépare. » Tout cela est devenu impossible. C'est le malheur même et le désordre qu'il entraîne chez les gens maladifs et passionnés. Vous

seriez, comme moi, consterné de voir un être si charmant, d'une intelligence si distinguée, s'enfoncer jour par jour et se poignarder, pour que la chose aille plus vite. Elle fait avec cela des efforts de courage immenses, pour les besoins du moment. Courir, quand on se meurt ! Demander partout et, ce qu'il y a d'affreux, n'obtenir (car elle obtient souvent) que pour combler le passé et payer des ouvriers dont les travaux ne produisent qu'un gain illusoire : oh ! malheur !...

Je ne vous dirai rien de nous. Que sert de vous affliger? Nous sommes entrés dans les chances d'un procès, avec un homme immoral que le ministre soutient. C'est un journaliste vulgaire que nous avons aidé à mettre au rang de directeur à l'Odéon. Ressouvenez-vous de la lice et de ses petits : c'en est toute l'histoire, et les détails vous en feraient mal. J'aurais besoin au fond du cœur de vous écrire, Frédéric. Car ma pensée, stupéfaite de ce mal sous toutes les formes qui torture mon humble et honnête maison, se repose avec douceur sur votre souvenir, comme un pauvre fiévreux sur l'épaule de son frère...

Ondine, sans être robuste, est mieux de santé qu'à son retour de Londres; elle y a par malheur laissé ses sympathies; nous ne nous entendons plus du tout. Nos rapports sont doux, mais froids. Nous possédons sa forme bien-aimée; le fond est en Angleterre. Le luxe de cette maison (1) et le bizarre de deux caractères de femme ont dénaturé le sien. Elle est toujours aimable, mais ce n'est plus nous qu'elle aime. Ne vous séparez jamais de vos enfants...

(1) Celle du docteur Curie (H. V.).

Paris, 19 Mars 1844.

Je ne vous attends plus, mon bon Frédéric. Puisque vous n'êtes pas assez heureux pour pouvoir répondre à vos amis, ils doivent vous en consoler en vous écrivant eux-mêmes. C'est un double soulagement, car je vous avoue que ce long silence commence à mettre un grand poids sur ma pensée. Je n'ose pas croire que tant de mois se sont écoulés sans vous blesser de quelques douleurs nouvelles. Il y en a pour tous les jours, dans cette vie, n'est-ce pas? Pourtant je l'aime encore par tant d'âmes à moi, qui m'y consolent et m'y retiennent. Tant qu'on me dira : « Restez », je tâcherai, Frédéric. Il reste une inguérissable blessure à ceux qui perdent un être aimé. Sous ce point de vue, j'ai passé une grande part du temps de mon silence à pleurer. Dieu vous ait épargné ce triste emploi de vos facultés aimantes !

Vous, à qui j'ai dû autrefois de connaître et d'apprécier Joseph Delorme (1), vous vous serez réjoui, comme moi, de son admission à l'Académie française. Merci pour nous tous qui l'aimons. Au premier rejet, sa mère, grande et bonne comme *la fée aux miettes* (2), c'est-à-dire pas plus haute qu'un enfant, et qui ne savait pas du tout être ambitieuse de son fils, s'est évanouie comme sous un coup de foudre. On a eu peur qu'elle se mourût. N'est-ce pas que les mères sont adorables et un peu folles, et que Dieu aura toujours un sourire pour elles? Celle-ci voit son fils *assis* pour la vie, à l'abri de cette affreuse question qui met tant d'effroi dans l'amour qu'on a pour un fils : « Aura-t-il,

(1) M. Sainte-Beuve a publié ses poésies sous le nom de Joseph Delorme.
(2) Personnage d'une nouvelle de Charles Nodier portant le titre de *La Fée aux Miettes* (H. V.).

quand je ne serai plus là, un gîte et du feu? » Celui-ci les aura ! Voilà ce qui fait que les premières fleurs du jardin de Mme Sainte-Beuve s'offrent à la Vierge qu'elle a tant priée pour Joseph Delorme.

Je voudrais avoir d'aussi bonnes choses à vous raconter de Mme Geille. Non. Seulement qu'elle se soutient miraculeusement sur d'aussi tristes flots. Elle marche sans cesse, elle pleure toujours, elle lutte contre tout. Pauvre Mme Geille ! Le courage qu'elle a eu de s'arracher de son enfant, admis par un bonheur providentiel dans un collège, est payé de grandes consolations. La santé et la vie entière de cet enfant tenaient à ce fait. Il était perdu, restant près de cette pauvre mère qui est elle-même un enfant désespéré. Je vous assure qu'elle fait bien mal à voir, car elle vit au hasard, sans autre appui solide que l'intérêt qu'elle inspire. Il lui faudrait un asile, un travail, sa famille... Je ne sais que dire et que penser, mais cela fait mal à voir. Quand un sort est défait, que de peine pour rajuster la base ! Elle est seule et ne peut se soutenir. Tant d'intelligence et d'esprit et de cœur n'avancent donc à rien? Je vous afflige, mais la vérité est presque toujours affligeante, mon cher Frédéric, et ce sujet déchirant m'a bien souvent ôté la plume des mains, au moment où j'allais vous écrire. Je crains que sa persistance à garder un atelier et des ouvriers plus ou moins faciles à diriger, ne la soumette à des fatigues bien stériles. Je n'ose juger. Je la plains.

Ondine est parfaitement remise, gaie et fraîche et active. Charmante à voir et guérie à peu près de l'anglomanie qui m'a tant affligée, ainsi que son excellent père. L'Odéon se raffermit par la protection du ministre; il n'y manque qu'un autre directeur. La Providence, qui ne dédaigne rien, nous enverra peut-être ce bienfait.

Jusque-là, nous nous soutenons avec beaucoup d'efforts sur la lisière de la pauvreté. Ne rien vous rendre encore, Frédéric, c'est assez vous dire l'état de ma fortune. Vous saurez l'un des premiers quand mon travail m'aura donné de quoi tranquilliser mon cœur.

Notre Inès vient d'avoir une croissance bien douloureuse : elle est mieux et toujours très bonne et un peu sauvage. Mon fils est toujours très digne d'aller, un jour, serrer la main du fidèle ami de sa mère. Il le souhaite et travaille pour cela. Son amour pour la peinture le conduira peut-être à Rome (1). Oh ! si c'était avec moi, avec mon cher mari ! Notre destinée voyageuse fait remuer en moi de certaines ailes qui ne sont qu'engourdies. Paris ne m'aime guère, et moi je le trouve triste.

---

31 Octobre 1844.

. . . .

Soyez heureux !

C'est à quoi je pense toujours, sans jamais vous le dire. Ce n'est pas pour rappeler le temps immense qui vient de s'écouler silencieux, que je vous écris ce peu de lignes ; c'est pour vous écrire : soyez heureux !

Trop d'afflictions m'ont accablée pour m'avoir laissé la consolation même de vous les raconter. Je suis brisée de fatigue de cœur et de corps.

Ma chère fille Inès, malade depuis quinze mois, l'est devenue, ces deux derniers mois, de la manière la plus grave. J'ai passé par tous les effrois. Vous connaissez ces

(1) Il m'a conduit à un bureau d'enregistrement au Ministère de l'Instruction Publique. Triste fils ! (H.V.).

tortures, vous qui avez le cœur père et mère tout ensemble. J'étais folle et enchaînée à son lit. Depuis trois jours elle a dormi, elle a mangé sans vomissements. Je n'ose respirer bien profondément, mais enfin je vois assez clair autour de moi pour vous écrire. Soyez heureux !

Cette lettre ne fait que vous en annoncer une autre. Je ne suis pas assez à moi, pour vous parler longtemps. Quelquefois, à travers mes tortures, j'ai été regarder celles de la pauvre Henriette (Geille). Ah ! vraiment elle souffre trop ! Quel sort effrayant que celui de cette aimable créature, étrange et courageuse ! Sa figure est un sourire couvert de larmes. La voix mélodieuse d'Inès est bien enfermée et son piano solitaire. Nous voilà maintenant dans les orages de nos enfants.

Where is the rest?... Never. Mais l'amitié toujours, et, au revoir, Frédéric !

Paris, 31 Mai 1845.

Le sort le plus contraire m'a forcée au silence. Vous attrister des détails de nos déceptions, c'est bien mal reconnaître ce que je dois à l'un des rares amis qui m'ont consolée d'être née. Mais comment prolonger cet *a parte* douloureux? Il vous attriste peut-être, mon bon et cher ami, et il me devient insupportable. Au reste, nous sommes si occupés à la lutte où nous ne serons pas certainement les plus forts, que douze heures par jour ne suffisent pas à ce qu'il y faut de courage. Cette monotonie de chagrin doit ressembler à la peine des âmes du purgatoire, n'ayant pour soutien que le rayon lointain vu par une fente des tristes roches qui les entourent. Je pense à Dante, vous le voyez. Je pense à vous !

Ecoutez, cher monsieur Frédéric, j'ai à cœur de vous avouer que je n'ai pu récemment refuser à un peintre, élève de David, et qui a gardé quelque talent du maître, une lettre d'introduction près de quelque ami du Midi, où peut-être il doit aller chercher fortune. Nous avons prêté à ce pauvre et brave artiste une somme bien grosse qu'il ne pourra jamais nous rendre; car, il faut bien le reconnaître, sa triste vie est devenue un emprunt. Donc, je vous avertis que si, dans six mois ou un an plus ou moins, vous voyez apparaître un peintre porteur de quelques lignes de moi qui vous recommandent son talent (il en a), prenez acte de ma loyauté douloureuse qui se borne à vous recommander seulement ce talent et à vous prier avec instance de l'aider, s'il est en vous de le faire, de lui procurer des portraits, qu'il fait très bien, et des tableaux d'église, sans en aventurer les avances. La connaissance que j'ai de votre cœur me force à vous prémunir contre l'abus involontaire qu'en ferait peut-être ce pauvre voyageur. Vous avez des enfants, une adorable femme. Il faut donc se garder d'exciter votre penchant à la bienfaisance qui mène quelquefois plus loin que ne le veut la vertu.

Je vois de mon côté s'enfuir plutôt que s'approcher l'époque d'acquitter les dettes de mon passé. L'Odéon est en ruine. Il va, dit-on, rouvrir, mais comment? et pour combien de temps? Nous y perdrons le passé, le présent et, je le crains, l'avenir qui n'est pas là pour nous. J'ai le cœur plein de chagrins. Ma chère Inès est alitée depuis huit mois. Maladie de jeune fille, développement tardif avec de grandes tortures d'estomac. Jugez quelle santé pour la mère qui pleure et qui veille. Ondine est au pensionnat comme sous-maîtresse, cruelle envers moi à force de courage. Tous ces incidents me composent une vie solitaire et grave, qui n'a plus d'autre bonheur que la résignation...

30 Juin 1845.

. . . .

Je ne peux vous dire encore si nous quittons Paris, ce que je redoute moins que vous ne pourriez le croire. Il a été, il est pour moi si dur ! J'y vois souffrir des êtres qui me sont chers et je ne peux plus rien pour leur prouver mon affection... On étouffe à Paris, à force d'intelligences qui s'y précipitent. Il faut nécessairement qu'une réaction ait lieu vers la province, et nous allons prendre ce parti pour nous-mêmes.

. . . .

1845 (entre juillet et octobre).

. . . .

...Je crois que je deviendrai riche à force de le demander à Dieu pour tant de belles âmes que je vois souffrir. Vous savez, vous, Monsieur, s'il est doux de donner. Moi, je ne sais encore que combien il est difficile de rendre.

Votre lettre est le tableau vivant de tout ce que j'entends raconter, de la Bourse de Paris. Je comprends, d'après ce que vous dites de Marseille, qu'une telle fièvre. sous un tel soleil, doit monter jusqu'à la fièvre cérébrale. On fait poser ici des gardes, à l'entour de ce temple dont l'intérieur m'est inconnu. Les actions des chemins de fer attirent jusqu'aux mendiants qui veulent en acheter. Quel effroi, qu'une telle rage ! Mais, d'autre part, quelle douleur tendre de regarder ses enfants et de dire : « Je les laisserai, pour devenir peut-être ce que j'ai été... pèlerins humiliés et fiers, moins patients, peut-être, moins heureux

en amitié que leur mère ! » Ah ! Frédéric, pour eux je deviendrais marchande.

Paris, 29 Juillet 1845.

Je ne sais qu'ajouter à la lettre de M. Victor Augier. Plus notre intérêt est grave dans le projet qu'il agite avec le prince et la bonne princesse de Monaco, moins je me sens le droit d'user de votre amitié pour notre intérêt personnel. Pesez tout cela, comme si j'y étais absolument étrangère. Ne pensez pas que j'aurais le bonheur sans nom de vous voir bientôt et souvent, par la création de ce plan qu'ils élèvent pour nous. Songez à votre famille avant toute autre famille. Vous savez à quel titre sûr et sacré vous m'êtes aussi cher que le meilleur des frères.

Un voyage que je viens de faire à Rouen pour ma sœur a retardé l'envoi vers vous de la lettre de M. Augier qu'il a cru devoir me communiquer. Vous y verrez la preuve de sa confiance et de sa sollicitude pour mon cher Valmore. De si bons sentiments soutiennent contre l'adversité. Non, Frédéric, on n'a pas le droit de se plaindre des méchants, quand la Providence éclate visiblement pour nous en consoler. Quel que soit le résultat de cette coalition innocente qui se forme dans ce beau coin voisin de vous, j'y trouve un relèvement moral qui me rattache à la vie. L'éloignement de Paris me serait aussi fort doux.

Paris, le 5 Septembre 1845.

...Après quelques éclairs d'un ciel futur, promis, je le crois, à nos pauvres âmes éprouvées, le bonheur de ce

monde convulsif, c'est la paix, n'est-ce pas? Je l'effleure par moments, mais je suis sur une barque trop tourmentée pour l'atteindre. Je suis remise à l'orage et tout ce que je peux, à présent, c'est d'enfermer les cris de mes peines. Inès, mon amour malade, consterne ma pauvre vie. Sa convalescence est heurtée par tant de rechutes ! Le médecin me la promet forte et robuste, mais il demande un an, d'après son expérience qui ne m'a pas trompée. Ma courageuse et presque divine Ondine m'a jetée dans de graves terreurs par un crachement de sang inattendu, au milieu du travail qu'elle s'impose dans l'enseignement. Elle adore ce travail qui fait taire son jeune cœur si passionné, si sage ! Entre ces deux lits de souffrances, j'ai passé de graves nuits, comme entre la foi et l'espérance !...

M. Ampère a dit de son cher, de notre cher Sainte-Beuve :

« Ami volage et sûr !... »

C'est toute une biographie dans un hémistiche. Il y a, en effet, de certains cris qui disent tout notre caractère.

Victor Augier, adorable cœur qui tient de tous ceux-là par le bien, poursuit son rêve (1) et nous emporte à Monaco avec sa belle femme et sa fille qui lui ressemble. Je ne crois pas à l'espérance qui lui rend des forces, mais son erreur même nous touche au fond de l'âme. Bocage nous a trahis. Mon mari l'a supporté noblement. Il attend sa revanche du Dieu des bonnes gens et mon cher Hippolyte a quelque espoir d'une place. Gardez-m'en une dans vos plus purs souvenirs, vous qui vivez dans les miens pour les consoler.

(1) Et rêve il a vécu ce que vivent les rêves !... (H. V.).

Paris, le 12 Novembre 1845.

Ne soyez pas en peine que je compte jamais le nombre de vos lignes pour vous envoyer les miennes, cher et bon Frédéric. Ce n'est pas ainsi que j'aime. Cent ans de séparation et de silence ne me feraient pas oublier ce que vous et votre femme avez été pour moi; comment vos deux noms sont entrés dans ma vie; l'époque orageuse et charmante où tous deux vous m'avez cherchée, comme deux ramiers volent vers un nid qui pleure. Le moment présent, si dur, si positif, avec ses fièvres de calcul et de misère, passe en tumulte sur mon âme qu'il épouvante, mais qu'il ne change pas plus que les vôtres. Je vous vois, de votre côté, éperdu, haletant, mais toujours au devoir, aux enfants, à la femme aimée, au malheur qui se plaint; et je m'attendris de votre silence même, parce que j'en sais la cause, comme si vous me le redisiez jour par jour.

Je n'ai donc qu'une grâce de plus à vous rendre, puisqu'au milieu de vos étouffements vous avez trouvé le moyen de nous prouver que vous êtes le meilleur des amis. Mon cher mari en est peut-être plus touché que moi qui en suis moins étonnée que lui.

...Tant de petits incidents viennent d'accabler ma tête qu'elle se penche et se fend, comme un épi trop plein...

---

17 Novembre 1845.

Une fièvre de fatigue assez violente a suspendu ma lettre, bon et très cher ami. Je ne veux pas tarder à vous l'envoyer puisqu'elle vous porte une triple gratitude bien pure. Il vous aura été donné de verser ainsi parfois quelques filets d'eau vive dans les flots amers de nos jours...

Ma chère petite malade, Inès *Blanche*, se tourne décidément vers la convalescence. Il y a tous les jours un indice meilleur, malgré la fréquence d'une fièvre nerveuse, dernière suite d'une croissance tardive. Ne puis-je pas dire que j'aurai relevé cette plante-là avec mes larmes? Oui! Mais vous savez si bien si l'on regrette rien, quand on voit son enfant marcher. Votre cher Frédéric vous l'a si bien appris! Tous, au reste, nous tirent ce tribut du cœur. Notre Hippolyte jusqu'ici n'a fait que nous en consoler.

Je ne peux me décider à charger cette lettre des détails que vous me demandez sur notre nouvelle déception. Pourquoi vous aigrir contre l'humanité? Cette triste époque passera et tous les comptes se régleront ailleurs qu'en ce monde. Seulement vous savez que le malheur éclaircit les rangs. Mon mari, frustré de tous ses droits, ne pouvant plus faire avancer personne puisqu'il n'est plus rien et qu'on lui a tout pris, est au moins laissé à lui-même et nous avons autour de nous le silence, qui n'est pas sans douceur pour l'honnête homme.

Je n'ai pas besoin, je pense, de vous expliquer l'abandon total où Valmore est laissé, et toutes ses courses stériles, et tous ses amis dispersés, loin de lui. Je vous assure que Paris ressemble à une ville prise d'assaut. On pousse, on se regarde effaré, on passe, on n'a plus le temps d'écouter. De temps à autre seulement, on dit de Valmore : « Aussi, avec ses délicatesses, le voilà ! » Et puis, chacun va à ses affaires.

Ondine est toujours dans un pensionnat contre mon aveu, brisant sa santé sans fruit, ajoutant son éloignement volontaire aux chagrins de ma maison. Celui-là est un des plus cruels. O Frédéric ! ne sentez jamais les bras de votre enfant se détacher des vôtres. C'est cette douleur-là qui

fait pleurer, durant les nuits sans sommeil. L'évidence même ne lui dit pas que sa santé le lui défend. Elle n'entend que sa volonté (1).

Paris, le 29 Novembre 1845.

. . . .

Ma chère Inès (2), malade, l'est encore, mais moins par degrés. La voir debout, marcher un peu, sourire et rire, prendre quelque nourriture, ce doit être à mes yeux la santé, comparé aux tortures que je lui ai vu subir ; mais tout est incomplet, tremblant, entravé chez cette petite sainte enfant, si bien organisée pour chanter les tendres cantiques. Mélodieuse jusqu'aux doigts, si légers et déjà si habiles sur le piano qu'elle regarde maintenant, les larmes aux yeux. .

Ondine a suivi sa vocation impérieuse, l'enseignement. Sa santé vient d'en souffrir parce qu'elle y a mis toute l'ardeur de la passion. Ce devoir qu'elle s'est créé par un immense besoin d'activité, de considération et d'estime d'elle-même a failli lui coûter bien cher en brisant ses forces. Sa maladie m'en a fait une inévitable. Elle est mieux et persiste plus que jamais dans cette voie grave que tous les attraits de sa personne entourent pour elle de triomphes très purs. Sinon le voile, elle est cloîtrée ; sinon le mariage et ses orages, elle est mère de 28 enfants qui obéissent bien à son autorité d'ange. Voilà tout. Elle a chosi. Je la

(1) Ajoutez qu'elle sentait la misère à la maison, qu'elle n'en voulait ni pour nous, ni pour elle, que la *vie artiste* lui faisait horreur, qu'elle voyait son père malheureux de cette situation, sa mère s'épuiser à rouler son rocher... Moi, je ne voyais rien. (H. V.).

(2) Elle devait mourir un an plus tard.

contemple à travers cette séparation volontaire, calme et inflexible, *honorable*, ce qui me rend muette dans le déchirement profond de mon cœur.

Mon cher et excellent fils est placé provisoirement (1) dans la comptabilité, je crois vous l'avoir dit. Il a sacrifié sa chère peinture à l'effroi d'aggraver les gênes de notre inaction involontaire. Nous avons l'espoir assez fondé de le voir entrer aux Archives de la Légion d'honneur. Son caractère solide et son esprit de poète lui font des amis de cœur; je crois en lui, de tout le mien. Valmore déçu, dépouillé par la ruse et l'audace de tout ce qu'il avait obtenu par l'estime, cherche un emploi dans les chemins de fer. Mille démarches, mille lueurs trompeuses n'ont lassé ni ses forces, ni sa volonté. Il se relève tous les jours, pour rentrer tous les soirs, brisé de fatigue de ses courses stériles. Moi, je suis à moitié morte et j'écris des contes d'enfant, à cinq francs la page d'impression, dans un journal.

M. Augier a reculé devant l'austérité de Monaco (2). Souhaitant traiter cette affaire trop en grand, il l'a vue se hérisser d'entraves et ce rêve est abandonné.

Un éditeur m'a proposé ce marché : un volume de contes inédits pour les enfants, composé de huit ou dix petits drames; 500 francs, pour un tirage de 5,500 exemplaires. Voilà Paris et ce que l'on nomme la littérature de femme !...

---

12 Février 1846.

Je n'ai qu'une joie d'enfant à vous renvoyer, bon Frédéric, celle-là même que je vous dois, la seule qui ait tra-

(1) A vingt-sept ans, il était temps ! (H. V.).
(2) Le Prince de Monaco.

versé mon âme durant les mois sombres qui viennent de s'écouler. Il faut avoir, en effet, passé par des jours bien éperdus pour n'en avoir pas reposé quelques heures avec vous qui cherchez nos tristesses pour les embrasser, de si loin. C'est ainsi ! Ce sera longtemps encore ainsi.

Du temps de ma mère (le meilleur de ce monde), on mettait, à Noël, nos petits souliers dans la cheminée : les cheminées de Flandre ont des recoins préparés pour le bonheur des enfants. Quand ils ont été bien sages, ils trouvent, le lendemain, leurs souliers pleins de joujoux, de délices choisis par le petit Jésus qui a fait sa ronde; et les cris de joie d'éclater, et les mères de sourire, et tout d'aller comme en plein Paradis. Vous nous avez fait du paradis de Marseille, cher et bon père de vos heureux enfants. Vous avez pensé aux miens qui vous aiment, à leur père si gravement éprouvé par les mauvais, et j'ai reçu vos présents comme si, en effet, ils tombaient par une fente du ciel, où nous nous reverrons, Frédéric, j'en ai la profonde espérance. Si votre femme a présidé à cette gracieuse surprise, embrassez-la tendrement pour une mère qu'elle aimerait bien si elle en savait toutes les angoisses et les attirements sincères vers elle...

Mon fils travaille dans une Assurance et aux études du Baccalauréat. Il faut absolument qu'il possède ce diplôme pour profiter de tous les bons appuis qui s'offrent à la jeunesse. Il déplore maintenant cinq années perdues à la peinture. O chers imprudents ! C'est toujours cet amour qui tourmente les hommes. Il avait jeté là son premier amour.

Ondine est heureuse au pensionnat, je dois l'être. Inès est toujours languissante et dans une convalescence cahotée. Je n'ai pas un jour sans transe, auprès de cette jeune fille qui aurait dû s'élever en Asie. Sa voix est triste

et charmante. Je crois que son âme est et sera comme cela. La mienne appartient à eux tous ! Prenez-en la part bien pure que je peux vous donner.

Paris, 2 Avril 1846.

. . . .

Voyez comme j'écris par bonds et par élans ! Ce qui vous doit donner une idée du tumulte *solitaire* dans lequel ma vie se passe, auprès de ma chère petite malade. Un intérêt si triste et si passionné met beaucoup de trouble dans toutes mes impressions. Je demande grâce à tous ceux que j'aime, pour l'incohérence des preuves que je leur en donne. Je sais à peine en ce moment l'orthographe de mes sentiments : que leur vérité les sauve ! Les tristes ont une langue à part, qui ne s'entend que des bons et des privilégiés...

Le sort, du côté de la fortune, se lasse et veut que nous respirions. Mon cher Valmore est demandé à Bruxelles, comme directeur de la scène; mais je ne peux le suivre encore, car ma fille est trop malade et mon fils va passer ses examens. Nous sommes toutefois obligés de bénir cette séparation momentanée. Nous étions si près du naufrage, que nous n'avons pu risquer d'attendre dans l'inaction l'ouverture du théâtre d'Alexandre Dumas qui aime mon mari, comme un frère...

---

24 Juillet 1846.

...La maladie de ma chère Inès s'est accrue d'accidents si graves, que je n'ai plus à respirer dans les soins et les craintes dont je suis accablée. Je marche, je pense et j'agis,

comme une somnambule dans son rêve triste. Qu'est-ce qui me réveillera? La volonté de Dieu sera-t-elle terrible ou clémente? En rassemblant ainsi quelques idées pour vous les transmettre et ne pas vous laisser tout à fait ignorant de ma position, je ressens un déchirement du voile que je retiens sur le fond redoutable des choses... Je ne peux continuer à vivre ainsi qu'avec un peu d'illusion, et si j'ose vous parler de mon pauvre enfant affaibli par deux ans et cinq mois de souffrance, je verrai... ce que je ressens parfois à travers mes os, comme un sillon de feu poignant. Je verrai! mais quoi? Il y a dix jours qu'une apparence de force et de convalescence s'est brisée tout à coup par des vomissements de sang. La terreur a été bien grande. Une toux opiniâtre a suivi. Les nuits, les jours, roulent sur mon cœur, comme des menaces...

Paris, 8 Avril 1847.

Cette perte que vous venez de faire vous frappe-t-elle dans le cœur, cher et bon monsieur Frédéric? Je n'étais pas moi-même en état de répondre à ce triste message. Je suis flagellée de tous ceux qui tombent sur mon cœur, à moi, si sanglant d'une blessure inguérissable et où flotte une si douce, si triste et si jeune image (1). Il faut que vous me soyez bien cher pour que de telles paroles m'échappent, car pour rien au monde je ne veux parler de moi-même. Je n'existe ou ne fais semblant d'exister qu'en tournant au fond de ce précipice qui s'appelle mon sort. Je ne dis rien, par amour et par pitié pour ceux qui m'entourent

(1) Inès, sa fille, morte à 21 ans, le 4 décembre 1846. Voir sa lettre à Lepeytre, le 10 décembre 1846, publiée par Pougin (*Op. cit.*, p. 303).

et qui m'aiment. Aux autres, ce serait m'arracher l'âme inutilement. A vous, je dirais tout ce que je pense et votre âme soutiendrait la mienne dans les chaos qui la bouleversent. Mais vous êtes loin, quoique toujours présent à mon amitié; vous êtes dans le tourbillon des affaires et (Dieu en soit loué !) recueilli quelquefois dans un heureux ménage. Vous ne pouvez donc que me deviner et me plaindre : j'en suis sûre. C'est pourquoi je force mon silence dans la crainte de vous inquiéter, et pourquoi je vous adresse ma plus tendre sympathie, si votre mémoire pleure une vie chère à la vôtre...

Qu'est-ce donc que cette vie, mon ami? Où nous conduit-elle? Mais, par où faut-il arriver ailleurs?... Quelle révolte insensée me bouleverse à cette idée incessante? Je ne peux pas me soumettre, Frédéric, ni pour ceux que j'aime, ni pour moi, roseau brisé. Je pleure, et pourtant, je crois... Mais cette porte fatale et sombre, elle m'est épouvantable.

Mon mari est de retour providentiellement. Il a cruellement souffert de notre absence. Il aimait si passionnément notre doux martyr.

Tous les théâtres de France s'écroulent, celui de Bruxelles est aussi naufragé. Valmore ne sait, encore une fois, ce que nous allons devenir. Il cherche des appuis pour entrer à la Bibliothèque Royale où serait sa vraie place. Je vous dirai ce qui en adviendra. Par un double malheur, M. Martin du Nord nous est enlevé, et M. de Chateaubriand s'éteint, tous deux si fidèles à notre infortune.

C'est donc toujours du fond d'un orage que vous écrit la plus constante et la plus sérieuse de vos amies.

Lundi, 12 Juillet 1847.

Est-ce un rêve affreux qui tombe dans une réalité de larmes? Non, personne n'aurait inventé de frapper ainsi mon cœur qui tient à peine. Votre maison est, à présent, ce qu'était la mienne, — ah! pauvres amis! — ce qu'est et ce que sera notre mémoire, nos jours et nos nuits, et tout ce qui va suivre. Ah! vous aussi, vous pleurez de ces larmes-là! Qui peut s'en faire une idée, dites, quand on ne les a pas pleurées?

Une inquiétude sourde m'éveillait par moments sur Marseille. (Marseille, pour moi, c'est votre maison.) Il y a trois jours seulement, en glissant toute seule et fondant en larmes en plein soleil, une idée que je n'appelais pas est venue à moi. Cette enfant même que je bénissais Dieu de vous avoir donnée et que j'ai toujours vue de loin si gaie et si légère, je lui ai tendu les mains : « Au moins, me disais-je, elle est gaie! quoique un peu liée à moi, si triste! Merci pour eux, Seigneur! » Voilà une vérité bien terrible, qu'en dites-vous? Il y a des lumières incomplètes, c'est vrai, mais qui montrent où l'âme est menacée par un coup prochain. Je l'ai reçu, hier soir. Mon cher Valmore a cru pouvoir me le cacher quelques instants, mais j'ai voulu voir, et votre nom est sorti bien triste de ma bouche, mon cher monsieur Frédéric. Je me suis sentie à la fois bien près et bien loin de la mère et de l'enfant que j'aimais, que j'aime, mais d'une teinte si différente aujourd'hui. On ne croit jamais à de telles choses possibles. Seulement j'étais inquiète. Pourtant le poids me restait, car penser que l'absence change des âmes comme les vôtres, ce serait vraiment ne plus croire à l'âme.

Vous connaissez la mienne, prenez-la. Je sens qu'elle n'est pas anéantie dans son propre malheur et que nous

sommes doublement frères, ruinés d'une de nos plus belles espérances. C'est acheter bien cher sa possession éternelle, qui nous attend.

---

27 Octobre 1847.

Je suis restée sous le coup poignant de votre lettre. Il me semble qu'une lettre ne pouvait y répondre; moi seule, et mon triste visage vous auraient prouvé que nous sommes nés pour souffrir, et cela ne fait qu'attrister davantage un cœur comme le vôtre. Je me suis abstenue de vous rien dire, mais n'êtes-vous pas las d'un tel silence? N'êtes-vous pas plus consterné quand vous n'entendez rien, à travers ces routes qui mènent à vos amis? Quoi que vous disiez de votre esprit inconsolable, n'écoutez-vous pas involontairement si l'on vous parle et si l'on pleure pour vous? Il est vrai d'avouer que c'est encore bien inutile et, qu'après les coups irrévocables, il n'y a que les secrets divins à demander pour ceux qu'on aime et pour soi. Je les ignore, Frédéric; si Dieu m'avait jugée digne de les connaître, je vous les aurais envoyés. Mais je ne sais rien que ce que vous savez vous-même. L'effroi d'affliger ceux qui m'entourent est l'unique sauvegarde qui les assure de moi. Causer une douleur à un cœur vivant, me donne jusqu'à la force de feindre un courage que je n'ai pas. Je ne connais plus d'autre énergie que la feinte, et c'est inexplicable d'être si absolument défaite en soi quand il reste tant à aimer, quand on croit par l'instinct, par la raison, par la volonté à l'immense pouvoir et à l'immense bonté de Dieu qui nous rendra tout, parce qu'il l'a promis sur sa parole de Dieu et de père, Frédéric! Mais que voulez-vous? Je reste poignardée, comme vous

l'êtes. Je ne me sens plus vivre, parce que je sens toujours mourir mon enfant (1). Tout est là.

Mme Geille est plus brisée que jamais. Je ne croyais pas qu'elle pût l'être davantage. Elle a perdu sa mère; c'était une adoration, et les douleurs de Mme Geille sont d'une violence effrayante. Sa santé y périt tout entière. Je l'avais conjurée de laisser aller son enfant loin de Paris, avec des gens sûrs qui se chargeraient de continuer son éducation. Son âme s'est soulevée devant ce sacrifice, et voilà l'enfant rentré avec sa mère dont l'état de maladie et de misère n'est pas à décrire. Je déplore ce genre d'amour à cause d'elle-même, car son seul espoir d'avenir est dans ce charmant enfant dont l'intelligence et la santé se développaient à vue d'œil, où elle l'avait provisoirement placé. C'est là un coin de Paris qui m'est très douloureux, parce que je tremble que ce soit sans remède. Elle tournoie dans bien des désespoirs et sa volonté est immuable, mais si faible de corps, si fière, si vainement intelligente et courageuse !

Je cherche si je n'ai rien de moins triste à vous dire, car de pareilles lettres ne sont que des barbaries. Marseille, sans doute, ne vous épargne pas, même dans vos amis. J'en juge par les coups fréquents dont je suis frappée, d'ici, de loin, de partout où j'ai noué quelque relation tendre. Bon Frédéric ! si ému, si tristement atteint du cri de détresse de ceux qui vous sont chers, je regarderais comme un devoir religieux de vous envoyer une joie, si j'en avais une à vous apprendre. Je n'ai que ma sympathie éternelle et profonde pour vous, pour la mère dont les larmes ne doivent plus se sécher.

Malgré l'inquiétude qui me prend quand votre silence

(1) Inès, morte en 1846.

se prolonge, je n'ose vous demander de m'écrire. C'est appuyer sur votre cœur qui vous fait mal, et le mien m'étouffe, surtout quand je parle à ceux que j'aime le plus. Je vous comprends donc si vous avez de l'éloignement pour les entretiens intimes. J'ai assurément bien de l'affection pour vous et nos désespoirs sont pareils, mais c'est à cause de cela même que j'ai peur de vous et que vous devez être effrayé de moi. Qu'avons-nous à nous dire, sinon de crier après nos enfants ! J'ai bien pitié de vous.

Je voulais pourtant vous instruire de quelque chose, mais je ne m'en souviens plus. Je crois que c'est de l'admission de mon adorable fils au ministère de l'Instruction Publique, si je ne vous l'ai pas dit. Il est du cabinet du ministre, depuis trois semaines. Sa position commence à se dessiner; il est fort aimé par là et son travail est bon.

Ondine est une personne accomplie; mais sa santé est moins forte que son courage. Si j'avais plus de bonheur à lui offrir dans mon triste amour, je ne me consolerais pas de la voir rester au pensionnat. L'instruction et l'enseignement la fatiguent, bien qu'elle en dise pour nous rassurer. Elle a pleuré pour vous...

Mon cher Valmore est toujours inoccupé. C'est moi qui suis chargée d'étourdir son inaction dévorante et de faire de l'espérance, quand même. Vous souffririez, si tout ce qui nous concerne vous était connu. Sa probité a rencontré des perversités incroyables, et l'état actuel des théâtres n'est pas propre à réparer ses disgrâces. Un sort défait se relève bien lentement.

Adieu, Frédéric ! Envoyez-moi quelquefois votre nom sur une carte, sur un livre, un journal, n'importe, par occasion. Ce sera m'obliger plus que je ne peux vous dire.

Votre femme me préoccupe souvent, votre fils m'intéresse plus que jamais et je n'ai pas besoin de vous dire qu'eux et vous, je ne vous ai jamais mieux aimés.

1er Mai 1848.

J'ai peur de vous écrire dans l'intimité de nous-mêmes, car il est bien difficile de ne pas vous ouvrir mon âme, et mes peines sont tellement les vôtres que c'est vous en entretenir au lieu de vous en distraire. Mais que peut-il arriver maintenant sur cette terre tourmentée, qui nous ôte le supplice de vivre, c'est-à-dire la mémoire? Cette voix, cette pression continuelle, cette impossibilité de marcher librement, qui peut nous en débarrasser? Rien, cher Frédéric, puisque tout cela est devenu la vie. Une vie y manque, une vie d'enfant, et tout le reste est défait. Si Dieu et l'enfant n'étaient pas au bout d'un tel écrasement d'existence, que voudrait dire l'affreuse promenade de nos âmes parmi tant d'autres âmes qui souffrent aussi, sans nous plaindre ou nous aimer? Je les plains toutes.

...Je ne l'ai pas revu. Nous sommes à l'état de fantômes qui se heurtent, s'entreparlent, s'entretuent, hélas! Je n'ai plus en moi un seul bon sentiment, qui ne soit devenu une douleur. Votre frère, avec sa figure expressive, m'a fait un mal affreux. Par un hasard qui se répète trop dans nos agitations, il se trouvait, en même temps que lui, chez nous, une dame du Midi, fort vive et sous l'impression de douleurs contraires. Je crains bien qu'elle n'ait froissé cet autre vous-même qui a glissé de nos bras, comme une ombre, dans son empressement d'aller vous rejoindre. Je demeure très inquiète de sa santé.

Peu de jours se sont passés depuis, sans que cette impression ne se soit mêlée à toutes mes tristesses. Les soulever pour vous écrire, ne m'a pas été possible.

Que Dieu soit loué, qui vous attache où vous êtes et où vous pouvez continuer tant de bien ! Ne pas aigrir les passions soulevées de toutes parts en sens contraire, ce sera remplir une mission divine, quel qu'en soit ici le prix. Il a été bien dit que : « l'essentiel pour l'honnête homme n'est pas d'obtenir, mais de mériter. » Que cette raison entre jusqu'au fond des blessures de votre excellent frère. Nous vivons là-dessus, depuis bien des années. La détresse s'est accrue de mois en mois, depuis quatre ans. Mais tout ce qui est matériel change, ou se supporte, puisque j'en suis arrivée à supporter la vue du sort de Mme Geille. Une femme de cette nature, descendre au fond d'une telle infortune ! Et moi, pouvoir si peu devant tant de larmes ! C'est vous dire que je n'ai jamais les yeux secs...

---

5 Juillet 1848.

Votre dernière lettre manquait à mes désespoirs. Quand je l'ai reçue, j'étais sous le poids de la maladie. Je suis restée dans une stupeur pareille aux rêves où l'on veut crier sans voix. Mme Geille, en m'apprenant ce que vous m'annoncez, s'est mise à pleurer amèrement. Je la regardais sans une larme dans les yeux, car je ne respirais guère, cherchant peut-être quel était, de nous deux, le plus malheureux. Je n'en sais rien, Dieu seul le sait. Quinze jours après, Mme Geille m'écrivait de l'hospice où elle s'était fait porter, croyant ne pas survivre à tous ses maux qui sont infinis. Pourtant un nouveau miracle l'a fait se relever encore et, deux ou trois jours après sa

sortie de l'Hôtel-Dieu, la grande tragédie couvrait Paris de sang et de terreur (1).

Vous aurez tourné les yeux vers nous, j'en suis sûre, avec un grand serrement de cœur; car ces morts violentes causent des saisissements atroces à qui les reçoit et à ceux qui les apprennent. J'étais convalescente depuis deux jours et j'avais mangé à table avec ma chère famille, quand la colère du ciel a éclaté sur tous, par la fusillade, le tocsin et le canon. Quels cris humains, Seigneur! Je n'ai nullement la force de vous donner un détail; vous n'en savez que trop. Il vous importe que nous soyons vivants et je vous l'écris, quoique avec beaucoup d'efforts, car je suis encore stupéfaite et défiante de l'espèce de calme étendu sur tous ces affreux mystères. Nous aurions à en parler pendant huit jours, si nous étions ensemble. On les pleurera dans cinquante ans encore, car il y germe bien des peines et des vengeances, mon cher Frédéric!

De quoi peut-on se plaindre personnellement, au milieu de tels désastres? Vous y devinez nos détresses. L'ouragan qui bouleverse votre destinée n'était pas nécessaire, pour éclairer toutes les pitiés fraternelles de votre cœur. M. Lacour, qui me prie de vous rappeler son nom bien affectueux, pleure là-dedans le général Négrier (2), son meilleur et son plus vieux ami. Toutes les espérances se sont refermées pour nous, cher et bon absent; chaque parole que j'écris est le malheur tout pur. Je crois que l'immobilité où il me tient est de la soumission. Je l'ai beaucoup demandée à Dieu...

(1) Les journées de Juin. Marceline habitait alors, 89, rue de Richelieu, au centre de Paris en révolte (H. V.).
(2) Tué sur les barricades.

18 Août 1848.

...Nous n'avons plus, ni l'un ni l'autre, de tristesse que nous ne puissions comprendre et partager. Comme père, vous êtes ruiné pour ce monde. Quant à moi, mon espérance est dans l'autre. Un jour ne se passe plus sans ouvrir mon cœur à d'affreux coups de lance et, s'il fallait guérir en perdant une si chère image, je ne le voudrais pas plus que vous ! Pas plus que la mère qui est à vos côtés. Vous auriez au milieu de vous dix enfants florissants de vie et de joie, l'autre ange pâle et flottant vous attirerait toujours à lui en vous disant : « Aimez-moi. Je vous aime et je vous espère ! » Nous sommes défaits, c'est fini. Mon cher Hippolyte lui-même, qui n'était pourtant que son frère, me disait l'autre fois : « Moi aussi, maman, je fais déjà semblant d'être heureux. Quelque chose de moi s'en est allé; je suis comme amputé. » Une vie si jeune est donc déjà incomplète auprès de la mienne qu'il a sauvée, le pauvre enfant !

Mais pitié pour nous, Frédéric : n'appuyons pas sur ce qui ne doit plus guérir. Tout ce que je vois m'apprend que nous sommes nés pour une autre existence. Les tourments de celle-ci l'achètent bien cher ! — Comment, voulant épargner votre cœur, vous parler de Mme Geille? Vous décrire cette misère, vous parler de ce fantôme de la belle et bonne Henriette, ne serait vraiment pas humain. Elle existe encore, à l'étonnement de tous et au sien, car elle dit des choses qui tortureraient ceux mêmes qui ne l'aimeraient pas. Je la regarde et je l'écoute avec des défaillances dont elle ne s'aperçoit pas, car, dans cette lutte terrible avec tous les maux du corps et de l'âme, elle a des sourires et des projets qui font un mal affreux. Ses parents ne lui pardonnent pas d'avoir abjuré son

culte (1) et les plus riches surtout lui en font un crime, pour ne pas avoir à la mettre à l'abri du véritable enfer où elle est glissée peu à peu... Elle m'a paru désirer fortement que je vous envoie les deux lettres ci-jointes : l'une, de son charmant enfant, bien près, je crois, de devenir tout à fait orphelin ; et l'autre, des frères de son mari, qui la jette dans une terreur inexprimable pour l'avenir. Car si l'enfant perd sa mère, dont les prières et les larmes lui ont servi du moins d'appui jusqu'ici pour le maintenir dans son humble pensionnat, que deviendra-t-il, comme précipité dans la mer quand il n'aura pas un parent qui le réclame ou réponde aux exigences de son éducation?

Si quelques paroles sérieuses du meilleur des hommes peuvent modifier la résolution des frères de M. Geille, dites-les-leur, cher et bon ami. Vous devinez assez, sur ce que j'ose vous écrire, le sombre tableau dont je vous cache les trois quarts. Le Ministère, où j'avais été assez heureuse pour faire obtenir quelquefois des secours à la veuve de l'*artiste* M. Geille, est entièrement changé et renouvelé. J'ai perdu moi-même douze cents francs sur une pension littéraire qui nous soutenait sur l'abîme, depuis la ruine totale de mon cher Valmore. Tout manque donc à la fois à cette belle et bonne créature, que la vie abandonne d'heure en heure. Je vous avoue que c'est un spectacle bien grave à contempler. Je me demande si les liens de famille n'imposent pas quelque devoir, devant cette détresse suprême. J'ai tenté même d'aller m'en convaincre devant sa propre tante, fort belle aussi, fort riche, somptueuse même, mère d'une fille élégante, douce et d'une beauté pareille à celle de sa mère et de sa cousine Henriette. Ces dames m'ont reçue avec égard et convenance,

(1) De juive elle s'était faite catholique, par amour pour son mari (H. V.).

puis elles ont envoyé quarante francs à leur parente qui se meurt... Voilà !

Je n'ai plus de paroles aujourd'hui pour vous entretenir de la position lugubre qui se maintient pour le peuple et ceux qui le gouvernent. Chacun la justifie, la condamne ou la supporte, à sa manière. Je n'en comprends bien que la part saignante et mes yeux ne se sèchent plus devant ces monceaux de mourants entassés aux prisons, ou qui se traînent à la déportation. Ah ! pitié, quelle tragédie ! Je voudrais bien vous voir, je voudrais bien m'enfuir, et puis je retombe sur ma chaise où je fonds en pleurs.

Hippolyte et son excellent père me recommandent toujours de vous parler d'eux. Je vous les nomme pour vous prier d'aimer en eux ce qu'il y a de meilleur en moi, car ils sont moi-même aussi bien que notre charmante Ondine.

Le 3 Novembre 1848.

...M. Faure se charge de ma lettre qui ne peut vous porter aucune consolation; je sais par moi-même qu'il n'y en a plus pour vous, plus pour moi-même. Il y a pourtant un nom à donner à l'avide émotion qui cherchait et devinait d'avance toutes les paroles de votre lettre chère et désespérée, que j'ai serrée sur mon cœur et sur mon front, pour l'écouter encore plus longtemps, après l'avoir lue. C'est donc bien vrai, mon cher ami, il n'y a plus d'espérance pour nous? Ici, c'est le désert; là où sont nos enfants, c'est la vie. Mais avoir vu ces doux visages si pâles, avant de *renaître*... Ah ! Dieu ne donne pas l'oubli de ces terreurs profondes, et, ne pouvant les oublier, que pouvons-nous regarder à présent qui n'en soit comme éteint et privé

d'existence? Est-ce vivre? J'ai peur de tout. Votre femme étant ainsi, quel besoin ai-je de vous dire que je la plains, que je l'aime, que je prie pour cette pauvre mère et que je lui demande de prier pour moi?

Vous savez comme je vous aime, et vous craignez de blesser mes opinions *politiques!*... Moi, des opinions?... J'ai des larmes, Frédéric, de la stupeur, une charité dévorante. Comment voulez-vous que je vous sente souffrir, sans vous plaindre? Mais pour juger et prendre parti dans tous les malentendus qui divisent les hommes, cela m'est impossible. Dieu seul en sait le secret et la fin. Moi, je passe, battue de tous les orages, et j'appartiens aux plus malheureux. Les révolutions, qui secouent la terre et nous, sont empreintes, il faut le dire, d'une longue et grande colère. Il est impossible qu'une convulsion si générale n'ait pas un sens. Les âmes douces, comme les nôtres, voudraient sans doute, à force de prières, suspendre les explosions terribles de ces volcans et maintenir, du moins à la surface, l'ordre que les hommes de paix et de bonne volonté, comme vous, étendent longtemps sur le monde à force de dévouement et de bonté. Mais les ambitions mettent le feu aux masses souffrantes; le froid et la faim font le reste, et la justice de Dieu est dépassée. Les innocents sont égorgés ou en fuite, les ambitieux contents pendant six mois, puis remplacés par d'autres. Voyez : c'est là tout ce que je crois deviner au fond de nos mansardes où quelques amis montent tout divisés, tout pleins d'effroi et de rêves divers sur les effets, sur les causes et sur les suites. Elles sont sous un voile bien épais. Bien des gens brûlent de le déchirer à coups de canon. N'est-ce pas ainsi que la vie actuelle en décide? Ce qui fait qu'on s'éveille en tremblant, car le jour est une menace et la nuit un cauchemar. Je vous en dis bien long sur mes tristesses enfer-

mées, car je ne parle guère de tout cela pour ne pas semer la fièvre dans le cercle adoré de mes affections. Je pleure seule. Quand je me précipite où *dorment les bénis*, j'y vais seule, et comme je suis d'ordinaire très pâle, on ne s'aperçoit pas de la secousse profonde que je viens de recevoir. Vous devez avoir des réveils bien tristes ! Ces réveils qui vous rapprennent tout... Se peut-il que les anges et la bonté divine en terrassent, tous les jours, de faibles créatures, comme nous ? Voilà pour l'âme.

Moi, qui conduis le petit labyrinthe du ménage, j'en sais heureusement seule les épines. Les fiertés souffrantes de mon cher mari s'en doutent, mais je souris hardiment comme si tout allait bien. Notre charmante Ondine redonne enfin la grâce de sa présence à cet humble coin. Son emploi d'inspectrice des pensionnats me paraît bien fatigant, non pas pour son courage, mais pour sa santé mobile, comme la mienne. Ses courses journalières, par tous les temps, à travers l'immense Paris, me tiennent au supplice. Notre bon Hippolyte est fort bien posé à l'Instruction Publique où son avenir paraît se consolider. Mon cher Valmore seul est en surnumérariat interminable dans une bibliothèque. Et tous vous embrassent d'une étreinte affectueuse, car vous êtes lié à tous nos souvenirs.

Que pensez-vous de l'Algérie ? Tout le monde s'y précipite, dans l'impossibilité de vivre en France. J'ai un beau-frère, habile mécanicien, chef d'une famille de onze personnes et qui n'a plus de pain. Son gendre reste seul chargé de toute la tribu, et mon beau-frère veut partir pour Alger, dans l'espoir d'y diriger des constructions, des métiers, des irrigations pour les usines. Tous ces termes me sont étrangers, mais lui m'est cher et je voudrais savoir si son projet n'est pas un danger. J'aiderais à l'y faire passer, comme je viens de l'obtenir pour M. Faure. Si

vous pouvez me donner un peu de lumière à cet égard, obligez-moi de me l'écrire, vous qui m'avez aidée à tant de choses difficiles. Sans l'amour qui nous tient ici serrés à nos deux enfants, Valmore et moi, nous quitterions Paris où nous souffrons vraiment trop. Sainte-Beuve nous eût aidés à ce nouvel exil, mais lui-même vient de s'y décider et je vous parle, le cœur encore serré de ses adieux. Il est à Liége, m'a-t-il dit, sans retour, et tant d'autres !... C'est une frénésie. On n'entend partout que cela : « Partons ! Partons ! » Et lui quitte un sort vraiment solide, aussi paisible à pareille époque. Tout cela consterne et commence... ce que je n'ose pas écrire, quoique j'y pense toujours.

---

22 Février 1849.

Je viens de brûler une lettre qui vous était destinée, si remplie de tristesse que je n'ai pu me résoudre à vous l'envoyer. C'était mal répondre aux consolations que m'ont apportées les vôtres.

Devais-je oublier combien vous avez aussi besoin de consolations? J'aimerais mieux vous parler, que vous écrire. Je serais ou moins contrainte, ou moins expansive. Il est certain que réunie à votre femme et à vous, nous n'aurions jamais versé nos dernières larmes, mais nous nous aiderions tous trois à parler et à nous taire. En vous écrivant, je suis seule. Eh ! que puis-je dire, sinon ma douleur qui ne peut qu'aigrir la vôtre à tous deux, en vous prouvant que le temps ne guérit rien?... Il ne fait que nous flétrir.

Je ne veux pas davantage me rendre compte si nous avons les mêmes yeux, vous et moi, dans la contemplation des grands orages de notre époque. Qu'est-ce que cela fait aux liens sérieux qui se sont formés avant ce tremble-

ment de terre que nous regardons de loin, sans nous y mêler que par la souffrance? La mienne est pour tous; je n'ai pas d'autre énergie et, si vous grondez, j'embrasserai tendrement votre femme qui sait bien qu'on ne doit pas gronder les mères. Il faut les laisser aimer et pleurer.

Mon cher mari et moi ne sommes mêlés à aucun flot de l'époque. Tous deux déçus et ruinés, nous vivons dans une solitude complète, demandant à Dieu du travail qui ne vient pas, mais ne le demandant qu'à Dieu, car nous ne connaissons absolument personne qui prenne le moins d'intérêt à notre humble existence. Elle touche de si près à la misère que, sans l'adorable caractère d'Hippolyte et la grâce encore *célibataire* de sa sœur, nous aurions suivi le grand emportement qui enlève tant d'infortunés pour l'Algérie. Valmore s'y fût décidé, car il a été étrangement trahi dans ses droits et dans ses vœux les plus bornés; mais s'arracher à de tels enfants a été, jusqu'ici, au-dessus de nos forces...

---

2 Juin 1849.

...Je les aime bien, ces chères lettres, autrefois si fréquentes, rapides comme des ramiers trempés pour moi du soleil de Marseille qui a toujours manqué à ma vie, vous le savez, mais dont le reflet m'a toujours aussi fait battre le cœur, né pour lui, en vain ! Ces lettres, cher monsieur Frédéric, ces ramiers ont perdu l'essor. Il y a eu bien des larmes sur leurs ailes; le nid d'où elles s'échappaient a été, comme le mien, cruellement ravagé par la mort. C'est fini pour moi, comme pour vous; une autre vie a succédé à celle du jeune père heureux et fier de sa fille; un purgatoire a commencé pour la mère qui n'a plus sa fille par la main. Je suis dans

un désespoir pareil au vôtre. Je ne supporte plus rien de ce que j'aimais comme un rappel ou un avertissement douloureux. Aimer, aimer presque dans ses os, et se les sentir arracher, bon Dieu ! que cela fait de mal !... Est-ce pour cela que vous ne m'écrivez pas? Etes-vous aussi lâche que moi, dans les tortures que Dieu inflige à tout ce qu'il a jeté sur la terre?

Cette pauvre femme, que je vois assez souvent et qui se traîne encore, est au moment d'une séparation qui va la briser. Quand son fils aura fait sa première communion (je parle d'Henriette, de Mme Geille), elle l'enverra, je crois, à Mâcon, sinon, il entrera à Saint-Nicolas afin d'y devenir un habile ouvrier. Il est temps de donner un but à tant d'intelligence. Le pensionnat où il est admis n'est plein que de tout petits enfants. Mais, Seigneur, qu'il en coûte pour ouvrir une voie honnête et sérieuse à ces petits êtres qu'on adore ! Quand donc l'homme naîtra-t-il avec son passe-port dans son berceau et le droit de présence à ce banquet dont parle Gilbert avec tant d'amertume? Le fils de M. Geille le trouvera-t-il moins ravagé que son père? Je l'ai vu souffrir horriblement. Je vous en parle, malgré moi; mais tant de ces souvenirs me sortent par le cœur qu'un mot les amène au grand jour. C'est, d'ailleurs, vous rappeler tout ce qu'il y a eu de bon en vous pour cet homme si tôt parti. Nous n'avons rien obtenu, cette année, du Ministère pour sa veuve. L'enfant souffre beaucoup moins qu'elle; il est frais et beau, moins qu'elle aussi, à qui la maladie et le travail n'ont pu ôter encore ces moments de lueur divine qui lui reviennent, çà et là, dans sa maigreur si pâle.

Vous m'écrirez bientôt, n'est-ce pas? J'ai besoin de votre amitié, parmi tous les deuils qui nous frappent. Si j'avais du bonheur, il serait tout à fait incomplet sans

votre souvenir aussi précieux à mon mari qu'à moi, aussi cher à Hippolyte qu'à son père. Hippolyte a tout le bien-être de son âge : une belle âme et du travail. Ma charmante Ondine a, de ces deux choses, un peu trop pour une jeune fille. J'aimerais tant que quelqu'un l'y aidât. Elle rit d'une telle idée ! Les mères ne rient pas..

Adieu ! nous ne voyons âme qui vive, dans ce grand tumulte de cœurs et de voix. Vous ne connaissez pas tous les amis que nous avons perdus; tant mieux ! Vous pleureriez de mes larmes amères. Mais le nom de quelques-uns suffit, pour les comprendre. Eh bien ! adieu Mme Récamier et sa grâce et ses douces mains, bien courageuses aussi, pour attirer et soutenir les plus souffrants. La perte de M. de Chateaubriand l'a déracinée de la terre. Ses beaux yeux sont devenus aveugles; et cette créature, jugée légère parce qu'elle souriait même en pleurant, a voulu mourir... Elle me l'a dit, près de ces places vides, quittées par Ballanche et le grave René... Quelle solitude pour moi dans ce coin autrefois si habité, si bon, si sûr ! Adieu !...

Paris, 18 Septembre 1849.

...Nous vivons au milieu d'impressions funestes et funèbres, sans pouvoir y plier nos cœurs. Je demande inutilement au cher auteur de nos épreuves de les comprendre et de m'y soumettre; tout ce que je peux faire, c'est de retenir quelquefois mes paroles. Ma tête et mon cœur sont pleins de larmes et d'effroi.

Pourquoi donc, cher Frédéric, ne m'écrivez-vous plus que rarement, durant des crises si violentes et quand, je l'ai cru, vos devoirs sont un peu moins asservissants? Il est vrai que tout est changé pour vous, comme pour moi, je

le sais ! L'animation est perdue. La plainte même a cessé, terrible époque des douleurs sans remède. Je ne peux plus dire, de vous : « Il me cherche pour pleurer avec moi et pour se consoler... » — Vous avez senti que c'était inutile. Nous sommes rentrés en nous-mêmes, et c'est à présent désolés pour toujours... quel que soit ce que nous osons appeler sur la terre *toujours !*

Mais l'épidémie (1) nous cerne en même temps, et nous devons avoir quelque pitié l'un de l'autre, car il nous reste la faculté de beaucoup souffrir les uns pour les autres. J'ai laissé passer deux mois sans vous apprendre que M. Lacour (2) ne répondrait jamais plus à vos bonnes lettres qu'il aimait. J'ai affreusement souffert de ce coup de massue rapide, comme dans l'émeute. Je l'attendais, un jour; je me hâtais de revenir de chez Béranger, pour recevoir ce bon M. Lacour, si ponctuel et si empressé !... La nuit même, il avait été saisi du mal terrible, et, le lendemain, j'ai assisté à genoux aux secours que la religion lui apportait.

Vous peindre notre situation au milieu de tous ces convois, n'est pas à essayer. Je tremble qu'il n'en soit de même à Marseille, et je vous prie de m'écrire. Votre écriture me fera du bien à voir. Ressouvenez-vous de l'époque funeste où vous m'en avez donné le consolation fréquente. Je vous aime mieux encore que dans ce temps-là, parce qu'il y a plus longtemps que je vous aime et que ce temps nous a fait les mêmes blessures.

Que vous dirai-je de Mme Geille, sinon qu'elle lutte effarée contre son affreuse misère? Il m'afflige profondément, je vous l'avoue, de voir son fils enveloppé dans cette

(1) Le choléra.
(2) Mort du choléra en 1849 (H.V.).

espèce de malédiction. Sa santé s'altère visiblement. Elle ne trouve nulle part à le faire admettre à demeure, pour la modique pension qu'elle peut offrir. Elle perd un temps considérable en incertitudes, en terreur de s'en séparer, en fausses démarches qui la tuent, quand elle n'est pas alitée. C'est une ombre effrayante qui marche. Mais l'enfant respire un air dangereux près de cette pauvre et malheureuse mère; et c'est un trésor compromis, car ce petit est rempli d'esprit, d'intelligence et de grâce, de cœur aussi, ce qui le rend tristement sensible aux orages dont il est la victime et le témoin. Arrivée à ce point, la misère ne se cache plus et vous reculeriez, en entrant là, de tout ce qu'elle révèle. Cette femme, autrefois si belle, est pourtant bien courageuse. Mais quoi ! l'abandon, la maladie, Paris comme il est fait pour le malheur ! Si vous saviez Paris pour les indigents, Frédéric, et il en regorge, votre charité intelligente s'étonnerait encore de la rareté des soulèvements de ces tristes créatures de Dieu.

Je vis dans des pensers bien graves et devant des tableaux bien réels. Pourtant la terre est un jardin, le soleil doux et charmant la couvre de fruits... Au revoir, ami bien cher, donnez-moi des nouvelles de votre fils... Aimons-nous !

---

26 Février 1850.

Je viens de voir partir pour Marseille un voyageur m'offrant ses services empressés. La première pensée qui lui a répondu, en moi, a été celle de vous écrire, cher monsieur Frédéric; la seconde n'a été qu'un affreux serrement de cœur : et je l'ai refusé. Pourquoi s'envoyer des messagers d'amitié? On s'y attache, en raison du cher

absent qui les envoie; et puis, on apprend un jour qu'ils ne sont plus.

La perte irréparable du bon M. Lacour m'amène ces idées tristes; je n'en ai plus guère d'autres. Et vous, cher absent, n'avez-vous pas senti jusqu'au cœur ce qu'un tel ami perdu laisse de vide dans un monde où je l'avais vu presque naissant? C'était le dernier témoin qui pût et qui pouvait seul me reparler de ma mère. Vous comprenez parfaitement, vous, ces longs échos du passé; vous les avez dans l'âme, et vous êtes souvent seul à les écouter.

Quant à l'autre voyageur, il n'était que notre prochain, sans titre de plus à notre affection. J'ai vu, de plus, dans son dernier entretien, que ses attractions politiques diffèrent entièrement des vôtres; et ne pas vous envoyer au moins un accord harmonieux, en signe de mon souvenir éternel, ce serait faire ouvrir en pure perte votre oreille et votre cœur à mon nom. Je choisis donc la poste pour confidente. Cette courrière n'a que du zèle, et pas d'opinion. Je vous livre toutes les miennes dignes de se mêler à vos plus nobles instincts, puisqu'elles font essentiellement partie de ma religion, de ma foi, de mon espérance, du pardon sincère des offenses qui m'ont été faites. Vivons-nous assez longtemps pour nous ériger en juges de tous les rêves de nos frères en Dieu? Ils sont eux-mêmes si à plaindre, condamnés à la mort comme nous, à voir mourir les chères parties d'eux-mêmes sans lesquelles ce monde si charmant à voir n'est plus qu'une tombe anticipée! Quand même, ô mon cher ami, j'aurais les facultés énergiques de la haine, je n'en aurais pas le temps, pressée comme je le suis d'aimer et de plaindre, de m'abattre sous le poids terrible de mon deuil... et de tâcher encore d'en consoler d'autres qui sont blessés, comme moi, pour toujours. Le « toujours » de la terre serait-il si effrayant, si nous osions

le mesurer? Mon Dieu ! que d'êtres chéris viennent encore de me l'apprendre, et que j'ai versé de larmes, depuis ma dernière lettre !

Le petit Geille a dîné avec mon cher Hippolyte et nous, avant-hier. Cet enfant se développe en tout et ses maîtres en sont sérieusement fiers et contents. Il est très beau, très intelligent et gai. Je vois beaucoup moins sa mère qui loge très loin. Il y a tant de villes, dans Paris !

...A présent, pauvres pères et mères que nous sommes, nos mains se déchirent à toutes les fleurs, et les parfums du bel âge innocent nous suffoquent de sanglots. Que Dieu et le temps calment les vôtres !

Le 19 Mars 1850.

J'espère qu'une lettre de nous vous est arrivée en croisant la vôtre, à la manière des oiseaux qui se cherchent; elles se sont presque touchées. Mais M. Autran tenait vos ailes dans son portefeuille, et la poste cachait les nôtres dans sa boîte.

...C'est ressaisir quelque chose du passé, que de rentrer à la place où il s'est écoulé. Peut-être ce mouvement imprévu a-t-il réveillé en vous des impressions bien tendres et bien tristes. De quel côté pouvons-nous maintenant nous retourner, sans pâlir? Pour moi, d'où je suis, je n'ai d'abord ressenti que l'extrême joie de la justice qui vous est rendue, et le bien-être du cœur de vous retrouver à la même place où je vous ai si souvent cherché, quand vous étiez heureux, quand je l'étais encore ! Ayons pitié de nous-mêmes; marchons comme nous pouvons, appauvris et craintifs, sur ce qui nous reste. Je ne voudrais pas vous

affaiblir en laissant parler l'âme de la mère inconsolable à l'homme frappé de la même blessure; mais j'ai déjà oublié que cette lettre ne devait être qu'une félicitation vive. Nous sommes encore bien loin de pouvoir sourire autrement que par éclairs...

Ondine est adorable et adorée, mais frêle, comme paraît l'être votre femme. Sa position de dame inspectrice s'est consolidée et améliorée encore. Je commence à me convaincre que cette profession, quoique grave, ne pourra qu'améliorer sa santé par un exercice salutaire et des occupations tout à fait dans ses goûts. Elle demeure simple et gracieuse comme une enfant, et la voilà dotée. Dieu n'a-t-il pas en effet pour moi des pitiés profondes, cher monsieur Frédéric? Eh! comment n'en aurait-il pas pour vous qui les méritez mille fois davantage?

Usez de toutes les occasions de nous écrire, s'il peut vous en rester le temps. Vos lettres me sont très chères et me font du bien. Nulle amitié nouvelle ne me tient lieu des premières. Une de celles-ci qui se brise m'ôte vraiment de ma vie. L'époque est redoutable par les enfantillages cruels de ce que l'homme appelle *conviction politique*. O Dieu! cher frère! quand on a pleuré les vraies larmes du sang et du cœur, vous, celles du Christ, moi, celles de sa mère, que ces larmes de parti vous semblent frivoles! Qu'elles sont facilement éteintes, au souffle de la charité! Peut-on avoir ou se créer un seul ennemi quand on peut se dire, à coup sûr, hélas! « Il souffrira, il mourra! » Non, non: je veux aimer ce monstre et cet autre monstre; il le sera si peu de temps, et puis après si étonné, si triste de l'avoir été! Je me figure Dieu, *notre père* et le sien, si grand, si bon pour nous et pour tous! Ne souriez pas de moi, ce n'est pas le sentiment de ma faiblesse qui vous parle, c'est ma mémoire forte et pleine de ce que j'ai connu

en vous d'attendri, de charitable et de juste. Je ne vous aime pas pour rien.

Henriette — Mme Geille — m'a serré les mains, il y a trois jours. Elle vit parce que son enfant grandit et la tient à ce monde, c'est-à-dire son ombre. Elle travaille à travers ce long cauchemar de maladie et d'infortune; elle est remplie d'ordre et de génie pour son enfant. Quant à elle, tout semble défait, usé, en lambeaux dans cette personne étrange et belle, que j'aime et que je ne connais pas encore. C'est une fièvre errante et qui ne peut qu'errer, le repos la tuerait tout à fait. Elle m'émeut puissamment, que je la voie ou non. Pauvre Henriette, pauvre femme d'Orient, triste flamme qui vacille au milieu de nos orages ! Croyez que je lui donne toutes les consolations qui peuvent venir d'une faible et pauvre femme, comme moi.

---

12 Septembre 1850.

Je n'ai pas vu votre ami et c'est pour moi une contrariété sensible. J'étais sur vous dans un vague triste, tellement que je n'osais rompre l'incertitude de mes rêves. Celui de votre oubli ne s'y mêlait guère, soyez tranquille à cet égard : quand la mémoire se loge dans le cœur, elle n'en sort plus qu'avec la vie. J'étais donc triste de peines que je vous supposais, de malheurs nouveaux qui brisent les forces et la voix. Allez, Frédéric, je vous aime bien pour vous répondre et soulever le poids terrible que je rapporte d'un voyage où j'ai été recevoir les derniers embrassements d'une sœur adorée, part vive de moi-même, toujours absente. Grand Dieu ! quelle douleur ! Mon ami, quel tremblement convulsif dans mon existence, et que j'ai posé tristement votre lettre sur mon front alourdi de telles larmes ! J'ai

bien peur de vivre, au prix de tels coups. Les paroles fuient, et tant mieux. Je ne voudrais pas prolonger un récit qui certainement vous afflige et ne vous rappelle que trop vos calvaires, à vous...

Hippolyte est toujours au cabinet de l'Instruction Publique. Il monte comme appointements avec une lenteur infinie, et Paris est brûlant pour la vie matérielle.

Mon mari cherche un appui pour entrer au musée du Louvre que dirige M. le comte de Nieuwerkerke. Valmore a sa promesse, mais que l'effet en est tardif pour un sort comme le nôtre ! Si vous pouvez quelque chose, envoyez-moi votre nom près de quelque influence. Un si cher intérêt rendrait peut-être quelque mouvement à mon âme en deuil...

Le 29 Janvier 1851.

Ondine est mariée. Devinez-moi tout entière, au milieu de ces émotions nouvelles. Tenez, mon cher ami, il y a des larmes partout : n'envions jamais le bonheur de personne.

Je crois cette charmante enfant très bien mariée, selon son cœur et sa tendre raison. L'homme qui l'a choisie l'a voulue tellement pour elle-même, qu'il comprend par cela tous les trésors qui lui tiennent lieu de richesse. L'aisance qu'il possède déjà leur suffira toujours pour les abriter contre la bise, et son grand talent leur promet beaucoup plus. Je suis donc, et je dois être contente du vide nouveau qu'elle laisse autour de moi. Mais que ce contentement est grave, cher Frédéric, et quels étranges contrastes se rencontrent dans les amours profonds !

Après en avoir eu tous les courages, j'en éprouve aujour-

d'hui l'abattement. C'est plutôt mon cœur que ma main, qui vous envoie cette nouvelle dont le doux tumulte enivre encore ma maison. Mais Ondine est déjà dans la sienne depuis huit jours, honorée du nom de Mme Langlais. Son père, plus fort, plus sensé, je l'avoue, est plus complètement satisfait que moi, toute pleurante comme si nous étions mères pour autre chose que pour des renoncements...

1er Février 1851.

Puisque vous le souhaitez avec de si tristes paroles, je vous envoie ce petit livre, cher Frédéric. Vous n'y trouverez, ni la mère qui pleure, comme moi, nulle trace visible de nos blessures. Je n'ai pas eu et n'aurai peut-être jamais le courage d'appuyer sur des portraits si vivants et si douloureux. Mais ces tableaux d'enfants sont redoutables pour nos deuils; je vous les avais épargnés, par un tendre égard.

Votre ami, que je vois déjà partir avec regret, vous donnera tous les détails qu'il aura pu retenir du mariage inattendu de notre charmante Ondine. Ce mariage est adorable pour la conformité des caractères. Toutes mes frayeurs d'un si grand événement, pour elle, se sont changées en joie sérieuse. Elle est aimée uniquement pour elle-même, et, si son cœur méritait cette grâce du ciel, elle le donne en retour tout entier. Vous pouvez donc croire, chers et fidèles amis de mes infortunes, qu'il se mêle de grandes consolations au chagrin involontaire de nous séparer d'elle. Elle entre dans la maison toute faite de son mari, M. Langlais, dont le nom honorable la rend toute fière. J'aurais un livre entier à vous écrire sur ce qui se passe en moi, depuis son changement d'état. Il me semble être en voyage ou rêver. Vous pouvez croire que nous étions, ainsi qu'elle, dans

l'ignorance des sentiments qu'elle inspirait et dont nous avons reçu l'aveu charmant, le jour de Noël. Le consentement du cœur d'Ondine et le mariage ont suivi si immédiatement, que les heures et mes forces ont à peine suffi aux soins qui regardaient ma tendresse. Je n'ai donc pu vous instruire ni plus tôt ni avec plus d'ordre que je l'ai fait. L'essentiel m'a paru être de vous assurer qu'Ondine est heureuse, à l'abri de notre mauvais sort, sous la tendre protection du plus honnête homme et l'un des meilleurs que je connaisse. Vous voyez par là qu'une bénédiction céleste a visité ma tristesse. Il en sera de même pour vous; j'ai maintenant le droit de vous l'annoncer, puisque Dieu m'a forcé d'y croire.

---

30 Mars 1851.

...Quand vous pourrez me donner, si brèves qu'elles soient, quelques nouvelles de vous et de votre chère femme, n'oubliez pas que votre écriture allège toujours ma respiration. Je vous épargne les détails de tous les chagrins qui l'oppressent plus que jamais. Ruines et deuils de famille, pertes irréparables d'amitiés, j'ai tout subi. Ondine, par son bonheur, est mon seul rayon du ciel qui ne soit pas orageux. Quant à mon cher mari et son fils, ils font tous deux si étroitement partie de moi-même, que ce qui blesse l'un blesse l'autre.

Puissiez-vous, mon cher Frédéric, être au moins au milieu de la vraie lumière qui se voile de tous côtés où nous sommes. C'est en vivant comme un grillon de cheminée, que je parviens à une ombre de paix avec les miens.

Paris, le 9 Octobre 1851.

...Dès ce matin donc, 9 octobre, Henriette possède ce trésor (1) et respire. Ne la voyant guère que dans les crises les plus désespérées de son sort, je n'ai peut-être pas une idée juste de ce caractère plein de fougue à la fois et de patience divine. Elle dépense dans ces luttes obscures vingt fois plus de courage et d'invention qu'il n'en faut pour conduire un gouvernement, et en pensant que c'est pour du pain, pour quelque lambeaux de vêtements et l'espèce de bouge où une telle beauté se flétrit, l'âme se consterne d'assister à un tel spectacle. Comment? la terre est faite ainsi! Des sœurs, des tantes, des frères possédant les uns quarante, les autres quarante-cinq mille livres de rentes, n'ont pas encore trouvé qu'il est tout simple d'abriter une telle malade sans un secours? Ils disent qu'elle a mauvaise tête, qu'elle fait des imprudences, je ne sais quoi, et ils sont aigris, Frédéric, — aigris quand on possède, quand on a chaud et que la faim ne fait pas de notre corps une ombre, un cadavre, c'est très mal. Vues de près, ces grandes horreurs étonnent. Sa mère est morte de douleur. Assister aujourd'hui les mains vides à une telle contemplation, mon bien cher ami, c'est y puiser de tristes lumières.

J'avais ouvert l'avis de destiner l'enfant à l'agriculture, c'est une carrière saine, large et, dit-on, pleine d'avenir. J'en avais déjà parlé plusieurs fois à la mère. Elle dit oui; et puis, dans l'effroi de voir, un jour, son fils s'éloigner un peu d'elle, elle court tenter d'autres choses, elle escalade des montagnes où il n'y a rien dessus et revient broyée de fatigue et de déception. Que pensez-vous, Frédéric, de cette voie de l'agriculture? Hippolyte, qui vous salue

(1) Un secours d'argent que Lepeytre avait envoyé à Mme Geille (H. V.).

d'une affection très vive, m'a donné ce prospectus que je vous envoie. Si vous avez le temps de le parcourir avec vos lumières, dites-moi ce que j'en pourrais faire pour ce cher petit, si je me retrouvais à même d'être secondée par quelque puissant. Je l'ai été pour Henriette en d'autres temps, où, ne demandant rien pour moi, j'obtenais beaucoup pour les autres. Cela est changé. Les portes sont de bronze, les cœurs distraits, le mien navré. Ainsi donc, excepté quelques petits travaux, quelques serrements de mains bien affectueux, je ne peux rien en ce moment pour elle, abandonnée moi-même de tout ce qui semblait devoir me soutenir. Si c'est le dernier mot du sort, j'en suis bien fâchée relativement surtout à ceux qui m'étaient chers, et à ceux qui m'ont donné de leur vie. Deux amis m'ont aidée dans les mauvais jours ; vous êtes l'un de ceux-là, mon cher Frédéric.

Vous devez comprendre les soucis poignants qui se mêlent au deuil de mon âme. J'ai bien des chagrins à vous raconter ; mais les détails en sont infinis et le temps vous manque, absorbé comme vous l'êtes par vos travaux brûlants. Je suis également l'esclave des miens, car je ne pense pas qu'un pauvre coin solitaire soit plus affairé que celui qui cache nos déceptions et nos luttes silencieuses avec le malheur.

Le 12 Octobre.

Ma lettre a été suspendue par le retour inattendu d'Ondine. C'est toujours une joie pour moi de l'entrevoir, parce qu'elle est presque heureuse. Ainsi c'est, à la lettre, une portion de moi qui ne souffre pas. Elle est fortifiée par son séjour à la campagne qui l'aidera beaucoup, j'espère, à devenir, dans quatre mois, une glorieuse mère. Elle

habite en ce moment avec nous, durant l'absence de son mari, en tournée pour une mission qui le conduira peut-être jusqu'à Marseille. Il n'ira pas certainement jusque-là sans saluer le plus sincère ami de sa nouvelle famille.

Mon excellent fils me recommande de vous dire qu'il s'est fidèlement acquitté d'une information dont vous l'aviez chargé. Il désire beaucoup en savoir l'issue et met tout son cœur à votre service, et ce cœur est tellement pur, tellement digne du vôtre, qu'il sera bien à vous d'en user. Je l'aime, je l'estime dans l'immense étendue de ces deux sentiments. Une telle affection a pu seule rendre la vie possible à son père. Il faut donc croire que Dieu ne nous hait pas tout à fait. Et vous, bon et malheureux père aussi, qu'avez-vous qui vous aide à la fois? Il faut vous y attacher avec passion et sortir violemment de cette tombe que vous portez en vous-même. Obéissons et tendons nos bras vers l'avenir, puisque le passé nous a trompés. L'avenir, l'avenir, Frédéric, nous rendra nos enfants. Ils y sont, ils existent, c'est sûr, comprenons-le bien, et sans tout ce qui nous empêche de respirer. Votre amour de fille, la mienne que j'aime jusque dans mes os, elles sont là tout près !... Seulement nous ne voyons pas leurs charmes, mais qui donc peut se vanter de nous les ôter de l'âme? Eh bien ! soyons raisonnables, ayons la vraie pitié, croyons et rendons heureux ce qui nous entoure, car nous sommes affreusement désenchantés par la mort.

Le 15 (au matin).

Voilà comme je vis, sans une heure de recueillement possible... Cette lettre n'a pu partir, et je voulais la faire courte, mais avec vous, c'est impossible. Je l'achève sur une dernière feuille que m'a donnée ma bien-aimée Branchu,

peu de jours avant son dernier *au revoir*. Que cette feuille s'attendrisse de son nom, l'un des plus chers de mes larmes ! Qu'elle était bonne ! qu'elle était sainte, et grande, et simple !... Elle aimait.

Quand vous pourrez me jeter quelques lignes, votre nom, n'importe comment, saisissez-en l'occasion, c'est un devoir dans ces temps d'orage. Il y a bien de la colère au monde, en ce moment. Mais c'est de l'amour qui se trompe. La douceur peut tout désarmer.

Le 29 Décembre 1851.

...« Vivre, c'est vivre, enfin. » Tant qu'il reste à aimer sur la terre, le tourment de la vie est souhaitable. L'ami cher et parfait que nous avons à pleurer, victime du grand orage où il a été frappé innocent et désarmé comme un enfant (1), ne me fait pas oublier l'ami parfait aussi qui a tant essuyé de nos larmes : vous !

Je vous suis bien profondément attachée puisque je surmonte la stupeur d'un grand deuil par le besoin impérieux de m'occuper de vous. Recevez ce mot, comme une visite de l'âme.

---

11 Janvier 1852.

...Je n'ose toucher une plume dont l'usage me fait peur, car elle dit toujours la vérité sitôt que je vous écris.

Ce que j'ai de courage et de force doit être concentré

(1) Derains, avocat, tué sur le boulevard Montmartre, le 4 décembre 1851, retrouvé parmi les 80 cadavres étalés sur le trottoir de la rue Montmartre.

sur l'objet de mon amour malheureux, ma fille plus malade que jamais et que, ni jour ni nuit, je ne quitte. Tous les détails sont de trop et inutiles au cœur d'un père, comme vous ! Je vais, j'agis, je veille comme en rêve, et je rêve au milieu de la terreur du passé (1), n'osant vous parler de l'avenir. Oui, plus malade que jamais depuis son retour de Lyon. Après le séjour dans la Sarthe (2), où je l'ai rejointe durant un mois, cette fille chère et charmante s'est jugée si faible, si menacée, qu'elle a voulu fuir Paris, son bruit, ses étouffements ; Langlais a loué une petite maison au Bois de Boulogne, près de Passy (3). J'y viens dès le jour, pour m'en retourner le soir (4) dans mon cher ménage attristé de mon absence — et quel triste sujet de mon absence ! Bien souvent, Langlais va plaider en province ; alors je demeure tout à fait dans cette campagne où leur maison, isolée de tout voisinage, semble être au milieu d'un désert. Vous voyez qu'à travers une pareille existence, il ne m'est possible que de penser à vous, sans savoir même où poser mon cœur pour écrire.

---

12 Mai 1852.

Oui, ma charmante fille est bien malheureuse. Elle paie cruellement ce doux nom de mère qui a manqué lui coûter la vie. La voilà donc toute brisée et sans l'enfant ! Il est né, le 18 janvier, trois semaines avant le terme, par suite

(1) La perte d'Inès, en 1846.
(2) A Saint-Denis d'Anjou, chez Langlais. Saint-Denis d'Anjou (Mayenne) est à une heure de la rivière la Sarthe (H. V.).
(3) 111, rue de la Pompe, maison disparue, aujourd'hui, sous la marge gauche de l'Avenue de l'Impératrice (H. V.).
(4) Souvent à pied, par la neige (H. V.).

du saisissement que lui a causé le 4 décembre. Elle a fui sa maison, par ordre de son mari qui venait de manquer d'être fusillé; tout était dans une terreur. Frêle et courageuse, elle a couru la nuit jusqu'en dehors des barrières; dès ce moment, le cher fruit a tremblé, puis est tombé avant l'heure. Enfin, depuis deux mois, il se fortifiait, tout à fait charmant, tandis qu'une maladie grave nous tenait dans l'épouvante pour Ondine, qui ne se plaint jamais. Son espoir et son amour de mère venaient de lui rendre quelque apparence de santé, quand l'enfant s'est comme envolé de nos bras.

Le mois des fleurs a porté malheur à bien des mères, cette année. Ma pensée tournoie, aucun détail ne m'est possible et, de plus, c'est un devoir de les épargner à celui qui porte une blessure immortelle...

Je ne vous accuse pas, quand vous ne m'écrivez pas, je sais que vous êtes ivre de travail. De mon côté, je n'ai pas une heure de repos. Je n'ai pas, non plus, de paroles pour ma position. Ses causes sont le dévouement et l'inspiration; sa poésie, le silence; et sa récompense, mon cher Frédéric... Mais non, je ne dirai pas ce mot qui vous paraîtrait cruel, parce que Dieu seul en connaît le vrai sens.

Adieu ! Il ne vous est pas permis, n'étant pas riche, de jeter votre argent à la mer. Je commence à sentir que je ne suis que du sable. Je vous bénis tout de même. Si, en effet, Sylvain Blot restait stable, et qu'il pût agir pour mon cher mari, nous irions résolument là. Là ou là, qu'importe ! Le travail guérit bien des blessures ou les ennoblit. Notre choix est fait; maintenant qu'ils sont grands et honorablement placés, nous aimons mieux quitter nos enfants, puisque nous ne pouvons plus leur rien donner...

---

24 Juin 1852.

C'est presque avec une joie, que je vous écris. Ondine va mieux et se tient. Après les examens qu'elle préside à l'Hôtel de Ville (1), son mari l'emmène à Lyon en allant à Marseille, puis à Alger où il va plaider. Je conjure Ondine d'aller jusqu'à Marseille, persuadée que le mouvement d'un voyage, même jusqu'en Algérie, lui fera du bien. Les voyages ont été sa plus jeune vie. Celui-là serait si doux ! Elle a déjà, cette charmante, besoin de se ressouvenir et d'oublier.

Mais je m'alarme en même temps que j'espère. Si Langlais n'osait pas l'emmener en Algérie? Si le temps l'arrêtait prudemment à Marseille (que je voudrais ardemment qu'elle connût, de ma part) ? Savez-vous un hôtel tranquille où elle pourrait attendre, huit jours, son cher guide que je ne peux aller suppléer? Je ne peux jamais rien ! Serait-ce bien cher d'attendre à Marseille, et surtout serait-ce bruyant? Il lui faut un coin aussi simple, aussi pur qu'elle. Elle n'a peur nulle part, mais un hôtel vaste l'étonnerait un peu. Savez-vous un milieu convenable pour notre chère colombe, afin qu'elle s'aventure jusque-là? Jetez-moi deux lignes par le retour du courrier, s'il est possible, car le départ est prochain.

C'est bien à la hâte que je vous écris et que je vous prouve à quel point vous m'êtes cher, puisque je vous impose ma tendresse (2).

(1) Elle était membre de la Commission d'examen (H. V.).

(2) En février 1853, le malheur redouté arriva. Le 18 mars, la pauvre mère qui ne devait plus se relever du coup qui venait de l'abattre, écrivait à Lepeytre : « Donnez-moi votre main, celle de votre femme, et embrassons-nous saintement, sans cris... Moi, je suis une mère à genoux, qui n'ose regarder le ciel. » (Lettre publiée par Pougin, *Op. cit.*, p. 339)

28 Juillet 1854.

Langlais vient m'apprendre que vous vivez au milieu des calamités les plus sombres. J'ignorais tout, moi qui me rappelle tout ! Cher monsieur Frédéric, si vous n'avez pas oublié, ce qui me semble impossible, ressouvenez-vous avec quelle charité sérieuse vous avez autrefois calmé mes anxiétés sur vous et votre famille. Je ne suis pas changée par le malheur, je suis devenue plus craintive, plus tendre encore, car je n'ignore plus rien des maux de ce monde. Écrivez-moi donc une ligne, votre nom; envoyez-moi un journal, il me dira ce que je demande à Dieu de savoir. Vraiment, vous me devez cet immense service, car je suis votre amie enfin, puisque j'existe (1).

(1) La dernière lettre de Marceline Valmore à Frédéric Lepeytre porte la date du 8 août 1854 et commence ainsi : « Après avoir désiré vivement votre lettre, je n'osais plus l'ouvrir quand je l'ai reçue; et le bien-être qu'elle a remis en moi vous en attire la réponse vite, peut-être, car je sais que vous êtes cruellement absorbé par vos devoirs. Mais enfin quelques bonnes pensées, qui glissent autour du cœur, le desserrent des impressions les plus tristes, et la conviction que vous nous avez fait de nouveau beaucoup de bien, ne pourra que vous en faire à vous-mêmes Vous voyez que je n'ai rien oublié de votre caractère, chère âme des jours aimés ! Les jours terribles ne l'ont pas changée. Ils l'ont voilée, sans doute, à l'égal de la mienne qui ne se rallumera plus d'aucun éclat en ce monde, mais qui garde dans sa profondeur les amitiés pures et passionnées de la jeunesse. Que mille bénédictions s'étendent sur ce qui vous reste de vivant et d'aimable, autour de vous... »

A Caroline BRANCHU [1]

Lyon, 1835 ou 36 (2).

A toi, ma fidèle Caroline, à toi cette lettre tardive; car je ne peux écrire ce que j'ai dans le cœur, absorbée comme je le suis par les interminables inquiétudes de mon cher ménage. Que de fois, cependant, je te parle, mon amie! Que de fois je me lève, le matin, pour causer avec toi sans retard et sans contrainte! Mais la vie ne le veut pas. Mes enfants, mon mari, le travail, une santé anéantie, comme la tienne, Caroline!... Les jours de travail m'écrasent, et je n'y trouve plus que l'impossibilité d'obéir à mon cœur, si chaud, si empressé dans ma poitrine, qu'il m'étouffe souvent de ses battements.

Nous sommes à plaindre, vois-tu, dans tout ce que nous

---

(1) L'une des plus admirables cantatrices dramatiques qui aient illustré la scène de notre Opéra. Elle s'appelait Alexandrine-Caroline Chevalier de Lavit, était née au Cap, le 2 novembre 1780, et avait fait ses études à Paris, au Conservatoire, où elle obtint les deux premiers prix de chant et de déclamation lyrique. Engagée aussitôt à l'Opéra (où elle ne tarda pas à épouser le fameux danseur Branchu, qui mourut fou), elle y débuta en 1801 avec un succès éclatant, et fournit à ce théâtre une carrière brillante de vingt-cinq ans. Parmi ses plus belles créations il faut citer surtout : la *Vestale*, *Fernand Cortez*, les *Bayadères*, les *Abencerages*, la *Jérusalem délivrée* et *Olympie*. Madame Branchu est morte à Passy, le 14 octobre 1850. (Pougin, *op. cit.*, p. 197.)

(2) Les lettres de Marceline Desbordes-Valmore à Caroline Branchu commencent au tome Ier, page 73, et finissent page 458, dans les mss. d'Hippolyte Valmore.

avons trouvé à aimer sur terre. Alors on devient morne, on s'isole, on ne peut plus parler. Caroline, je ne dois plus songer au voyage que je voulais faire près de toi. Les événements et la volonté d'autrui défont tous mes projets et mes désirs; je ne suis qu'une feuille qui roule à tous les vents contraires. Notre avenir a paru, un moment, moins vague et moins effrayant; il s'attachait au second Théâtre-Français (1) où Valmore devait être metteur en scène, ce qui conviendrait tout à fait à ses goûts et à son intelligence sérieuse d'artiste. Il n'a pas d'autre science que celle de l'histoire et des mœurs, caractères et costumes. Il en a encombré ses cartons et ses armoires, c'est sa vie enfin, et là il serait dans sa vraie position. Mais ce théâtre est à bâtir, et toutes les lettres que nous recevons, à ce sujet, changent de version, d'époque probable pour l'ouverture; c'est un vague fiévreux qui ressemble beaucoup à l'état où j'étais à Paris; époque fort triste à rappeler, mon amie. Je n'ose donc m'aventurer dans cette incertitude et ce labyrinthe et je suis moins que jamais en état de voir à trois mois devant nous; car, en avril prochain, nous serons sans engagement, à moins que mon mari ne renoue ici avec des sacrifices et de graves inquiétudes sur une faillite nouvelle. On fait peu d'argent, et les énormes appointements de l'Opéra écrasent toutes les ressources. Le premier ténor a trente mille francs !...

---

6 Février 1838.

. . . .

Oh ! Caroline, que de genres de tristesses écrasent le cœur, dis ! Cette vie de vertige, dans laquelle nous venons de

(1) Projeté, je crois, par Alexandre Dumas (le père) (H. V.).

passer, me laisse un étonnement que je ne peux te décrire. Il m'est impossible de commencer aucun travail d'écriture, et j'en suis d'autant plus affligée que, sans cette ressource, nous ne pourrons acquérir aucune aisance. Valmore a des craintes fondées sur la durée de l'Odéon qui paraît toujours un théâtre impossible. Les étudiants en font une arène de gladiateurs, et l'on n'y fait quelque argent qu'avec Mlle Mars. Du reste, l'engagement n'est pas signé et Valmore n'en reparlera jamais. C'est ici une affaire du ressort de la Providence. J'y crois !...

---

23 Mai 1839.

...Tranquillise-toi, mon amie, à l'extérieur comme au dedans de ta belle âme troublée. Ne perds pas de vue une pensée qui t'armera de courage contre toutes les tracasseries et les coups d'épingle, si douloureux aux caractères élevés. Ne perds pas de vue que tu remplis en ce moment une tâche noble et providentielle. Tu représentes la bonté paternelle de Dieu envers un être exilé de sa patrie que j'adore (1). Tu représentes à cet homme sa mère, sa ville perdue, ses amis absents et tous ses moyens glorieux d'existence. Cette grande pensée, que tu réalises par tes bienfaits de tous les jours, ne doit-elle pas mettre un baume sur tes ennuis de la terre?

Fais donc comme cette puissance d'en haut que tu représentes : donne aussi une entière liberté à l'infortuné que tu relèves et, si tu souffres comme femme, jette tes larmes dans les miennes. Quels sont les jours de ma vie où je ne pleure pas?

(1) Un réfugié polonais (H. V.).

J'ai trouvé Line (1) bien remise. Grâces t'en soient rendues, comme de mon séjour béni près de toi, Caroline. Je t'aime et je t'embrasse d'un cœur tout à toi par bien des liens.

---

15 Juin 1839.

...J'ai peur des fièvres de ton âme, trop à l'étroit pour ses facultés ardentes. Confie-les-moi quand tu souffres. Je t'aime tant et je te sais si sincère, que c'est une douleur pour moi de penser que tu pleures quand je ne suis pas près de toi.

Notre vie se passe au milieu des travaux du ménage et des écritures, sans fruit. Le jeune Italien est enfin retourné vers sa mère. Le pauvre enfant a bien acheté son voyage en France. Enfin, Dieu aidant, et son courage aussi, le voilà sur la route de l'Italie où mon mari vient de l'embarquer, mon mari qui porte bien tristement aussi le poids de son exil. Nous pouvons tous nous faire signe d'amitié, du haut de notre croix, ma tendre Caroline ! Que l'espérance et la foi nous y soutiennent !

---

3 Février, au soir, 1840.

...M. Alexandre Dumas se marie, demain, à Mlle... Ida. Voilà ! Rien de plus nouveau ni de plus triste. Ses amis sont au désespoir.

Ecris-moi, mon Alceste, et ne cesse d'aimer celle qui t'a portée dans son cœur, toute sa vie.

(1) Line pour Marceline, un des noms d'Ondine Valmore.

3 Mars 1842.

...Prie la Vierge pour moi, avec ta voix de feu. Je vais tenter, aujourd'hui même, une démarche décisive pour mon cher Valmore; j'en prends le courage dans mon profond amour pour lui, afin de le faire rentrer à la Comédie-Française. L'Odéon n'a pas trois semaines à tenir, Lyon est fermé, partout le théâtre croule. Ainsi la Comédie-Française ou les Chemins de fer sont les seules ressources qui nous restent au monde pour sortir du malheur où tes bras nous ont reçus et consolés, depuis quatre ans. Adieu ! au revoir ! Je t'aime, puisque j'existe. Oh ! ne dis pas que ton âme est trop jeune pour toi. Seigneur ! n'est-ce pas de telles âmes que Dieu reprend dans son sein, parce qu'elles lui ressemblent le mieux?

Paris, 28 Avril 1842.

...Je te parlais à travers tant de monde, qu'il m'était impossible de te raconter tout ce qui se passait de douleur en moi. J'en ai tant, de voir ma fille malade ! Il m'est triste de voir cette jeunesse souffrante, sans comprendre son mal. Et tu sais par ta pénible expérience le tourment de vivre éloignée de son enfant. Je n'ose plus me compter pour quelque chose dans la manière de la diriger, car elle n'a pas la moindre confiance en moi. En grandissant, nos enfants nous considèrent comme des guides importuns et, tout en continuant de nous aimer, commencent à sourire de nos conseils. Ah ! quel changement douloureux, et combien de mères me font de pareilles confidences ! Du reste, ayant déjà perdu la tendre autorité que j'avais sur Ondine, je sais qu'elle ne peut être mieux que sous les yeux de sa

fille et dans la maison du docteur Curie qui la trouve plus malade qu'à son premier voyage; et tu sais, mon bon ange, que ma reconnaissance égale mon chagrin. J'en ai beaucoup.

Paris, 4 Octobre 1842.

...J'ai ressenti un si triste étonnement, en revoyant Mme Paradol qui m'a fait demander (1), que je ne peux te décrire cette impression. Jamais on n'a vu pareille métamorphose. Elle est toujours belle : c'est tout à fait une autre beauté; enfin, mon amie, c'est une ombre blanche.

...J'éprouve en mille choses de grands abattements, mon amie. Nous avons, toutes deux, des âmes d'été. Les souffles froids nous font mal. Sois de ton côté courageuse; il y a des moments célestes qui réparent l'absence et tout.

Le 18 Février 1843.

L'hiver est, sans doute, encore avec toi comme avec nous. Pourtant sous ce givre et cette neige et ces pluies qui nous inondent, on ne peut douter que le soleil ne brûle, comme notre amitié, à travers l'absence. Écris-moi donc, par cette amitié qui t'inquiète; songe du reste que je me donne toutes les raisons raisonnables qui peuvent expliquer ton silence. Je sais que, dans l'isolement surtout, on a de fréquents abattements de l'âme et que les forces sont réduites à végéter, pendant bien des jours. Enfin, mon enfant, quand tu

(1) La mère de Prévost-Paradol que Marceline fera, plus tard, débuter dans les Lettres.

pourras soulever tes chères mains, que ce soit pour les tendre vers les nôtres que l'hiver ne refroidit pas, au contraire; car l'absence est une fièvre pour moi qui commence à me torturer le cœur, d'une manière intolérable.

Voici bien un mois ou six semaines que je demande à Paméla (1) si elle vient te voir au printemps, la conjurant de m'indiquer l'époque, afin de tâcher de prendre encore patience jusque-là; mais elle a si peu le temps de lire mes lettres qu'elle n'y répond pas, et ma fille me dit qu'elle ne sait rien. T'en dit-elle davantage, et sa bonne tendresse de femme, qui devine peut-être celle des mères, veut-elle me ménager une surprise en arrivant avec Ondine sans l'avoir positivement écrit? En y pensant, dis-lui de ne pas faire une telle chose, toute charmante qu'elle soit: j'aime mieux le savoir, car je suis peu forte contre les vives émotions et je tombe dessous. Tu me feras un bien profond, Caroline, en me disant à cœur ouvert ce que tu peux savoir de précis à cet égard... Si positivement ta fille ne peut venir, Valmore chargera un de ses amis, qui part fin février avec sa femme, de ramener notre chère enfant qui se porte fort bien et qui le désire comme nous. Une belle position nous est offerte pour elle, si douce, si honorable, si facile, que la Providence semble l'avoir faite exprès pour cette chère enfant. Augier n'y est pas étranger...

---

10 Novembre 1843.

...Je ne te dirai pas de longues plaintes du procès (2). Tout est anéanti sans espoir et nous n'avons plus d'avenir à ce

(1) Ondine était en Angleterre avec Mme Paméla Lefebvre (H. V.).
(2) Des sociétaires de l'Odéon avec leur directeur, M. Lireux (H. V.).

théâtre... Tu sais que l'on offrait à Valmore beaucoup d'argent qu'il ne pouvait accepter sans trahir quelques honnêtes gens que l'on voulait mettre dehors. Il a du moins la consolation d'avoir fait son devoir. Toi, tu aurais agi comme lui. Je te connais si parfaitement ! Du reste, mon amie, et pour répondre à ceux qui blâment cette espèce de vertu exagérée de Valmore, persuade-toi bien que le directeur est un homme si déloyal, qu'il rit lui-même de tous les billets qu'il signe et n'en paie jamais un... Mais, je te le répète, Valmore a perdu sa propriété de sociétaire et acquis en même temps la haine du directeur. Les méchants n'aiment pas la résistance. Oublions-les !

Paris, 18 Février 1844.

...Ondine, par bonheur, est la plus forte maintenant de la maison : grosse et gaie, robuste et très active. Ah ! tu avais bien raison : on s'est, grâce au ciel, moqué de ma crédulité. A toi, je te le dis, à qui je dis tout : cette blessure est ineffaçable. Elle marque une duplicité de caractère dont je ne pourrai jamais me consoler. Une fille si jeune et si aimée !...

Le 16 Avril, au soir, 1844.

...Il arrive un moment, dans l'absence, où tout est inutile pour nous tenir lieu de ce que nous aimons. C'est donc toi-même que je voudrais, Caroline, et ce printemps si beau ne devrait servir à rien qu'à réunir les amis. Mais les jours volent, les affaires et les travaux nous garrottent, comme des prisonniers du Mont Saint-Michel (que Dieu les

prenne en pitié, ceux-là !), et la rêverie invincible se glisse au fond d'une fatigue qui ne mène jamais au repos. Je voudrais te voir ! C'est une idée distincte et fixe, comme une étoile dans le ciel redevenu bleu...

Le 21 Avril 1844.

...Mon temps, mes pas, tout est au service de ma maison. Mon âme seule fait des excursions auxquelles personne ne peut s'opposer. Si tu ne la vois pas, ne la devines-tu pas souvent près de la tienne? Augier est venu me parler de toi. Jamais nous ne nous voyons sans t'attraper, en tiers; car tu nous manques, bien-aimée, comme la partie haute et brillante d'un trio. Je n'ai pas de raison pour prendre mon parti de cette cruelle absence, qui m'est devenue de plus en plus douloureuse. Augier me dit que l'on peut aller à Orléans autrement que par le chemin de fer, ce qui m'a causé beaucoup de joie. J'irai ainsi, car je n'aime pas ce chemin brutal, que je te conjure de ne jamais prendre. Tu peux lire dans tous les journaux les accidents funestes dont il est la cause. Ce n'est pas du courage que de les braver, chère sœur, c'est de la témérité. J'irai tout naïvement par celui qui m'a été si doux, quand j'ai été te voir...

---

2 Mars 1845.

...Je soulève à peine ma fatigue de corps et de cœur pour te jeter quelques lignes, afin d'attirer une lettre de toi qui vienne consoler mes jours et mes nuits. Depuis quatre mois, je n'ai pu sortir. Inès est toujours alitée avec la fièvre et des tortures nerveuses dans l'estomac. Enfin, l'état

que je t'ai décrit n'a que quelques jours d'amélioration par mois, et recommence avec des accès terribles.

Valmore presse tes mains chéries dans les siennes. Sa position ne change pas à l'Odéon et notre intérieur est bien grave.

---

18 Juin 1845.

...Du matin jusqu'au soir, Valmore court pour se placer. Hippolyte en a pour lui-même l'espérance prochaine. Après avoir frappé à bien des portes, une s'ouvre enfin pour accueillir ce cher enfant et lui ouvrir un chemin solide dans la comptabilité (1). Si mon cœur qu'il a tant consolé se tranquillisait sur lui, je me sentirais plus de force encore pour porter les calamités nouvelles que Dieu nous envoie.

...Inès est toujours au même point, moins les tortures et les crampes. Pourtant elle se lève et marche.

Je ne te parle pas d'Ondine, cette chère cause de tant de nuages et d'erreurs dans notre affection. Qu'elle soit bien heureuse, ce sera me consoler de tous les maux qu'elle m'a attirés, sans le vouloir.

---

29 Août 1845.

...J'ai besoin de t'ouvrir mon âme. Arrivée à ce moment grave et tendre de la vie où l'on voit s'envoler toutes les illusions, on a besoin plus que jamais d'être en mesure avec son devoir. Eh bien ! laisse-moi le remplir de nouveau avec toi, ma si chère amie, et envers Gabrielle, aujourd'hui

(1) Une Compagnie d'Assurances, l'*Equitable*, où je restai six mois (H.V.)

la plus à plaindre des trois. Laisse-moi te jurer, avec une conviction sainte et profonde que j'appuie du témoignage respectable de son pauvre mari mort, qu'elle t'aime et t'a toujours aimée; qu'elle est, et qu'elle a été devant Dieu et devant toi innocente, comme moi-même, de la trahison dont tu l'as crue coupable; et je considère que ta belle âme m'accuserait, un jour, d'une faiblesse répréhensible, si je n'avais pas tout employé pour ôter à une femme d'un mérite aussi élevé que le tien une croyance fausse, née des plus tristes rêves de l'âme. Crois-moi, je suis vraie comme toi-même et je t'atteste l'honnêteté entière et pure de Gabrielle, sur les pieds du Christ à qui j'obéis en te renouvelant cette déclaration sacrée. Je la considère comme importante, pour une âme sublime en tendresse comme la tienne, et qu'il faut à toute force soulager du poids d'un repentir; car cette femme a beaucoup souffert de ton erreur, et maintenant qu'elle a tout perdu, rends-lui, Caroline, le trésor immense d'une amie telle que toi. Je te le demande à deux genoux, pour toutes les trois! Tu lui écriras, n'est-ce pas, à cette pauvre veuve? et ta lettre sera un baume sur sa blessure inguérissable. Je ne t'ai jamais donné de preuve plus vive de mon éternel attachement qu'en te rappelant à celui-ci, ma bien-aimée. Je t'aime tant, que je ne veux pas te laisser contre toi-même un reproche d'injustice, à toi qui as rempli saintement les plus douloureux devoirs.

---

25 Octobre 1845.

... Pour ton bon frère Valmore, rien de sérieux ne se présente encore. Il court, il frappe à bien des portes. L'espoir se ranime et s'éteint, de jour en jour. Je n'ai rien à t'apprendre pour consoler ton cœur. Jamais le mien n'a dû

être plus triste, par nos malheurs et ceux qui accablent beaucoup de nos amis. La seule chose qui m'aide à supporter une vie si laborieuse, c'est de me ressouvenir que je ne suis pas née pour la prospérité, et je reprends l'habitude d'une détresse qui a presque toujours été mon partage. Tu le sais mieux que personne, toi, ma chère Samaritaine !

Je demeure donc ton petit caissier, pour la somme de trente-cinq francs; car j'en avais, à toi, cinquante. Tu me diras si tu m'autorises à payer, d'époque en époque, les quinze francs à ton amie. En attendant, je garde ton argent dans un coin de mon secrétaire. Pour moi, bonne chérie, j'en ai gagné un peu avec des contes d'enfant, et je demande à Dieu qu'il me donne du travail.

---

3 Novembre 1845.

...Depuis bien longtemps, Caroline, tout s'est défait dans ma vie. Une influence grave semble présider à tout ce que nous faisons; une lutte sourde se passe entre nous et la destinée. L'époque est de fer, elle nous broie... allons !

Que tu m'as consolée pourtant en me disant que tu as vu Gabrielle, comme autrefois ! J'ai tressailli jusqu'aux larmes en pensant que Dieu lui a donné cette consolation, à elle aussi qui en a tant besoin, si triste, si abandonnée, si pauvre. Ah ! je te remercie et je te presse sur mon cœur si sincère pour toi, mon amie, et pour elle qui t'a si fort aimée et qui est devenue la plus à plaindre.

Rien ne change dans la santé d'Inès dont l'estomac rejette toute nourriture. Ondine n'est pas, non plus, assez forte pour continuer le rude métier d'institutrice. A cet égard aussi, voilà ma crainte justifiée. Il lui faut l'air libre, le repos, un travail facile et souvent interrompu. Toute con-

trainte est une fièvre pour elle, et son courage la trompe toujours. Pourquoi sommes-nous femmes et mères, si ce n'est pour pleurer ?

---

17 Mai 1848 (2 heures).

Hier, en arrivant à six heures, mon amie, à travers des torrents d'eau, je n'ai trouvé ni omnibus ni voitures *levés*; j'ai donc attendu, comme tu sais que j'attends en pareille occasion et, comme tout passe, l'heure a passé en amenant un cabriolet. J'ai trouvé mon fils et Paris dans un calme et profond sommeil. Tout est remis en ordre à l'extérieur, mais les détails de ce soulèvement sont affreux. On avoue au moins deux cents tués. Charles a vu tomber un jeune homme sous la balle qui lui était envoyée à lui, curieux aussi et en paletot. Son camarade, regardant, a eu la manche trouée d'une balle. L'Hôtel-Dieu est plein de blessés. J'avais raison dans mon cœur de vouloir accourir, car mon cher garçon n'ayant assisté à rien, le dimanche, a voulu tout voir le lundi. Il me disait finement qu'il s'est tenu à une rue de distance !... Les enfants sont ingénieux pour rassurer leurs mères. Enfin, je me suis couchée et puis, le soir, j'ai écrit à mon mari jusqu'à minuit; car cette grande catastrophe doit le mettre en tourment.

A M[me] CAMILLE DERAINS [1]



1[er] Mars 1842 (2).

Je n'ose vous parler des impressions dans lesquelles je vis. Il y a, dans ce départ irrévocable de M. de Lamennais, un mélange inexplicable de joie et de douleur qui m'étonne moi-même. Il est libre ! Ses méchants frères ne peuvent plus l'affliger. Les paroles me manquent pour vous rendre compte de mon agitation devant toutes les lumières qui semblent s'allumer devant cette âme qui s'élève... Ne sont-ce pas toutes les âmes des meilleurs qui viennent lui dire : « Arrive, nous t'attendions dans notre amour ! »

(1) Femme d'un avocat, collaborateur au *Dictionnaire de Jurisprudence* de Dalloz. M. Derains est mort sur le boulevard Montmartre, le 4 décembre 1851, avec bien d'autres promeneurs. Il avait reçu trois balles et deux coups de baïonnette et fut étendu provisoirement, lui 83[e], sur le trottoir de la rue Montmartre. On passait au fil de l'épée et de la baïonnette les curieux, au moment où ils se précipitaient dans un café qui se ferma enfin, laissant M. Derains dehors. Cette scène le troubla, et il poussa un cri de terreur ou d'horreur. Les assassins sont susceptibles. M. Derains fut cloué sur la porte du café. — M[me] Derains a écrit des contes moraux pour les enfants : *Séraphine ou les inférieurs*, etc. (H. V.).

(2) Dans les mss. d'Hippolyte Valmore, les lettres de M[me] Derains commencent à la page 459 du tome I[er], pour finir à la page 541.

1er Octobre 1843

...Si j'ai quelques minutes dans le tumulte où je pleure souvent, je me cache dans un coin avec l'*Imitation de Jésus-Christ.* J'en reviens soumise, sinon bien forte contre l'astuce et tout ce que je ne peux vous raconter d'indignités.

Où sont les paisibles tristesses de la province? A peine savions-nous, que pour l'avoir entendu dire, qu'il existât des méchants; nous voici tout au milieu et leurs traits sont tournés contre mon mari. Je n'aurai pas le courage de le supporter longtemps... Ces blessures à toute heure ouvertes m'empêchent de vous voir. Je retiens de tout mon courage le peu de force qui me reste pour aider mon mari dans cette lutte. Gardez cet épanchement pour vous; il m'échappe, et je sais que vous m'aimez.

1er Septembre 1844.

...Pourquoi, chère Camille, cette faiblesse qui augmente en moi, à mesure que je deviens plus sauvage aussi? Je ne peux vous dire combien de migraines et quelquefois de pleurs me causent les volontés innocemment despotiques des autres. Je n'échappe à ces petites luttes fatigantes qu'en cédant. Je tremble que ce ne soit pas toujours de bonne grâce. Je porte là-dessous trop de peines sérieuses.

Lundi, 25 Mai 1846.

Je reviens tout inquiète de vous et des vôtres. Je ne suis que mélancolie, et elle se répand sur les affections les plus près de mon cœur.

Hippolyte est sorti de grand matin, avec l'intention

d'aller savoir de vos nouvelles. Je n'ai que lui qui me vienne en aide, dans toutes les fibres souffrantes de ma vie.

Ma chère Inès continue à me désespérer et à m'enchaîner plus que jamais. Nul bien ne se manifeste dans cette organisation *accablée*. C'est le seul mot que je trouve pour rendre cette prostration profonde de la vie dans ce cher jeune être qui ne peut se lever sans s'évanouir, et dont la voix est entièrement interceptée depuis trois mois.

---

21 juillet 1846.

Hier, quand vous entendiez tousser ma chère petite Inès, c'était une hémorragie nouvelle et mon cœur qui s'ouvrait encore ! ...

Je ne sais plus

---

9 Avril 1847.

Votre chère lettre m'a fait du mal et du bien. Elle vient de vous, elle est tendre et pure : voilà le bien. Ce qui m'a le plus émue, c'est la généreuse colère qui vous a rendue assez forte pour me l'écrire au milieu de votre fièvre, chère amie. Vous remercier m'est impossible autrement qu'en vous avouant que je vous reconnais ainsi, telle que vous êtes pour moi, telle que je serais pour vous, car vous m'êtes sacrée. La parole peut me manquer souvent, au milieu de malheurs plus grands que mes forces; mais la lumière, ma chère Camille, se réfugie au fond du cœur : tout brisé qu'il est, vous y tenez une place solide. Je me crois de même dans le vôtre, et, relativement à l'affection que je vous porte, je sens que je le mérite.

Si le temps était tolérable dans l'état de santé où je suis moi-même, j'irais vous faire voir clair dans l'*eau pure*

que cette dame plus folle, j'espère, que mauvaise, vient encore une fois de troubler (1). Elle est rentrée inopinément, vous le savez, après un voyage lointain et une maladie si grave qu'on l'avait jugée perdue. Ondine l'a reçue en mon absence, puis Hippolyte, avec l'embarras de revoir quelqu'un dont les rapports ne sont jamais calmes. Mais elle reparaissait lasse, triste et fort changée. « Entrez donc, Madame, puisque vous le voulez absolument, et reposez-vous si la raison vous est revenue. » Voilà comment, à demi foudroyée comme je le suis (2), je n'ai eu ni le temps ni la volonté même de m'abriter contre cet ouragan; car je devais prévoir, en effet, qu'une telle nature ne change pas. Notre misère, qu'elle étale, lui a donné trois fois un humble dîner, et mes confidences n'ont pas été plus loin que le projet de vendre un bijou devenu tout à fait inutile à ma solitude et déjà passé de mode. Ce détail n'est venu qu'après l'indiscrète demande, mais concevable indiscrétion de femme, d'ouvrir sur ma cheminée une petite boîte marquée aux armes de l'Altesse qui me l'a envoyée : vous savez à quelle occasion. Elle a saisi, à la lettre, mais obligeamment cette boîte pour faire estimer le bijou par un connaisseur très sûr, et me l'a rapporté aussitôt. Elle m'a offert de me prêter de l'argent, ce que j'ai refusé, parce que j'aurais faim et soif avant que d'en emprunter à de certains caractères. Elle m'a offert d'en solliciter pour moi au Ministre de l'Intérieur, étant parente de M. Duchatel. Je lui ai positivement défendu d'y penser, par la raison que l'argent démoralise même celui qui le donne et que, dans mon opinion, M. le Ministre, qui a consenti notre ruine en nommant MM. Lireux et Bocage

(1) Mme Le Br. de Vire (H. V.).
(2) Après la mort d'Inès, 4 décembre 1846 (H. V.).

(directeurs de l'Odéon), devait à mon mari, victime de leur inepte cupidité, un autre dédommagement qu'un billet d'aumône dont je ne serais pas reconnaissante.

Voilà tout, chère Camille. Sa manie est d'obliger l'univers : passe ! mais la trompette est de trop, et les commentaires odieux sur une telle infortune avouée ou devinée, dans une famille dont on force la porte sans jamais une seule fois y avoir été invitée.

Ne vous troublez plus de ses bavardages inconvenants. Je vous en raconterai d'autres qui devraient m'avoir accoutumée à ces vilaines surprises. Je m'en suis garantie silencieusement, comme je ferai de ceux-ci. Quoi ! ne pouvoir pleurer saintement les blessures saintes que l'on sent divines, à force d'être terribles ! Etre frappée à genoux et plus inoffensive qu'un enfant ! Voilà, ceci est l'inconvénient de la terre et ce qui doit finir par consoler d'en sortir.

---

25 Juin 1848.

Et vous? et votre mari (1)? Vos images traversent toutes ces heures si longues, si désolées !

Ne sortez pas (2), chère amie. Ce mot vous embrasse d'une affection profonde que mon fils vous porte. Nous sommes devant la volonté de Dieu.

Rouen, 29 Août 1850.

Personne ne peut me deviner mieux que vous, telle que je suis en ce moment, près du lit de ma bien-aimée sœur (3)

(1) Son mari, M. Derains, ne devait périr qu'en décembre 1851, le 4. jour où Napoléon III fit tuer pas mal de monde sur le boulevard Montmartre (H. V.).

(2) Pendant les journées de Juin (H. V.).

(3) Mme Eugénie Drapier (H. V.).

que mon cœur, plutôt que mes yeux, a reconnue. Nous avons toutes deux soutenu cette épreuve par cette protection des faibles qui ne se voit pas, mais qui se sent. Être venue où je *devais* venir, me donnait déjà beaucoup plus de force qu'on ne m'en suppose. Je vous raconterai le reste.

J'ai revu des églises sous la pluie fréquente qui n'étonne jamais à Rouen. Toute une vie passée m'attendait à travers ces petites rues sérieuses qui m'ont, autrefois, appris par les affections qui vous y aident. Je pense trop, pour vous écrire.

---

29 Décembre 1850.

Je voudrais aller vous embrasser moi-même d'une nouvelle qui vous donnera une grande part de ma joie. Joie ! ce mot que je n'osais plus prévoir. Il est pour Ondine. Elle se marie. Nous lui donnons, ou plutôt Dieu lui donne, ce qu'elle souhaite. Je vous raconterai bientôt le reste. J'ai eu à bénir et à porter cette grande émotion, puis tout ce qu'elle emporte avec elle de soins et de préoccupations pour la chère fiancée. Réjouissez votre adorable mari de cet événement doux et grave. Si j'avais pu m'envoler au milieu de vous deux, nous nous serions regardés tous les trois avec des yeux pleins de ciel.

Le 7..... 185 , à 3 heures.

Je ne réponds qu'avec des larmes à votre lettre, ma bonne amie. Je vous aime trop quand je vous sens déchirée à ce point, et je trouve étrange que nous soyons obligées de marcher sous ce poids cher et terrible. Et puis, si nous n'avions pas eu le bienfait des mille transes de nos infor-

tunes, ces labeurs de tous les instants, croyez-moi, nous n'aurions pu survivre, et, pour ceux qui nous aiment, il le faut, ma chère.

Vous aurez, quand les importuns seront las de me tuer, la lettre pour M. Charton. Hier, mon beau-frère m'a pris trois quarts d'heure du jour, avant-hier de même, et, pour m'achever, une personne, en me rapportant hier mon parapluie oublié dans sa maison, m'a raconté, le parapluie sur la gorge, son histoire depuis vingt ans. J'étais stupéfaite d'impatience et d'admiration...

Le 25 Novembre 1853.

Ma bien chère amie, sans oser appuyer toujours sur le martyre incessant qui nous étreint, je tâche comme vous d'apprécier les gouttes d'eau vive que Dieu daigne accorder à une telle fièvre, en mémoire peut-être de la soif qu'il a voulu souffrir... Ah ! nous n'avons pu le vouloir, n'étant que de pauvres femmes.

Je ne voulais vous dire qu'une chose, c'est que je suis charmée de voir qu'un des rayons de cette grande flamme qui brûle en nous se tourne, comme un accueil, vers l'idée qui a percé (à la lettre) une de mes nuits sombres : l'image triste et patiente de Mme Desloge qui souffre dans sa fierté et dans son intelligence stérile. Votre avenir doit tendre vers un but de développement dont tous les germes peuvent être honorablement productifs, pour votre indépendance et le bien répandu sur quelques-uns, abstraction *faite de moi* qui me trouverais mêlée à cette moisson fraîche, comme un pâle bleuet aimant la vie...

Tout ce rêve doux et grave m'a redonné l'idée que j'achèverais, s'il se réalise pour vous, les petits contes abandonnés, pleurant après moi dans un coin.

...J'ai beaucoup erré, tous ces temps, à travers les flèches que le sort ne m'épargne pas. Je suis frappée de tous les côtés, dans mes amis qui souffrent ou brisent leur ban. Non, c'est à ne pas croire que l'on subisse, debout, une pareille course à travers le purgatoire. Ah ! c'est que l'amour s'y trouve encore; c'est qu'il est tapi au fond du cœur poignardé et qu'il raccommode avec tout le reste. Seulement, il fait son ouvrage en silence; il n'a plus la force de parler.

---

30 Novembre 1853.

Mon étoile est de fer et penser à la changer, ma bonne Camille, est plus que jamais un rêve. Vous pouvez cependant, mieux que personne, apprécier la préoccupation fiévreuse qui m'obsède d'arriver à payer au passé ce que je lui dois encore. C'est affreux de n'obtenir aucun résultat honorable à son travail. Dante a oublié cela encore dans son enfer.

Ah ! l'enfer est ici, l'autre me fait moins peur.

Et pourtant, je vous écris avec le soleil dans les yeux, seule beauté de la nature que j'aime encore, et qui m'attendrit jusqu'aux larmes. Il m'aide à vivre et à me signer votre amie. M. V.

---

12 Octobre 1854.

...Vous et moi n'avons le temps de pleurer que dans la rue. C'est à ce compte que nos courses sont épuisantes...Nous sommes les biches blessées de Dieu.

La saison de tous les besoins s'avance; pour nous, comme pour les autres, le travail est bien souhaitable.

---

20 Décembre 1854.

Ma chère amie, voilà ce que je viens de faire, et ce que je vous écris dans l'ombre, n'y voyant plus par ce temps affreux et ses torrents de pluie.

Après avoir écrit à M. Taxile Delord (1) ce que je crois bien pour vous, j'ai rouvert ma lettre, et, par un cri parti de mon cœur, du vôtre et de celui de votre mari, je lui demande d'ouvrir à l'instant même une souscription pour la France qui meurt là-bas (2), et de prendre cent volumes de Mme Camille Derains et cent volumes de moi, n'ayant pas d'autre valeur à offrir. Il ne faut pas laisser dire ni croire que les Anglaises savent aimer plus et mieux que nous... grand Dieu !

Hier, le journal de M. Taxile Delord m'a fait fondre en larmes. Voilà ce que j'ai fait. Est-ce que vous me blâmez, mon pauvre ange ?

---

7 Février 1855.

Ma bonne amie, je vous entends au fond de moi-même et nous avons maintenant comme une langue à part pour converser... Quelle triste révélation nous devons au malheur ! Et pourtant ni vous ni moi ne voudrions guérir

(1) Taxile Delord qu'elle ne connaissait que par ses articles et qui ne crut pas devoir répondre à sa lettre (H. V.).
(2) Crimée? Pologne? (H. V.)

de nos peines, à ce point de les oublier. Je sens bien, comme vous, qu'il n'y a plus autre chose pour nous.

J'ai essayé de reprendre la lecture de quelques journaux, — je crois rêver. Tout est-il donc changé sur la terre? Sommes-nous donc restées sur un point fixe, tandis que tout le monde s'est mis à courir? Une telle lecture me fait tourner sur moi-même. Je ne suis curieuse à rien. Mon Dieu! si je pouvais cependant devenir curieuse! Mais comment l'être pour des mensonges? Restons donc ainsi; vous, à Auteuil encore, comme vous pouvez; moi, où je suis, comme je peux, s'il est vrai que je le puisse.

Tout ce que je suis à même de voir est si navrant, que je m'en sens abattue. Le bonheur seul des autres, leur repos du moins, me donnerait la résignation... si, franchement et la main sur la conscience, rien ne pouvait donner la résignation d'une lutte pareille à celle où je me relève et succombe, douze fois par an. Elle (1) arrive à faire éclater ma tête...

...Je vois subir à tout le monde l'influence du temps et des préoccupations de l'avenir dont les nuages s'amassent, en effet, bien sombres. Quelle triste contemplation que celle des passions humaines! Quelles forges ardentes dans ce coin dont vous me parlez! Je voudrais vous voir tous les jours pour oser parler librement mon langage qui est tout vôtre, comme la source où nous le puisons. Mais il y a de longues rues, entre nous, et beaucoup à coudre ici où je pense et pleure. Cousez moins, je vous en prie, et faites des séraphines (2), puisque vous en avez dans l'âme...

(1) La fin du mois, le règlement de comptes impossible. Le peu qui venait, partagé en deux, s'en allait moitié en aumônes, moitié à désarmer le passé (H. V.).

(2) M[me] Derains faisait aussi des contes d'enfant, les *Leçons dans les Fleurs*, *Séraphine ou les Inférieures*. Elle n'a jamais eu d'enfants (H.V.).

18 Avril 1855.

...Nous nageons, évidemment, dans un élément *actuel* tout à fait contraire à notre nature simple, droite et libre. Ah ! j'en pleure ! c'est une consternation, à part même de nos désespoirs enfermés. Je ne sais plus dans quoi je tourne, mais on dirait l'impossible qu'il n'appartient qu'à Dieu de changer. Soyez sûre aussi que notre état moral accroît toutes les difficultés matérielles... comme si je vous apprenais une grande chose !

J'ignore où est en ce moment le *bûcher* d'Henriette (1), mais je sens bien qu'elle brûle, et c'est fort douloureux puisqu'on l'aime infiniment. Non, je n'ai plus d'amitiés que couronnées d'épines; comme celle qui nous lie est tout à jour, j'ai un besoin particulier de vous voir, *d'oser parler*. Soyer sûre qu'il ne le faut pas faire avec abandon, nulle part. Aujourd'hui encore, je vais au rebours de ma volonté : des visites qu'il faudrait rendre à pieds brisés, sans l'argent des omnibus qui ressemblent tous à des fous sans camisole de force. Tous les parcours sont changés. On veut aller au nord, on monte, on se trouve à trois lieues de son but. Personne ne vous a averti. On n'entend que des cris, des plaintes dont les chevaux se moquent et les hommes bien davantage; et puis l'on vous descend dans des lieux inconnus que l'on prend pour l'Algérie ou l'affreuse Angleterre, et l'on se sent attendu par des yeux et par des estomacs grands comme des portes cochères. J'ai vu des scènes inoubliables. J'ai ressenti moi-même de grandes mortifications. Cette époque ne ressemble à aucune autre. Tout vole à grande vapeur et malheureusement nous n'avons que des pieds...

(1) Henriette Favier (H,V.).

J'ai besoin de vous sentir au milieu d'un air respirable. Je connais quelqu'un qui a couché dans la cour avec ses meubles.

---

15 Mai 1855.

Je recommence toujours la même chose, ma bonne amie, car le temps ne varie plus. Il est d'une égalité horrible.

Le besoin croissant que j'ai de vous voir, de vous *savoir* au milieu de tant d'atrocités qui glissent sur beaucoup, comme des ondées différentes, commence à me faire un tourment de mes entraves. J'ai beau vous deviner, comme il vous est accordé de me deviner moi-même, il manque le regard et l'âme à cette intelligence...

Non ! non ! je ne me persuaderai jamais que l'absence ne soit pas le plus grand des maux. Vous et moi savons le contraire. Je m'éveille chaque jour résolue à sortir, mais le chemin me manque et la fièvre me reprend. Ce sera comme Dieu voudra... Mon âme est sans clarté... Je sens bien qu'Henriette est trop absorbée pour songer à moi; tout ce que j'aime souffre et pleure.

Il me semble qu'un rayon de soleil tombe sur ma lettre. Qu'il vous arrive donc, ma bonne et bien chère amie, avec l'amitié fidèle, comme lui.

Le 21 Juillet 1856.

... Vous êtes toujours la même, de m'offrir ce qui est à peine descendu dans votre main. Non, ma bonne amie, je n'en veux pas. Le gouffre est le même pourtant, mais nos faibles efforts ne peuvent le combler. Je me réveille

avec des sursauts de terreur, et je ne peux ouvrir mes lèvres sur un tel sujet autour de moi. Exister ainsi, prouve la puissance de Dieu qui est l'amour ! Que toutes ces tristesses augmentent, s'il se peut, les consolations que je dois à votre attachement.

Le 29 Septembre 1856.

Je vous ai promis, ma bonne amie, et je me suis promis à moi-même de vous annoncer le premier rayon d'allégement qui luirait *ici*. Quand votre lettre n'appellerait pas la mienne, vous sauriez donc presque en même temps que moi l'admission positive de mon pauvre beau-frère au meilleur asile de retraite de Paris (1). La Providence s'est laissé toucher pour lui et pour nous, et le meilleur des hommes vivants vient de m'accorder un si grand bienfait sans le moindre droit pour l'obtenir, avec quatre motifs d'exclusion !

Ce directeur comme divin a été jusqu'à me dire : « La chose est impossible, Madame. Et pourtant, je vois qu'il le faut; et, puisqu'il y va de votre tranquillité, nous passerons par-dessus ce que je ne peux vous décrire; et, pour que vous soyez *heureuse*, nous en ferons un homme heureux ! » Il le sera, si rien peut éclairer une nature à la fois si vulgaire et si impérieuse par lacunes. Nullement méchant, vous le savez, mais... vous savez tout le reste. Ma sainte sœur, qui a tout conduit *d'en haut*, ne lui a-t-elle point pardonné? Je vois ses beaux grands yeux noirs lumineux me regarder si tendrement, que je n'ai jamais pu qu'une

(1) Sous les auspices de M. Davenne, directeur de l'Assistance Publique, ami de Béranger (H. V.).

fois ressentir du courroux contre celui qui l'a rendue si malheureuse et qui n'en savait rien... Je m'égare dans le passé, quand le présent réclame le peu de force que j'ai et d'invention pour arriver au but honorablement.

Il est enchanté ! Mon cher Valmore en ressent une dilatation bien permise et bien méritée. C'est, je vous le redis, le plus grand bienfait dont la Providence pouvait me consoler parce que le souvenir de ma bonne sœur était mêlé à tout.

C'est dans mon lit, où m'avait rejetée ma troisième maladie depuis cinq mois, que cette nouvelle m'a été lue par mon cher fils. J'étais hors d'état de lire moi-même, les yeux enflés par un érysipèle et une fièvre.. comme j'en ai. L'embrasement de l'Orient qui me terrasse par intervalles.

Les bons anges se sont mêlés de tout, et j'ai la douceur de vous sentir bondir sous cet événement qui intéresse tant d'intérêts, chère ! et qui a mis en jeu jusqu'à ma propre vie. Dieu l'a vu. Ma sœur aussi.

Soyez donc une pauvre fois bien contente dans l'affection que vous ne pouvez plus vous empêcher d'avoir pour moi, scellée, de part et d'autre, par des larmes si véritables.

---

30 Octobre 1856.

Vous êtes bien ma bonne amie de m'avoir écrit dans cette circonstance, mais ne gardez aucune arrière-pensée sur ce voyage qui ne m'a fait aucun mal. Au contraire, il a comme élargi la respiration de *ma tête*. J'ai cheminé sous une si belle étoile et par un calme si profond, qu'un tumulte inexplicable d'idées en a reçu quelque apaisement. Je sais et je vois du moins, à présent, d'où vous m'écrivez solitaire et tout à fait abritée sous un bon toit. Si la mémoire ne vous

y torturait pas, quel bien-être serait le vôtre ! Tout est charmant dans ce qui vous entoure et présidé ou préparé vraiment par un esprit (1) attentif à vos peines. Cette idée est fortement en moi, plus que jamais j'en suis parcourue.

Pour me reposer, hier, je me suis élancée chez M. Hachette dont j'ai trouvé le gendre très poli, mais ivre de travail, qui n'a rien examiné encore et qui me redemande quinze jours pour parcourir livres, imprimés et manuscrits de vers ou de prose. Je suis revenue sans espoir. Il n'y en a pas chez les millionnaires.

Paris, le 11 Novembre 1856.

...Je crois en tout ce que vous croyez. Je suis avide des preuves qui m'en arrivent, et vous savez si la source des vôtres m'est chère (2). Je l'invoque moi aussi quand je ne sais plus comment porter mon abattement, et j'ai la conviction profonde qu'il ne m'oublie pas plus que je ne peux l'oublier moi-même. Comment voulez-vous donc que je ne vous plaigne pas à toute heure de cette vie, et que je ne sois pas très intéressée à savoir comment il lui est permis de vous en consoler ? C'est vraiment par pitié qu'il faut me le dire. D'abord et avant tout, parce que je vous en crois moins malheureuse et parce que j'ai plus de confiance encore dans ces idées dont je me sens envahie. Je les ai toujours eues. Jugez maintenant, par le besoin que j'en éprouve pour supporter et comprendre la *froide absence.*

C'est déjà une autre vie que celle qu'elle nous fait. Il

(1) L'âme de M. Derains (H. V.).

(2) Mme Derains se pensait en relation avec l'âme de son mari. Mme Valmore avait toujours cru que les morts communiquent avec les vivant. Elle accueillit donc les révélations de Mme Derains (H.V.).

y a mille moments où je ne sais plus où je suis et où je ne suis plus, du tout, ce que j'ai été. Cela me donne une extrême difficulté de ne pas faire mille contre-sens avec les personnes qui me cherchent. C'est en cela que les grands affligés qui fuient tout à fait le monde me paraissent comme raisonnables. Moi, je l'aime immensément encore dans ce qu'il m'a laissé. Hélas! que nous sommes combattus, puisqu'il faut que je veille sans cesse à ne pas faire souffrir ce que j'aime du profond détachement que j'ai maintenant du reste.

En même temps que votre chère lettre, j'en reçois une de M. Templier (1), qui détruit toutes nos espérances. Il me renvoie nos livres *poliment*. C'est fait, et je remercie Dieu d'être délivrée de cette incertitude. Elle rend la liberté; tâchons maintenant d'en user. Mon volume de poésie est enveloppé dans la même proscription. Tant de démarches perdues me prouvent, du moins (pour en éprouver une secrète joie), que cette époque n'est pas du tout la mienne. Pourquoi faut-il qu'elle exige tant d'argent?

M. V.

On vous aime autour de moi et l'on dit : « Qu'elle est loin ! » Que ne puis-je dire au moins : « Qu'elle est heureuse !... » Mais, oui, pourtant, vous l'êtes de l'excès même d'une telle douleur. Elle élève et nourrit l'âme, elle mène où Dieu vous rendra ce que vous êtes plus digne que jamais de posséder sans fin.

(1) De chez M. Hachette. M. Templier avait fait lire les contes de ma mère par ses enfants : c'étaient, disait-il, les meilleurs juges en pareille matière. Malheureusement les contes ne plurent pas aux petits juges, et ils furent repoussés par la maison Hachette (H. V.).

3 Janvier 1857.

Il tombe de l'eau par torrents. On dirait que c'est sur mon âme qu'ils ruissellent. Je ne reçois que des lettres dolentes et fiévreuses. La France est à l'état de pomme de terre malade, vraiment; mais, quoi qu'il en soit, tout fermente et s'épuise, et, puisqu'enfin l'espoir n'est pas le bonheur, il ne faut pas prétendre qu'il soit toujours habillé de rose. Je ne lui en souhaite que des fragments, pour le distinguer de son affreux frère. Il n'y a que l'enfer et le remords qui doivent s'envelopper complètement de noir (1). Il y a bien des années que je pense ainsi, que j'agis ainsi, et que je m'efforce, quand je l'ose, de convaincre les cœurs déchirés et profondément délicats qui peuvent me comprendre.

Le 27 Février 1857 (au soir).

...Je remets à notre prochaine entrevue tous les détails d'infortunes étrangères qui demandent secours, si tant est que quelque infortune véritable nous soit étrangère ! Nos pauvres âmes ne s'enfermeront jamais, même dans leurs tristesses personnelles; les calamités de tous les ont agrandies... mais je vous avoue, à ma honte et avec larmes, que la mienne n'en est pas plus forte, au contraire. Son silence ne prouve qu'un abattement profond. Je ne sais plus souffrir, ni voir souffrir. Ainsi ne souffrez pas dans tout l'excès de votre malheur, ma chère et fidèle Camille,

(1) Elle avait horreur des vêtements de deuil et ne portait de noir que dans son cœur, et ne le quittait presque jamais (H. V.).

vous me mettriez au désespoir... Aidez-moi au chagrin de ne pouvoir changer votre irrévocable tourment.

Mes cinq ou vingt étages me paraissent des Pyrénées, moins les fleurs. Loger au *second,* première richesse des ambitions raisonnables; m'est-il à jamais interdit d'y prétendre? Mais il me sied bien de me plaindre en ce moment, moi qui bénis à genoux tous les jours la grâce que me fait la Providence, d'avoir un peu d'air et de clarté, près d'un feu si humble qu'il puisse être! Quand on vous dira que je suis ambitieuse, ma bonne amie, répondez hardiment : « C'est là son moindre défaut. »

---

11 Mars 1857.

...Vaudrait-il mieux végéter à la même place quand on n'a fait que s'égarer par le monde et répandre le sang de son cœur... comme lui maintenant, ce grand larmoyeur des autres et de lui-même que vous avez bien nommé : *épouse et mère!* mais homme aussi, puisqu'il garde la force de proclamer ses blesures mortelles pour en instruire l'univers et Dieu.

Entre vous et moi, nous vivons en somnambules sans la moindre hésitation ni crainte de nous heurter. Je crois vraiment que nous nous voyons en dedans... Notre existence physique et morale est tellement remplie de phénomènes, que je ne vous dis rien de ceux qui entourent ma vie.

Je suis la prière qui passe,
Sur la terre où rien n'est à moi... (1)

(1) *L'âme errante* (Poésie inédite) (H. V.).

Voilà la rêverie qui me reprend. Elle est un contraste douloureux avec l'activité que demande ma situation ; mais quand j'appuie ma pensée, alors, je ne peux plus agir que par un effort qui me fait souffrir infiniment. J'ai toujours été ainsi. Cette lutte fait que je suis plus gaie que gaie, et aussi plus triste que triste. Comprenez-moi si vous pouvez ; il y a de cela en vous. C'est ce qui fait, comme vous me le dites quelquefois, que quelques-uns vous croient guérie. Je sais si parfaitement que vous ne guérirez jamais, que vos silences en effet m'alarment quand ils se prolongent trop, et que je crois vous avoir vue moins courageuse que *vous-même.*

Au revoir où vous êtes encore, où vous serez, et partout où nous serons. Ce sera pour aimer encore.

A SON FILS HIPPOLYTE (1)



Rouen, le 30 Décembre 1832.

J'ai rêvé de toi, mon bon Hippolyte, et je voudrais t'embrasser en réalité, comme Dieu me l'a permis en songe. Je t'ai vu si heureux et si tranquille dans ta situation présente, que je me suis éveillée avec le besoin d'en remercier M. Froussard. Cette idée, j'espère, mon petit ange, te vient souvent en t'éveillant et en te couchant, de prier Dieu qu'il nous acquitte envers lui (2). Toi, tu peux l'essayer par ta conduite, et ton aveugle soumission à ses bons conseils.

Tes sœurs veulent t'écrire ou faire semblant pour te souhaiter d'être toujours un bon frère (3), comme je t'ai trouvé un bon fils. Ton petit papa t'embrasse et te serre affectueusement contre son cœur, qui t'aime comme je

(1) Les lettres à Hippolyte Valmore (né à Paris, le 2 janvier 1820, mort aussi à Paris, le 9 janvier 1892), comprennent 129 pages manuscrites (t. IV, pp. 385-514).

(2) Ma mère m'avait conduit de Rouen à Grenoble chez M. Froussard, chez qui je me trouvais à demi-pension ou à peu près. Nous avions à notre charge le trousseau et d'autres frais; mon maître ne s'en tenait pas à la lettre de nos conventions et acquittait personnellement bien des choses, ce qui me constituerait une assez jolie dette si j'en pouvais connaître le chiffre.

(3) Hippolyte avait l'amitié fraternelle un peu brutale et l'obéissance à son père toujours impatiente (H. V.).

t'aime, Hippolyte ! Tu penses bien que ton bon papa est de moitié dans nos tendresses.

N'oublie pas, mon ami, d'écrire à M. Prud'hon (1) qui espérait recevoir de tes nouvelles par toi-même. Notre bon papa Berjon serait aussi bien aise d'une lettre de toi. Songe que ce sont des amis pour toujours, et que ta vie doit être attachée à la leur.

Dis, mon ange, apprends-tu bien l'allemand ? Je serais heureuse que tu y prennes goût. C'est la clé de tant d'autres langues, qui te paraîtront faciles après.

Ton ami Arago t'aime et t'embrasse, comme Mme Duchambge et la bonne Mme Fournier.

Tes tantes te font mille compliments affectueux, et moi, ta mère, je t'embrasse plus longtemps que les autres. Si j'en ai les larmes aux yeux, ce n'est pas d'une tristesse sans bonheur, car je te sais près de ton bon maître.

M. V.

Demande à M. Froussard de te donner en argent dix francs, afin que tu puisses les offrir aux honnêtes demoiselles de la maison qui ont tant de soin de toi.

Rouen, le 6 Mars 1833.

Viens donc que je t'embrasse, mon cher enfant, pour te pardonner ton long silence d'abord, et pour te remercier d'avoir écrit après, deux fois pour une. J'ai aussi à te témoigner tout mon contentement de répondre par ton travail et ta bonne conduite aux soins généreux de ton maître. Hippolyte, mon cher petit ami, tâche de lui ressembler

(1) Prud'hon était le parrain d'Hippolyte.

en quelque chose. Ton heureuse étoile te donne un bon exemple à suivre. Tu sais ce que j'ambitionne le plus au monde, c'est de te voir devenir un honnête homme, comme tu as été un enfant soumis.. Ecoute et regarde ton maître, et suis ses leçons comme celles de Dieu. S'il te rend notre absence facile, à force de bonté, je t'avoue, mon petit ange, que c'est lui qui me rend soumise à la tienne. Tout ce qu'il fait pour toi m'oblige à remercier Dieu de ce vide immense que tu as laissé dans ma maison et dans mon cœur de mère. Et n'oublie pas, non plus, que la Providence qui t'aime s'est servie de M. Pierquin pour te remettre dans les mains de M. Froussard. Pénètre ton bon petit cœur du sentiment le plus digne de le remplir, la reconnaissance et une soumission pieuse aux avis et aux exemples de ton maître. Je parle au nom de ton père et au mien.

Tous tes amis de Rouen, tes tantes et ton oncle t'embrassent. Ma santé n'est pas bonne, mais cela viendra plus tard. Ne sois jamais trop longtemps sans m'écrire, et tu contribueras au repos qui m'est nécessaire. Au revoir, mon ami, je t'aime de toute la tendresse de mon âme, et je compte sur la tienne qui a fait et fera le bonheur de ta bonne et tendre mère.

---

6 Juin 1833.

Bonjour, mon cher enfant ! Je suis à Paris depuis quelques jours. J'explique à ton bon maître pourquoi j'ai été trop malade pour lui écrire plus tôt, ainsi qu'à toi, mon bon ange. Mais à présent que j'ai la certitude de nous fixer ici avec ton petit papa, je prends, pour récompense de bien des peines que j'ai souffertes, le bonheur de t'em-

brasser, mon fils. Partout ici, je pense à toi, cher petit compagnon de mon voyage. J'ai été dîner seule, où nous avons dîné à deux, pour avoir le plaisir d'être à la même table où je t'ai vu, et j'ai pleuré de ton absence en la bénissant toutefois; car c'est la Providence elle-même qui t'a mis sous une si grande et si admirable protection. Tous tes parents de Rouen t'embrassent de cœur ainsi que ton ancien maître M. Langlois (1).

Je vais retourner, dès que je pourrai me lever, pour les préparatifs de notre installation à Paris. C'est déjà trente lieues de moins entre nous. Le voyage en sera plus léger. Viens que je t'embrasse. Que cela me ferait de bien à l'âme, si c'était vrai !

Sois toujours pour ton maître ce que je suis moi-même, plein de reconnaissance et d'une confiance religieuse. Il représente, à lui seul, tout ce que tu aimes sur la terre et il a la bonté d'en tenir lieu.

Garde-moi dans ton cœur, ainsi que ton père. Au revoir, mon cher espoir.

Ta mère.

Le 15 Septembre 1833.

Mon cher ange, je t'embrasse. Tu nous as fait tout le bien possible, par la nouvelle de tes succès, et nous te bénissons tous d'être un si bon fils, un enfant soumis aux conseils de M. Froussard. Ton père avait bien besoin de cette preuve de ta tendresse, mon fils; et moi aussi, je t'assure.

(1) Hyacinthe Langlois, du Pont-de-l'Arche, graveur distingué de Rouen, archéologue, etc (H.V.).

Tu as donc vu M. Perlet, dis? Il t'a, j'espère bien, embrassé en notre nom. Inès et Line te disent mille tendresses de sœurs qui t'aiment et désirent toujours te voir. Tu sais, mon bon ange, qu'il faut prendre patience à cet égard, et que ce n'est pas possible de l'espérer encore, surtout M. Froussard ne venant pas à Paris. Tu n'y peux venir seul, j'aurais trop d'inquiétude, et je ne veux te confier qu'en des mains en qui j'aurai toute confiance. Attends, mon bon Hippolyte; fais comme ta mère, soumets-toi. Il y a au fond de tous les sacrifices une récompense et tu l'obtiendras. Tu peux croire, d'abord, que je t'en aime plus, ainsi que nous tous.

Aime-moi de même et écris-moi. Explique-moi pourquoi tu ne dis rien du portrait que ta sœur t'a envoyé, ni de sa lettre ni de celle de ton petit papa, et de la bourse bleue et de tes foulards. Donne-moi les détails, car tout m'intéresse de toi que j'aime plus que ma vie.

Le 21 Octobre 1833.

Mon cher fils, bonjour! Courage et bonheur sur toi, mon bon Hippolyte. Ta destinée, si bien abritée sous les soins paternels de ton maître, fait toute ma consolation. Je n'ose me plaindre de ton absence, dans l'idée que tu es avec M. Froussard. A présent qu'il te guide et t'a pris sous sa puissante protection, il est pour moi l'image de la Providence. Aime-le, comme tu aimes Dieu et comme tu chéris ta bonne petite mère. Ne pense pas que je pleure quelquefois de ne pas te voir, et songe qu'il y a une grande douceur mêlée à mes peines de mère. C'est que j'ai foi entière en ton maître, que j'aime ses lumières, autant que sa bienfaisance, et que je m'honore de lui devoir

plus que je ne pourrai jamais lui rendre en ce monde. M. Dumas est revenu content de toi et de ton caractère. C'est un grand poète et un homme plein de simplicité et de cœur. Ton père a beaucoup à s'en louer. Ce sera, j'espère, un des amis de ton avenir. On n'oublie pas les enfants qu'on a vus bons, quand ils deviennent d'honnêtes hommes; et je suis sûre, mon cher enfant, que tu seras un bien honnête homme.

Au revoir! Je ne peux t'écrire longtemps, car j'ai un grand mal d'yeux. J'ai beaucoup travaillé depuis quelques mois, et puis, tu sais aussi que j'ai pleuré. Tu m'en aimeras mieux s'il est possible, comme de mon côté, je t'étreins de toutes les espérances et de mon tendre amour.

Le 5 Janvier 1834.

Tu sais maintenant, mon bon petit ange, tous les ennuis qui m'ont affligée : l'obligation où ton père s'est trouvé de retourner à Lyon tout seul, à cause de ma mauvaise santé, et l'incertitude où nous sommes encore si je rejoindrai ton papa pour rester avec lui, l'année prochaine, ou si j'irai seulement pour t'embrasser, mon cher fils, et revenir avec ton père nous fixer à Paris. Cette perplexité est telle qu'elle m'empêche de me rétablir, mais tu sais qu'il faut avant tout se soumettre à une position difficile et en tirer tout le parti possible. Le malheur même a un beau côté qui est de nous relever à Dieu par la résignation et l'espérance. C'est ce qui m'a soutenue en me séparant de toi, cher ange, et ce qui me soutient encore. Je travaille et je fais travailler tes bonnes petites sœurs, n'ayant dans ce moment le moyen de leur donner aucun maître que moi.

Tu as reçu, j'espère, une bonne lettre de ton petit papa qui est heureux de se sentir un peu rapproché de toi, bien qu'il soit trop esclave dans sa profession pour aller t'embrasser, comme il le voudrait. Mais ce bonheur viendra, sois tranquille, nous le désirons autant que toi ! Nous sommes heureux de tes progrès et de ta manière de répondre aux bontés de M. Froussard. Tu sais, cher, que c'est le seul prix qu'il attache au bienfait inestimable de ta bonne éducation. Je ne pourrai jamais m'acquitter envers lui de ce que je lui dois que par la vive gratitude de mon cœur. Tu auras mérité ses soins, cher enfant, si tu y réponds par toute ton aptitude et ta reconnaissance.

Je t'aime et je t'embrasse de toute la tendre affection de mon âme, te serrant dans mes bras et te remerciant d'être un bon et honnête garçon, entends-tu, mon cher fils? Tu me ferais aussi un grand plaisir pour mon petit orgueil de mère, de soigner un peu ton écriture et l'orthographe de tes lettres : tu fais des fautes grosses comme la tête. Dans un an, je ne t'en permettrai plus; à présent je te les pardonne et je t'embrasse encore tendrement, comme je t'aime.

Ecris-moi : cela me fera du bien, mon cher ange. Ta sœur veut finir cette lettre et te parler d'Inès et d'elle-même.

Lyon, le 28 Mars 1834.

Je suis à Lyon, mon bien-aimé enfant. A travers bien des fatigues et des embarras, je suis arrivée avec tes deux chères petites sœurs; mais, ne trouvant pas de logement prêt encore pour nous recevoir, M. Pelzin (1), tandis

(1) Imprimeur à Lyon (H.V.).

qu'on nous prépare une habitation, nous emmène à la campagne. Je reviendrai dans le milieu de la semaine prochaine, pour nous installer tous un peu décemment dans une ville si difficile aux étrangers. Après quoi, j'irai te voir ou je demanderai à ton bon maître la faveur de te faire venir. Travaille bien, pour mérite ce bonheur que j'achète moi-même par tant de sacrifices et de résignation. En te faisant venir, tout le monde y gagnerait; car ton père qui ne peut s'absenter d'un jour et tes sœurs, qui t'aiment tant, te verraient comme moi. Montre ma lettre à M. Froussard de qui toute ta conduite et tes démarches dépendent. A mon retour de la campagne, je lui écrirai à lui-même. Jusque-là, mon petit ange, présente lui mes respects affectueux.

Tu me fais de la peine en m'apprenant que tu n'es pas content de ton travail de cette année. Nous en causerons sérieusement et amicalement ensemble, mon cher fils, et tu trouveras dans ton affection pour moi le courage de réparer la perte la plus précieuse à l'âge où te voilà, la perte du temps et des bontés pleines de lumière de ton maître qui doit être triste aussi de ta nonchalance.

Au revoir, cher enfant de mon cœur. Je t'embrasse pour moi et toute ta famille avec l'amour que nous te portons tous.

Lyon, 12 Juillet 1834.

J'ai ta lettre, mon bon Hippolyte. Je voudrais doublement que tu fusses content de toi, parce que tu serais heureux, et ton bonheur sera toujours le mien. Songes-y donc au fond du cœur, dans ton intérêt et dans le mien, mon cher ange, et réalise autant que tu le pourras l'espoir que je nour-

ris de te voir répondre dignement à la conduite paternelle de M. Froussard. Si tu respectes Dieu, respecte ton père qui le représente, et, si tu m'aimes toujours, comme je n'ai pas le malheur d'en douter, ne fais rien pour attrister ta mère. Ce que je demande avant tout au ciel, c'est de retrouver en mon cher fils un honnête garçon.

Y kiss you in this hope, dear. Benever rude no abrupt. Remember your mother in all your conduct. Be my glory, child, and my comfort on earth writes me sometimes in english, my good boy; i should be glad to judge your progress in the only tongue know.

Tes petites sœurs t'aiment et t'embrassent de cœur. Le temps approche où nous nous réunirons durant quelques jours de bonheur et de repos. Tâche qu'ils soient la récompense de ton travail d'ici là, mais toujours et avant tout de ta reconnaissance pour tes maîtres. Songe que ton avenir tout entier repose sur l'intérêt que ton caractère inspirera. Tu n'as nulle fortune, si tu négliges la plus solide : un bon caractère, franc et loyal.

M. Pierquin m'a assuré que la bonté de M. Froussard ne te laissait aucun besoin que je dusse prévenir. Il me semble cependant que tu dois avoir des chemises bien courtes, puisque tu deviens plus grand que moi. Enfin tu me diras tout cela en septembre. *Y long after that month.*

Je t'embrasse pour moi, d'abord, et puis pour toute la famille. Ton bon père est impatient de te voir. Et toi, Hippolyte? Va, j'en suis sûre, comme je suis ta bonne et tendre mère.

Lyon, le 23 Juillet 1834.

Serait-il possible, mon bon petit garçon, que tu n'aies pas encore reçu nos lettres? Je suis triste de penser que tu as été inquiet sur nous tous. Ne le sois plus. J'ai le cœur, au contraire, attendri d'espoir de tout ce que Mme Milloz, si bonne et si vraie, m'a raconté de toi. Je t'embrasse pour tout le bien que j'en ai ressenti. Tu peux tant contribuer à mon bonheur de cette vie, cher enfant, et l'époque appelée depuis tant de mois s'approche. Tu seras bien content aussi, n'est-ce pas? Tous mes amis t'attendent pour te récompenser par leur accueil d'avoir bien rempli les jours de travail qui nous séparent encore; mets-les bien à profit, mon enfant, tu en auras plus de bonheur à te reposer dans notre tendresse. C'est ce que font tes sœurs qui sautent de joie en pensant à cette époque.

Je termine ma lettre trop tôt pour ma volonté. Mais, sans être au lit, je suis en ce moment d'une grande faiblesse, par suite d'une frayeur grave qui m'a rendu toutes les terreurs de la guerre civile. Salue de cœur et pour moi ton bon maître sur qui j'appelle toute la félicité de ce monde.

Au revoir, mon fidèle enfant.

Octobre 1834.

J'ai souffert de ton départ, mon bon ange, et ces derniers jours m'ont été tristes; mais j'offre à Dieu tous ces sacrifices pour qu'il t'en fasse du bonheur. Je vis trop dans mon âme pour me distraire de toi, et ta figure aimée attendrit toutes mes peines. Rien de nouveau ne s'est passé ici. Je n'ai qu'à te renouveler mes tendres prières pour tes études

et ton courage. Il y a du bonheur pour tous dans l'avenir; j'en aurai partout, si je vois le tien.

Ton père t'embrasse de toute la vivacité de son affection; quant à moi, tu sais bien que c'est de l'âme d'une mère.

Lyon, le 11 Novembre 1834.

Cher enfant, tu es rentré dans toutes tes études et sous l'autorité du meilleur des hommes. Je crois à tes promesses ainsi qu'à ton bonheur. Tu nous a quittés le cœur soulagé d'un grand poids, puisque tu as emporté la certitude d'un changement de position pour nous, et que ta douce présence avait tant adouci la gravité de cette épreuve.

Adore comme moi la Providence, car si on se lasse quelquefois de la prier, elle ne se lasse jamais de nous relever. Ton père est content, car le travail lui est rendu, et il t'a embrassé autant que le souhaitait son cœur. Le mien est resté gonflé de ton départ, et j'ai eu la fièvre; mais je t'ai revu en rêve, comme un ange qui vient consoler sa mère.

Je te plains d'avoir eu une douleur dans ta reconnaissance, en revenant à Grenoble. Cette tendre femme m'était chère à moi-même. Si tu vas jamais avec ses enfants visiter sa tombe, mets-y ma lettre et une prière pour moi (1).

J'attends dans ta prochaine lettre de plus amples détails. Tu sais que tout est précieux dans l'absence. Parle-moi de M. Froussard, de sa santé. As-tu revu ma chère Mme Giraud (2) et M. Pierquin? Dis-moi tout.

(1) Il s'agissait de Mme Prosper Leborgne, mère de mes amis Emile et Félix, qui m'avait accueilli à sa campagne, à titre d'ami de ses fils (H.V.).

(2) Mme Girod-Milloz. Ma mère avait écrit, je crois, une épitaphe en vers pour un enfant que cette mère avait perdu. Elle me faisait sortir avec son fils (H. V.).

Tes amis se portent bien et te serrent la main. Moi, je te serre sur mon cœur où tu manques déjà.

Tes sœurs veulent t'écrire. Au revoir, mon bon ange. Aime-nous, crois en nous et en Dieu ! Tu vois que chaque année ne fait que serrer les doux liens de l'âme.

Lyon, le 23 Décembre 1834.

Tu recevras, mon cher bien-aimé, par une occasion sûre, un petit paquet préparé pour toi depuis quinze jours. Dès que tu l'auras, tu m'en accuseras réception afin que je sois tranquille. Sur ce faible témoignage de ma tendresse pour toi, j'ai joint, à ce que je t'envoie pour tes étrennes, cinq francs que tu donneras à la bonne du pensionnat. Tu feras, du reste, ce que tu voudras. Prends avec cela les affectueuses caresses de ta mère et sois heureux, mon cher fils. Je sais que tu ne peux l'être que quand tu es satisfait de tes actions, de ta conscience et de l'estime de tes maîtres.

M. Berjon ne m'a pas donné la joie de ton portrait. Par bonheur, cher enfant, je t'ai bien ressemblant dans mon cœur, et la peinture ni le crayon ne vaudraient l'image animée que je te dois d'un bon et tendre fils et, dans ton absence, Hippolyte, je n'ai besoin que de ta présence. Elle me serait d'un grand secours pour prendre en patience ma mobile et fiévreuse santé. Tes chères petites sœurs remplissent bien tous leurs devoirs et deviennent de plus en plus raisonnables. Tu les aimeras toujours beaucoup, n'est-ce pas, mon cher ami? et sans raillerie (1). Tu ne seras glorieux

(1) Ondine avait la riposte vive et acérée. Inès pleurait. Ma mère détestait l'ironie, presque à l'égal de l'ingratitude (H.V.).

d'être le plus fort que pour les protéger, et je te remercie de la promesse que tu m'en as faite.

Viens donc ! viens que je t'embrasse avant de cesser de t'écrire. Aime-moi ! Aime ta meilleure amie et ta mère.

Lyon, le 20 Mars 1835.

Ne sois pas inquiet, mon cher fils, car l'approche du printemps relève un peu ma santé qui était, en effet, plus faible et plus mobile que jamais. Tu peux penser une chose qui doit toujours te rassurer, c'est que si j'étais tout à fait malade, ton père, ou Ondine, ou M. Prud'hon se chargeraient de te le dire en t'écrivant à ma place; mais comme je me réserve ce plaisir, je suis souvent obligée de le retarder ou par indisposition de fièvre, ou par toutes sortes de travaux qui absorbent les jours pluvieux de ce mauvais climat. J'ai, tu le sais, tant de lettres à faire que l'écriture me fatigue par moment. Je te sens toujours là, si près de mon cœur qu'il me semble impossible que tu n'entendes pas ce que je pense. D'abord, je réponds à ta demande pour affranchir la lettre à M. Berjon. Non, mon cher ange, ne l'affranchis pas; il en serait tout triste, et le plaisir que lui causera ton souvenir sera, je t'assure, fort peu payé par un port de lettres. D'ailleurs, sa position ne l'exige nullement. Il t'embrasse de toute son affection, ce bon vieillard, et se fait une joie de *printemps* de te revoir bientôt. Peux-tu être triste, mon cher fils, au moment de nous réunir? Nous en sommes déjà tout rayonnants, car c'est tout à l'heure ! Prie et conjure M. Froussard de te préciser les jours de vacances qui nous seront accordés pour te posséder avec nous. Ils te seront d'autant plus heureux que nous restons à Lyon en 1836 et qu'il est bien présumable qu'à

notre tour nous pourrons faire un voyage à Grenoble, dans le courant de l'année (1). Ondine va faire sa première communion et soupire après toi, pour ce plus beau jour de sa vie.

C'est le 2 avril qu'aura lieu cette solennité qui nous préoccupe beaucoup. Inès est un peu malade, mais c'est le printemps, j'espère; et puis, il a tant plu cet hiver ! Tu peux donc, cher enfant, te réjouir en toute sûreté, car nous ne quitterons pas le cher voisinage de Grenoble. J'ai un grand besoin, je te l'avoue, de voir ton bon maître, afin de lui ouvrir mon cœur plein de reconnaissance, et de lui parler aussi de toi. Nous en parlerons quand tu viendras et puis, s'il le faut, j'irai m'entendre avec M. Froussard, si bon, si simple, et à qui il m'est si doux de devoir tout ce que tu lui dois. Ne t'occupe maintenant que de la joie de ton voyage; ton avenir, j'espère, sera bon et pur. Tu peux y contribuer en plaçant surtout dans le travail une grande partie de tes jours; car ce bonheur est de tous les âges et c'est un sûr remède contre les abattements de l'âme.

Ta sœur a copié, pour toi, mon *Nouveau-Né* (2) et te l'envoie en t'embrassant de tout son cœur, ainsi qu'Inès. Tu as pris, l'autre jour, pour toi ce qui n'était qu'une petite leçon à Ondine. Tes plaisanteries à toi n'étaient pas du tout déplacées, et ce sera toujours de la gaîté pour moi de t'en voir à toi-même. Ne me prive pas de cette joie, mon bon Hippolyte, et sois, en langage, longtemps l'enfant qui rit de tout. Ta sœur avait trop oublié qu'elle est une demoiselle, et c'était pour qu'elle lût mes réflexions que je les avais écrites.

Adieu. Je t'aime, je t'embrasse, heureuse de tes lettres,

---

(1) Ma mère seule est venue avec Mme Paule, et nous sommes montés ensemble à la Grande Chartreuse (H. V.).

(2) *Pauvres Fleurs*, page 13.

de tes études et de ta prochaine arrivée. Le 30 mars, je t'écrirai encore, entends-tu? Sois gai, je le suis et j'écrirai à M. Froussard. Tu ne partiras pas sans saluer Mme Giraud. Ta bonne et tendre mère qui te presse sur son cœur où tu es bien tout entier.

M. V.

Tu te trompes quand tu dis que tu n'as pas d'ami, mon cher ange. Marius (1) t'attend, bondit avec impatience.

Lyon, le 5 Mai 1835.

En recevant ta lettre, mon cher fils, avec le sentiment qui pouvait adoucir l'effort de notre séparation, je me promettais de te répondre vite. Une secousse nouvelle dans ma santé me l'a interdit. J'ai la fièvre et, si je ne souffrais de l'idée que tu pourrais t'inquiéter de mon silence, je remettrais le bonheur que j'ai à t'écrire, mon cher Hippolyte. Je suis au moins dans une reconnaissante sécurité sur l'accueil de ton bon maître, et je me fie à toi pour reconnaître ses immenses services à force de zèle, pour profiter de son excellente éducation. J'irai bientôt l'en remercier moi-même, tu le sais, et je saisirai pour cela un intervalle de force dans l'abattement qui écrase ma vie. N'oublie pas, cher enfant, de porter ma lettre à Mme Giraud, afin que sa réponse décide de la manière dont j'irai à Grenoble : *seule* si elle persiste dans l'offre obligeante de me recevoir, ou avec Mme Paule qui partagerait de bon cœur ma solitude dans quelque auberge. Ce voyage, j'en suis sûre, me fera tout le bien que ta présence chérie m'a apporté. Car ta présence était pure et pleine de tendre affection. Ce sont là des

(1) Marius Paule (H. V.).

souvenirs qui seraient immobiles, si l'on vivait toujours. Mais on les emporte partout. Tu sais ma croyance et ma foi profonde en Dieu ! C'est pour cela que je te recommande et te prie de surveiller toujours ta conscience, afin de l'ouvrir devant Dieu sans frayeur de sa justice. Tes progrès et tes talents, mon bon ange, me feront grand plaisir, mais ton intègre probité, que je découvre de plus en plus dans ton charmant caractère, voilà une joie qui surpasse pour moi de grands trésors, car elle est de tous les temps et de tous les mondes.

Ton père ne cesse de me dire qu'il est heureux par toi et qu'il a trouvé un changement favorable dans tes manières. Elles sont redevenues affectueuses comme quand tu étais *mon cher petit Lite*, et je t'assure que cela va fort bien avec ta taille de grand garçon. Que je t'aime, mon bon Hippolyte ! et que je te suis *du cœur*, d'avoir écrit en caractères plus lisibles et mon adresse et tes amitiés pour ta mère. Je t'embrasserai bientôt pour t'en remercier. Au revoir, courage au travail, bonheur, sommeil et santé. Je fais tout pour fortifier la mienne, sois tranquille. Toute la famille te comble de caresses et t'aime.

N'oublie pas, en recevant ma lettre, d'offrir à M. et à Mme Froussard mes affectueux souvenirs. Prends-les dans la tendresse de ta meilleure amie, de ta mère.

Le 22 Mai 1835 (au soir).

Mon cher enfant, bonjour ! J'ai bien voulu que ta sœur se mît devant moi, parce que j'aime beaucoup cette petite ambitieuse. De plus, mon ami, je suis très occupée. J'ai terminé le travail d'écriture le plus pressé, et M. Coignet m'emmène demain à Saint-Chamond, ce qui me fera, j'es-

père, autant de bien que quelques beaux jours m'en ont déjà fait; car je n'ai pas de fièvre, j'existe. Je t'aime bien. Je ne resterai que jusqu'à mardi, car il faut que je revienne vite dans ma chère maison afin d'y tout préparer pour l'autre voyage de Grenoble. J'ai un besoin très vif de voir ton bon maître et toi. Crois-tu que je revoie aussi avec plaisir mon cher fils, toi, dont le retour ici m'a fait tant de bien, à écouter ta voix, et à t'entendre rire ! Il y a bien de la vie là dedans pour une mère ! Aussi tu m'as retenue (1)... merci ! Dis-moi donc aussi ce que tu prétends faire avec ta souscription de Walter Scott? As-tu trouvé un trésor en chemin pour t'abonner ainsi, et qu'est-ce que cela coûte, mon bon ange? Il faut bien, je crois, que je le sache un peu, qu'en dis-tu? *Naïveté, franchise* et *raison :* c'est déjà bien à cause de cela que je t'aime.

Je verrai ton ami, tu me le montreras, et je t'embrasserai. Mme Paule viendra avec moi, je crois. Elle désire beaucoup faire ce voyage et profite du mien pour voir Grenoble. Si décidément elle vient, je logerai à l'auberge. Je ne peux te l'assurer encore ni répondre, d'une manière positive, à l'aimable invitation de Mme Giraud. Mais, n'importe; de toute manière j'irai, car mon travail finit et la vente que j'en ai faite me permet ce voyage nécessaire à mon repos, dans ma tendresse pour toi et ma reconnaissance pour M. Froussard. Ma résolution définitive sera prise dans les premiers jours de juin. Tu la sauras. Au revoir donc, mon bon Hippolyte. Ton père t'embrasse de toute son âme, et moi, de toute la mienne.

(1) Dans la vie. On ne saura jamais ce qu'elle a souffert (H.V.).

Lyon, le 23 Juin 1835.

Mon cher fils, bonjour ! Arme-toi quelques jours encore de cette résignation qui est la règle de toute ma vie. Mon voyage, fixé au 25, ne peut avoir lieu maintenant que dans quelques jours et cela, mon ami, par une force contre laquelle il n'y a point de résistance : c'est que les paiements sont remis à la fin de ce mois. Mme Paule est toujours décidément de mon voyage pour connaître Grenoble et M. Boitel veut, lui-même, à toute force, saisir la même occasion pour y conduire sa femme. Jusqu'ici nous serions donc quatre pour l'exécution de ce projet, conçu pourtant dans le mystère de mon cœur. N'importe ! Comme ces personnes sont bienveillantes et attachées à notre famille, si je n'ai pas toute la solitude que j'aime dans mes chers pèlerinages, du moins je serai bien entourée.

Je suis d'autant plus contrariée de ce retard, que ma santé s'est bien soutenue depuis quinze jours et que c'est déjà bien long ! Je me retiendrai d'être malade pour t'aller voir, toi et ton bon maître dont le long silence m'attriste. Quand je pense aux immenses obligations que j'ai à sa philanthropie et à l'impossibilité de les reconnaître encore et peut-être jamais, je reviens avec plus d'instance à toi, mon bon Hippolyte, qui peux, par tes succès et ta conduite irréprochable, lui faire une joie dans l'avenir, d'avoir bien semé ses bienfaits. En élevant ton âme jusqu'à eux, tu allégeras toi-même le poids de la reconnaissance ; elle ne te serait douloureuse, un jour, que si tu n'avais pas répondu à des soins que toutes les fortunes du monde ne t'auraient pas obtenus ailleurs. J'espère que M. Froussard participe toujours, s'il en a le temps, à la lecture de mes lettres qui sont de véritables visites de mon âme

à Grenoble, et que lu l'as instruit de mon prochain voyage.

Sois tranquille sur le paiement de ta promenade en voiture. Je me charge d'acquitter ta conscience d'*honnête homme.* Tu as commencé à l'être de trop bonne heure pour l'oublier jamais. C'est une de mes joies les plus profondes. Je t'aime.

Lyon, Août 1835.

Mille tendresses à ton bon maître.

Tu vois, mon cher ange, que ta sœur m'a rendue hier bien heureuse de son bonheur (1). Je ne me console de ton absence dans une telle solennité, que dans la certitude de te voir tout à l'heure. J'ai lu ta lettre à M. Berjon, il en est bien content et moi aussi. Ta sœur tombe de sommeil;

(1) Ondine faisait alors sa première Communion. Voici sa lettre qui précède celle de sa mère :

« Cher et bon frère,

« Hier, j'ai fait ma première communion, et dans les prières que j'y ai adressées à Dieu, je t'assure que je ne t'ai pas oublié. A chaque pas que je faisais en y allant, le matin, il me semblait que je marchais vers le ciel; et quand je dis à ma compagne ce que je pensais, elle me répondit : « C'est vrai, nous allons au paradis. » Oh ! qui ne l'eût pas cru dans ce moment. Nous étions toutes vêtues de blanc et nos voiles, qui flottaient comme des ailes, semblaient en effet vouloir nous entraîner au ciel. J'aurais souhaité bien ardemment que tu fusses auprès de moi, dans ce moment si heureux pour tous. Mais adieu, Hippolyte, je tombe de sommeil, et ce sera bien un miracle si tu *pourras* lire ma lettre que je t'écris au moment avant d'aller me coucher. Je te dirai bientôt à toi-même tout le bonheur que j'ai éprouvé, hier. En attendant, je suis ton amie et ta sœur qui t'aime de tout son cœur.

« Marceline VALMORE » (*a*).

(*a*) Ses noms étaient Marceline, Hyacinthe, Ondine.

moi, de fièvre et de fatigue. Viens, mon cher fils, me donner un peu de santé et de force pour aimer comme je vous aime tous devant Dieu !

Ta mère qui t'attend,
M. V.

Je paierai ici ton voyage; nous verrons tes hardes. Je ne puis t'envoyer de souliers, ni de chapeau, ni rien. Tu trouveras tout ici. Au revoir ! N'apporte point de livres. Ton père se porte à ravir. Va saluer Mme Giraud.

Décembre 1835.

Encore si ma lettre pouvait t'embrasser le jour qui ouvrira l'année, Hippolyte ! l'hiver et sa grande rigueur seraient supportables, bien qu'il m'ait encore frappée comme il fait toujours. Tu as bien pensé que pour ne pas répondre de suite à ta chère et charmante lettre, il fallait que je fusse bien occupée et malade, n'est-ce pas? Tous deux ensemble, mon cher enfant. Je cherche un jour moins mélancolique depuis une semaine, pour t'envoyer le cœur de ta mère dans tout son tendre courage : la fièvre et mille soins ne l'ont pas voulu. J'aurais considéré comme un bonheur très grand de pouvoir t'ôter l'inquiétude de notre sort, mais rien n'est arrêté encore. Te raconter les obstacles serait interminable. On a fait ici de nouvelles propositions à ton papa, qu'il n'a pu accepter. Tout appartient maintenant à une volonté plus forte que la nôtre, celle devant qui tout plie; mais dans toute cette obscurité, mon bon fils, l'espoir tient un coin du rideau. Ta tendresse pour moi et le bonheur d'être ta mère me font un bien que ne peuvent, du moins, troubler les plus graves inquié-

tudes. Quand elles me surmontent, vois-tu, et que mon cœur se serre à n'en pouvoir tirer parti, je me tourne vers toi, dans le jour ou dans la nuit, et je dis : « Hippoyte viendra ! » et je m'arrête de rien demander de plus à Dieu.

M. Prud'hon, qui t'embrasse de toute son âme, est de retour dans sa chambre. Sa santé est très bonne, c'est une joie bien pure pour nous tous qui l'aimons. Line est aussi très bien portante; Inès, toujours fort tourmentée pour grandir dans un climat si contraire au sien (1).

Je t'envoie une bonne petite lettre de ton ami Marius qui a longtemps trouvé ton absence insupportable. Il vient tous les jours.

Dis-moi comment tu supportes ce froid qui me paraît dur pour moi et me remplit de réflexions amères pour les pauvres, plus pauvres que nous. Je t'envoie un porte-feuille pour tes étrennes, des gants, cinq francs pour la bonne, et un peu, bien peu d'argent pour mon cher fils à qui je voudrais faire un si beau jour de celui qui me fait sentir tout ce qui me manque pour ceux que j'aime, comme toi !

Lyon, le 28 Décembre 1835.

Je ne te réponds qu'à la hâte, mon cher enfant, n'ayant le temps que de t'aimer au milieu de la correspondance accablante où me jette cette époque. Si j'ai des lettres qui me sont douces à remplir du langage de mon cœur tout pur, j'en ai de simple usage, fort impérieuses. Celles-ci me fatiguent.

(1) Elle était née à Bordeaux (H. V.).

...L'incendie qui ruine à Paris tant de libraires (1), nous atteint pour huit cents francs. Cette nouvelle infortune retarde encore la réparation de toutes les autres. L'avenir, mon cher ami, réparera seul ces divers désastres. Juge si ta tendresse les adoucit ! Je t'embrasse avec plus d'amour afin de m'en consoler, entends-tu, Hippolyte? Remets soigneusement ma lettre à M. Froussard et porte mes tendres vœux à notre bonne amie Mme Giraud. Je vais tâcher d'y joindre quelques lignes, mais elle sait, aussi bien que ton bon maître, combien je suis à elle de cœur et pour toujours. Tiens, mon ami, voilà le petit livre des enfants qui t'amusera peut-être un peu. Il m'a paru assez joli. C'est Mme Bolvaire (2) qui l'a reçu ici : elle en est fière.

Tous nos amis t'embrassent et te crient courage ! étude ! espoir ! Moi, je t'aime; donne-moi ta main.

Ta mère,
M. V.

Ton bon père est au travail. Il m'a dit de le remplacer près de toi *en paroles*. M. Prud'hon t'aime en dedans, comme il nous aime tous. Il est plus gai pourtant et se porte mieux.

Marie, qui te fait la révérence, persiste à dire que tu as perdu ta paume en jouant avec. C'est un parti pris, et pourtant la voici ! Je ne sais si elle est bonne encore. Tu nous le diras.

Nous saluons tous M. Papey et lui souhaitons mille biens ainsi qu'à ton maître d'allemand (3).

(1) Incendie d'un dépôt de livres (H. V.).
(2) Libraire à Lyon. Il s'agit d'une première publication de contes de ma mère (H. V.).
(3) M. Egli (de Glaris?) (H. V.).

Non, mon fils, le bonheur n'est pas une illusion, car je suis ta mère, et ce n'est pas d'une illusion que je remercie Dieu quand mon souvenir s'appuie sur les beaux jours que j'ai passés avec toi. C'est, au contraire, la douleur qui en est souvent une, quand elle est pleine d'espoir. Espérer, c'est du bonheur.

Lyon, 8 Janvier 1836.

Ta lettre sans bulletin m'a rendue triste, Hippolyte. Ce que tu me dis toi-même dans cette lettre est plus triste encore, car je te vois livré à beaucoup d'abattement. Je crois qu'il est en partie causé, chez toi, par une erreur qui détruit le courage de tout ce qui existe, c'est que : *tu n'es pas aimé où tu es.* Les remontrances graves te glacent, mon cher enfant, et tu les prends pour une preuve de répulsion. Combien tu t'abuses ! Ce mélange d'amour-propre et de tendresse d'un cœur susceptible te fera plus de mal que la paresse attachée surtout à l'époque de ton âge. On t'aime où tu es, puisque l'on te gronde; et ce serait la preuve énergique de la tendresse de ton père, si je ne l'avais supplié de ne pas me faire cette douleur. Il voulait t'écrire lui-même, et te parler en ami sévère. Moi, je crois que ton cœur te parle plus haut que nos reproches. Je crois que cet avenir d'école Polytechnique t'éblouit et t'épouvante. Ce but te paraît d'une difficulté immense à atteindre. N'y pense pas, puisque nous t'avons dit que nous ne te contraindrons jamais. Seulement remplis, jour par jour, la tâche d'étude qui t'est donnée. Un peu à la fois, tu te trouveras moins ignorant et muni de quelques provisions pour ta route, quelle qu'elle soit. Une science n'est jamais de trop et l'on bénit dans quelque circonstance

imprévue ceux qui nous l'ont apprise, qui ont eu *la vertu* de lutter contre l'aversion de leur élève. J'ai vu pleurer mon oncle à quarante-cinq ans, d'avoir refusé d'apprendre la perspective. Un regret inutile est toujours fort amer. Je te serre tendrement sur mon cœur. J'espère que tu n'oublieras jamais que rien ne peut t'en faire sortir, tant qu'il battra, mon fils.

J'écris à M. Froussard dont la joie m'en cause une pure et véritable. C'est si doux de voir naître un enfant ! Nous venons de recevoir encore trois cents francs. Tu vois que nous vivons tous ici-bas, *des secours* de la terre et du ciel. Il faut en remercier Dieu et ne jamais s'en trouver humilié. Cher enfant, reste simple et ne gâte pas ton bon naturel par des raisonnements vagues. Tout cela n'est bon qu'à faire perdre du temps. M[me] Giraud est mère, tu le vois. Elle fait du bien aux mères, chère femme ! Que je l'aime !

Au revoir, mon bon fils. Pense à ta mère qui vit de ta vie.

Lyon, le 5 Février 1836 (1).

Voilà, mon bon fils, ce que je t'ai annoncé l'autre jour, non pour le premier mars, comme tu parais l'avoir compris, mais, comme tu le verras en relisant ma lettre dernière, pour les premiers jours de mars : car le billet de mon libraire était payable, fin février... J'appuie sur tous ces minutieux détails afin que tu sois toujours bien sûr, cher aimé, qu'il faut des raisons et des entraves pour mettre du retard dans mes lettres et l'acquittement de toutes mes obligations.

(1) Il doit y avoir erreur de date : c'est le 5 mars probablement.

Le paquet contient... pour toi six grandes chemises que je viens de faire faire. Tu rapporteras à Pâques les petites qui ne te servent plus, afin de les donner à l'enfant de la bonne Ruissel, qui n'en a guère (1). La gymnastique t'a fait grandir, j'en suis sûre, et je suis déjà très émue de la joie de te revoir ainsi plus fort et plus développé. Que je dois bénir ton maître, pour la santé qu'il t'a donnée! Sais-tu, mon cher fils, que c'est lui devoir une partie de ma vie. Aussi je n'y puis penser sans attendrissement, car jamais je ne serai quitte avec lui. Onofrio est venu demander de tes nouvelles et se fait une joie de te revoir bientôt. Bientôt! entends-tu cela? C'est un écho qui parcourt toute notre maison, pour l'égayer et l'animer d'espérance. M. Maffei (2) doit venir déjeuner avec toi au chocolat dont je t'envoie un échantillon, comme si tu étais encore un peu enfant. J'y joins pour payer tes lettres à Cabrier; je ne peux me donner le plaisir de t'envoyer davantage. Arrange-toi, petit ange, pour tâcher de t'en contenter; car il faut que je paie tant de choses et que je sois à même d'acquitter ta diligence, quand tu en descendras. Ton bon maître aura l'obligeance de t'avancer pour tes repas en route, que je te prie de ne pas retrancher. A ton âge, il faut se bien nourrir quand Dieu le permet. Je t'aime, mon bon Hippolyte, et je ne te quitte pas en cessant de t'écrire. Tu sais bien, n'est-ce pas, que je t'attire déjà par la main.

Au revoir.

(1) Notre couturière, dont les deux fils ont été mes amis d'enfance, Claudius et Pétrus. Le premier est mort noyé, poussé par des femmes qui voyaient un jeune homme se débattre dans l'eau et qui traitaient mon ami de lâche, de ne pas aller au secours. Il s'est jeté à l'eau, sans savoir nager (H. V.).

(2) Un fort aimable réfugié italien (H. V.).

Lyon, le 6 Février 1836.

Je ne t'ai pas écrit, mon cher petit bien-aimé, tu vas savoir pourquoi. D'abord, je te dirai que j'en ai ressenti de grandes impatiences, car c'est presque une souffrance de ne pas m'entretenir au moins par lettre avec toi. Ta sœur pouvait, à la rigueur, me remplacer; mais, d'une part, c'eût été bien incomplet pour toi et pour moi; d'une autre, elle travaille tant à son dessin et à l'école qu'il lui reste, le soir, un grand amour de bras croisés. La première cause de mon silence, c'est que j'ai été surchargée de travail par l'absence de Marie. Elle a été forcée d'aller dans son pays, pour régler une petite vente de terre et une pension qu'elle fera dans l'avenir, avec ses sœurs et ses frères, à son père devenu vieux. Tu sais que je ne suis pas très forte, et ce surcroît de sollicitude m'avait d'abord fatiguée, lorsque ton petit papa s'est vu tout à coup forcé de garder le lit par des douleurs atroces de névralgie dans les reins. Il est revenu un soir dans cet état, sans pouvoir continuer sa tâche mercenaire qu'il s'obstine à remplir, malgré mes prières et le besoin qu'il avait de repos. Je l'ai donc soigné et, Dieu merci ! bien soulagé à force de soins, de frictions, de chaleur et de boissons calmantes. Il respire depuis avant-hier, et je viens à toi maintenant, mon fils, comme à un doux repos après cette tourmente. Voir souffrir ton père est une douleur poignante, et je n'ai le courage de t'en parler maintenant que parce que je l'espère guéri.

Présentement, merci de ton Walter Scott, remis exactement par M. Brager. Je t'aime de tout ce qui me prouve ton amitié. Je t'aime aussi de tout ce que tu fais dans le bon emploi de ton temps pour tes études et pour ta santé. Marius est en joie de ce que tu dis pour lui. Nous com-

mençons à sentir l'espoir, ce bien-être de l'attente. Remplis bien les jours de travail, pour mieux remplir les jours qui les suivront.

Lyon, le 25 Février 1836.

J'allais t'écrire, mon bon ange, ne pouvant me résoudre à remettre ce bonheur jusqu'au commencement de mars où je pourrai m'acquitter auprès de ton bon maître; si toutefois l'argent peut acquitter tout ce que je lui dois de reconnaissance pour mon fils, mon cher fils. Car tu sais bien, mon enfant, que ta vie est plus que la mienne.

Je t'engage à continuer ta correspondance avec ce bon M. Cabrier. Ce bon garçon est très malade et, s'il peut trouver quelque douceur dans ce mutuel bavardage du cœur, j'en éprouverai de la joie, car je l'aime. Pour ce qui est de ton style, il est tout ce qu'il faut pour plaire à tes amis, parce qu'on voit ton cœur à travers.

Dis-moi, pour les livres de Walter Scott, si l'on est obligé de souscrire à tous, car il y a un choix même parmi ces beaux ouvrages du maître. C'est ton père qui dit cela, ton père qui t'embrasse d'âme avec toutes ses forces revenues, mieux portant que jamais pour pourvoir à l'existence de sa famille bien-aimée. Ta sœur Line va te mettre au courant du peu d'incidents de notre vie uniforme et calme.

Au revoir. Avant peu de jours, je t'écrirai encore. Je t'enverrai mes embrassements et tout ce que je t'ai dit. Aime-moi pour aimer à coup sûr, et pour répondre à l'immuable amour de ta mère.

---

23 Avril 1836.

Je t'embrasse, mon cher enfant, et te confirme tout ce que t'écrit Line. Oui, c'est un grand sacrifice pour moi de résister à partir et de ne pas aller voir tomber la bénédiction (1) que j'appelle sur ton front que j'embrasse avec toute l'effusion de mon âme pleine de mes chers enfants. Inès te saute au cou, toute malade et tendre. Au revoir. Je suis pressée par l'heure.

Ta mère, M. V.

Réponds-moi de suite.

Ton bon père te serre sur son cœur. MM. Maffei, Berjon, ton ami Prud'hon t'embrassent.

Lyon, le 6 Juin 1836.

Si le cœur s'envoyait, mon cher enfant, autrement que dans des lettres, tu n'aurais pas attendu si longtemps celle-ci en réponse à la tienne. Ma santé est détestable, et quand j'en ai, deux ou trois jours de suite, elle s'use en travaux intérieurs. Nous sommes, à vrai dire, tous plus ou moins malades par l'inexplicable atmosphère que nous envoie l'hiver, après le plus pâle des printemps.

Pourquoi, mon cher fils, ne m'écris-tu pas davantage de ton côté? J'espère que ce n'est pas ta santé qui me rend ce bonheur plus rare qu'à l'ordinaire, et nous sommes bien convenus que tu n'attendrais pas mes réponses pour me parler, m'envoyer tes *bonjour!* qui jettent toujours de la

(1) Ma première communion (H. V.).

joie et du soleil sur tous nos jours de pluie et de mélancolie. Je t'ai dit : « Ne compte pas mes lettres, pour savoir que j'ai toujours besoin des tiennes. » Toi, tu es plus fort, tu peux me dire plus souvent ce que je pense toujours.

Que vas-tu dire quand tu sauras que j'ai obtenu pour toi une ceinture au gymnase, par la protection d'un petit militaire, fils d'une de mes amies de Flandre? L'amitié, c'est comme du soleil : on retrouve ses rayons partout. J'accueille et je reçois ce pauvre enfant déjà soldat avec la tendresse que je demande à Dieu, pour toi, des mères qui se trouvent sur ton passage. Il me semble ainsi, mon bon Hippolyte, qu'en lui donnant tout ce qui est en mon pouvoir pour l'égayer et lui rappeler sa mère, je te l'offre par la main d'une autre, et cela me fait pleurer de tendresse et de tristesse. Que veux-tu? on sent son âme par la douleur plus que par la joie, en ce monde. C'est notre lien profond avec Jésus-Christ. C'est ce qui me rend impossible de comprendre un autre Dieu que cet homme en croix et bénissant encore. C'est mon cœur qui a versé dans le tien cette foi cachée et indestructible. Enferme-la pour ton avenir, cher ! je ne t'aurai rien donné de si précieux.

J'ai reçu des nouvelles de Mme Giraud-Milloz qui t'embrasse, ainsi que Mme Favier toujours bonne et tendant vers toi, dans l'avenir, ses mains de madone protectrice. Bonjour et au revoir ! Pour moi d'abord, ta mère, qui te touche partout de l'âme, et puis pour tes amis Prud'hon, Marius, Maffei, Onofrio, Berjon... et tes deux sœurs qui vont te le dire elles-mêmes.

Aime-moi ! Ne cesse pas d'être mon bon Hippolyte pour ta meilleure amie.

M. V.

Dis-moi, mon cher millionnaire, où as-tu pris de quoi

donner les *Chants du Crépuscule* à un ami? M. Cabrier m'en a fait le présent, et j'ai toujours peur que ce bon jeune homme ne se soit privé d'un chapeau ou d'un gilet pour m'enrichir de cette belle poésie. En vérité, le Gouvernement devrait donner à un peuple cette riche étrenne pour rien, afin d'éveiller une telle langue chez toutes les classes qu'elle civiliserait. Je charge ton bon maître de ma tendre reconnaissance. Porte-lui mes compliments et mes vœux pour son bonheur. Parle-moi de la petite Émilie (1) afin que je sache si sa mère est heureuse.

Lyon, le 11 Juin 1836.

Mon cher fils, bonjour! Il m'est arrivé trois aventures, depuis mon retour de Saint-Chamond où j'ai passé deux jours chez M. Coignet. Il était venu me prendre pour m'emmener par le chemin de fer embrasser son enfant nouveau-né et sa douce femme qui est bonne et calme, comme la Vierge. A mon retour, je suis tombée malade. Après trois jours de convalescence et décidée à partir pour Grenoble, je suis retombée malade. Enfin, après avoir encore quitté mon lit pour aller reprendre un peu de forces sur le quai Saint-Clair, je suis rentrée avec un coup de soleil et une fièvre si aiguë, qu'elle m'a fait pousser des cris, moi, qui ne crie guère. J'ai encore la tête grosse et douloureuse, et je garde mon lit; ce qui, par cette chaleur, n'est ni gai ni heureux. Que veux-tu? l'idée, mon cher fils, que tu allais m'attendre et t'inquiéter peut-être, m'a fait retarder la décision formelle de suspendre mon voyage arrêté

(1) Fille de M. Froussard (H. V.).

avec Mme Paule. J'espérais toujours que le lendemain me relèverait pour t'aller voir. Il n'en a rien été, et je me suis soumise à cette longue volonté du ciel qui me courbe, à chaque instant, sous quelque nouvelle souffrance. J'ai écrit avec bien de la peine le sujet de mon retard à la bonne Mme Giraud. Pour toi, mon petit bien-aimé, je n'ai pu qu'aujourd'hui t'écrire pour t'apprendre ces trois aventures dont je te parlais plus haut. Il est résolu que si quelque puissante fièvre ne m'arrête encore, Mme Paule et moi, nous partirons vers le 25 juin. Je le demande à Dieu dans le désir de t'entrevoir et le besoin de saluer de ma reconnaissance le bon M. Froussard et sa femme que Dieu a mis si heureusement à ma place dans l'intérêt de ton avenir qui sera leur ouvrage, mon cher Hippolyte, Je suis bien pauvre devant un tel bienfait... Je t'aime, mon bon Hippolyte, et je t'embrasse de tout ce que j'ai de forces.

Ta tendre mère,

M. V.

Tes amis t'aiment et te crient : « Courage à l'étude, car c'est du repos pour l'avenir. »

Je me porte mieux, mon ange, bien mieux !

---

23 Juin 1836.

Mon bon Hippolyte, je me fais une joie, de celle que tu vas éprouver en voyant M. Prud'hon qui, de son côté, se fait une fête *silencieuse* de te faire sortir un jour, avec lui, en passant à Grenoble. Mon pauvre ange, tu auras ainsi un reflet de ta mère et de notre maison. C'est doux pour moi, de penser que tes chers regards vont s'arrêter quelques instants sur quelqu'un qui nous quitte et qui va nous revoir.

Il te remettra la ceinture. J'espère que tu la trouveras jolie. J'y joins six francs pour tes petites dépenses. Tu me diras dans ta réponse si c'est trop peu, pour t'acquitter; alors j'arrangerai cela.

Inès est au village. Elle se porte à merveille et devient très gaie, d'une intelligence charmante, mais encore jalouse... pauvre petit cœur !

Ondine a des dispositions pour le dessin, mais elle travaille trop peu. Elle va te faire elle-même ses confessions.

Camille Silvy est le fils d'un ami intime de mon cher oncle Constant Desbordes. Ce fils, que j'ai connu enfant, étant aimé de sa bonne mère flamande, se trouve présentement officier d'artillerie en garnison à Lyon. Il a amené avec lui son jeune frère Achille, charmant enfant de quatorze ans qu'il destine à l'état militaire. Il porte l'uniforme, fait l'exercice et la gymnastique, et m'a procuré la ceinture que je t'envoie. Il vient, dans l'absence de sa mère et de son pays, manger du chocolat et des gâteaux *à ta place*, mon cher bien-aimé; et je trouve d'autant plus de plaisir à bien accueillir ce bon petit garçon loin de sa mère, que je me figure que Dieu te rendra les petites douceurs que je lui offre en ton nom. Je te révèle là de tendres secrets de mère. Je t'aime beaucoup et dans tout. Tu auras, du moins, toujours à t'appuyer sur cette certitude. Achille a quatorze ans; il est petit et sérieux, avec nous du moins. Son frère que je vois fort, est aussi très grave et honnête homme, comme son père qui n'est plus.

Au revoir, bon courage à l'étude. Emplis tes poches et tes greniers pour l'avenir, mon fils ! Une bonne éducation bien retenue est la clef d'une position honorable dans la vie, et d'un bon accueil partout. Songe que tu auras à dire avec orgueil : « Je suis l'élève de M. Froussard ! » Ce nom a plus de retentissement qu'il ne semble à la simplicité mo-

deste de l'homme qui le porte. Tu seras fier, un jour, de l'avoir eu pour maître. Je t'aime et t'embrasse de toute mon affection ! Ta tendre mère.

Lyon, le 14 Juillet 1836.

Voici, mon cher enfant, ton extrait de baptême, la bénédiction de ta mère, sa consolation dans ses peines les plus graves, son espoir dans cette vie et dans l'autre, et le pur lien de mon âme avec la tienne. Je te l'envoie pour une action qui te rapprochera de Dieu (1) qui t'a donné à moi et que je prie dans mon cœur, pour qu'en te sortant de l'adolescence, il te tienne par la main dans le sentier de l'honneur. Après cette prière, n'oublie jamais que je t'ai supplié et ordonné de venir te réfugier dans ton asile inviolable, si jamais tu n'étais pas content de toi. J'aurai toujours plus d'indulgence que toi-même pour tes fautes, si tu en commettais. Souviens-toi !

Je suis brisée en ce moment d'une seconde maladie de ta sœur Inès, plus dangereuse que la première. Depuis trois jours, elle est hors de danger. Je partage encore une fois sa convalescence, car j'ai souffert avec elle et par elle ! Elle ne pouvait parler ni voir, pendant cinq jours ! Ce cher petit martyr me déchirait le cœur.

J'aurais désiré un mot seulement sur le reçu de ma lettre par M. Prud'hon, et tu ne m'en parles pas, ni de ta ceinture, ni des six francs que j'y avais joints, ni enfin de 187 francs dix sous joints à ma lettre pour M. Froussard. Tout cela a-t-il été remis à temps et en totalité? Mon cher ange, il faut toujours tranquilliser sur les envois de quelque nature

(1) La première communion (H. V.).

qu'ils soient : ne l'oublie pas dans ta réponse. Tu trouveras ton extrait de baptême, il est chiffonné et jaune. C'est que ta bonne nourrice Fabvier, qui nous l'a apporté avec toi, l'avait mis dans son sein par une chaleur pareille à celle-ci, et que cette bonne grosse mère n'y regardait pas de si près; l'essentiel est qu'il soit légal; ne va pas l'égarer ! Loin de Paris, ce serait encore mille entraves pour le ravoir. Je le confie à ton amitié pour moi.

Tu me parais abattu dans ta dernière lettre, et fort mécontent de toi. Si tu n'as fait de mal à personne, tu peux déjà dormir en repos. La science est belle, utile même à la probité, puisqu'elle fait gagner honorablement sa vie, mais il ne faut pas entrer en désespoir et en mépris de soi-même aux moindres remontrances des autres ou de sa propre conscience. Le courage te prendra au cœur, mon cher fils, dès que tu auras, comme nous, des devoirs chers et sérieux à remplir. Il s'agit présentement pour toi, mon ami, de ne pas jeter au vent tes belles heures d'étude qui ne se retrouvent plus, quand on est rentré dans le monde. Tu le regretterais amèrement et le regret ne conduit pas toujours au bonheur de réparer.

Je t'aime et je t'embrasse avec la plus tendre sollicitude. Ton papa se porte bien. Écoute bien une chose, mon fils: nous ne faisons pas trop pour toi, tout pauvres que nous sommes; nous faisons notre plus cher devoir, fais le tien : profite, étudie. Tout se retrouve et Dieu te bénira, comme ta première et ta meilleure amie.

Lyon, le 25 Novembre 1836.

Je l'avais pressenti, mon cher fils. J'ai eu le courage de te voir partir, parce que c'était un devoir à remplir. Le len-

demain, j'étais au lit avec la fièvre parce que je suis trop faible pour ces luttes du cœur. Le monde les veut et j'obéis. Je voudrai toujours ce qui sera bon pour ton avenir. J'espère que Dieu le fera pur, en raison des purs sacrifices que mon âme aura faits. Tes sœurs m'ont dit que tu avais désiré vivement rester encore jusqu'au dimanche qui a suivi ton départ. Pourquoi ne l'as-tu pas dit? J'aurais tout arrangé pour compléter ce vœu. Il ne faut jamais rien me cacher, entends-tu, parce que c'est moi qui en souffre, quand tu en es peut-être consolé. Juge donc ! Un bonheur que j'aurais pu te faire et que tu n'as pas eu, c'est presque un vol que tu m'as fait, pauvre enfant de mon cœur ! Je suis toujours confondue, quand l'un de vous me fait des mystères de cette nature. S'il ne dépendait pas de moi d'arranger le sort, au moins, nous nous en consolerions ensemble. Cette retenue ne vaut jamais rien. Dieu n'en veut pas avec ses enfants, lui, car il s'est réservé le droit et le pouvoir d'entrer à toute heure jusqu'au fond de leur cœur souvent fermé pour nous. Tu ne m'as pas dit, non plus, que tu n'avais pas assez d'argent puisque tu as emprunté celui de ta sœur. Cette joie-là me revenait, cher enfant; je te l'ai demandée avec tant d'instance !

La bonne Rosine est malade d'avoir vu, je crois, jouer Mme Dorval dans *Antony*. Il est certain que c'est un talent mordant sur les nerfs, comme de l'eau-forte. Sa fille, qui lui ressemble si peu en dedans comme en dehors, a passé quatre jours calmes comme elle, avec moi et tes sœurs. C'est une belle et bonne nature d'enfant.

Nous n'avons aucune nouvelle décisive de Paris. Je te tiendrai bien au courant de tout ce qui pourra semer un peu de joie dans tes devoirs bien remplis. Je me fie à toi présentement, pour mettre à profit ce temps de précieuse solitude. Fais-moi de l'avenir, Hippolyte. Emplis tes poches

pour ce beau voyage. Songe que je t'emprunterai souvent tes épargnes et que ton père y puisera de même son contentement le plus vif. Merci, pour lui et pour moi, des jours de douceur et de joie que tu viens de nous donner. Ces jours intimes en font supporter de graves et solitaires.

Merci aussi à l'accueil sans reproches du bon M. Froussard. On sent qu'il est père et qu'il ne fait jamais que semblant de gronder.

Au revoir par lettre. Je laisse une grande place à tes sœurs qui veulent te parler. M. Prud'hon n'est pas encore de retour, et son père étant malade retardera sûrement encore son arrivée. Il demande après toi dans sa dernière lettre et croit que tu l'attends ici. Viens que je t'embrasse de toute la vive et tendre affection dont tu me fais vivre et t'aimer.

Lyon, le 9 Décembre 1836.

Je veux t'écrire depuis plusieurs jours, mon cher fils, je veux toujours t'écrire, mais tu sais comme mon temps est rempli : Inès un peu malade pour grandir et les soins de la maison, fort vide pourtant, et attristée de ton absence. La résignation a pris ta place, mon bon ange; et le travail, tu le sais, nous tient souvent lieu de bonheur. C'est bien ainsi qu'agit et que pense ton père; il a eu, depuis ton départ, des jours haletants de fatigue dont il est reposé par deux soirées de liberté et de solitude, au coin du feu. J'ai reçu une bonne et aimable lettre de Mme Giraud-Milloz. Si tu la vois avant que je lui écrive, dis-lui tout ce que tu sais que je pense, et ma joie de la savoir heureuse par son fils. Je sais par toi, par toi, Hippolyte, que cela console de tout.

Rien ne se décide à Paris. Je n'ose même faire aucune de-

mande relative à toi, dans la crainte que nous soyons forcés de t'emmener partout ailleurs. Tu penses bien que si nous allions, par exemple, en Belgique ou en Italie, ton père n'a pas plus que moi la volonté de te laisser si loin de ta famille. Tu viendrais avec nous, sois sûr. Ainsi, mets à profit ces longues heures d'hiver si propices aux travaux de l'esprit et de la mémoire. Dieu t'en tiendra compte, et moi ! si heureuse et si fière de chaque développement de ton intelligence sérieuse !

Achille ne s'est point fait remettre en pénitence et, pour nous le prouver, il vient souvent prendre et remplir comme il peut ta place à notre humble table. Ta place ! C'est impossible, elle est partout où je suis.

J'ai fait, cette nuit, un beau rêve ! Tu étais avec nous, et ton bon maître, M. Froussard, t'avait ramené lui-même. Il avait plein ses deux bras de belles blouses qu'il venait d'acheter pour tous ses enfants, et nous lui donnions une petite fête où il semblait heureux. Je l'ai été ainsi quelques moments, car je pouvais témoigner ma reconnaissance, encore si impuissante. Dis-lui mon rêve et qu'il retombe sur le berceau de son enfant.

Je t'aime et je t'embrasse dans le passé et l'avenir, cher enfant ! n'ayant que des grâces à rendre à Dieu de m'avoir faite ta mère. Puisses-tu, de même, le remercier toujours de t'avoir fait mon fils.

Lyon, 23 Janvier 1837.

Je t'aime de m'écrire et de tout ce que tu m'écris, mon cher fils. Si, de ton côté, tu recevais toutes les lettres que je t'adresse dans mon cœur durant le jour et souvent durant la nuit, tu ne pourrais guère te ressouvenir que nous ne

sommes pas tout à fait encore ensemble. Tu sais bien ce qui entrave ce besoin incessant de l'absence : quelquefois ma santé, plus souvent les sollicitudes de notre chère maison. Mais en descendant dans ta mémoire, en écoutant l'avenir, plein pour toi, j'espère, de tant de choses pures et heureuses, fais attention et tu entendras à chaque battement de ta poitrine : « Mon fils ! mon fils ! je t'aime ! » Hélas ! n'est-ce pas aussi là ce que Dieu nous dit, mon petit ange? J'étends quelquefois les mains vers lui pour l'en remercier, car cette conviction me pénètre : n'en es-tu pas la preuve vivante? Je te défends, par tout l'empire que me donne sur toi ma tendresse, de laisser prendre à tes idées une direction triste. Il y aurait faiblesse; faiblesse, d'une part, cher fils, et, de l'autre, une... je ne peux me décider qu'avec peine à écrire ce mot : ingratitude. Elle n'est pas du tout dans ton organisation. Je veux (et je te conjure de le vouloir avec moi) que tu sois *content*, de ce contentement un peu sérieux de l'âme qui naît d'une bonne et pure conscience, et d'une foi profonde en Dieu ! Tu appartiens à Jésus-Christ par ton choix et ta volonté; crois, mon ange, qu'il te donnera toujours des forces pour les épreuves dont il honorera ton courage. Moi, vois-tu, je t'avoue en vérité que je l'adore et je te promets de te donner l'exemple de la résignation, quel que soit l'avenir qu'il va dérouler devant nous.

Je te dirai relativement à cet incertain avenir ce que j'en apprendrai. Jusqu'ici nous savons seulement que le second Théâtre (français) à Paris ne sera guère en état d'ouvrir avant dix à douze mois, et il faudrait trouver jusque-là un engagement pour mettre à couvert ma chère famille, dès que nous saurons positivement quel chemin nous devons prendre. Le bulletin qui te concerne m'a causé une joie, celle de te savoir bien portant.

C'est de la santé pour moi; tout le reste est de nature à soutenir les espérances de ton père et les miennes. Tu nous aimes assez pour les remplir. Il me fait pourtant grande peine de voir que tu n'apprends plus l'allemand. Tu n'es pas assez maître de cette langue difficile pour l'abandonner, avant de la posséder à fond. C'est une chose qui me préoccupe beaucoup, car c'est ainsi une étude en quelque sorte perdue. Si tu entres jamais dans une imprimerie ou que cette langue soit une des conditions de ton admission à quelque place, quel regret ou quel travail nouveau pour n'avoir pas poursuivi celui commencé avec bonheur ! Je vais en écrire à ton bon maître : tu me diras, cher, si ma prière a pu avoir quelque succès. Tu m'écris avec beaucoup de précipitation et trop brièvement. Tu as donc vu l'aimable Mme Milloz? Ne pas me parler de sa santé, c'est me dire, j'espère, qu'elle est toujours bonne? Je vais lui écrire. Ici, tout le monde t'aime, t'embrasse et se porte bien, Marius, M. Maffei et M. Berjon. M. Prud'hon, qui t'affectionne le plus, te serre la main en signe de l'*au revoir*. Nous t'envoyons un livre adressé pour toi par M. Henry Berthoud. J'y joins une part de bonbons reçus au jour de l'an : tu les croqueras dans un moment d'enfantillage.

Au revoir, mon bon Hippolyte. Après t'avoir embrassé du fond de l'âme, je joins quelques lignes de tes sœurs qui demandent à se joindre à ma lettre et à mon cœur qui te cherche dans ce pauvre petit papier, destiné à réjouir un moment tes yeux.

Je t'aime pour finir comme j'ai commencé, mon Hippolyte.

Lyon, 18 Février 1837.

Mon bon fils, tu as mis à me répondre, ou du moins entre tes deux dernières lettres, un intervalle qui m'a paru immense. Je sais qu'il te suffira de savoir qu'il m'a rendu triste pour m'écrire plus souvent. Heureuse, je ne pourrais continuer de l'être sans tes lettres qui sont le fond de ma vie; juge donc si, inquiète et troublée de l'avenir toujours *muet* et impénétrable, j'ai besoin de ta chère écriture ! C'est ma plus pure joie, entre lui et moi. Je suis très pressée de savoir si l'épidémie, qui couvre maintenant presque l'Europe, se fait ressentir à Grenoble. Ecris-moi sans retard sur ce point. Ton père a subi cette visite écrasante et, bien qu'il ait joué et soit sorti depuis, il lui reste une grande faiblesse et une toux gênante. Line est, à son tour, retenue par cette maladie qui est générale mais promptement guérie.

Tu ne pouvais en effet que m'affliger beaucoup en m'apprenant que tu as quitté le dessin. Témoignes-en mes vifs regrets à M. Sapey(1), en même temps que ma reconnaissance des soins qu'il t'a donnés dans cette étude que je considère comme si nécessaire à toute éducation. Je ne réclamerai pas pourtant, car il faut que M. Froussard ait de grandes raisons pour avoir pris ce parti... A quoi le destin n'est-il pas utile? A tout.

J'ai différé quelques jours à te répondre, mon cher enfant, par le besoin de t'apprendre quelque nouvelle heureuse ou positive sur notre destination prochaine, mais je ne retarderai pas davantage à te dire que nous n'avons absolument rien de plus que quand tu es parti. Plusieurs espérances

(1) M. Sapey, sculpteur, ancien tailleur de pierres, à qui l'on doit la fontaine monumentale de Chambéry, etc. (H.V.).

se sont croisées pour nous faire en quelque sorte prendre haleine dans de si grandes inquiétudes. Je remercie Dieu de ce relais qui a ressemblé beaucoup à du bonheur et qui m'a sauvée, j'en suis sûre, de quelque maladie.

.....Il court le bruit que les théâtres ici sont menacés d'une faillite nouvelle. Nous tomberions alors dans de tristes extrémités, car je suis à peine quitte de toutes celles que M. Lecomte m'a coûtées, et il faut partir bientôt. Je t'écris de tristes choses, n'est-ce pas? et j'aime encore mieux cela que le silence qui t'inquiéterait sur nous. Tu y trouveras, d'ailleurs, ce qui sera toujours au fond de mon cœur tant qu'il battra, Hippolyte : une tendresse croissante pour toi, augmentée jour par jour de la veille, et l'espoir en Dieu que je prie avec ton nom, mon fils, et enfin la résignation à ses volontés si elles sont rigoureuses. Profite bien du bonheur immense d'avoir des maîtres en ce moment; apprends tout ce que tu peux comprendre et retenir, car, vois-tu, l'indépendance n'est que là : *bien savoir.*

Quand tu inventes des vers, envoie-les-nous; il y en avait de jolis dans les derniers.

Au revoir, bientôt! Cela finit doucement une lettre même affligée. C'est moi, cette fois, qui t'embrasse seule pour tous ceux qui t'aiment et t'attendent. Le message de Lyon sera, j'espère, plus complet la prochaine fois. M. Prud'hon n'est pas tout à fait malade et te serre la main. Ton père dit comme moi : *à revoir!*

Ta mère,

M. V.

Obtiens de ton bon maître M. Froussard, que je salue de mes plus tendres respects, la permission d'aller me rappeler au bon souvenir de Mme Giraud que j'aime sans pouvoir lui écrire : je suis tuée de fatigue.

28 Février 1837.

Ne pas m'écrire dans un pareil moment, c'est m'affliger dans ce qu'il y a de plus sensible au monde, l'inquiétude d'une mère; et la connaissance que j'ai de ton cœur pour moi ne fait que confirmer cette tourmentante idée qu'il faut que tu sois malade, à ton tour, de la maladie que je sais à Grenoble, pour me laisser ainsi les bras ouverts de ton côté, cher enfant, sans recevoir ce que je te demandais avec instance dans ma dernière lettre, une lettre !

Ton bon maître, toutefois, qui a quelque chose d'une mère dans sa paternité, me rassurerait en ce moment puisque tu es auprès de lui, si je ne craignais que lui-même ne soit sous l'influence de l'épidémie qui fait tant souffrir et prosterne toutes les forces de l'homme. Ton papa est enfin bien guéri, ainsi que ta sœur, mais par les traitements les plus simples.

Ecris-moi, je t'en conjure. M. Maffei, qui est là, te gronde en italien; moi, en mère, et ton père en ami, car il t'embrasse en même temps, avec moi qui serais trop heureuse si ce n'était si loin...

Paris, 14 Avril 1837.

Mon fils, mon cher enfant, je t'aime et je ne peux que te le prouver sans te le dire, car je cours pour t'arranger l'avenir que je demande à Dieu de ne pas séparer du nôtre. Je n'ai encore rien de sûr à t'apprendre. Le temps est affreux, mais l'accueil de ceux qui me reçoivent est bon, c'est l'essentiel. Dieu est là, comme sous le soleil. J'ai

beaucoup souffert en te quittant (1). C'est un déchirement sans nom, et sans plainte, mon fils. Bon Hippolyte, tu le comprendras mieux, plus tard. N'emploie en ce moment ton intelligence qu'à bien finir tes études et à conserver ta santé qui m'est plus précieuse que la mienne.

Ta mère bien tendre et dévouée,

M. V.

Mille souvenirs à ton maître et à Mme Milloz.

Merci de m'avoir rassurée sur ton voyage. J'avais le cœur bien avide et bien serré ! Je te bénis, entends-tu (2) ? Si ce n'était pas si loin !

Après que tu m'auras écrit, je t'expliquerai; toutes nos espérances tombées pour Paris se relèvent l'une après l'autre; mais je ne peux t'en parler ici, que pour t'égayer si tu souffres de la fièvre. Une idée riante fait du bien dans le cœur, et je voudrais remplir le tien de toutes les joies pures de ce monde.

Paris, 26 Mai 1837.

Je suis tourmentée de ton silence, mon cher fils, car j'ai rêvé que tu étais malade. Je ne sais pas si c'est à l'agitation fiévreuse de notre transplantation que je dois ces rêves tristes, mais la nuit ne me console pas du jour. Ecris-moi souvent, si tu peux, afin que, de ton côté, du moins, mon cœur se repose dans la sécurité que ma tendresse pour toi demande à Dieu, comme la plus puissante consolation de tout le reste.

(1) Nous venions de quitter Lyon, eux pour Paris, moi pour Grenoble (H. V.).

(2) Ce mot : « entends-tu », revient souvent, et me prouve que j'avais l'esprit distrait et le cœur endormi (H. V.).

Nous sommes toujours dans l'espoir plein de mirages qui nous a soutenus jusqu'ici. Ton bon père en éprouve une agitation ou un abattement qui m'afflige. C'est surtout à cause de lui, à qui l'inaction est impossible, que je souffre de cette longue incertitude. Paris est un lieu d'éblouissements et d'accueils flatteurs, et de fatigues accablantes par leur inutilité. Mais la Providence fera sortir quelque lumière simple et vraie, pour nous guider où elle veut que nous allions. L'essentiel est que nous ne quittions plus Paris pour nos ruineux pèlerinages, et pour y fonder ton avenir dans le nôtre.

Quand tu m'écriras, fais ta lettre plus longue. Parle-moi de ton bon maître et présente-lui mes plus affectueux souvenirs. Je ne peux me décider à lui écrire avant que notre position soit appuyée, car il est difficile d'exprimer cette vie au jour le jour que nous passons ici, appartenant au hasard et sans travail réglé, bien qu'écrasés de fatigue. Line est un peu malade aussi, mais je crois que c'est d'être trop assidue aux écritures, sans sortir, et dans un appartement trop bas. Je vais la conduire chez ta tante où je suis toujours attendue pour être la marraine d'un enfant qui se nomme comme toi ; j'y serais depuis longtemps si je voyais un peu clair dans nos démarches commencées.

Je t'embrasse avec mon cœur, petit ange, et je t'aime de toutes mes tendres et tristes facultés. Si ton papa obtient sa nomination promise à l'Odéon, ce ne sera qu'en septembre, juste pour te *ravoir* au milieu de nous : tous les bonheurs ensemble pour ta bonne et première amie, mon fils.

Ta mère,

M. V.

Ton père t'embrasse pour moi et te conjure d'avoir bon courage. Vois-tu la charmante Mme Giraud-Milloz ?

Lis-lui ma lettre, car elle peut voir jusqu'au fond de mon âme.

Paris, 22 Juillet 1837.

Je laisse plus à ta raison qu'à mes conseils, mon fils, à t'éclairer sur le véritable but de tes études et de ton zèle. Un homme bien élevé est tout, dans le monde : un homme négligé et qui sait mal ce qu'il a appris, n'est rien. J'ai ma confiance entière, non seulement dans ton intelligence qui est suffisante à tout comprendre, mais encore dans ton amitié pour ton père. L'idée de le rendre heureux, lui que le sort bouleverse et torture depuis quelque temps, te donnera le courage qu'il faut, en effet, pour se livrer corps et âme à des études dont quelques parties sont si arides pour ton âge. Nous avons reçu, en même temps que la tienne, une lettre si parfaite de M. Froussard et remplie pour toi de si bons sentiments que je la regarde comme un témoignage de l'estime qu'il a déjà pour ton caractère. Tu liras, un jour, cette lettre qui vient d'apporter tant de consolation à ton père et à moi. Tu verras alors seulement peut-être, cher enfant, quelle âme est renfermée chez ton maître et tout ce que nous lui devons de reconnaissance, pour l'attachement profond qu'il te porte.

Je voudrais joindre à cette douce assurance celle d'un meilleur sort pour ton père et nous tous, mais nous sommes ballottés par la plus longue et la plus fiévreuse indécision. Rendus à nous-mêmes depuis que Mme Branchu est retirée à Orléans, nous voilà forcés de nous loger avec la plus stricte économie, en attendant l'emploi promis à ton père et retardé par mille incidents trop longs à te raconter.

Que n'as-tu pu obtenir ton diplôme (1), cette année! Toutes ces incertitudes n'existeraient pas et tu entrerais ici dans quelque voie d'avenir. Mais n'y pensons que pour dans un an, avec l'espoir qu'alors tout sera réparé, et nous tous réunis.

Lyon, 8 Août 1837.

L'idée que tu es moins heureux en ce moment que les années précédentes, mon Hippolyte, me suit et me pèse partout où je suis. J'avais cru, durant ces mois de fatigue, de toutes sortes de travaux, de soins, d'insomnie et d'inquiétude, comme de maladie grave, qu'une récompense charmante m'attendait, accordée par la bonté de Dieu, et que c'était toi qui me l'apporterais. Juge si je pleure au fond de moi-même, de m'en voir privée par toi. J'ai écrit à M. Prud'hon; je lui ai confié mes peines et je l'ai prié de m'en consoler. Nous verrons comment il s'y prendra, et s'il comprend bien le cœur d'une mère, de ta mère! Mon cher enfant, il sait depuis si longtemps que je donnerais de ma vie pour t'épargner quelque tristesse dans la tienne, à toi, qui m'a rendue toujours heureuse! Je ne te cache pas qu'en me faisant de la peine, ton aveu plein de loyauté a déjà mis du baume sur la blessure, et que mon âme t'embrasse pour te remercier d'avoir choisi le *sacrifice* au lieu du mensonge : je t'aime.

Présente à ton bon maître mes plus tendres salutations. Dis-lui que j'ai remis à M. Proudhon le bonheur de te consoler, s'il en a le pouvoir, de ce chagrin que je partage

(1) De bachelier ès lettres (H. V.).

avec toi. Dieu te le rendra déjà plus léger par le sentiment d'avoir eu du courage et de la sincérité.

Je serre ta main et ta bonne conscience contre moi-même.

Lyon, 11 Juillet 1838.

Mon fils ! bonjour ! Je n'ai pu te dire une partie de tout ce que j'avais dans l'âme. Que Dieu et ton cœur te l'apprennent !

Notre voyage a été superbe, de soleil et de promptitude; mes réveils, quand j'ai dormi, d'une douleur profonde. Mais nous marchons déjà pourtant à une réunion. Je te conjure de nous la rendre heureuse, récompense d'un déchirement sans nom.

Tes sœurs, ton père t'embrassent et t'aiment et te tendent les bras. Nous sommes chez le docteur (1), nous partons, je crois, demain.

Va, quand ton devoir le permettra, chez M. Dumas, le bon Hilaire (2), M. Bayard (3). Enfin, va où ton cœur sait que l'on nous aime. Ton sort te place sous une douce et parfaite influence. Ainsi, au revoir. Je t'aime comme ta meilleure amie, et c'est moi, ta mère.

(1) Le docteur Vinay, à Lyon (H. V.).
(2) Hilaire Ledru, le peintre de Douai (H.V.).
(3) Vaudevilliste (H. V.).

Milan, 20 Juillet 1838.

Viens encore à moi, mon fils ! viens, que je te doive à toi seul le courage que tu (1) me fais perdre par moments, de me soumettre à un voyage si étrange. C'est un rêve errant et triste, où toutes les habitudes brisées font place à un étonnement stupide. Personne ne nous entend, nous n'entendons personne; nous sommes logés comme des soldats en garnison, harassés de fatigue et d'un ennui rongeur que nous tâchons de surmonter en allant voir partout de belles et merveilleuses églises. Nous avons été arrêtés quatre jours complets à Lyon, par l'impossibilité de trouver des places, et la même cause nous a retenus deux jours à Turin par une chaleur si étouffante qu'elle nous force, à chaque instant, de dormir. Je ne vois rien à admirer, sans te regretter davantage et sans avoir besoin de surmonter mon cœur qui se soulève contre cet arrêt si imprévu qui me prive de toi, cher compagnon de ma vie. Ton père travaille dès sept heures du matin. Il t'embrasse par moi, qui t'aime et te le dirai le plus possible.

Inès se porte bien et t'embrasse.

Milan, le 12 Septembre 1838.

Mon bon et cher enfant, je t'ai écrit par Mme de Simonis très dernièrement, mais je ne peux me décider à laisser échapper une occasion sans lui confier pour toi mes tendres

(1) Partant pour l'Italie avec mon père (et mes sœurs qu'elle ne voulait ou ne pouvait confier à personne), elle me laissait seul à Paris sous la protection d'un parent. Je devais travailler chez un maître et me préparer pour l'Ecole Centrale des Arts et Métiers (H. V.).

vœux et tout ce qu'une lettre à la hâte peut contenir de mon âme, bien triste sans toi, Hippolyte, bien étonnée encore de l'événement rapide qui vient de séparer notre existence de la tienne. Cela est donc vrai? Puisses-tu, mon bon ange, en souffrir moins que nous ! Je ne voudrais pas, pour tout au monde, te sentir loin de moi, dans la consternation d'où je ne peux sortir. Je demande à Dieu, et je le bénis, qu'il te donne en mon absence l'affection de tous ceux que j'aime. Cette idée mêle au moins de l'attendrissement à une tristesse...

---

9 Septembre 1840.

Mon fils, je reste un jour de plus loin de toi, et je ne partirai donc de Chantilly (1) qu'après-demain matin, 11 septembre, pour arriver vers midi. Ne prends aucune inquiétude de ce retard, cher enfant. Je ne suis retenue que par l'obligeance de M[lle] Julienne (2) qui regrette beaucoup de ne pas t'avoir vu arriver avec nous. Tu n'as nulle idée de la beauté merveilleuse de Chantilly. C'est le mélange pompeux et doux de l'art et de la nature. Je t'en parlerai, mais je ne me consolerai pas que tu ne l'aies pas vu avec moi. Je t'aime et t'embrasse, mon bon fils, avec la tendresse qui ne me quitte pas pour toi, chère image de ton père !

Lis *Florita*, c'est très bien selon moi.

A revoir, mon ami. Ne t'inquiète pas pour mon retour.

Ta mère et ta première amie, M. V.

---

(1) De chez M[lle] Mars (H. V.).
(2) Dame de compagnie de M[lle] Mars (H. V.).

Mercredi soir.

Dieu! que le temps est beau et que le soleil est, ici, bien plus grand qu'à Paris ! J'attends, ce soir, les étoiles si belles à regarder, avec toi ! Inès t'embrasse, enchantée.

Lyon, mercredi 21 Octobre 1840.

...Hier, mardi, 20 octobre, ton père a reçu ta lettre et le dessin (1) qu'elle contenait, mon cher fils. Il t'en remercie et partage ton adoration pour Michel-Ange. Que ce monde renferme de bonheurs, quand on possède en soi le sens le plus humble et le plus grand tout ensemble, l'admiration ! Il console toutes les misères et donne des ailes à la pauvreté qui s'élève, ainsi, au-dessus du riche dédaigneux.

...Il fait toujours ici un temps affreux, mais je travaille beaucoup aux habits du nouvel emploi de ton père, en faisant des vœux pour qu'il le quitte au printemps et obtienne toujours la place rêvée qui le ramènerait à Paris. Je ne l'attends plus que de la bonté de la Vierge, qui a déjà tant fait pour moi ! Je t'aime, mon bon Hippolyte, et te renouvelle la recommandation de soigner ta santé du corps et de l'âme. Dis cela à tes sœurs qui prennent en ce moment bien de la fatigue.

(1) C'était alors au dessin que je consacrais et perdais mon temps (H.V.).

Paris, le 13 Septembre 1843.

Mon cher fils, ta lettre m'a fait le bien que tu veux me faire. Elle est venue au milieu de peines accablantes et de fatigues extrêmes. J'ai tant de soucis, que ta chère petite chambre n'est pas arrangée. L'argent me manque entièrement pour faire revenir avec toi ma chère Inès (1) et, de plus, je n'ai pas de lit pour cette petite mignonne, puisque ton oncle y couche. Il faut donc que je sorte de là, comme je pourrai, et que ma fille attende courageusement que je sorte de mes embarras étouffants.

Ton liseron m'a jeté deux fleurs douces, comme tes yeux. Ah ! que j'en ai besoin !

Qu'Inès m'écrive un peu, car elle ne m'écrit que bonjour, bien qu'une feuille de plus ne coûte pas davantage par la poste. Embrasse-la cent fois ; tu sais si je l'aime.

L'oratorio (2) que j'ai livré ne m'est pas payé. Ce passage est affreux, mon enfant, et ce n'est que pour faire prendre patience à Inès que je vous en parle, car je voudrais vous épargner le chagrin de me savoir aux prises avec un des moments les plus difficiles de ma vie.

Paris, 29 Août 1850.

A toi, le plus tendre bonjour de mon cœur, cher bien-aimé ! Il passe en ce moment par un des rares filets de soleil que j'aie vus, depuis mon arrivée. Rouen ou pluie, c'est presque le même nom.

(1) Alors en vacances à Charleval, par Fleury-des-Andelles, chez Richard, filateur, gendre d'Eugénie Drapier (H. V.).

(2) Paroles commandées par l'éditeur (H. V.).

Ta lettre a été pour moi une vraie lumière dans les impressions tristes qui me pressent le cœur. Je t'aime et te remercie de m'avoir tenu parole. Du reste, si je n'avais rien reçu, j'aurais compris que rien n'était arrivé de nouveau. Cette marche que prend un incident qui m'a beaucoup émue, est celle que je demandais à Dieu. Ma foi dans sa bonté, et dans l'idée qu'il veille sur toi, simplifie la prière qui va sans cesse de mon cœur à lui, pour toi. Vois-tu, mon bon ange, ce n'est pas telle ou telle chose que je lui demande, c'est ce qu'il daignera juger le meilleur pour ton sort, c'est qu'il éclaire les esprits sur la loyauté de ton caractère et qu'il fonde toutes les malveillances à la sérénité bienveillante de ton âme. Jusqu'ici, Dieu m'a exaucée. Va ! je le serai toujours. De meilleures prières encore que les miennes vivent dans le ciel, pour mon enfant. Laisse aller le cours providentiel des choses. J'ai beaucoup d'espoir dans M. Jourdain (1); ce qu'il t'a dit répond à tous mes vœux pour le présent, et ton devoir est toujours près de lui.

Je ne relève pas tout ce que tu m'as dit de bon, comme toi-même. Je n'en ai pas le temps; mais je respire, donc je t'aime et te parle et te réponds. Trouve ce qu'il y a de plus vrai, de plus tendre, de plus dévoué et de plus aimable, dans la femme que mon amour te souhaite, et tu n'obtiendras en elle que ce que tu mérites. C'est la lumière et non l'aveuglement d'une mère qui te le dit.

Je ne peux me résoudre à te peindre la tristesse de ce lit(2) auprès duquel je t'écris. Tu ne le devines que trop ! N'as-tu pas vu, pour t'en ressouvenir toujours ! (3)... Assez donc sur ta pauvre marraine. Le mouvement de la maison,

(1) M. Charles Jourdain, de l'Institut, alors secrétaire général au Ministère de l'Instruction Publique (H.V.).
(2) De ma tante Eugénie Drapier, morte en septembre 1850 (H.V.).
(3) La mort d'Inès, le 4 décembre 1846 (H.V.).

l'habitude des autres de la voir languir, quelques courses extérieures et le contentement sérieux d'être venue où je devais venir, me soutiennent au milieu de tant d'émotions douloureuses. Je suis convaincue plus que jamais qu'il y a une étrange correspondance du ciel à la terre et beaucoup de soutiens invisibles, qui nous empêchent de tomber, dans nos devoirs les plus difficiles.

Ton cher petit père m'a écrit une bonne lettre pleine de toi. Je finis la mienne par la certitude de vous revoir tous deux samedi, et de dîner avec vous, les chers pains de mon cœur.

Ta mère,

M. V.

Saint-Denis-d'Anjou, 29 Octobre 1852.

Tu vois que c'est à peine à toi que j'écris, mon cher bien ! A force d'être avec toi par la pensée, je me figure que tu m'entends, et je t'avoue qu'il en est de même de la situation où je suppose ton cœur. Quand même je ne t'écrirais pas, je t'écouterais et je dirais oui ou non. Je ne serais inquiète que des événements.

Demain ou après, nous partons; mais il y a ici un flottant, une indécision, un sommeil d'action qui laisse régner le hasard en maître. Je m'abaisse et m'élève sur cette vague, puisque j'ai au fond la certitude qu'elle me pousse vers la puissante attraction de mon cœur. Je laisse ici, avec les bénédictions des jours heureux que j'y ai trouvés, les vœux très ardents de t'y voir, l'an prochain, avec ton bon père. Il y a beaucoup de silence et d'air pur à y respirer, car on peut s'y croire à mille lieues de Paris. Je t'en raconterai tout ce qui est racontable et mes paroles, alors, n'auront

heureusement pas besoin de plume. Chez le premier légiste de l'endroit et l'inspectrice des grands pensionnats de France, on ne trouve ni plumes ni papier possibles. Juges-en. Je t'écris avec des petits morceaux de bois ou un vieux crayon trempé dans l'encre — l'encre, qui est toujours dans la chambre où quelqu'un est occupé à dormir. C'est te dire qu'on laisse à l'imagination son vol par-dessus les toits, et c'est ainsi que je vous atteins cent et cent fois par jour, quand j'ai souri ou pleuré de l'inexplicable santé de notre bien-aimée Ondine.

Je ne crois pas t'avoir parlé de ton rêve visiteur, plein de grâce, de flamme et de pudeur. Je n'y trouve à redire que le mot *vêtement*, deux fois répété. Dans ces coupes finement ciselées, il ne faut pas qu'un trait se redise, le cœur seul a droit de sinuer autour.

Enfin, j'ai du papier !

Tu vois que ta charmante lettre vient d'entrer à propos, pour que je puisse continuer à t'écrire. Je t'embrasse mille fois, pour tout ce que tu penses de tendre et de bon pour ta mère. Ondine est toute pénétrée d'émotion vivante. Enfin, elle aime, elle croit. Langlais lira sa part, en revenant tout à l'heure du collège d'Anne (1), et si la pluie, qui tombe à clochettes (2), ne se change pas demain en torrents, nous partirons de ce camp presque arabe à petites journées (ce qui rend indécis le jour et l'heure de l'arrivée), laissant derrière nous toutes nos gazelles dont les cornes sont devenues trop pointues et qui ont dévoré tous nos cachemires, ainsi que les pans de chemise de Langlais, sa tabatière, une plaidoirie éloquente et nos manchettes de guipure. Shiffah reste avec Daphné et Chloris, les deux tortues cachées dans les

(1) Le petit séminaire de Précigné (Sarthe) (H. V.).
(2) Expression flamande : à faire des cloches ou bulles d'eau (H. V.).

salades du jardin. M. le curé a promis de tenir l'œil ouvert sur ces habitants de Saint-Denis-d'Anjou. On n'imagine pas la réputation de richesse que ces petites bêtes donnent à Langlais. Tous les pauvres des villages voisins s'envoient chanter à la grille :

Bonjour, maître ! très bon maître !
Donnez-nous à déjeuner..... (1)

Plusieurs fermières gênées sont même venues le prier de payer leur ferme avant de partir.

Je te demande de ne dire encore qu'à ton père, en l'embrassant, que je suis entre vous deux presque en même temps que ma lettre.

Nous sommes dévorées de curiosité sur *Lima*. Quelle est cette nouvelle étoile dans ta nuit, mon cher Saadi? Les Pardo étant loin, nous ne savons plus à qui tu viens de jeter ton ghazel. Dis donc vite, afin que je l'aime enfin (2).

Je t'aime, toi, ton père, comme, oh ! bien plus que ma propre vie.

Ta mère,

M. V.

(1) Chanson populaire flamande.
(2) Une Liménienne? Je ne saurais plus dire laquelle (H. V.).

A ONDINE, SA FILLE[1]

1834.

Viens que je t'embrasse, ma bonne Ondine. Je suis triste sans toi et ta sœur; mais tu sais, mon cher ange, où je puise tout mon courage et toutes mes résignations. J'y trouve aussi tant d'espoir, ma fille ! Notre acacia se porte très bien.

Paméla te dit mille choses tendres. Elle est bonne jusqu'au cœur, cette pauvre Paméla, et je voudrais pouvoir la consoler même de ses peines imaginaires, car, si l'on n'y prend garde, elles deviennent tristes comme des réalités.

Amuse-toi, petite chère, de tous les innocents plaisirs que Dieu sème autour de toi. Ta santé, qui m'est si nécessaire pour vivre, se trouvera longtemps bien de cette vacance qui calme aussi ton âme de toutes nos secousses morales. Je voudrais t'entourer de bonheur, Ondine, et je sens qu'il est pour toi, comme pour moi, dans un grand calme et l'exercice régulier de nos chers devoirs. Je t'aime, entends-tu, mon petit ange? et je te charge de dire pour moi les mêmes tendres paroles au cœur d'Inès que j'embrasse de toute mon affection.

(1) Née à Lyon, le 2 novembre 1821; mariée à Jacques Langlais, le 16 janvier 1851; morte à Passy, le 12 février 1853. — Les lettres de sa mère, classées par Hippolyte Valmore au tome IV de ses manuscrits, vont de la page 279 à la page 383.

Lyon, le 30 Septembre 1839 (1).

J'ai reçu à trois jours de distance tes deux lettres, ma bonne fille; mais toutes deux reçues comme je te recevrais, chère enfant ! Voilà ! ce que je craignais arrive : tu es malade. Tu auras pris quelque froid, et l'émotion de ton départ te fait mal.

Tu aurais une bonne inspiration de m'écrire encore, avant mon départ fixé au 6. Mon cœur, partagé en sens contraire de ce qu'il était à Paris, n'en est pas plus calme. Le déchirement est égal des deux côtés. Sans vous, je ne fais que semblant de vivre et, si je prends le temps de m'asseoir à penser, les pleurs me gagnent. Je te répète cependant toujours : « Veux-tu bien ne pas pleurer ! » C'est que je sais bien ce qui en résulte, va, mon cher enfant. Évite à coup sûr ce que je te dis d'éviter. Je crois que tu as travaillé trop tôt. Hélas ! je ne sais que croire quand je te sens malade. Une douce providence veille au moins sur toi. Léonie (2), vois-tu, est un peu de la Vierge à qui mon cœur t'a confiée. Dis-lui bien qu'elle ne risque rien de m'aimer; je suis bien riche en tendresse pour elle.

Inès, que j'embrasse tendrement, Inès qui ne m'a pas écrit, à ma surprise et consternation, doit s'attendre pourtant à ouvrir, non pas ses bras, mais deux doigts pour recevoir une poupée azuline (3) habillée et envoyée par Mlle Neresta Jars.

Si tu aimes le Dr Dessaix (4), tu t'adresses bien : il ne

(1) A Paris, elle était avec ses enfants sans son mari; à Lyon, avec son mari sans ses enfants (H. V.).

(2) Léonie d'Erville, sa maîtresse de pension (H. V.).

(3) Azulma était le nom de la sœur de Mlle Neresta (H. V.).

(4) De Thonon (Savoie), père du général de ce nom. Il voulait marier Ondine (H. V.).

parle et ne rêve que de toi. Sa préoccupation, c'est ton avenir et ton bonheur.

Ton père s'est décidé, avec d'horribles tiraillements, à passer deux heures à la soirée musicale de Mme Montgolfier. Excepté de nous faire saisir par la gendarmerie, elle a tout employé pour y amener ton père, mort ou vif. Je ne l'ai vu de ma vie si irrité ni si malheureux. Pour moi, j'aurais voulu être à Roanne (1), j'aurais moins souffert que ce soir-là. M. Prud'hon a valsé comme un perdu, et Mme P... a dansé comme Mlle Noblet (2). Rosine, Marius, tout s'élevait dans les cieux. Nous, alors, nous étions déjà couchés, au bruit des torrents d'eau qui ne cessent de tomber tous les jours.

...Il y a peu de choses dans le monde qui se fassent comme elles devraient être faites. C'est trop bien ou pas assez. M. Dessaix se charge des trop bien. Il est vrai qu'il reste ainsi bien pauvre. Que Dieu l'en récompense !

Je suis ici troublée par des visites bien ennuyeuses (3), et je perds tout le temps qui devrait n'appartenir qu'à votre cher papa. Je suis, de plus, endormie de tous les membres, malgré les courses courageuses que j'entreprends avec Mme N... qui ne me quitte plus et qui marche à reculons.

J'ai été porter mon cœur à Notre-Dame-de-Fourvières; c'est dire à mes trois aimés qu'ils ont là des vœux fervents pour leur riche avenir.

Au revoir, tous mes anges : aimez-moi, attendez-moi; dites à Léonie que je m'attriste de l'avoir vue si peu en

(1) Prison (H. V.).
(2) Danseuse célèbre du Grand Opéra.
(3) La plaie des gens qui écrivent. Sa santé en souffrait, elle n'osait fermer sa porte à qui avait monté 5 étages pour la voir : c'était une des formes de sa charité (H. V.).

l'embrassant comme vous savez que je l'aime, au milieu de vous, mes plus profonds amours.

Hélas ! mes enfants, que vous me manquez !

Paris, le 21 Juillet 1840.

...Que je t'aime de tout ce que tu as ressenti et demandé dans l'église Notre-Dame ! Dis donc, petite ! que la vie serait belle et facile si elle coulait à travers ces pures impressions ! Va ! n'importe, nous tâcherons de ne pas te l'alourdir par trop de soins matériels; car le besoin de ton bonheur m'étouffe, mon bon ange !

Parlons peu et parlons bien, cher enfant. A quand met-on, ou à peu près, l'époque de ton retour ? Car, ma chère Héloïse ne consulte que son désir de te faire du bien, et peut-être que l'arrivée de Jules rend le nid bien étroit pour tant de monde? A cet égard, je la laisse maîtresse absolue de la décision, car ta santé ne sera que meilleure plus tu oublieras qu'il y a des cours et des compositions dans le monde des pinceaux et des écritoires. Fais-toi là, ou, du moins, profite d'une seconde enfance permise. Tu sais bien que c'est toujours ce qui est le plus agréable à Dieu. Je le prie pour qu'il éloigne de toi tout ce qui pourrait te faire souffrir, car je suis pleine de ressentiment contre tout ce qui aurait la volonté et le pouvoir de te nuire. Tout ce qui t'aime et te protège et t'honore vraiment, m'est si cher ! Car sais-tu que ce qu'il y a de plus saint et sacré sur la terre, c'est une jeune fille pure? Que sont toutes les infortunes quand on a l'innocence ! Va, sois fière. Il n'y a pas d'orgueil plus légitime. Celui-là, Dieu lui-même te le commande, et il doit te mettre à l'abri du trouble et de la tristesse.

Jusqu'ici nos amis n'ont rien pu pour nous; il est sûr

que dans cette grande déception personne n'est coupable, et quand tout est pur, les larmes n'ont rien d'amer. Enfin, le dénouement de tout ceci est écrit plus haut que les ministères et tous les registres de ce monde. Je me sens souvent bien riche, quand je tends les bras à mes chers trésors. Songe à l'amour profond que j'ai pour toi et prends soin de ma vie dans la tienne.

Je vais tous les jours dans ta petite chambre, voir ton lit, ta chaise, ton petit secrétaire. . . . .

---

10 Septembre 1840.

S'il ne tenait qu'à moi, chère aimée, tu aurais des lettres comme s'il en pleuvait. Je me ferais ainsi connaître à toi jour par jour, mieux peut-être que tu ne l'as fait encore; car tu me verrais toute au-dedans, et l'avenir irait entre nous comme une grioloire (1). Mais les volontés et les meilleurs élans du cœur sont entravés par d'autres devoirs aussi. Tâche donc, mon enfant, de puiser dans ta mémoire quand je n'arrive pas pour te redire ma tendresse qui est de tous les instants de ma vie. Je me suis fait un doux oreiller de ta bonne santé pour appuyer un peu mes autres douleurs. Celle-là me tenait l'âme dans une transe inouïe. Tu vois, chère Line, que le repos est très salutaire, et tu n'oublieras pas cette leçon, n'est-ce pas? Tu m'as rêvée froide!... Grand Dieu! Qu'allais-tu faire dans cette maudite galère? Ma froideur est un de tes rêves les plus douloureux pour moi; elle n'a jamais été qu'une tristesse renfermée, quand je te voyais moins ange qu'à l'ordinaire; quand tu oublies trop, par exemple, que tu es sur la terre et que

(1) Glissoire, en wallon.

tu laisses traîner tes ailes sans te soumettre aux réalités de ce monde. Sois sûre, du reste, qu'un peu à la fois, elles sont moins rigides, et que les observer de bonne grâce est une partie de notre bonheur.

J'espère que tu n'auras pas eu peur des récits que l'on vous aura faits sur Paris. Le mouvement a été grand. La force armée a pris une telle attitude répressive que nul moyen de résistance n'est demeuré aux pauvres soulevés. Hier, c'était orageux et terrible; aujourd'hui, tout s'est aplani. Les canons sont installés le long des boulevards où l'on circule, où l'on dîne, où l'on chante, comme si tout le monde était parfaitement content.

M. Sainte-Beuve a fait imprimer *La Cloche* dans la *Revue de Paris*. Je suis toujours dans un dénûment qui me prive du bonheur d'aller voir ton père et de te reprendre en revenant. Ainsi, conjure Mme Sandeur de te faire revenir pour une occasion choisie, à moins que tu ne veuilles revenir avec elle, ce dont je te laisse maîtresse. Je m'en remets à ta prudence tout éveillée; tu dois comprendre de plus que je languis de ne pas te voir; mais ta santé, ton penchant, ton repos, voilà ce qui importe au mien. Fais donc ta volonté et celle de Mme Sandeur.

M. Delacroix a permis à ton frère de me dire qu'il est content de lui (1). Hippolyte en est grandi de joie. Moi, je ne fais plus ici que t'embrasser, car je suis un peu abasourdie de l'émeute d'hier et de plusieurs nuits sans sommeil. Mais je t'aime, oh! que je t'aime! Ne sois jamais seule, entends-tu?...

(1) « Ce jour-là!... », ajoute en note Hippolyte Valmore, alors élève à l'atelier d'Eugène Delacroix.

1841.

Les Rêves d'artiste sont bien avancés, mais interrompus à chaque instant. Dans ce moment surtout, comme à trois autres époques, je suis absorbée en toi. Je te rêve, je te parle, j'appelle tout le monde Ondine. Je pleure de joie, je prie la Vierge, je vais voir ton lilas pour lui en dédier des feuilles. La clématite repousse, à mon grand étonnement. Un autre étonnement, c'est de ne pas recevoir la réponse claire et précise d'Edouard que je lui ai demandée expressément. Quelle lenteur ! Amélie est enceinte (1) et va bien. Elle te veut un peu à la campagne. Ses parents et elle, nous ont pris dans une grande affection. Émile ne veut plus être avocat; il est décidément auteur. Son père grogne et sa mère est enchantée. M. Déroulède est bon, comme le pain.

L'Odéon est en grande veine de succès. Il y a, entre autres, la tragédie d'un jeune homme de vingt ans (2) qui met tout Paris en émotion. On dit que c'est Chénier et Corneille, tout ensemble.

Ma bonne et bien-aimée Ondine, ma fille, quand je te ressaisirai, voudrai-je ôter alors une douleur à mon passé, un jour de ceux qui auront rappelé ta jeune et chère présence? Ton père déjà me serre les mains et rit et me dit : « Allons ! tu es folle ! » et je vois que ses yeux se mouillent. Inès, qui est devenue raisonnable et qui comprend mieux, me dit aussi : « Allons ! soyez raisonnable, vous allez revoir votre enfant. » Il résulte de tout cela que je t'aime beaucoup et que j'ai cent choses à te dire.

(1) Mme Amélie Déroulède, sœur d'Emile Augier, mère de Paul Déroulède (H. V.).
(2) Ponsard.

Paris, 26 Août 1841.

Je ne veux pas te dire ce que j'ai ressenti en te voyant partir et le lendemain, mon bon ange. Trop de bonheur m'est arrivé dans ta lettre, pour oser me plaindre de l'avoir acheté. Comme je veux ardemment que tu deviennes grasse et robuste, je laisse reposer ton cœur des émotions dont le mien ne se repose pas. S'il m'était possible d'embrasser toute la maison qui te renferme, je serais soulagée d'un vœu. Line, je t'aime ! J'aime tout ce qui te rend heureuse. Obéis à tout ce qu'on te prescrira pour ta santé, au nom de la mienne et du bonheur de ton bon père. Ta lettre nous a comblés de joie.

M. Sainte-Beuve nous est accouru, le soir, dans un chagrin si vif que j'en ai été touchée. Il a bu le chocolat en faisant des gestes de désespoir, et écrit sa lettre au milieu des voix hautes de T... et de son fils. Voilà sa lettre.

La mer est, pour toi, ce qu'elle est pour moi. Tu l'as reconnue parce que tu l'as vue par mes yeux, quand j'avais ton âge à peu près. N'étais-tu pas, dès lors, cachée dans un coin de moi-même ? J'ai mis bien des années à te faire naître. Nous ne sommes qu'une, mon enfant, devenues deux par la volonté divine. C'est pourquoi je me plains toujours de ne pas te sentir assez près de moi. Que je suis heureuse de te voir aimer cette mer ! Elle va te rendre la santé, j'en suis sûre, et que j'ai d'obligation tendre à Paméla !

Il fait de la pluie et un froid d'automne, ici, qui glace tout. J'ai pourtant très chaud en écrivant. J'écris dans ta chambre et j'ai mis des fleurs sous la petite Vierge. Inès est très douce, depuis ton départ. Elle m'a dit qu'elle était bien malheureuse de paraître avoir de l'humeur quand elle a de la tristesse, et qu'elle en avait beaucoup de te voir partir. « Je suis comme cela, m'a-t-elle dit en

pleurant, je ne peux pas dire pourquoi. Mon estomac se serre et je réponds mal, au lieu d'être bonne. » C'est comme cela qu'était la petite Rémy, de Bordeaux.

Ma chère aimée, je t'écris bien à la hâte et ne me souviens plus d'aucune nouvelle. Louise (1) m'a donné un livre; je pleure tout à travers parce qu'il y a de la vérité, de la grâce et des misères. Elle t'embrasse.

Bonsoir, ma fille ! Je souffre de fièvre et tellement que je n'ai pas pris de café, et tellement que je ne t'écris pas davantage, mon ange, n'ayant de force que pour t'aimer et retomber sur l'oreiller où je t'embrasse d'une affection profonde, comme l'éternité.

Le 21 Juillet au matin, 1842.

Bonjour et bonheur, mon bien. Je commençais à compter les jours et les heures de ton silence. Ta charmante et grande lettre est venue apaiser toutes mes soifs. Ta santé est plus ardente. O ma fille ! que d'actions de grâces à qui te l'a rendue ! Les détails que tu nous donnes de ta vie ont mis la mienne plus à l'aise et tu sais, mon bon ange, si j'ai besoin de ces douceurs ! J'ai quitté tes tantes avec un effort infini. Elles m'ont tant aimée, toute leur vie, et ta tante Eugénie surtout est si loin d'être heureuse par sa santé perdue et son caractère abattu sous de si longues souffrances morales ! Aussi, nous avons pleuré !...

M. Sainte-Beuve est venu deux fois, récemment, et te prend la main. Il a fait une notice au livre de Charpentier, qui paraît dans quinze jours. Cette notice est très touchante

(1) Louise Crombach (H. V.).

(il t'y laisse entrevoir, comme une harmonie voilée). Tout cela est dit, comme il dit.

Je t'ai acheté un joli lit en noyer.

...Tu trouveras des pantoufles et une robe ouatée pour l'hiver, si le docteur juge que tu puisses nous être rendue prudemment. Ma vie, et une grande part de ma vie, sont dans ses mains. Il est le maître absolu.

Inès va t'écrire; elle est très affairée par ses devoirs, ses leçons et un peu la maison. Sa santé est mobile, son sommeil souffrant. Elle est pâle, mais gaie, facile à s'effrayer d'un rien; une araignée lui fait pousser des cris. Ses lèvres sont ardentes. Elle suit strictement son régime. Sa marquise est marron. Elle n'osait pas demander une ombrelle par discrétion. Sa marquise me coûte 2 fr. 90. L'ombrelle sera préférée à tout.

Toutes tes fleurs poussent au balcon.

Je ne sais, encore une fois, où me réfugier par écrire, et le temps presse pour les *Rêves d'artiste* (1); cela commence à devenir un chagrin. N'en prends aucun, ma bien-aimée, puisque ton bonheur est le plus pur des miens. Ton parrain nous écrit des lettres délirantes de joie et de promesses (2). Moi, je m'abandonne à toute la bonté de la Providence qui te berce dans ses bras; et je t'aime plus, Ondine, que je n'ai jamais aimé.

Paris, le 14 Septembre 1841.

Je ne sais, ma bien-aimée, comment va le temps pour toi; mais, Dieu ! qu'il est lent pour moi qui ne te vois, ni ne t'entends, qu'en rêve. J'ai du moins eu le bon-

(1) Nouvelle restée inachevée (H. V.).
(2) Prud'hon (H. V.).

heur, cette nuit, de te croire revenue et tu me semblais contente d'être avec moi. Si j'osais croire que notre Caroline d'amour retarde jusqu'au 28 septembre, que je puisse ou non t'aller prendre, j'en éprouverais une joie bien grande. Car il me vient mille craintes que ce temps chaud, comme l'Afrique, ne soit suivi bientôt de froid et de brouillards qui rendraient la mer difficile, et notre chère Paméla ne serait plus maîtresse de te renvoyer avec le charmant garçon de Mme Curie. Je te fais part d'une partie de mes troubles, non pas pour t'en donner, ma chère âme, car je voudrais que cette belle vacance ne fût pour toi que repos et repos, sans que nos ennuis passent la mer pour aller t'agiter. Notre sort n'a pas fait un pas, depuis que tu es montée en voiture.

J'arrose ton jardin, tant que je peux. Il y a une rose blanche et un camélia. Inès soutient que c'est un laurier blanc, tout pour toi. Ta moutarde a de beaux cheveux ! Mais enfin, je l'arrose, par estime pour ton goût simple. Tu souffres donc bien de ta chère tête? Est-ce encore de même? Le sommeil ne te calme-t-il pas? J'ai eu ce mal à ton âge, tous tes pleurs aussi. Que je t'aime, et que je voudrais te prendre ! Inès travaille beaucoup. Si tu ne la trouves pas plus avancée, ce n'est pas sa faute. Elle fait des progrès au piano et pleure de ne pas se disputer avec toi. Mais tu as besoin de la liberté de l'oiseau, chère mignonne, et tu l'auras. Quel autre bonheur, en effet, avons-nous que celui de ce que nous aimons? Les dilatations de ton cœur ne sont-elles pas nécessaires au mien? Mais on rêve toujours mille dangers pour ses enfants, on tremble de les laisser dans la foule (1), et c'est ce qui rend les mères quelquefois assommantes.

(1) La fille de M. Félix Delhasse, notre ami de Bruxelles, portée sur

Ton parrain (1) nous a écrit, il y a trois semaines, une lettre remplie de ces petites chambres de satin rose et de nacre que tu me rappelles. Cette lettre devait être immédiatement suivie des réalités qui faisaient, de mon voyage à Londres, une possibilité ravissante pour tous. Je menais Inès chez vos tantes; je laissais tout en ordre à Paris et le vaisseau me donnait ses voiles, pour aller regarder tes yeux bleus couleur d'amour. J'avais dit cela à M. Sainte-Beuve qui dansait de joie, mais ton parrain s'est endormi. Voilà, mon adorée, encore une ville de vue (2). Dieu est le maître : qu'il me donne ta santé, et je serai bien plus riche que M. de Rothschild. Mlle Mars, que j'ai vue, t'embrasse; elle est fort agacée de ton voyage à Londres; il y avait un peu de vinaigre dans ses embrassements. Il est certain que Julienne (3) m'a mise dans une position étouffante. Cette folle m'écrit les plus vifs remerciements de ce que *j'ai compris* qu'il n'y fallait pas aller, comme ceux qui n'aiment que les bons dîners et le bon vin. Il y a de quoi, en effet, me faire monter en ballon.

Ton père travaille, du matin au soir, comme s'il était payé. Dieu tient compte de tous les courages; jamais je n'en ai vu un sans récompense; mais il ne faut pas, non plus, trop travailler : entends-tu? C'est mettre de la chaux dans le champ de blé. « Ondine a-t-elle écrit? » Telle est la ques-

les bras de son père au milieu d'une fête publique, lui disait de sa voix calme et irrésistible : « Vous ne laisserez pas votre enfant dans la foule. » (H. V.)

(1) Paul-Emile Prud'hon.

(2) Un Anglais parcourait l'Italie en berline, et dormant, ne s'arrêtait nulle part que la nuit. Eveillé par un choc à quelque relais : « Où sommes-nous? demandait-il au postillon.— A Como ou à Vérone, Excellence.— Bien, répondait-il en bâillant, encore une ville de vue », et il se rendormait (H.V.).

(3) Ancienne comédienne, dame de compagnie et femme de charge de Mlle Mars. Ma mère et les bons dîners, le bon vin, c'est du plus haut comique, mais cela ne fait pas rire (H. V.).

tion d'Hippolyte, tous les jours, en rentrant. Il t'aime silencieusement et bavarde sur autre chose. Il peint du Paul Véronèse, en ce moment. M. Delacroix lui a demandé un de ses dessins pour toujours, ce qui lui a fait un beau jour. La princesse Pauline (1) a dit à M. de Châtillon qu'elle n'aimait que toi, du blanc troupeau Lévi.

Je n'enverrai que demain cette lettre pour avoir encore ce soir la joie de t'écrire. Reste-là pour l'attendre et pour t'embrasser. *Be well!*

Le 16... au matin.

Que j'ai bien fait, Line, de ne pas t'envoyer, hier, cette lettre ! Tu la trouveras bien meilleure, toute pleine de la joie que me donne celle de Paméla et la tienne. Si ce n'est pas en pitié de mes inquiétudes que vous me dites des choses si charmantes, pour mon repos, je vais dormir et m'abandonner au bonheur. Que la Vierge est bonne et puissante ! Écoute, chère enfant, elle fait bien toutes choses, et en me relevant de ses genoux, il ne faut pas te cacher que je prends Paméla par la tête pour l'embrasser, puisqu'elle est évidemment, en cette circonstance, au lieu et place de la Providence. Je suis bien heureuse. Tu me rends un compte exact de ton bonheur. J'attends Caroline (2), sans toi. Je sens que l'on ne peut prétendre à tous les biens.

Le 12 Octobre 1841.

Tu auras pensé, ma bien-aimée, que ne pas t'écrire, c'est être surchargée d'affaires ou malade, et les deux

(1) La princesse Pauline Bonaparte suivait les cours de M. Lévi-Alvarès (H. V.).

(2) Caroline Branchu.

arrivent en même temps. Les premiers froids vifs, les courses forcées, et mon sort ont ramené cette fièvre qui me surmonte souvent et que, si souvent aussi, on prend pour une inégalité d'humeur, parce qu'alors je suis plus grave et que parler me tue. C'est un grand art, de se faire pardonner de souffrir. Puisses-tu le posséder, mon cher ange, car tu sais déjà que l'on peut être bien malade sans garder le lit et sans se soigner.

Je souffrais, de plus, de ne pouvoir t'écrire, comme d'un manque de nourriture. Je n'emploierai pas cette lettre à te nombrer les petits supplices qui m'en ont privée. Tu me devines et je te crois destinée, comme moi, à les ressentir au vif comme à les oublier, dans un quart d'heure de doux travail ou de repos de l'âme. C'est là pourtant ce qu'il faudrait s'apprendre à soutenir vaillamment et doucement, parce que la vie en est tramée. Je te fais de la morale parce que je pense à toi sans cesse, dans mes repos pour te les souhaiter, dans mes troubles pour t'en garantir.

Mlle Mars m'écrit tendrement sur toi. Elle veut que tu reviennes, s'il se peut, quelque jour à sa campagne qu'elle ne quittera que le plus tard possible, afin d'en respirer tout ce qu'elle a de pur, et qu'elle voudrait te faire partager. Ta sœur a pleuré de n'y pas aller...

S'il faut aborder la question de l'Odéon, c'est pour l'éternel refrain qu'il est impossible. On doute toujours de l'ouverture, et, malgré l'étouffement de cette incertitude, dis bien à Paméla que ton père ne peut plus s'en dégager avant la chute naturelle du directeur, sans courir les conséquences de dommages considérables. M. d'Epagny (1) le ferait attaquer comme voulant détruire sa troupe, à

(1) Directeur de l'Odéon, auteur de *Luxe et Indigence*, etc.

cause qu'en effet il jouera et répète depuis deux mois dans les ouvrages qui doivent ouvrir l'Odéon, *si l'ouverture a lieu.* On ne saura rien de positif avant le 30 Octobre, ce qui met ton père sur des charbons ardents. Dis de plus à Paméla, à qui je n'écris pas aujourd'hui, étant trop faible, que ton père ne veut plus entendre parler du métier de régisseur à Paris, ni nulle part. Il m'en a fait le serment. Je ne lui en reparlerai jamais. Ce n'est donc que comme artiste tragique et comique qu'il travaille en ce moment à l'Odéon, et comme un dog (1), de même que s'il était payé; allant, matin et soir, dans cette galère d'iniquités et de pénurie. Gergerès (2) est affligé de ne pas te voir à ce voyage; il veut nous fixer tous à Bordeaux. Beau rêve! Ton parrain poursuit les siens de crème et de lait (3). Ton bon père demande avec instance à Péla qu'elle écrive dans une dizaine de jours, au plus, à M. Maurice (4), afin de désarmer sa critique qui est ce qu'il redoute le plus au monde. Il est pourtant trop fier pour aller le voir lui-même. De telles nuances sont difficiles à ménager.

Je te parle peu tendresse, ma fille; mais t'écrire et vivre, n'est-ce pas t'aimer? Qu'est-ce que cela fait, de fréquentes lettres? Le cœur n'est-il pas toujours à la même place pour son enfant? Que cette sécurité sucrée soit le fond de ta vie, ma chère bien-aimée. Quand l'univers entier serait en guerre avec toi, tu sais bien que j'ai mon shall pour t'abri-

(1) Un chien.

(2) Procureur du Roi à Bordeaux, puis bibliothécaire. Nous avions été presque heureux à Bordeaux, la ville nous fascinait (H. V.).

(3) Prud'hon voulait créer une fromagerie modèle à Pontgibaud (Puy-de-Dôme). Nous y étions tous casés. Moi-même on devait m'utiliser, autre beau rêve (H.V.).

(4) Critique facile à désarmer par un honnête cadeau, un certain nombre d'abonnements, ou, faute de mieux, avec de l'argent (H.V.).

ter comme à Bordeaux, *et pour avoir bien chaud* (1). Dieu merci, tu es aimée partout, ainsi prends ta force et ta liberté. C'est la santé de l'âme et du corps.

On m'a manqué de parole pour le déménagement. Je devais entrer le 10, et ceux que je remplace, à présent qu'ils sont payés de plusieurs choses que je reprends, ne veulent plus me laisser entrer que le 16. Tout cela recule mon voyage à Londres que je voulais avancer; car il faudra que je mette chacun en ordre et tolérablement, avant de partir. Avec ma santé actuelle, ce serait du reste impossible. Je suis prise, comme une pauvre abeille dans de la cire brûlante. Mais encore un jour de lit et j'espère me relever plus forte...

Je n'ai pas le temps d'écrire une ligne pour l'impression. Figure-toi que c'est moi qui suis le correcteur de M. de Ch... et que j'ai cinquante feuilles à surveiller; c'est inouï d'inconséquence (2).

---

5 Avril 1842 (vent d'enragé).

Vos deux petites lettres sont venues, en place de soleil, au milieu de notre silence. Durant deux jours, nous n'avons pu parler. Le courage était resté dans la cour de la diligence. Ce cœur est ainsi fait! Je t'embrasse, ma bien-aimée, de m'avoir écrit quelque chose de relevant, dans

---

(1) Avant 1826, nous étions des deux côtés de notre mère, la tête couchée sur son giron et recouverts par son shall. Elle nous berçait d'un chant et de paroles plus que simples: « Cache, cache, cachons-nous, cachons-nous pour avoir bien chaud! » C'était bien doux (H. V.).

(2) Ma mère, en qualité de poète, avait à corriger les épreuves du travail de M. de Ch., 2 volumes in-8°. Touchante preuve de confiance de ce vénérable nourrisson des Muses (H.V.).

ce *parfait* tombé (1). Ta santé (car tu m'as dit vrai) m'a rendu de la respiration, et la brillante orthographe de Péla un rire de tendresse qui fait avaler bien des pilules amères. Te sentir avec elle et ses divins amis, met presque du bonheur dans cette absence qui m'abandonne à moi-même. J'ai tant besoin de ton bonheur à toi, de ta santé, de ta force, que, pour t'en voir, je consentirais à m'anéantir, car je t'aime plus que moi. Si tu le savais!... comme je sais que, de ton côté, tu as besoin de mes nouvelles. Je n'attends pas ton arrivée à Londres, pour t'envoyer ce petit lambeau de mon cœur, pour te dire, mon amour :

Mon âme est triste;
Mais bah ! tant pis !

Je n'en suis que plus à genoux devant la bonté de la Providence qui te crée des amis plus puissants que moi, pour compléter ta chère existence...

Dis au docteur, en mettant mon âme dans son gilet, du côté gauche, que je t'écris au milieu d'étoiles qui rayonnent blanc, rouge et violet devant mes yeux. Chose étrange, depuis Bordeaux, avril ramène toujours pour moi ce phénomène brillant qui m'a tant effrayée, il y a seize ans.

Le froid est très vif ici, et je voudrais bien te remettre encore un shall où que tu sois. Hélas ! les mères sont obsessives. Elles ont toujours trop froid ou trop chaud pour leur enfant. Je me suis mise au travail et j'ai reçu une lettre amicale de M. Sainte-Beuve qui salue ton voyage de tous ses vœux.

A l'heure où je t'écris en t'aimant, nous mangeons un œuf cuit par nous, ta sœur et moi, et nous grelottons près

(1) Expression reçue entre nous pour exprimer la prostration complète, l'impossibilité de vouloir, et par suite d'agir (H. V.).

d'un petit feu avec chacune un mal de tête qui nous serre depuis deux jours. Tes fleurs vont bien. Mme Fabvier est venue cherchant avec une sollicitude désolée ses fleurs qu'elle avait crues mortes. Il n'en était rien, et elle a poussé des cris !...

---

12 avril 1842.

Que je t'aime de m'avoir écrit, chère bien-aimée ! quoique sans les détails auxquels j'aspire sur ta santé, que ta chère écriture m'a fait de bien ! N'as-tu ressenti aucune amélioration dans ce rhume qui m'arrachait l'estomac? Ne me parle surtout que de ton état physique : je sais si parfaitement l'autre !...

Rien n'est bon que d'aimer, rien n'est doux que de croire.

Je crois en toi comme en Dieu, ma fille ! Mais j'ai trop besoin de ton bonheur, de ta santé, de ton bien-être et de tes perfections pour vivre.

.....Toi, mon amour, viens que je t'aime et t'aime et te tienne dans mes bras.

Mon âme est triste;
Mais bah ! tant pis !

L'avenir est si doux avec toi, ma fille !

---

11 heures du matin. Paris, 15 Mai 1842.

Toute notre maison est pleine de santé, quoique martyrisée par le grand événement de Versailles (1). Il laisse

(1) Catastrophe du 8 mai 1842 sur le chemin de fer de Versailles (Rive gauche) (H. V.).

dans l'âme un affreux ébranlement et mille effrois qu'on ne peut vaincre pour les dangers que peuvent courir tous ceux auxquels tient notre vie. Nos lettres, pas Mme Espérance, contenaient tout ce que je pouvais t'apprendre. Leur retard n'a pas tenu à ma volonté. Pourquoi Péla dit-elle qu'elle est habituée à mon silence? Ici commence le soulèvement de mes cheveux. Comment n'est-il pas plus simple, quand on n'a pas de nouvelles de ceux qu'on aime et qu'on les sait tendres jusqu'à l'excès, de l'attribuer au million de causes qui entravent ou perdent les lettres, plutôt qu'à la négligence? A ce mot, je reste en l'air, et je ne redescends que pour vous battre, pleine de joie d'en avoir la force. Un retard survient, vous m'écrivez (6e lettre depuis votre départ de Paris; compte les miennes, cher amour, pour être juste), et vous m'écrivez sans date : et quand vous savez que je ne respire que du besoin d'être rassurée sur ta santé, qui m'occupe nuit et jour, vous ne m'en dites pas un seul mot, sinon que Péla m'appelle : « Vilaine ! vilaine ! vilaine ! » Mon exécution est finie, je suis lasse de mon énergie et je rentre dans les pantoufles de mon amour. Laisse-moi seulement ajouter que tu ne peux oublier les tiraillements de ma vie intérieure, j'ose presque dire les persécutions des pauvres du Pav. et d'autres infortunés, qui viennent me demander, à défaut d'argent, des courses, des pleurs, des lettres et du temps. Cela t'explique pourquoi cette lettre n'est point partie par le retour du courrier. Inès demande aussi à t'écrire quelques lignes. Viens donc, petit ange, je t'embrasse avant de m'interrompre. Avez-vous eu les pluies qui nous ont inondés et le froid qui nous a forcés aux vêtements d'hiver. As-tu assez de vêtements, toi? dors-tu? respires-tu mieux? Ah ! comment ne me dis-tu rien de tout cela?

Ta marraine (1) t'embrasse tendrement ainsi que Mme Favier... Moi je suis très rêveuse à cause de ton éloignement. Si je ne te sentais mieux cent fois que sur cette terrasse (2) parfois bien doucement chauffée par le soleil, je finirais par me consumer loin de tes yeux de ciel, mon enfant! Hélas! ma Paméla sait-elle tout ce qu'il m'a fallu de tendresse, de sainte confiance en elle et son amie, pour m'avoir donné la force du martyre ardent de ton absence? Elle, à qui je crois souvent le don de la seconde vue, ne lit-elle pas mes nuits et mes jours à travers la mer, comme si elle n'était pas entre nous? M. Delhasse écrit de Bruxelles pour t'embrasser. Ses deux enfants se portent bien. Et toi, mon enfant? Je ne suis pas malade, mais je suis triste, quoique j'adore Dieu et sa bonté : il faut bien qu'il me pardonne de n'avoir pas une âme plus ferme. Je t'aime de tout ce que tu veux faire pour moi dans notre avenir, et c'est déjà du bonheur réel que tu me donnes.

---

3 Juin 1842.

L'empêchement continuel de t'écrire, chère enfant, me cause une contrariété si vive que j'en suis malade. Je perdrais un grand temps à t'expliquer les entraves qui s'y sont opposées : devines-en une partie, puisque tu sais de quoi se composent mes journées. En y ajoutant le tourbillon dans lequel je viens d'être emportée, tu comprendras surtout que je viens de subir des fatigues de corps et d'esprit au-dessus de mes forces.

Je n'ai pas le temps de respirer. Au milieu de mes solli-

(1) Pauline Duchambge (H. V.).
(2) 8, rue de Tournon, sur la rue.

citudes, la seule douceur, mon enfant est de te savoir heureuse : c'est ce qu'il y a de meilleur au monde. Je me garde bien de demander à M. Curie de te rendre à nous, avant qu'il ne soit content tout à fait de son ouvrage. Je n'ai pas encore surpris un vœu personnel dans l'amour que je te porte. Tout pour toi, Line, de ce que je peux donner d'abnégation et d'oubli de moi-même. Je suis mille fois payée, à ce compte, par l'idée de ton bien. Qu'il soit donc en ce moment dirigé par les lumières de M. Curie en qui j'ai jeté toute ma confiance comme ma vie aux pieds de Dieu.

Enfin, j'ai vu une fois M. Sainte-Beuve en voltigeant. Il t'embrasse sans façon, joyeux de ta santé. Il ne m'a paru nullement fâché de n'être pas académicien.

Ton parrain vient de nous écrire une lettre rayonnante d'espoir. Il voudrait avoir ton père avec lui, pour commencer en juillet ; tous ses préparatifs sont terminés. Mais si le théâtre ne ferme pas, naturellement ton père n'ose rompre sur une éventualité dont il ne peut calculer le résultat. Prud'hon dit qu'on peut vivre pour rien là-bas; mais nous, à Paris, ce n'est pas du tout pour rien (1). Tout est donc aussi vague que par le passé, et je ne me donne plus du tout à l'espérance : elle m'a aigrie considérablement. Je te dirai que ta vigne et ton rosier commencent à poindre, l'un en fleur, l'autre en verdure (2). Je suis ravie.

Je n'ai pas besoin, mon bon ange, de te dire que dans tant de courses et de tracas, les *Rêves d'artiste* ont été

(1) Nous avions tous notre vie assurée dans cette entreprise de fromages, rêvée par Prud'hon. Son plan nous a longtemps amusés et bercés, puis la froide réalité a soufflé sur le mirage. Prud'hon y a laissé de ses plumes. Pauvre, bon et spirituel ami (H.V.) !

(2) Sur la fenêtre (H.V.).

abandonnés. J'ai seulement corrigé avec soin l'épisode de la chanteuse et mis enfin en ordre, pour l'impression, le volume de poésies inédites avec le titre de : *les Bruits dans l'Herbe* (1). Dis-moi si ce titre te plaît. C'est, pour moi, le plus difficile du livre.

Enfin, je me suis rafraîchi l'âme à t'écrire, mon bien ! Ce doux moment de repos est comme un bain qui me calme. Je suis seule dans le petit salon. Personne ne pourra d'aujourd'hui porter cette lettre à la poste qui devait partir avant-hier, mais du moins elle est écrite et je ne souffrirai plus du martyre de ne pouvoir le faire. Je viens d'avoir une heure de solitude, et pour la passer avec toi ! Que veux-tu que je demande de plus à Dieu, dans ton absence, ma pauvre et bien-aimée enfant ?

Dimanche matin.

J'ai tant à coudre ce matin, ma chère fille, puis tant de visites à faire, qu'il faut emporter par les rues la tendresse que je voudrais t'écrire; mais je vis, tu sais donc que je t'aime. Toi, tu ne m'écris guère; mais tant mieux, car je sais que l'écriture te fatigue. Oh ! chère mignonne, ne m'écris pas !

Paris, lundi, 1er Août 1842.

Je t'avertis que cette lettre, commencée le 1er Août, ne partira que le 2, et qu'il en arrive souvent ainsi. Je t'avertis, comme si tu m'entendais; car peut-être que tu

(1) Titre abandonné pour *Bouquets et Prières*. Le romancier avait mis ces titres à la mode. *Poésies* tout seul paraissait trop menaçant, trop cru, et le lecteur français veut être ménagé (H.V.).

m'entends. Je me le figure, surtout quand je reste les bras croisés, rêvant profondément au lieu de t'écrire les mille émotions, souvenirs et prévisions qui me bercent, me disant : « Eh ! ne le sait-elle pas? »

Tu sais donc qu'une migraine lourde et fiévreuse me tient comme dans du plomb, malgré ta chère lettre en réponse à la mienne de Paris. Elle m'est bien précieuse, ta réponse, mais j'ai le courage de la trouver trop longue parce qu'elle a dû assurément te fatiguer. Je préfère du papier blanc à cette pensée, pourvu qu'il y ait dans un coin : « Je t'aime et je vais mieux. » Dis-moi donc comment tu ne vas pas bien tout à fait? Est-ce parce que la santé parfaite est impossible avec une organisation trop sensible, ou si c'est, en effet, que tu es malade pour bien du temps encore d'un mal exceptionnel? En ce cas, il ne faut pas bouger de l'aile du docteur, car je trouverai plus de raisons qu'il ne m'en faudra dans celle-là pour me résigner à ne te serrer dans mes bras qu'en rêve. C'est déjà bien doux et bien tendre.

Mlle Mars était venue deux fois, en mon absence, nous retenir tous trois pour dîner. Il a fallu m'habiller, tout agitée d'émotion d'avoir vu Péla et de ne pas t'avoir vue entrer dans une si chère compagnie. C'était pour moi, je te l'avoue, une très vive contrariété; il te reste à juger si elle a été complète, lorsqu'en arrivant chez Mlle Mars, nous avons vu un somptueux couvert qui m'a paru un peu suspect, et qu'en réponse au domestique qui nous annonçait, je l'ai entendue s'écrier : « Ah ! mon Dieu, ils viennent dîner ! » Son embarras, sa terreur même si naïve quand je suis entrée, m'ont rendu tout à coup une *honnête aisance,* et je l'ai conjurée de m'excuser si je venais si tard me *déprier,* ainsi que ton frère et ta sœur; mais que la fille de Mme Branchu, n'ayant en traversant Paris

que peu d'heures pour nous réunir, je n'avais pu résister à son invitation de dîner avec elle. La sérenité a reparu chez cette belle oublieuse, et nous l'avons laissée, ravie d'un hasard auquel elle a tâché de croire. Hippolyte, Inès, et moi, ne sachant malheureusement où retrouver Péla, nous nous sommes abattus au *Petit Capucin*, près du boulevard, où nous avons fait un repas pur anglais.

J'ai vu ton Amélie (Mme Déroulède). Je la crois enceinte et elle l'espère. Elle m'a parlé de toi avec une chaleur d'amitié et de regret, presque aux larmes de ne pas t'avoir vue depuis longtemps. J'en ai été fort émue, lui jurant que je t'écrirais en t'embrassant pour elle, et que tu n'as jamais cessé de l'aimer. Sa petite sœur est devenue très grande, et c'est à son tour d'être froide et guindée comme beaucoup de jeunes filles de douze à quatorze ans. Elles jouent à la dame : adieu l'abandon et la grâce (1) ; mais elle est très jolie. Augier est bon, comme lui. Tu verras le volume de Charpentier. Ils n'ont pas mis *Ondine* ! *enfant joyeux qui bondis sur la terre,* sûrement parce qu'il y en a un fragment dans la préface par M. Alexandre Dumas, mais cela m'a fait de la peine. Du reste, je n'ai pas eu encore le temps de relire cela, ni le goût ; moins que jamais, mon cher enfant, je ne me sens faite pour écrire. A la campagne, je regarde le soleil, les champs, et je te désire ; à la ville, je fais des lettres, des bas, des visites et des comptes de ménage, c'est bien assez ! Il y a présentement une si belle jeunesse, les mains pleines de manuscrits et de pensées nouvelles ! Attends, mon amour, laisse mûrir ton âme ; je veux dire plutôt fortifie tes nerfs ; car

(1) La grâce est vite revenue, on est restée jolie et sérieuse : *la Sincère Eliante* sœur est un des types les plus brillants de la femme française. Elan, générosité, noblesse, esprit hors de pair, et bonne, et belle, et courageuse : elle a tout (H. V.).

Dieu sait si, d'écrire avec son âme, les ébranle et les fatigue !

Jules (1) est celui qui me va le moins de la famille, parce que c'est celui qui t'a le moins appréciée. C'est une blessure qui reste au cœur d'une mère, fût-elle peut-être un ange. Je ne lui veux aucun mal, mais je le trouve bête et avide. J'aurais tâché, sans cela, de le trouver autrement. Du reste, par tout ce qu'on me dit et tout ce qu'on m'écrit, je demeure persuadée que ces gens-là t'aiment de tout ce qu'ils peuvent aimer; mais que je trouve leur pouvoir d'aimer loin de tout ce que tu vaux, et qu'il aurait peut-être un jour manqué de choses à ton âme si tout était tourné différemment ! Si je me trompe, nous verrons bien, et alors, comme toujours, tu resteras maîtresse de récompenser les affections qui ont eu le courage de ne pas se révéler pour ne pas influencer la tienne, d'une manière préjudiciable à ton sort.

Au revoir, chère bien-aimée; écris-nous sans affranchir tes lettres. Tu vois que je peux payer le bonheur dont j'ai tant besoin.

Le 6 Septembre 1842.

...Je prends acte devant Dieu de tout ce que tu me dis de tendre, mon enfant bien-aimée ! Je crois, comme en toi, en lui, et je te serre ardemment sur mon cœur malade. Bonsoir, ma fille, je salue tout ce qui t'entoure et j'assiste en idée aux agitations et aux travaux de l'hôpital (2)

(1) Lithographe à Paris. Il n'offrait jamais à ses maîtresses que des repas et, comme il disait, des choses dont on peut avoir sa part. Charles était bon pour trois. Edouard était réservé, intelligent (H. V.).

(2) Elevé par les soins et aux frais du Dr Curie (H. V.).

qui s'élève pour tant de malheureux *bénis*. La migraine ne me permet pas de t'écrire davantage. Ton père travaille comme un bon cheval et t'aime.

Paris, 11 Mai 1843.

Je te cherche à travers ces premiers indices du printemps, ma bien-aimée. Depuis quelques heures, il fait chaud. Hier nous avions du feu forcément, et les gens les plus méthodiques en avaient rallumé. Pourtant le ciel est encore couvert de gros nuages et la pluie est continuelle, sinon depuis trois heures. Et toi, que vois-tu à travers les vitres? Est-ce la lune qui te parle de moi? Est-ce le soleil qui va t'effleurer de ma part? Quand reverrons-nous ensemble ces lueurs de notre vie séparée? Fais-toi une idée de ce qui se passe en moi : ton oncle, pour qui j'enchaîne ici mon corps et mon âme, n'est pas encore arrivé. J'ai beau leur écrire que cet incident rompt mon voyage à Londres et que je le conjure d'arriver vite afin de commencer *utilement* les démarches qui le concernent, il n'arrive pas. Arago n'est pas non plus parti. Vingt obstacles l'arrêtent de son côté, et, je ne sais pourquoi, j'en éprouve une secrète joie. Explique cela si tu peux. Il me semble que rester c'est m'attendre et qu'encore que ce soit un peu long, nous partirons ensemble. T'ai-je dit que sa femme avait un talent admirable sur le piano? Elle est bonne et douce, comme une enfant. T'ai-je dit aussi que nous avons dîné chez M. Augier (1) avec M. Ponsard, l'auteur de *Lucrèce?* Je dîne avec lui encore chez M. Jars, d'hier en

(1) Gendre de Pigault-Lebrun, et père d'Emile Augier (H. V.).

huit, qui me l'a fait inviter de sa part. Il est très simple et modeste. Paris, dit-on, lui fait peur, et il va retourner à Vienne (1) pour se livrer au travail.

Le 12.

Ma lettre, interrompue comme toujours, vient de servir d'appuie-main à ton charmant frère, et c'est lui qui a fait toutes les petites souillures d'encre que tu y vois pour me récompenser des belles cravates que je lui ourle. Je crois qu'il sera coloriste : alors, pardonne-lui. Toi, tu me charmes par ton esprit de conquête dans la science.

Ta sœur se porte bien. Oui ! mon cœur est aussi bien sevré de ce côté et Dieu me refuse de tendres joies de mère. J'aurais souhaité ardemment qu'à défaut de moi, tu eusses pu te trouver à Charleval, pour ce moment béni. Inès est devenue très douce et très gaie. Je sens encore tes petites mains serrer les miennes, quand nous sommes sorties de Saint-Louis et que tu bondissais sous ton baptême. Vie éternelle de joie et d'émotion, mon cher trésor ! Comment ne croirais-je pas en toi, comme en Dieu ? Je t'aime tant ! et tu m'as tant aimée !

La similitude du caractère d'Edouard et de ton parrain (qui ne nous écrit plus) m'a frappée cent fois. Mon amitié pour ces deux hommes semblables à tant d'égards m'a fait beaucoup souffrir. Leur existence entre deux eaux pourra-t-elle bien s'appeler une existence ? C'est assurément une des plus tristes déceptions du monde, mais le sentiment qu'ils inspirent finit par leur ressembler : vague,

(1) Isère.

indécis, doux et froid. On aimerait mieux ne les avoir pas connus (1).

On disait que le prince Louis devait sortir de captivité le jour de la fête du roi. Hélas ! non. Quand une porte de prison se ferme, elle se ferme bien.

Augier vient de venir demander de tes nouvelles et t'embrasse pour toute sa famille. Tu sais qu'Émile ne veut plus être avocat, et qu'il veut être poète, auteur dramatique. Son père consent et sa mère est aux nues (2).

J'écris un peu dans la nuit, ce qui rend mon écriture plus mauvaise encore. Au revoir, Line, mon cher trésor, au revoir ! J'écris à M. Dessaix dans le sens que tu me dis; mais, si blessé, qui peut maintenant le guérir ! Toi, peut-être, si tu y allais. Mais quel cœur fait sa volonté sur la terre? Ce n'est pas le mien non plus, qui t'étreint en idée et qui s'épuise à le rêver. Je suis ta mère enfin.

---

11 Juin 1843.

Je te salue la première de cette nouvelle inattendue, ma fille : la subvention est accordée. Nous ne sommes plus au hasard. J'ai beaucoup de joie à te l'apprendre, parce que je connais celle qui va remplir ton âme. Dieu n'oublie pas ceux qui sont dans l'amertume du cœur. J'aurais bien voulu ne te le dire qu'en t'embrassant, mais est-on jamais trop tôt heureux?

Deux choses immenses (bientôt ce sera trois) (3) ont donc

(1) Prud'hon cependant était plus tendre et capable de sortir pour un temps de son inaction et de faire des sacrifices personnels, en faveur de l'amitié (H. V.).

(2) Le fait est que cela lui a assez bien réussi (H. V.).

(3) La troisième, c'est le retour d'Ondine à la maison (H.V.).

ranimé ma vie près de s'éteindre : la communion de ta sœur, le changement progressif de son cœur et de sa raison comme épanouie miraculeusement. J'ai retrouvé par elle ces larmes d'une profonde joie qui ont adouci celles que me causa l'Angleterre. Écris à cette enfant pour la remercier de devenir si tendre. Elle a désiré ardemment une de tes lettres. Je te ferai voir les siennes. C'est, depuis six mois surtout, un nouvel être, et tu en seras heureuse (1).

Mme Sandeur est arrivée, consternée de ne pas te trouver, pour la quatrième fois. Mais qu'est-ce que son étonnement auprès du mien qui durera autant que je serai? Adeline est avec elle, jolie, grande, forte et guérie de la maladie qui les avait effrayés. La maladie des jeunes filles, c'est le soleil qui se charge de la guérir; c'est le mouvement et l'air, c'est la nature enfin. Tu sais que c'est aussi mon seul médecin...

---

12 Juin 1844

Je me lève de bonne heure pour t'embrasser, chère mignonne, afin d'éviter le coup de sonnette. Je ne cesse pas d'en tressaillir depuis ton départ, sans qu'il amène rien de nouveau sinon la perte du temps que je regrette beaucoup. Tu noircis donc au soleil? Voilà mon vœu rempli : vivre à la manière des plantes, c'est bien vivre...

Inès m'a écrit. Son existence dans le soleil ressemble à la tienne. Les veaux et les poulets attirent ses hommages. Elle était encore lasse du voyage. Nous avons dévoré une de tes fraises, la plante en est toute rouge.

J'aborde ici la question d'absence. Prolonge-la suivant

(1) Inès devait vivre encore trois ans (H. V.).

ta volonté. Jouis du beau temps et d'un repos salutaire où tu es sûre d'être aimée. Cette liberté dans l'air pur aura la plus heureuse influence sur toi. Nous te conjurons d'en user largement puisque tu y es. Tu sais que le plus petit voyage ne se fait pas sans beaucoup d'entraves. Fais comme La Caverne (1) qui soupirait aussi fort que possible, afin de n'être pas obligée d'y revenir de sitôt. Que pas une pensée triste ne t'atteigne. L'été, tout va. Tes fleurs sont soignées à Paris. Rapportes-en sur ta figure, afin que je les respire pour vivre.

---

2 Septembre 1844. (2)

Ton cher petit papa est sauvé d'une maladie grave. Depuis avant-hier, un mieux sensible, confirmé hier et cette nuit, me relève moi-même de grandes inquiétudes. N'appuyons pas sur ces passages qui réclament toute notre foi et notre résignation, ceux-là sont sans parole : Dieu seul les comprend. Réjouis-toi en pensant que le bonheur est rentré ici avec la santé. Que rien n'altère ta vacance et la douce fatigue qu'elle te cause.

Je n'ai rien à te dire qui puisse hâter ton arrivée, sinon les battements de mon cœur qui avance toujours pour te revoir.

Je partage tes idées ; je ne parle pas du courage, il irait comme Dieu voudrait relativement à une résolution de voyage lointain, s'il était honorable, s'il te plaisait... Je trouverai dans mon amour même de quoi étouffer son excès.

(1) Personnage du *Roman comique*, de Scarron (H. V.).

(2) Ondine était alors en villégiature chez notre amie Mme Marie Castaing, femme d'un négociant de Tarare (Rhône), petite-fille du général Mouton-Duvernet, fusillé à Lyon, après Waterloo. Une vraie madone de Raphaël, mais rieuse (H. V.).

M. Sainte-Beuve est revenu. Il pioche à grosses gouttes pour son discours, qui lui coûte !...

Ne sois pas si rare en lettres. Songe que, quand il pleut, c'est du soleil que tu m'envoies, et tu sais si personne en a plus besoin que ta mère qui l'adore et t'adore.

---

12 Septembre 1844, midi.

Je t'ai regardée longtemps du balcon, sans me persuader cette fois que tu allais en voyage. Le soir, je m'en suis aperçue tristement et, depuis, la maison est devenue grande et déserte. Cela veut dire, ma chère Line, qu'il y a des cœurs qui ne se font jamais à l'absence. Il n'y en aura donc entre nous que celles que tu voudras ardemment; je céderai sans consentir, comme à tous les chagrins de ma vie. J'ai revu la bonne Princesse (1). Elle ne m'a parlé de rien, sinon de tes grâces et beaucoup de la tragédie. Je n'ai pas dit un mot pour provoquer l'ouverture de ses idées. Il faut que tout vienne d'elle et que tu la revoies. Ton bon père a été constamment indisposé. Cette nuit même, il a été broyé de crampes d'estomac et, par bonheur enfin, pris de vomissements abondants; il est las maintenant, mais il a voulu se lever, bien que très faible. J'espère pourtant que cette terrible secousse le débarrassera. Il ne tousse plus. Nous sommes allés hier, par un temps douteux, à la Celle-Saint-Cloud. Mme Augier s'est montrée fort désappointée de ton absence et voulait nous retenir, ton frère, Inès et moi. Mais quelque chose d'impérieux me ramenait... mon cœur ne me trompe

(1) La pauvre princesse de Canino, veuve de Lucien Bonaparte, faisait des tragédies pour les lire, et des amis pour les entendre. C'est grâce à cette *ardeur de rimer* que ma mère devait de la connaître (H. V.).

jamais. Ton père souffrait et une telle nuit, tout seul, eût été cruelle. M. Augier nous a ramenés jusqu'au chemin de fer, à dix heures du soir, et il est remonté seul par une nuit des plus noires, dans les montagnes : c'était comme au temps du Simplon. Te souviens-tu du trajet que nous avons fait à pied, et des profondeurs éclairées au loin, comme une autre vie apparaissant aux voyageurs? M. Augier est très bon, mais, je te le répète pour la centième fois, ces accueils par soubresauts me déplacent violemment et me fatiguent beaucoup. Tu sais que rien ne fatigue davantage que le travail planté là pour le plaisir. C'est un devoir brisé qui vous crée des reproches. Ton père ne voulant jamais venir, me fait de ces parties une sorte de pénitence, et je t'avoue que ce voyage, car c'en est un, ne m'a été qu'un supplice.

M. Sainte-Beuve est venu deux fois, très simplement adorable.

Inès est de même, bien et mal, forte et faible, très douce enfant, aimante et fière. Elle t'embrasse, triste de ton départ. Pour moi, je cesse de t'écrire pour donner ma lettre à ton père qui veut sortir. Je t'embrasse, comme si tant de lieues n'étaient pas entre nous. Que la campagne te soit bonne, et rends-moi quelque peu de l'immense tendresse qui me parcourt pour toi, ma chère fille.

Tous te jettent leurs caresses dans les miennes.

---

17 Novembre 1846.

Chère enfant, tu ne peux m'affliger davantage qu'en venant par ces temps affreux. Toute secousse est impossible pour de telles journées; on ne peut que ramper

à sa place, comme on peut. Je suis déjà bien assez bouleversée de voir ton frère courir sous de telles inclémences. Ne bouge pas ! Je conjure Mme Bascans de s'opposer à ta sortie. La peur, d'ailleurs, de me faire plus de peine que le sort ne m'en fait, doit être un verrou solide à ta porte. Nous faisons autant de paradis que possible à Inès pour gagner, si Dieu le veut, les jours où l'on respire. Elle a été aussi mal que jamais (1). Je suis aux pieds de la clémence de Dieu. Sache bien que j'obéis. Hélas ! ma fille, je sais donc tout Fénelon par cœur, d'après ce que tu en as lu?

Je serre tes mains et ton front sur le cœur le plus tendre et le plus dévoué. Je t'aime ! Aime-moi bien en ne venant pas. Ce serait presque une impiété d'exposer une santé qui soutient la mienne et ta mère.

---

27 Février 1848.

Laisse-moi la tranquillité de te savoir hors tumulte, mon cher amour. Les paroles se pressent pour se jeter sur le papier, mais peu de lignes te disent tout mon cœur. Les nouvelles doivent te parvenir mieux qu'à moi qui suis souvent seule, émue des bruits de la rue. Ce peuple de Dieu, si grand, si fort, si sublime, est aimable et doux comme un enfant. Que de larmes sur ses blessures ! Pourquoi sommes-nous pauvres, comme lui? Quelle joie ce serait de donner ! Ernest est un peu blessé à la main, en l'honneur des barricades. Eugène s'est bien battu. M. Warin t'embrasse. Ton père doit être allé jusqu'à Chaillot dans ce moment. Je ne te dis rien de ce que j'ai souffert, de le savoir errant avec

(1) Inès mourait dix-sept jours après, le 4 décembre. Ondine professait à Chaillot, au Pensionnat Bascans (H.V.).

Hippolyte, durant tous ces jours. Je descendais moi-même pour tout voir, afin de respirer.

Ne viens pas, ma bien-aimée, c'est expressément que je t'en conjure... Je reçois vingt lettres auxquelles je dois quelques lignes de réponse. Mon âme est fixée à Dieu et à vous trois.

A SES ENFANTS [1]



Lyon, le 9 Octobre 1839, au matin.

... Line (2), ne sors pas seule, d'un pas ! Que ce soit toujours avec Inès, Sophie, Hippolyte, enfin jamais seule. Agis enfin comme si tu tenais mon âme en garde et que tu la défendisses, par tout l'amour que tu as pour moi et que j'ai pour toi.

Viens donc, ma petite Inès, que je te dise une surprise que tu dois avoir à mon retour : un petit parapluie à toi toute seule, et bien gentil, une poupée *moyenne*, et de quoi faire des robes. Oublie cela jusqu'à mon arrivée. Je t'embrasse, et je t'aime.

Lyon, le 12 Octobre 1839.

Nous voici le 12, mes chers bien-aimés, et je ne peux encore vous annoncer mon départ. Il y a pourtant un mieux sensible à la main de votre bon père, depuis l'ouverture du dépôt (3) ; mais il est encore impossible qu'il s'habille seul,

(1) Les lettres de Marceline à ses trois enfants font partie du tome IV des manuscrits d'Hippolyte Valmore, de la page 509 à la page 550.
(2) Marceline, un des prénoms d'Ondine Valmore.
(3) L'ouverture de l'abcès.

et, comme il n'a ni servante, ni domestique, c'est moi qui remplis près de lui ces chers devoirs. Que serait-il devenu pendant cette maladie douloureuse et incommode, si l'un de ceux qu'il aime n'avait été près de lui? Triste et seul dans sa chambre, ou aidé par quelque étranger, c'est si froid! Cette idée me force à bénir mon éloignement de vous, qui m'est pourtant bien pénible. Troublée d'inquiétude comme je le suis, et n'osant me fier à votre prudence si jeune, je dirai même si innocente, où la mienne ne suffirait peut-être pas contre tout ce qui peut vous arriver de malveillant, mes bons anges, je prie Dieu, nuit et jour, car je ne dors pas pour que vos jours et vos nuits soient calmes et gais. Votre bonheur est ma soif; il apaise toujours la fièvre lente que je porte. Chers enfants, je vous aime comme le ciel visible qui m'est accordé en ce monde où je voudrais vous voir si heureux! Tout ce que je vous écris, votre père aussi le pense et ne peut vous l'écrire. Mais, quoiqu'il soit dans son lit encore, ce n'est plus que pour se reposer des souffrances passées; son corps est mieux, son âme est triste. La mienne a besoin de vous, mes enfants, et du charme de votre présence pour dilater mon cœur sous tant de tristesses. Ne les partagez pas, mes purs amours. Mêlez-y de la joie par votre amitié, et celle que j'aime tant à voir régner entre vous trois.

Que Dieu bénisse tous ceux qui m'ont rendu votre absence supportable, et pardonne à ceux qui m'en ont fait une maladie! Si j'avais des ailes, ce serait pour aller chercher secours et pitié, mais jamais vengeance, à Dieu. J'ai fait un rêve, comme cela.

Paris, 9 Septembre 1843.

Je vous aime ! C'est bien plutôt mon cœur qui vous écrit que ma main, mes chers enfants adorés ! Vous savez si, nuit et jour, je suis absorbée dans les soins qui peuvent vous le prouver. Soyez heureux et calmes, c'est me donner du calme et du bonheur au milieu de toutes les tourmentes. Le bien-être est immense en moi, quand je vous sens dans le bien-être. Dieu sait bien que je ne lui en demande pas d'autre. Ton père et moi nous avons bien des courses, des écritures et des sollicitudes de toute sorte.

L'Odéon est comme un grand vaisseau dont l'équipage est révolté. On croit le capitaine sans boussole. Tu sauras tous ces détails que j'épargne à ta salutaire vacance. Tu sais que tous mes jugements passent à travers mon cœur, et s'y rectifient.

Embrasse ta bonne cousine Camille, elle qui me remplace si doucement près de ce que j'aime le plus au monde ; mais les mères ont des yeux qui percent les campagnes, et c'est bien ennuyeux de ne pouvoir fuir nulle part tant de rayons d'amour, n'est-ce pas ?...

J'ai bien encore temps et place pour embrasser dix fois Henry, les amours de filles et ma sœur ! ma sœur ! ma sœur ! Dis-lui que je suis tout à elle.

Les crins de M. Stephenson (1) couvrent à tout prendre un cœur loyal, il faut nous y prendre. Je crois, de plus, qu'il a des peines ; notre seule manière de l'en consoler, c'est de supporter ces aspérités. Le malheur n'adoucit pas les hommes. Les femmes seules devraient en devenir plus tendres les unes pour les autres.

(1) Pomet Stephenson, homme de couleur, plein de mérite, mais âpre et caustique. Loyal, brave et désintéressé (H.V.).

A Mlle MARS [1]



Paris, le 12 Août 1841 [2].

Nous sommes tristes de votre absence et du temps qui ne nous laisse pas, ici, trois heures sans pluie. Un rayon d'espérance a fait courir Hippolyte, rue Lavoisier ; car nous pensions que vous donneriez à vos amis le bonheur de vous voir, pour votre fête. Le soleil seul vous embrassera donc, ce jour-là ? Qu'il use au moins de son droit et vous brûle un peu les lèvres, par invitation de notre tendresse. Nous avons du moins le bonheur de penser que, si le cercle de vos amis n'est pas nombreux autour de vous, il est aussi

(1) Les relations affectueuses de Marceline avec Mlle Mars s'étaient nouées à Bruxelles, ainsi que l'a établi M. Édouard Fétis dans une série d'articles consacrés par lui à Mme Desbordes-Valmore : — « C'est à Bruxelles, en 1818, que les deux artistes se rencontrèrent, et que des relations d'intimité s'établirent entre elles. Mlle Mars vint donner à la Monnaie une série de représentations, ayant, dans presque chacune d'elles pour la seconder, Mme Desbordes-Valmore, dont le talent sympathique et la distinction personnelle lui inspirèrent un attachement dont elle lui donna, en plus d'une circonstance, des témoignages qu'elle ne prodiguait pas. » (Voy. l'*Indépendance Belge*, du 27 août 1893). C'est aussi à Bruxelles dans le même temps et dans les mêmes conditions, que Mme Desbordes-Valmore se lia à Mlle George. (Arthur Pougin, *op. cit.*, p. 172). — Les deux volumes manuscrits qu'Hippolyte Valmore a réservés aux lettres des principaux *Correspondants de Mme Desbordes-Valmore* contiennent au tome II, pp. 283-289, des notes curieusement écrites par Prosper Valmore sur *Mlle Mars et Mme Valmore* au théâtre. (B. d'A.)

(2) Les lettres de Marceline à Mlle Mars figurent au tome III des manuscrits d'Hippolyte Valmore, de la page 463 à la page 516.

sincère qu'aimable; et c'est dans la confiance de mon cœur reconnaissant que je prie M[lle] Amigo (1) de vous serrer la main, une fois de plus, pour votre fidèle amie

M. V.

Inès pleure, de ne pas savoir comment vous dire comme elle vous aime. Pour moi, je n'ai pas cette prétention ni cet embarras. Le fait est que j'existe et que j'y trouve un bonheur infini.

---

22 Novembre 1842.

Voyez le temps et pardonnez-moi de n'être pas heureuse, en allant vous voir. Toute ma vie intérieure vous est bien connue. Ce n'est pas encore pour moi le temps de faire une des volontés de mon cœur. Ce n'est pas une excuse que je vous donne, c'est un de vos sourires que je vous demande. Ils m'ont tant de fois consolée de beaucoup d'esclavage !

...Je tâche en ce moment de faire tant d'esprit, que j'en deviens imbécile. Aimez-moi telle que je suis ; à tout prendre, vous n'avez rien de plus entièrement à vous que moi.

Paris, 20 Juillet 1843.

A mon retour de Londres, j'ai couru pour vous embrasser et vous porter ma joie; car je ramenais ma fille, et j'avais

(1) Du Théâtre-Italien. Espagnole venue à Bordeaux en 1825. Tous les passants se retournaient, s'étonnaient devant tant de beauté. Mon père enthousiasmé, la voyant passer au Cours Tourny, courut à la maison et voulut absolument que ma mère vînt avec lui admirer. Seize ans, une voilette noire sur la tête, une rose à l'oreille et Espagnole... (H.V.).

la paix de beaucoup de chagrins. Vous étiez partie, l'avant-veille. Moi, je ne suis restée à Londres qu'un demi-jour, et je l'ai compté avec Ondine à trois heures du matin. Ce voyage a été protégé par la Providence qui me poussait. La visite a été vive. Mme Lefèvre (1) m'a traitée de femme sans cœur, sans argent. En devoir à une telle personne est une des plus grandes humiliations de l'infortune. Enfin, j'ai ma fille, et je ne pense pas qu'un tel tuteur soit à regretter pour ma faible et charmante enfant. Sa santé est assez bonne, quoique très maigre. Elle est revenue d'elle-même et tendrement à nous. Les influences étrangères s'effaceront peu à peu de son esprit, et le souvenir des insultes que j'ai subies par amour pour elle l'éclairera sur le sort qui l'attendait, un jour, elle-même.

A présent, j'ai besoin d'être tranquillisée sur vous. Les eaux vous vont-elles? N'êtes-vous pas ennuyée d'être aimée là-bas, comme partout? Vous dire que, sans vous, Paris est incomplet pour moi, c'est, j'espère, ne rien vous apprendre. Sans que vous ayez jamais su, ni que j'essaie à vous dire combien je vous aime, la vérité pénètre et celle-là ne finira qu'avec moi. La vie me serait amère, sans elle; ne pouvoir vous le prouver l'est déjà bien assez.

Je commence à désespérer que Singier (2) soit appelé au commissariat (de l'Odéon). C'était pourtant l'unique moyen de river Valmore à ce grand sacrifice où il se

---

(1) Amie despotique, Mme Lefèvre avait voulu emmener Ondine à Londres, et, comme la question d'argent était un des motifs qu'on invoquait pour ne pas laisser partir ma sœur (ce séjour en Angleterre pour une malade effrayait ma mère), Paméla (Mme Lefèbvre s'appelait Paméla) voulut le donner. Elle l'a réclamé depuis par orgueil, plus que par avarice. Elle passait, au contraire, pour libérale (H. V.).

(2) Singier, ex directeur des théâtres de Lyon. C'est lui qui avait fondé l'assurance de Secours mutuels des artistes dramatiques continuée par le baron Taylor. Qui a parlé jamais du fondateur véritable (H.V.)?

donne tant de mal, pour si peu de profit. Comment M. Lireux va-t-il user de la toute-puissance que le Ministère lui a abandonnée? C'est ce que nous allons voir et ce que j'attends en tremblant.

Si vous pouvez user d'un peu d'encre entre deux verres d'eau (1), donnez-moi de vos chères nouvelles; c'est un peu de baume sur bien des blessures, comme quand j'allais entendre votre voix pour me consoler des duretés de cette vie.

Votre fidèle et attachée,

M. V.

Tout ce que j'aime vous aime.

Je crois que M. Lireux se dispose à récompenser Valmore en lui offrant à peine du pain, et j'ai la douleur de voir que Valmore accepte tout (2). Allez, je souffre bien !

Paris, 22 Janvier 1845.

Votre amitié devine la cause de notre apparente ingratitude, j'en suis sûre. Vous me croyez donc bien triste et vous ne vous trompez pas. C'est une maladie bien grave, que celle de ma chère Inès ! Je passe mes jours et mes nuits dans de terribles anxiétés.

Qu'ai-je à vous dire que vous ne sentiez pas jusqu'au fond de votre cœur (3), si excellent pour moi? Voilà deux jours qu'elle ne supporte aucun aliment..

(1) Mlle Mars était aux eaux de Vichy (H. V.).

(2) Mon père, chef de famille, ne pouvait refuser et souffrait bien aussi (H.V.).

(3) Mlle Mars avait perdu une fille grande, belle, remplie de talent pour la peinture. Elle se nommait aussi Hippolyte (H. V.).

1er Décembre 1846.

J'ai prié Mme Abbema (1) de vous retenir loin de moi (2). Je vous en prie avec ferveur, et je prie M. de Mornay d'user du pouvoir de sa tendre affection pour vous. Vous voir triste, m'est impossible. Je me souviens de vous dans une circonstance suprême qui m'a attachée éternellement à votre âme que je connais mieux que personne, pour vous aimer et vous épargner de la douleur.

Nous n'avons rien de consolant à vous apprendre. Ma tendresse ne vous cause que du chagrin, malgré le besoin profond que j'ai de vous savoir heureuse... J'irai vous voir quand je sentirai que je le peux.

(1) Fille de M. de Narbonne et de Mlle Comtat (H.V.).
(2) Inès mourait le 4 décembre (H.V.).

A François-Vincent RASPAIL [1]

(Sans date.)

Monsieur et cher absent,

Et c'est vous qui nous envoyez des consolations ! Vous attachez donc quelque prix à notre affection désolée, puisque vous la payez d'un tel retour? Ainsi, j'ai reçu votre livre comme un bienfait qui m'honore, et il vous sera facile de juger à quel point ce souvenir de vous m'a émue puisque vous savez dès longtemps mon respect pour votre caractère généreux, et mon admiration pour votre grand cœur...

En lisant votre Evangile du peuple et des pauvres, j'y ai puisé la patience et la foi dont vous êtes le modèle tranquille. Les larmes me gagnent, en écrivant cela. C'est que je ne suis pas si forte que vous, moi libre, que vous en prison. Mais enfin, je suis délivrée par vous d'un mal

(1) Condamné, en 1849, à cinq ans de prison pour faits politiques, Raspail était alors captif à Doullens. Cela n'empêchait pas M[me] Desbordes-Valmore, qui le connaissait depuis longtemps, d'entretenir avec lui une correspondance assez active, qui l'était devenue plus encore par suite de la maladie de sa fille Ondine, au sujet de laquelle elle lui avait même demandé, de loin, des conseils. (Arthur Pougin, *op. cit.*, p. 337). — Les lettres de Marceline Desbordes à F.-V. Raspail, dont M. Pougin a publié cinq dans la *Jeunesse de M[me] D.-V.*, comprennent, au t. IV des manuscrits d'Hippolyte Valmore, les pages 117-142.

qui m'a fait beaucoup et longtemps souffrir. Je vous envoie cette nouvelle pour salaire, moi qui ne peux rien payer qu'avec la gratitude de mon âme. N'est-ce pas là le prix que vous avez demandé aux pauvres malades que je vous ai conduits et qui vous attendent pour bénir la justice de Dieu?

Dans le récit que vous faites avec tant d'âme et de grandeur, et qui est la vraie peinture de nos ciels flamands par les levers et les couchers de soleil, je retrouve jusqu'au saisissement les émotions de mon plus bel âge. Il n'y a rien de si pur et de si vivant que votre style où je regarde, à la fois, votre âme et mon pays le plus aimé; et vous faites parfaitement comprendre qu'il soit celui des grands coloristes (car vous l'êtes en le décrivant), reflété dans ce beau paragraphe comme en un lac majestueux et doux.

(Sans date.)

Depuis la lettre dont vous avez honoré ma tristesse, peu de jours se sont passés sans me donner lieu de vous bénir. J'ai souhaité souvent vous le faire savoir, bien sûre de vous causer à mon tour un moment de joie, en vous rappelant que le bien que vous faites est la première chose que vous oubliez. Vous en instruire est le seul moyen qui me soit accordé de vous en témoigner ma reconnaissance, et elle a du prix pour le cœur le plus noble que Dieu ait animé sur le terre, car elle est ardente et pure. Je vous l'envoie. Ne me grondez pas, Monsieur, si elle est pleine de larmes. Si vous avez l'art divin de nous guérir à travers les portes qui nous séparent (1), vous ne pouvez élever

(1) Raspail était alors en prison (H.V.).

notre courage à la hauteur du vôtre, ni me faire comprendre ce qui est devenu pour vous une chose toute simple : la résignation...

Passy, 8 Janvier 1853.

J'ai souvent prié Dieu qu'il vous rendît libre pour vous-même, bon et sublime prisonnier. C'est, aujourd'hui, pour moi que je le demande à genoux. Je remets ce cœur affligé dans les mains de votre jeune fils. Ecoutez, je vous en conjure, tout ce qu'il vous dira de ma fille malade (1), bien malade, je crois ! Son esprit charmant surtout est livré au trouble le plus sombre, malgré les premiers bons résultats des soins de monsieur votre fils.

Hélas ! monsieur et cher absent, que votre puissance n'est-elle libre de nous sauver en soumettant toutes les résistances de cette fille adorée? Je lui donne inutilement ma vie et mes soins. Elle souffre infiniment et ne fait pourtant qu'effleurer les remèdes qui l'avaient d'abord calmée et forcée à croire. Après avoir écrit rapidement cette consultation jointe à ma lettre, elle a, ce soir, la fièvre d'imagination et une prostration absolue. Ah ! si le ciel vous amenait à la voir, vous l'aimeriez tant que vous la sauveriez.

Votre captivité pouvait donc me devenir plus horrible? Je ne le croyais pas. Ma fille a été bouleversée que monsieur votre fils ne l'ait pas jugée assez forte pour entreprendre au *printemps* le voyage de Palma. « Vois-tu bien, m'a-t-elle dit après son départ, il me juge perdue. »

---

(1) Ondine Langlais était dans une petite maison de la rue de la Pompe, 117, je crois, presque au coin de la rue (H.V.).

Jugez de l'état de mon âme, puisque je ne vous parle pas de reconnaissance en vous demandant toujours de nouvelles consolations.

Passy, 6 Février 1853 (1).

Le désordre le plus complet s'est mis dans mes espérances. Il faudrait vous envoyer mon cœur tout entier, pour vous en faire apprécier les douleurs. A peine votre bonne et généreuse lettre avait-elle ranimé ma force, que les terreurs de ma chère malade ont pris un caractère à me désespérer. Son mari, saisi d'un trouble affreux, a couru et fait courir après trois médecins. Une enflure presque soudaine avait envahi les pieds, les jambes, les cuisses et le ventre. Ma consternation est trop grande pour que je rappelle de si tristes jours et de telles nuits. De plus, comment écrire au milieu de fatigues pareilles? J'agis comme je peux, sous la volonté de Dieu qui nous éprouve tous. Je vous écris sur mes genoux, cher et sublime prisonnier.

Je vous ai demandé de la lumière, à vous qui possédez la vraie lumière. J'en suis la preuve, puisque j'existe par vous. Vous me l'envoyez généreusement et le sort l'éteint dans mes mains, quand j'avais la conviction qu'elle pouvait sauver ma fille, c'est-à-dire plus que moi-même!

Je n'ai pas pu dire à monsieur votre fils le bouleversement de mon esprit, mais il l'a vu et m'a promis de vous écrire. Quelle convenance, quelle bonté, quelle dignité simple, dans un si jeune homme! Les médecins n'ont, du reste, rien désapprouvé de ce qu'il avait ordonné. C'est une bien triste satisfaction pour lui, d'avouer qu'aucun mieux

(1) Six jours avant la mort d'Ondine (H. V.).

ne résulte du nouveau traitement. Cette chère impatiente souffre les mêmes étouffements, les mêmes faiblesses, et déjà la même désespérance. — Moi, je vous regarde, et je vous remercie de rester le même pour celle qui est éternellement attachée à vous et aux vôtres.

---

6 Janvier 1854.

Après la chère et dernière entrevue avec votre fils, je suis devenue malade, je le suis encore. Lundi, 2 janvier, j'ai bravé le temps et la fièvre pour le revoir, parce que c'est toujours vous voir, mon cher et généreux ami ! Il n'y était pas plus que vous, cette fois, et j'ai laissé aux mains d'un enfant qui m'a paru intelligent ce que j'avais souhaité que votre Camille reçût de mon pauvre et triste cœur, un rien, puisque je n'ai rien ; ce qu'une hirondelle laisserait à la fenêtre hospitalière où on l'a laissée doucement entrer, une de ses plumes tirées sous son sein de mère. J'y reviens toujours ! et j'y reviendrai toujours, morte ou vive. Il y a des sillons en terre ou aux cieux, que l'âme ne doit jamais oublier...

A M[me] RÉCAMIER (1)

❧ ❧ ❧

Bordeaux, le 30 Décembre 1826.

Madame,

Au milieu des hommages dont vous êtes entourée, ne dédaignez pas le plus humble. Le souvenir du bien que l'on a fait tient une douce place au milieu du bruit de ce monde. Je vous offre mes vœux par un élan de cœur qui doit parler au vôtre. Une amie à moi, plus heureuse que je ne le serai peut-être, puisqu'elle vous a parlé souvent, m'assure que vous êtes aussi simple que belle et que vous surtout, Madame, vous faites de la reconnaissance le plus doux des sentiments. Je vous offre celle qui vivra en moi, autant que le désir de vous le témoigner. Je l'em-

---

(1) Sa carrière politique, — car il n'avait pas d'autre titre, — venait d'ouvrir au duc Mathieu de Montmorency les portes de l'Académie française. Il acceptait le fauteuil, mais non le léger traitement qui y était attaché, désirant reporter celui-ci sur une des infortunes littéraires de tout temps si nombreuses. M[me] Récamier lui avait indiqué M[me] Desbordes-Valmore; il avait ratifié ce choix, et M[me] Récamier s'était chargée d'annoncer elle-même la nouvelle à sa protégée, qui ne crut pas devoir accepter le bienfait trop personnel dont elle se voyait l'objet. (Arthur Pougin, *op. cit.*, p. 145.) — Les lettres de Marceline Desbordes à M[me] Récamier commencent à la date de cette donation, le 1[er] mars 1826, pour finir à celle du 30 novembre 1848 qu'on lira plus loin. Au tome IV des manuscrits d'Hippolyte Valmore, ces lettres vont de la page 150 à la page 165

porterai partout où je dois errer et, partout où je serai, Madame, vous aurez quelqu'un qui souhaitera votre bonheur comme une partie du sien.

M. V.

Lyon, le 27 Décembre 1827.

Madame,

Qu'un bonheur de tous les instants vous paie le bien que vous avez fait. Partout où j'ai lu votre nom, j'ai lu votre éloge, et pous pouvez croire qu'il est gravé aussi bien profondément dans mon cœur.

J'ai perdu la douceur de vous voir à Paris. J'ignore si elle me sera jamais accordée, mais c'est un besoin pour moi, Madame, de vous rappeler quelquefois que j'en nourris l'espoir, au moins le désir. J'envie tous ceux qui vous approchent. Mon oncle dit que vous avez les traits d'un ange. Je sais bien que vous en avez la bonté et que vous recevez sans dédain les vœux de ma profonde reconnaissance.

Votre humble servante M. V.

Lyon, le 25 Juin 1828.

J'étais loin, Madame, de vous croire dans un si grand chagrin quand j'ai osé vous parler du mien.

Pardonnez-le-moi, maintenant, Madame, en réfléchissant que c'était un devoir. Vous aviez secouru mon oncle; des journaux me l'ont appris, et je ne pouvais renfermer ma reconnaissance. Il faut excuser le reste. La douleur récente a encore cela de triste, qu'elle fait oublier les convenances. Je me souviens, en effet, avec étonnement de ce

dont vous me reprenez avec encore trop d'indulgence. Une belle âme est encore meilleure, quand elle est affligée. Le trouble de la mienne prouve son imperfection et sa faiblesse. J'en suis honteuse.

Pourtant je ne me plaignais pas de mes amis, mais d'en avoir perdu, mais d'avoir reçu par une main étrangère cette nouvelle imprévue et affreuse. Je sens bien à présent, Madame, qu'il m'était interdit de m'en plaindre à vous. J'ai eu beaucoup à regretter mon injustice. Si jamais quelqu'une de vos pensées se tourne vers moi, que ce soit toujours avec quelque indulgence pour mon ingratitude, vous, Madame, à qui la mort peut enlever des amis, mais qui ne pouvez jamais les perdre que par la mort.

Lyon, le 27 Décembre 1834.

Après tant de jours difficiles, Madame, après des voyages qui brisent, et après la guerre civile qui m'a laissé une longue stupeur, votre belle et douce image revient toujours dans ma vie. Elle m'a consolée autrefois et je la salue encore de ma reconnaissance et de mes vœux. Qu'ils vous rappellent une des mille bonnes actions que vous avez semées autour de vous. Je suis bien sûre que mon oncle serait heureux de revenir quelques heures dans ce triste monde, pour vous dire comme moi : Madame, soyez heureuse !

---

30 Septembre 1846.

Madame,

Quelle affection humaine n'aura pas été adoucie, honorée de pitiés si hautes et si tendres ! Ne pouvant d'abord y

répondre, perdue comme je le suis dans une contemplation déchirante (1), je les ai recueillies dans mon cœur pour en augmenter la foi et la soumission.

Les détails de mon malheur, Madame, vous attristeraient davantage. Ils doivent rester entre Dieu et moi, et votre belle âme en devine déjà trop. J'essaie de me rendre digne d'une si longue épreuve.

M. V.

Les chaleurs meurtrières de l'été ont fait de grands ravages sur ma chère petite malade. Les accidents les plus graves ont redoublé le danger de ses longues souffrances.

Il me semble que les vœux d'une âme si triste que la mienne peuvent être entendus : j'en forme de bien profonds pour vous, Madame, et pour ceux que vous aimez.

(Sans date.)

Madame,

J'envoie à votre bonté l'explication que je n'ai pu vous donner moi-même. Dans le tumulte actuel des affaires et la transition violente de toutes les existences déplacées, on ne sait en quels termes demander à vivre. Que votre grâce toujours lumineuse supplée à mon ignorance. Je n'ai aucun savoir, Madame, mais personne ne m'apprendra mieux que mon propre cœur la reconnaissance que je vous dois.

M. V.

Il serait d'un intérêt immense pour sa famille et pour lui

(1) Inès se mourait de phtisie. Elle a cessé de souffrir, le 4 décembre suivant (H. V.).

que mon mari ne quittât point Paris, sinon accidentellement.

Hélas ! Madame, je suis bien osée de faire des conditions au sort. Mais quitter mon fils, ce serait ma dernière tristesse.

---

30 Novembre 1848.

Madame,

Vous êtes toujours l'espérance, et il est bien vrai que vous ne vous êtes pas éloignée de moi. Hier, j'avais la fièvre; aujourd'hui, j'ai un peu de courage et je vous en remercie, car je vous le dois.

J'en remets deux témoignages à votre patiente bonté. Ma lettre à Mme de Valence (1) en passant par vos mains, Madame, prendra mieux sa route vers son cœur. Dans quel cœur ne serez-vous pas entrée, quand vous aurez daigné y frapper? On dit qu'un mot de madame de Valence peut décider M. le maréchal Gérard en faveur de mon cher fils (2).

Puisque vous me permettez toujours d'abuser, Madame, il me reste à vous parler de la note qui concerne mon mari dont le sort est défait, depuis neuf mois... Mon vœu bien ardent comme femme est que ce parti ne l'éloigne point de moi et de ses enfants. Il est si au-dessus de moi par son caractère, que c'est presque hardiment que je le signale à la protection de qui peut relever son malheur. Vous comprenez, Madame, vous pardonnez en moi cette fière humilité.

(1) La Duchesse de Valence?
(2) Pour entrer aux bureaux de la Légion d'honneur (H. V.).

Nous sommes tellement au fond de la foule que j'ose vous redire que lui seul, de nous deux, mérite de vous intéresser (1).

Moi, je ne suis et ne serai jamais que votre plus humble servante

M. V.

(1) C'était pousser un peu loin l'ignorance de sa propre valeur, mais je l'ai toujours trouvée ainsi (H. V.).

A Mme LÉONIDE ALLARD (1)



Paris, Avril 1855.

. . . .

Je vous envoie des battements de cœur et des serrements de main, en attendant que je puisse vous écrire, vous dire... essayer de vous dire, à quel point je suis charmée de ce que j'ai lu de vous. Une âme !

Paris, 16 Mai 1855.

Madame,

A travers les incidents qui assombrissent ma vie et les infortunes de mes amis les plus intimes, je ne perds pas la mémoire des consolations qui me sont arrivées de la terre ou du ciel. Vous le savez mieux que moi, Madame : d'où veniez-vous ?

Abattue par la fièvre qui ne manque jamais de me surmonter quand il pleut, et commandée par les plus pressantes sollicitudes, si mon cœur s'est tourné bien des fois vers

(1) M. Georges Allard et Mme Léonide Allard ont publié en commun un volume de poésies, sous le titre de *Marges de la Vie*. — L'in-extenso des lettres de Marceline Desbordes à M. et Mme Allard comprend, au tome I des manuscrits d'Hippolyte Valmore, les pages 1-14.

vous, je n'ai pu vous le dire. Deux lignes écrites à la hâte, jointes au manuscrit que je vous renvoyais, ne pouvaient ni m'acquitter, ni vous peindre mon tendre étonnement (pardonnez-moi ce mot) du talent délicieux dont vous semblez vous-même ignorer la portée. J'ai lu une partie de ce manuscrit avec beaucoup de larmes. L'énergie de la pensée me portait d'étranges contre-coups, sous la grâce poétique dont elle est revêtue. Il ne tiendra jamais qu'à vous de prendre sans effort votre rang dans le monde littéraire, j'entends celui que l'on accorde aux femmes. S'il donnait le bonheur, je vous en conjurerais; mais ce n'est pas ma pensée, avec la teinte répandue sur tout vous-même. Toutefois si vous y êtes forcée (1), n'ayez pas peur, la part du talent vrai vous est échue en partage. Et quant à l'inspiration qui me concerne, si prompte, si peu étudiée par vous, si inattendue pour moi qui vous quittais à peine, j'en suis restée saisie et plus touchée qu'il ne m'est possible de l'exprimer. Notre chère *âme des blés,* M. Brizeux, n'en revenait pas plus que moi, qui me suis permis de joindre le charme de cette lecture confidentielle à la tristesse des adieux qu'il venait nous faire. C'était le remerciement que je lui devais, du bonheur qu'il m'a donné de vous connaître. Voir s'éloigner de Paris une telle âme parce que cette gloire de la France n'a pas de quoi payer son gîte !...

Votre commissionnaire a-t-il été bien fidèle à vous reporter le manuscrit? Il m'a passé, à cet égard, plusieurs frissons mêlés à mon chagrin de ne pouvoir vous chercher encore.

(1) Par la misère, par exemple : et ma mère, si amie de l'obscurité, le savait bien (H. V.).

1er Octobre 1855.

Ma vie est bien défaite ! Si vous me connaissiez depuis longtemps, vous jugeriez à mon silence même que je ne suis plus moi, puisque je ne peux plus m'élancer où le veut mon cœur. Jamais, non plus, une solitude n'a été si turbulente que la mienne. Paris est tellement enfiévré de tous les voyageurs qu'il renferme, que je ne sais plus où me sauver d'un tel tumulte; car c'est à chaque heure des visites inattendues, que je n'ai plus le temps ni la force de supporter. Je n'entrerais avec vous dans aucun détail de cette nature, si je n'avais un besoin réel de me justifier d'avoir perdu la consolation de vous répondre, de vous dire l'émotion triste que m'a causée votre visite d'âme. C'est quelque chose d'inouï de pouvoir, à ce degré, se peindre à la fois si ressemblante et si voilée. Vous avez bien raison d'aimer la poésie qui ne vous résiste en rien, qui ne heurte en rien votre amour. Donnez-lui en beaucoup, car elle vous le rend bien. J'ai beaucoup de choses à vous dire qu'une lettre ne peut contenir, surtout au milieu de l'esclavage où je suis. Vous qui êtes vraie comme un ange, tenez-moi pour vraie au moins comme une pauvre femme qui aime et craint Dieu. Je suis donc charmée de votre caractère et de votre talent, qui en est la voix *mesurée*. Sous tous vos vers, je vois votre figure, et ce n'est pas souvent ce qui arrive. Mais, c'est pourquoi je vous aime de tout mon cœur, parce que j'ai le même défaut ou la même qualité .

Quant à moi, le rêve d'aller vous serrer la main m'a presque dit adieu. Toute liberté me manque et ce n'est pas le bonheur qui m'étreint !... Vous me supposez du courage, bonne et charmante envieuse que vous êtes ! Allez ! je n'en ai pas, je ne vais que par la résignation et la grâce de Dieu.

J'ai aussi, bien souvent, les bras tendus vers sa Mère, la vôtre, chère femme étonnée de ce monde.

Écrivez-moi quand vous pouvez, quand vous souffrez moins, car il y a bien des fièvres muettes et immobiles. J'en sors, ou plutôt je combats ce qui en reste dans tous mes membres abattus.

Paris, 25 Décembre 1856.

J'ose à peine vous écrire, après un tel intervalle tout rempli pourtant de vous et de vos peines. Je me suis inutilement informée de tous les côtés. Le cœur me dit, d'ailleurs, que si une joie, une espérance était venue à vous, je l'aurais appris par vous-même, puisqu'il vous est impossible de douter qu'un tel désastre dans votre famille ne marque comme un grand malheur dans la mienne. Cette terreur est récente en moi, comme d'hier, et il s'y mêle la presque certitude que vous êtes malade. Pour moi, je le suis sans cesse, et les coups les plus graves m'atteignent de tous côtés. Il faut donc que je sois infiniment abattue pour que vous ne m'ayez pas vue encore, quand je vous ai si souvent envoyé tout ce que n'enchaîne pas la fièvre et la fatigue.

Une âme qui vous est tendrement unie, que vous soyez heureuse ou que vous pleuriez, M. V.

Paris, Avril 1857.

On n'a plus trouvé Mlle Reine Garde (1), no 11, rue de Savoie, quand je lui ai envoyé des livres. On n'a pu, non

(1) Reine Garde, auteur d'un volume de poésies dont M. de Lamartine faisait beaucoup de cas (H. V.).

plus, donner sa nouvelle adresse. Si vous la savez, soyez asssez bonne pour m'aider à remplir ce devoir. Cette femme simple, passionnée et confiante, fera-t-elle une épreuve heureuse de Paris? Il y a bien des pièges pour les rêves qu'elle y apporte. Elle passe quelquefois tristement dans mon idée. Et vous, ne vous semble-t-il pas que ce voyage n'est pas bon pour elle? Quand on y sent souffrir et lutter M. de Lamartine, on regarde avec effroi les innocents moucherons qu'il attire dans ses rayonnements.

A Louise Babeuf [1]



7 Avril 1841 (2).

Je ferai lire votre lettre à Mlle Mars. Cette lettre-là vaut bien une couronne. Nous tâcherons de lui en jeter une, ou une fleur; moi je n'y peux aller, mais vous prendrez mon cœur dans votre poche, et je verrai par vos yeux.

---

18 Mai 1843.

Bonne et chère Louise, Paris est un univers. Le triste fil de ce labyrinthe, c'est le malheur. On se retrouve toujours, à l'aide de ce peloton inépuisable.

Je vous remercie de vos deux billets auxquels je n'ai pu répondre mais où je vous ai bien reconnue. M. Boitel (3)

(1) Tendre amie de Mme Desbordes-Valmore, femme instruite et intelligente qui, sans être ni bas-bleu ni écrivain de profession, a publié un joli recueil de contes pour les enfants. Elle était la petite-fille du fameux socialiste Babeuf, le chef de la secte des babouvistes, qui, on le sait, mourut sur l'échafaud, en 1797, après avoir vainement tenté de se suicider pour échapper au supplice. (Arthur Pougin, *op. cit.*, p. 343.) — Les lettres de Marceline Desbordes à Louise Babeuf comprennent, au tome I des manuscrits d'Hippolyte Valmore, les pages 16-59.

(2) Jour où Mlle Mars prit congé du public (H. V.).

(3) Imprimeur de la *Revue du Lyonnais*, auteur d'un vol. de poésies, *Feuilles mortes*.

est léger. Je n'y perds que cinq cents francs. Il assure qu'il perd, de son côté, à son édition, et pourtant il l'a toute vendue sans m'en donner un centime. Ce doit être vrai, puisqu'il le dit, voilà ! J'attendrai un ou deux ans que ces petits livres soient épuisés, et peut-être un éditeur nouveau se trouvera. Merci de vos charmants efforts et de ceux de M. Evrat... Je suis au milieu de telles douleurs et de si graves misères que je ne sais ce que je vous écris, sinon que je vous aime bien. La mort m'a pris plusieurs amis; j'ai l'âme aveuglée de larmes et de deuil.

Saint-Denis-d'Anjou, 27 Octobre 1852.

Ma chère et bonne Louise, je suis bien sûre que souvent notre souvenir traverse votre cœur d'amie. Il en est de même de cet autre côté de l'absence, et nous croyons que vous commencez à ressentir une grande soif de nos nouvelles.

Mais, chère amie, quand on ne peut en envoyer que d'indécises, de vagues, de tristes, les plumes font peur. On gagne du temps, on remet de jour en jour, pour attirer et pour envoyer de l'espérance. Ce peu de lignes vous donne le précis de bien des heures de souffrance et des nuits d'angoisses. Qui sait mieux que vous, comme c'est long à subir et triste à décrire ! Laissez-moi donc retourner vers vous avec ma bien-aimée Ondine, pour vous raconter de la voix et des yeux ce que vos yeux et votre voix vous aideront à redire. On a souffert; on a mal dormi. Apprenez-nous autre chose de vous, Louise, et de Marie que j'ai tant besoin de croire radieuse et hors de régime, comme nous l'a écrit miss Twemlow. Cette aimable personne doit avoir quitté Paris, à mon

grand regret, presque au moment où nous pensions y revenir nous-mêmes.

Vous pouviez penser que je ne tarderais guère à vous aller annoncer notre retour, qui commence à me devenir bien nécessaire au cœur. Pourquoi ma chère Ondine ne peut-elle y courir aussi vite? Hélas! ma bien excellente Louise, vous marchez à peine plus lentement. Que de choses tristes pèsent donc sur nos âmes!

On ne nous croirait guère ici au milieu des vendanges, tant les vents et les pluies d'orage ont inondé les campagnes. Pourtant le vin pique au nez, de tous les côtés; on ne sait où le mettre, tant il est abondant et inattendu, ce qui veut dire qu'il sera pour rien. Je couche sur les caves où il fermente et je suis comme au milieu d'une cuve, tant il filtre par les murailles. On devrait chanter du matin au soir, et, pour ne pas danser, il faut être bien triste.

Je vous embrasse de ma fidèle affection, vous et tout le nid joyeux, et vous prendrez, avec le mien, le tendre au revoir d'Ondine.

MARCELINE VALMORE

FIN

TABLE DES MATIÈRES

Paris. — Imp. Paul Dupont (Cl.). Thouzellier, Dr. — 1446.9.11

CE

